EN MARGE
DE LA
CHIRURGIE

PAR

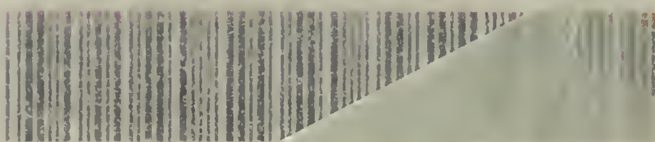
JEAN-LOUIS FAURE
DE L'INSTITUT

ÉLOGES - NOTICES - PAROLES AUPRÈS DES TOMBEAUX
ALLOCUTIONS - ARTICLES DIVERS - QUESTIONS ACTUELLES



TOME QUATRIÈME

A PARIS
ÉDITIONS JEAN CRÈS
158, AVENUE DE SUFFREN
MCMXXXV



EN MARGE DE LA CHIRURGIE

EN MARGE
DE LA
CHIRURGIE

PAR

JEAN-LOUIS FAURE
DE L'INSTITUT

ÉLOGES - NOTICES - PAROLES AUPRÈS DES TOMBEAUX
ALLOCUTIONS - ARTICLES DIVERS - QUESTIONS ACTUELLES



TOME QUATRIÈME

A PARIS
ÉDITIONS JEAN CRÈS
158, AVENUE DE SUFFREN
MCMXXXV

ÉLOGES

AMBROISE PARE

Discours prononcé à l'Académie de Médecine

Il semble qu'un renouveau de jeunesse et de gloire environne aujourd'hui la grande ombre d'Ambroise Paré. Il y a quatre cents ans, il commençait son apprentissage de la chirurgie, inaugurant ainsi cette vie au cours de laquelle il devait conduire si haut le culte passionné de notre art. Un écrivain de talent, M. Carlos d'Eschevannes, qui vient de lui consacrer un ouvrage, a pensé qu'il était bon qu'en cette année, où l'on a déjà célébré tant de centenaires, l'Académie rappelât cette grande mémoire, et c'est à lui que nous devons la commémoration d'aujourd'hui.

Il y a quelques mois à peine, je présidais le thèse d'un jeune médecin, M. Léon Michelet, qui nous a donné, lui aussi, une vie d'Ambroise Paré, pleine de verve et de pittoresque.

Tous les deux, ai-je besoin de le dire, ont largement puisé dans l'admirable ouvrage de Malgaigne, monument magnifique de critique historique, après lequel il semble qu'il n'y ait plus rien à dire. Que ces deux panégyristes de notre héros, qui se sont ainsi rencontrés, ne s'étonnent donc pas s'ils trouvent aujourd'hui quelque reflet de leurs travaux, dans cette étude sur un homme qui a laissé dans l'histoire de la chirurgie un souvenir dont quatre siècles n'ont fait qu'accroitre la grandeur !

Il n'est jamais trop tard pour évoquer l'exemple d'une noble

figure. Sans doute, c'est le travail accumulé au cours des siècles de gloire et de misère qui a fait de la France le doux pays que l'univers admire, que quelques-uns convoitent et ce « plus beau royaume sous le ciel » que chantent les poètes, que divinise la nature et pour lequel sont morts tant de millions de ses enfants !

Mais la foule anonyme ne compte pas auprès de ceux qui la conduisent. Et s'il n'y avait pas eu, sur la route éternelle où chemine l'humanité, quelques héros sortis des profondeurs pour illuminer sa pensée, pour orienter ses forces et pour diriger son action, qui donc l'aurait tirée des ténèbres où sont restés, pendant des millénaires, nos ancêtres de la préhistoire ?

Voilà pourquoi, dans ces temps incertains où l'âme de la France fait preuve tour à tour d'énergie surhumaine et d'impardonnable abandon, il paraît salutaire de retremper nos cœurs par l'exemple d'un de ces hommes qui ont apporté leur pierre au monument sublime élevé par les siècles à la gloire de la patrie.

Il y a quatre cents ans Ambroise Paré entrait à l'Hôtel Dieu, comme compagnon chirurgien. Il avait à peine vingt ans.

Son père, qui était à Laval, où il fabriquait des coffrets, un de ces artisans de valeur comme la vieille France en renfermait tant, avait remarqué son aptitude au travail, à la réflexion, et avait voulu le préparer à quelque carrière plus noble que la sienne, en lui faisant apprendre le latin. Il l'avait confié, non sans quelque hésitation, au chapelain Dorsay, car il était de ces hommes qui, à cette époque où l'esprit commençait à briser ses chaînes, avait quelque tendance à adopter les idées de cette Réforme qui bouleversait en Europe les âmes et les consciences. Mais le chapelain employait plus souvent son élève à ratisser son jardin et à promener sa mule qu'à étudier ses déclinaisons. En sorte qu'au bout de quelque temps, il parut évident que le jeune Ambroise ne saurait jamais le latin.

Il avait un frère aîné, apprenti barbier chirurgien. Pourquoi

ne serait-il pas, lui aussi, barbier chirurgien? Quant à monter plus haut et à devenir chirurgien barbier, c'est-à-dire, chirurgien véritable, consacré par la Faculté, il n'y fallait pas songer. L'ignorance du latin était là, qui s'y opposerait toujours. Il entra donc à titre d'aide chez un barbier de Laval, qui commença par lui faire balayer sa boutique, et l'initia de la façon la plus sommaire à l'art de couper les cheveux, de raser, gardant pour lui les saignées et les petites interventions plus sérieuses. Il acquit néanmoins ainsi, par la force des choses, les éléments de son métier. Mais au bout de trois ans, fatigué de ne plus rien apprendre, il se rendit à Angers, où il n'apprit pas davantage.

Découragé, il se demandait ce qu'il allait faire, lorsque son autre frère, qui aidait son père dans son métier de coffretier, résolut d'aller chercher fortune à Paris. Ambroise se décida à partir avec lui et c'est ainsi que, tout en travaillant à raser, à tondre et à friser de vieilles perruques, il aidait le nouveau maître chez lequel il était entré dans ses petites opérations et dans les saignées. Mais il était déjà possédé par le démon de la Chirurgie. Il lisait tout ce qu'il pouvait dans les rares traductions qui existaient alors de Galien, de Guy de Chauliac, de Jean de Vigo, dont le livre récent, qui avait eu un succès prodigieux, n'était cependant, au dire de Malgaigne, qu'une compilation désordonnée. Et puis, sa journée finie, il allait à l'Ecole de Médecine de la rue de la Bucherie, où il suivait les cours, écoutait les leçons des maîtres et assistait aux dissections.

Il sortit vite de la foule, car les choses n'allaient guère autrement qu'aujourd'hui. Il travaillait. Il fallait même qu'il fît preuve de qualités exceptionnelles, puisqu'il fut remarqué par divers professeurs et en particulier par Dubois, qui avait latinisé son nom et n'était autre que l'illustre Sylvius. Et comme on avait besoin, à l'Hôtel-Dieu, d'un compagnon chirurgien, il fut choisi pour cet emploi.

Et voilà comment le petit apprenti barbier de la boutique de Laval était maintenant devenu compagnon chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Le hasard, qui mène le monde, décida de sa destinée. Il l'avait déjà bien servi, quand il l'avait conduit à l'Hôtel-Dieu, ce qui lui donna l'occasion de mettre en œuvre ses qualités d'observateur, et aussi son courage, car durant la peste de 1633 il fut appelé à de rudes besognes. Mais il était pauvre, et il fallait vivre, en attendant de passer ses épreuves, qu'il ne subit en réalité que beaucoup plus tard. Il chercha donc ce qu'il pourrait faire.

Le roi François 1er préparait à cette époque — nous sommes en 1536 — une expédition en Italie, pour aller combattre le duc de Savoie, allié de l'Empereur Charles-Quint. M. de Montejean, qui occupait un haut grade dans cette petite armée, cherchait un chirurgien. On lui présenta Ambroise Paré, qui lui plut et qu'il accepta.

Et voici notre héros parti pour la première de ces expéditions militaires, qui firent de lui le chirurgien des champs de bataille, et permirent à son génie naissant, ou plutôt à cette sorte de génie qui n'est que le bon sens et la clarté d'esprit, de donner libre cours à ses inspirations, pour le conduire peu à peu à celle de ses découvertes qui devait l'immortaliser.

Dès cette première campagne, il eut l'occasion de mettre à l'épreuve à la fois sa générosité naturelle et son esprit d'initiative.

Les premiers spectacles de ces tueries sauvages qu'étaient encore ces combats corps à corps, avec le fracas des armures et les arquebusades presque à bout portant, l'affectèrent profondément ! « Je me repens, disait-il, d'être parti de Paris pour voir « si piteux spectacle ».

On le comprend d'ailleurs, aux scènes qu'il raconte : « Estant « en la ville, j'entrais en une estable pour loger mon cheval « et celui de mon homme, là où je trouvais quatre soldats morts

« et trois qui estaient appuyés contre la muraille, leur face « entièrement défigurée et ne voyaient, n'oyaient, ni ne parlaient, « et leurs habillements flamboyaient encore de la poudre à « canon qui les avait bruslés. Les regardant en pitié, il survint « un vieux soldat qui me demanda s'il y avait moyen de les « pouvoir guérir. Je dis que non ! Subit, il s'approcha d'eux et « leur coupa la gorge doucement et sans cholère. Voyant cette « grande cruauté, je luy dis qu'il était un mauvais homme. Il « me fit réponse qu'il priait Dieu que, lorsqu'il serait accoutré de « telle façon, qu'il se trouvât quelqu'un qui lui en fît autant, « afin de ne languir misérablement ».

Nous avons aujourd'hui remplacé cette forme de l'euthanasie par des pratiques moins barbares ! Simple différence des temps, car, dans sa philosophie quelque peu brutale, le vieux soldat suivait le précepte sublime, et faisait à autrui ce qu'il désirait qu'il lui fût fait à lui-même...

Dès cette première campagne, Ambroise Paré trouva l'occasion de donner libre cours à son inspiration et de rompre brutalement avec des règles séculaires. Jean de Vigo, chirurgien du Pape Jules II, avait écrit un grand ouvrage : *La pratique copieuse*, qui parut en 1514, et qui, pendant la jeunesse d'Ambroise Paré, n'eut pas moins de 21 éditions en une trentaine d'années. Malgaigne qui, dans son introduction aux œuvres d'Ambroise Paré, fait preuve d'une science prodigieuse, qui a tout lu, tout vu et tout vérifié, lui accorde beaucoup plus d'érudition que de véritable originalité.

On se battait beaucoup en Italie, sous le Pape Jules II, qui, dans ces temps troublés, n'était pas le moins batailleur et n'hésitait pas à se mettre à la tête de ses troupes. Jean de Vigo, qui l'accompagnait dans ses expéditions contre César Borgia, contre les Vénitiens et contre les Français de Louis XII, et avait acquis une grande expérience des plaies par armes à feu,

écrivit longuement sur elles. Il les considérait comme des plaies empoisonnées, dans lesquelles il fallait détruire le venin par des cautérisations à l'huile bouillante.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu, au cours du XIVe siècle, une véritable régression de la chirurgie qui ne connaissait pas, à cette époque lointaine, les vérités immuables que nous connaissons aujourd'hui. C'était un art plutôt qu'une science, qui se transmettait par l'exemple et par la tradition, et qui montait vers les sommets, ou glissait vers la décadence, suivant les hommes qui avaient la charge de l'enseigner.

Après l'admirable époque de la civilisation arabe, il y avait eu, en Italie, au cours du XIIIe siècle, avec les Écoles de Salerne et de Bologne, une sorte de renaissance chirurgicale, qui précéda même la renaissance artistique et dont Guillaume de Salicet fut le plus illustre représentant. Son élève, Lanfranc, chassé de Milan par les guerres civiles, vint enseigner à Paris, et, alors que la chirurgie déclinait en Italie, elle prenait en France, un éclat nouveau, avec Pitard et surtout Henri de Mondeville, que Malgaigne n'a pu apprécier à sa juste valeur, car il n'a vu que des manuscrits, alors que Nicaise, qui les a mis au jour, nous a fait connaître son œuvre datant des premières années du XIVe siècle.

Guy de Chauliac, en revanche, fut, un peu plus tard, la gloire de l'École de Montpellier. La Grande Chirurgie, qui date de 1343, deux siècles avant Paré, est, pour son époque, une œuvre admirable, par la méthode, l'érudition et l'esprit critique qui l'animent. Que dire de ces paroles, que je trouve dans Malgaigne et qui font allusion aux chirurgiens d'Italie : « Je m'ébahis d'une « chose : qu'ils se suivent comme les grues, car l'un ne dit que ce « que l'autre a dit. Je ne sais si c'est par crainte ou par amour « qu'ils ne daignent ouïr sinon choses accoutumées et prouvées « par autorité. Ils ont mal lu Aristote, au second de la Métaphy-

« sique, où il montre que ces deux choses empêchent le plus la « voie et connaissance de la vérité. Qu'on laisse telles amitiés et « crainte. Car Socrate et Platon est notre ami, mais la vérité est « encore plus amie. C'est chose sainte et digne d'honorer en « premier lieu la vérité ! » Ces lignes ont été écrites en 1343 ! L'esprit humain n'a pas changé, et six cents ans plus tard combien de chirurgiens — et même de médecins — combien d'hommes enfin, parmi ceux qui devraient avoir l'esprit libre, « se suivent comme des grues, et l'un ne dit que ce que l'autre a dit ! »

Ambroise Paré, lui, dès cette époque, brisa sa chaîne.

A la suite de Jean de Vigo, il traitait donc les blessures par armes à feu en les cautérisant avec de l'huile de sambuc bouillante. Il est facile de deviner quel spectacle devaient donner les malheureux blessés soumis à cette effrayante thérapeutique. Malgré la dureté de ce siècle, où l'on voyait encore de temps en temps brûler quelque sorcière, Ambroise Paré n'était pas sans se demander si l'on ne pouvait mieux faire que de se livrer à cette besogne de tortionnaire ! Un jour où les blessés étaient plus nombreux, l'huile de sambuc vint à manquer. Que faire ? Il fallait cependant les panser. Ambroise Paré composa un « digestif » fait de jaunes d'œufs, d'huile rosat et de térébenthine, qu'il appliqua sur les blessures.

Après une nuit sans sommeil, inquiet d'avoir enfreint les prescriptions de ce qui était alors la vérité scientifique, il alla voir ses blessés. Qu'étaient devenus ceux qui n'avaient pas été cautérisés ? Il les trouva naturellement beaucoup mieux que ceux qui avaient été pansés à l'huile bouillante. Ceux-ci avaient passé une nuit affreuse. Ils étaient fébriles et leurs plaies étaient noires et tuméfiées. Les autres avaient bien dormi, souffraient peu et leurs plaies se présentaient « sans inflammation ni tumeur ». Sa conviction était faite : « Adonc, dit-il, je délibérai

de ne jamais plus brûler aussi cruellement les pauvres blessés des arquebusades ».

A son retour, au bout de trois ans, en 1539, il se remit au travail. Il retrouva son maître Sylvius, qui l'avait pris en affection dès le début de ses études. C'était un homme éminent et dont le nom vivra à travers les siècles, tant qu'il y aura des hommes capables de s'intéresser à l'anatomie du cerveau. Ce jeune homme un peu fruste, mais qu'il avait connu comme un solide travailleur, lui plaisait. Et puis, il avait vu, dans son expédition au delà des Alpes, des choses bien intéressantes. Et le vieux maître lui donna un bien bon conseil, celui de rédiger ce qu'il avait observé et de publier un ouvrage.

Mais cette idée effrayait Ambroise Paré. Ecrire un livre ! Il ne savait pas le latin et n'était même pas très sûr de bien savoir le français ! Qui le savait d'ailleurs à cette époque où la jeune langue française sortait à peine de l'enfance ? Elle n'avait pas encore dépouillé la rudesse de ses origines, dont elle conservait l'âpreté pittoresque, la truculence, et cette richesse désordonnée dont l'œuvre de Rabelais demeure le plus magnifique exemple. Mais les bons ouvriers étaient là, car on arrivait à l'époque où Rabelais lui-même, et Montaigne, et Ronsard et ses amis de la Pléiade, et Malherbe enfin allaient travailler à lui donner sa force et sa souplesse, et sa puissance et sa beauté !

Cependant, avant de se mettre au travail, Ambroise Paré avait autre chose à faire : se perfectionner dans son art, augmenter son bagage scientifique. Et pour cela, que pouvait-il mieux faire que de repartir à la guerre et d'aller besogner de nouveau sur les champs de bataille ?

En 1543, il allait en Bretagne, avec M. de Rohan. Celui-ci avait entendu parler du jeune chirurgien, dont le nom commençait à se répandre dans les milieux militaires. Il se l'était attaché. Mais, au bout de quelques jours, la flotte anglaise, trouvant,

autour de Landernau et du goulet de Brest la défense bien organisée, et saluée par quelques coups de canon, crut prudent de prendre le large « comme une forêt marchant sur la mer ». Paré revint à Paris. Au bout de peu de temps, en 1545, le voilà reparti! On se battait dans le Roussillon, où les Espagnols occupaient Perpignan. M. de Rohan, qui décidément avait confiance en lui, lui fit demander s'il voulait bien faire partie de l'expédition, et Paré, auquel les horreurs qu'il avait vues en Italie et qui l'avaient tant ému, n'avaient enlevé ni la passion de s'instruire, ni l'esprit d'aventures, qui sans doute lui brûlait le sang, partit pour Perpignan contre les Espagnols.

Il n'y resta pas longtemps. La fortune des armes ne nous fut pas propice. La peste, ou du moins quelque épidémie baptisée de ce nom symbolique, entra en scène, et l'armée française fut obligée de lever le siège. Mais la partie ne fut pas perdue pour tout le monde, et Paré rapporta de l'expédition la substance d'un de ses mémoires. M. de Brissac, grand-maître de l'artillerie, avait reçu une arquebusade à l'épaule droite. Plusieurs chirurgiens discutaient sur la position de la balle qu'on ne pouvait découvrir. M. de Brissac, qui avait connu Paré en Piémont, le fit mander auprès de lui. Celui-ci, avec la claire vision de tout ce qui est simple, eut une inspiration soudaine. Il fit placer le blessé dans la position qu'il occupait au moment où il avait reçu son arquebusade, et Paré, calculant d'après la direction du coup de feu la région où devait se trouver la balle, la découvrit immédiatement sous l'omoplate, au niveau d'une petite tuméfaction douloureuse. La balle fut extraite et le grand-maître de l'artillerie guérit rapidement. Cette histoire, qui nous paraît si simple, et dans laquelle Ambroise Paré fit preuve du plus élémentaire bon sens, émerveilla tous ceux qui avaient assisté à la scène. Il en sortit grandi dans l'esprit de tous, et il garda par

devers lui l'idée d'ajouter au livre, auquel il pensait toujours, un chapitre sur « la position dans la recherche des projectiles ».

Rentré à Paris, ayant quelque loisir, malgré les exigences d'une clientèle attirée par la renommée qui commençait à se répandre autour de son nom, et toujours poussé par Sylvius, il se mit au travail et écrivit son ouvrage sur « *La méthode de traiter les* « *plaies faites par harquebuses et bâtons à feu,* etc. ». C'était en 1545. C'est donc à trente-cinq ans qu'il eut pour la première fois la joie de se voir imprimé !

Et voici que son ignorance de la langue latine, qui lui faisait défaut, suppléée par son génie naturel, nous a donné un livre savoureux, pittoresque, où éclatent à chaque instant les mots étincelants sortis du vieux terroir français et dont les écrivains du grand siècle, en donnant à la langue sa noblesse et sa pureté, l'ont malheureusement dépouillée.

Il écrivit donc en français, et, dans l'adresse au lecteur de ses œuvres complètes, il s'en justifie victorieusement : « Or, disent « les médecins, que je ne devrais escrire en Français, et que, par « ce moyen, la médecine en serait tenue à mépris : ce qui me « semble le contraire, car ce que j'en ay faict est plutôt pour la « magnifier et honorer... Et faut entendre que les sciences, tant « plus elles sont connues, tant plus elles sont louées ; veu que « Science et Vertu n'ont plus grand ennemi qu'ignorance... « Pourquoi semblablement ne me sera-t-il permis d'escrire en « ma langue Française, laquelle est autant noble que nulle autre « estrangère ? »

Mais il était écrit qu'il ne resterait pas longtemps en repos. A cette époque, on guerroyait sans cesse de tous les côtés. Et voici que son destin le poussait de nouveau aux endroits où il pouvait accroître ses connaissances, donner libre cours à ce mélange de bon sens et de hardiesse qui était le fond de sa nature, et travailler en même temps à la diffusion de sa renommée. Cette

fois, c'était du côté des Flandres que se poursuivait la campagne. Ambroise Paré rejoignit M. de Rohan à Boulogne, où l'on se battait fort! « Monseigneur le duc de Guise, qui bataillait toujours « à face découverte, reçut un terrible coup de lance qui, au-dessus « de l'œil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa outre de « l'autre part entre la nuque et l'oreille ». Si l'on interprète bien cette description, le massif facial avait dû être transpercé de part en part au-dessous de l'orbite gauche. Le bois de la lance avait été brisé au ras des tissus et ne laissait qu'une prise très faible pour tirer sur le fer.

Les chirurgiens du roi, appelés en toute hâte, craignant de faire sauter l'œil et de perdre le blessé de quelque hémorragie foudroyante, — et songeant sans doute, comme il arrive trop souvent au chevet des grands personnages, à leur lourde responsabilité, — déclarèrent qu'il n'y avait pas moyen de retirer le fer.

Allait-on donc laisser mourir ainsi le glorieux héros de tant de combats, le cousin de Sa Majesté le roi de France ? Il fallait que la renommée du jeune chirurgien de M. de Rohan fût déjà bien grande pour qu'on le fît venir, alors que les chirurgiens du roi avaient déclaré la partie perdue ! Ambroise Paré accourut.

Il avait la jeunesse, il avait la hardiesse, il avait le courage, et sans doute il avait aussi quelque chose de plus, l'invincible foi dans la puissance de son art, de cette Chirurgie, objet fervent de toutes ses pensées, et pour la grandeur de laquelle il avait l'obscur sentiment de travailler chaque jour. Il voyait, il sentait que l'abstention, qui devait fatalement conduire à la mort, n'était qu'une de ces lâchetés morales que les timides et les impuissants décorent du nom de prudence, et même de sagesse, comme si la prudence, comme si la sagesse n'étaient pas, au contraire, de lutter jusqu'au bout et de livrer contre la mort la dernière bataille !

Après avoir demandé à l'illustre blessé, qui avait, lui aussi, le courage qu'il fallait avoir, l'autorisation de lui mettre le pied sur le visage pour prendre un point d'appui solide, il alla chercher de lourdes tenailles de maréchal-ferrant, quelque peu rouillées, et, saisissant le bout de lance qui dépassait à peine, il l'arracha d'un seul coup.

Le duc guérit, et cette terrible aventure ne fit qu'ajouter à sa gloire. On ne le connut plus que sous le nom du « Balafré ».

Mais, comme la gloire du Balafré, la renommée de son chirurgien se répandit de plus en plus parmi les militaires, et parmi les gens de la ville, pour monter peu à peu jusqu'à l'Olympe fastueux et rayonnant qu'était alors la cour de François Ier, Roi de France !

Cependant les événements suivaient leur cours. François Ier mourut. Mais la guerre avec les Impériaux reprenait bientôt aux marches de Lorraine. Malgré qu'il fût bon catholique, Henri II ne dédaignait pas l'alliance des princes protestants d'Allemagne contre les Impériaux. Ambroise Paré suivit encore M. de Rohan. On prit Toul, on prit Metz. On alla jusqu'en Allemagne. Et c'est au retour, à Damvilliers, sous une tente proche de celle de M. de Rohan, qu'Ambroise Paré appliqua pour la première fois, dans une amputation, la ligature des artères et conquit l'immortalité !

M. de Rohan devisait sous sa tente avec quelques amis lorsqu'un coup de couleuvrine vint la traverser et brisa la jambe de l'un d'entre eux. Ambroise Paré, immédiatement appelé, vit que la blessure était grave, car on savait depuis longtemps que la pourriture se mettait aux chairs déchiquetées et aux os fracassés, et que seule l'amputation pouvait sauver le blessé, en le débarrassant de ce foyer de gangrène et de mort. Mais l'amputation était alors chose difficile pour le chirurgien et terrible pour le blessé. C'était relativement peu de chose que l'incision des

chairs et le grincement de la scie pénétrant dans l'os dénudé. Le temps était rapide et les malades savaient qu'après tout la vie vaut bien quelques secondes de souffrance! Mais il fallait arrêter le sang. Et ce n'était plus ici, comme dans les plaies déchirées, l'huile de sambuc bouillante, mais le fer rouge, qui était là, tout près, chauffant sous les yeux du patient, et qu'on enfonçait profondément dans les chairs jusqu'au point où saignait l'artère rétractée. Tels étaient les préceptes des anciens. Qui donc aurait osé ne pas les suivre aveuglément ? Ambroise Paré osa. Et cependant, ils étaient là, nombreux, les chirurgiens qui le regardaient faire, prêts à critiquer ce barbier, qui n'avait pas encore tous les grades de la Faculté. Il y avait même Mgr l'Evêque, avec sa mitre en tête et sa crosse dorée. Mais il n'était pas comme Ambroise, et il savait, lui, le latin, et pendant que Paré travaillait il récitait à demi-voix les prières des agonisants.

Il s'agissait d'une amputation de jambe. Celle-ci fut vite coupée. Mais au moment où on passait au chirurgien les fers rougis au feu, celui-ci, à la stupéfaction de tous, les repoussa, et mettant en œuvre une idée qu'il portait sans doute depuis longtemps dans sa tête, il prit un bout de fil, saisit l'artère tibiale avec un bec de corbin, et y mit une ligature. Il y eut des murmures discrets. On blâmait ce jeune imprudent, qui osait délibérément enfreindre les enseignements des anciens. Mais, quelques jours après, le blessé était guéri, et Ambroise Paré le renvoyait chez lui, « gaillard, avec une jambe de bois et disant qu'il en estait quitte à bon marché de n'avoir esté misérablement brûlé pour lui estancher le sang ! » (Léon Michelet).

C'est ainsi qu'Ambroise Paré pratiqua pour la première fois la ligature des artères dans une amputation et s'éleva d'un seul coup d'aile au premier rang de ceux qui ont bien travaillé pour la chirurgie, et qui ont rendu aux hommes, leurs frères, un service dont nul ne saurait mesurer l'étendue ! Qu'importent

à présent tous ses autres travaux, et ses titres et même sa gloire ? Le voilà maintenant par ce geste si simple, — par ce fil délicat posé sur un vaisseau, — entré dans l'Histoire éternelle !

Et cependant la ligature des vaisseaux était connue depuis longtemps. On liait les vaisseaux saignants dans les plaies ordinaires. Pourquoi ne les liait-on pas dans les amputations ? Servitude de l'esprit ! Fétichisme incurable ! Hippocrate ne disait-il pas qu' « il est bon, en toute playe, de laisser fluer le « sang, parce que la partie, par ce moyen, est moins sujette à « inflammation » ? Et on laissait fluer le sang, quitte à l'arrêter dans la suite par le supplice du fer rouge ! Et la grande révolution, et le magnifique effort de l'esprit n'est pas tant d'avoir appliqué aux amputations cette ligature qu'on faisait ailleurs, — et que Galien recommandait même de faire avec des boyaux préparés, devançant ainsi de dix-sept siècles le catgut d'aujourd'hui — que d'avoir vaincu la routine, déraciné le préjugé et porté un coup mortel aux idées anciennes dans ce qu'elles peuvent avoir d'absurde et de contraire à la raison. Car celles-ci touchent au cœur des hommes par d'indescriptibles racines. Il semble que l'esprit humain soit incapable de briser le moule dans lequel il a été coulé par les générations disparues. Comme le bronze inaltérable il garde l'empreinte reçue. Pour lui donner une forme nouvelle, il faut le rejeter au creuset bouillonnant !

Ne l'avons-nous pas vu, il y a un demi-siècle, à la tribune même de notre Compagnie, quand la voix d'hommes éminents par leur haute culture et leur intelligence s'élevait en critiques âpres et passionnées contre celui dont le génie révélait un monde nouveau et apportait aux hommes le salut et la vérité !

M. de Rohan, que Paré n'avait pas revu depuis Damvilliers, était mort. Celui-ci en avait conçu un grand chagrin. N'était-ce pas lui qui l'avait entraîné sur tous les champs de bataille où s'était consacrée son expérience et éveillé son génie ?

Il avait bien, maintenant, le droit de se reposer, quand il fut demandé par M. de Vendôme, roi de Navarre, père du futur Henri IV. A la prise de Château-le-Comte, il travailla de telle façon que, dans son rapport au roi, M. de Vendôme en fit le plus grand éloge. Henri II, qui connaissait déjà son nom, le prit au rang de ses chirurgiens ordinaires. Et voilà le fils de l'humble coffretier de Laval, — qui n'avait toujours d'autre grade que celui de barbier chirurgien, avec le droit d'ouvrir boutique, de raser et de saigner, — devenu Chirurgien du Roi !

Il repartait bientôt pour Metz, encore assiégé par les armées de Charles-Quint. L'armée française, que commandait le Balafré, était décimée par les maladies. Les soldats parlaient de poison. Les médicaments manquaient. Guise demanda au roi de lui envoyer maître Ambroise, sinon, disait-il, je ne réponds plus de rien. Il fallait, pour entrer à Metz, traverser les lignes espagnoles. Ambroise Paré s'acquitta de cette mission à la fois difficile et dangereuse. L'empereur Charles-Quint fut obligé de lever le siège. Le roi Henri II, au retour à Paris d'Ambroise Paré, lui témoigna sa reconnaissance, « le reçut avec bon visage », lui donna deux cents écus et lui dit « qu'il ne le laisserait jamais pauvre ».

Cependant la guerre continuait toujours, ajoutant de nouveaux chapitres aux aventures d'Ambroise Paré et de nouveaux titres à sa renommée. Mais la dernière expédition faillit tourner mal. On était en 1553. Les Impériaux étaient venus mettre le siège devant Hesdin, qui fut au bout de quelque temps obligé de capituler. Pour éviter de payer une forte rançon, Paré résolut de ne pas se faire connaître. Il se déguisa de telle façon qu'on l'eût pris « pour un ramoneur de cheminées plutôt que pour un « chirurgien du roy » ! Mais la façon dont il soigna quelques blessés le fit reconnaître. Et comme il avait guéri le gouverneur de Gravelines d'un ulcère à la jambe, celui-ci, en témoignage de

sa reconnaissance, le fit remettre en liberté sans rançon. « Fort « joyeux d'être hors de ce grand tourment et loin des soldats « blasphémateurs et renieurs de Dieu ».

L'abdication, puis la mort de Charles-Quint, lui apportèrent quelque répit. Philippe II, moins batailleur que son père, signa le traité de Cateau-Cambresis, et la paix descendit pour quelque temps sur le pauvre royaume de France.

La tranquillité revenue, Ambroise Paré songea qu'il n'était toujours que barbier-chirurgien. Malgré son titre de chirurgien du roi, — et peut-être à cause de ce titre, — il souffrait intérieurement de cette infériorité que certains confrères jaloux, qui n'avaient pour eux que leurs parchemins, se plaisaient à faire ressortir, et il songea à prendre son diplôme devant le Collège Royal des Chirurgiens. Celui-ci, qui venait de remplacer la confrérie de Saint-Côme, portait ombrage à la Faculté de la rue de la Bûcherie, qui, par des mesures et ordonnances dans le détail desquelles nous n'entrerons pas, tâchait d'entraver son action. Un des amis d'Ambroise Paré, Me Etienne Larivière, qui faisait partie du nouveau collège, s'avisa que l'entrée d'Ambroise Paré dans le sein de la nouvelle organisation donnerait à celle-ci quelque éclat, et aussi, par l'influence de Paré sur le roi, quelque puissance. Et il vint à point pour tirer Ambroise Paré d'embarras.

Celui-ci n'envisageait pas sans quelque inquiétude l'examen qu'il fallait passer, et pour lequel il se sentait mal préparé. Il s'était mis à piocher le latin, mais il se savait encore très inférieur sous ce rapport au dernier des candidats à la maîtrise. Car c'était un étudiant comme on en voit peu. Quand il avait abordé l'étude des malades, lorsqu'il avait été nommé compagnon chirurgien à l'Hôtel-Dieu, plus de vingt ans auparavant, ce n'est pas dans les livres qu'il allait chercher des leçons. C'est dans l'observation directe de la maladie et de ses ravages. Aussi, quand on lui imposa l'obligation, très lourde à son génie rebelle à la contrainte,

de se plier à la discipline commune, ce n'est pas sans difficultés qu'il essaya de s'adapter à des études qui paraissaient faciles à des jeunes gens habitués à s'y préparer dès leur enfance, alors qu'il ne connaissait, lui, que ce que lui avait enseigné toute une vie de travail et de méditation.

Mais les reproches que l'on peut faire aux examens ne s'appliquent pas seulement à ceux que nous connaissons aujourd'hui. Malgré la jalousie qui fermentait au cœur d'un certain nombre de membres du Collège des Chirurgiens, quelques-uns avaient, heureusement, pour Ambroise Paré une admiration secrète et même profonde, et l'on fit pour lui ce que l'on ferait peut-être encore aujourd'hui, si un cas analogue venait à se présenter. Me Larivière composa un jury spécial, choisi parmi ses partisans. On changea la date ordinaire et le lieu de la réunion; on convint même par avance de certaines questions et réponses. Mais les réponses d'Ambroise Paré furent faites dans un latin si déplorable qu'il y eut quelque flottement dans le Jury. Il obtint cependant les deux tiers des suffrages et fut admis à la maîtrise, — mais à la condition expresse « d'apprendre le latin et la chirurgie ».

Et nous n'avons pas assez de critiques pour les examens actuels ! Rien n'est changé sous le soleil, — si ce n'est cependant que les reproches que l'on peut nous faire semblent plutôt devoir s'exercer en sens inverse, — et que nous n'avons pas souvent à nous prononcer sur des candidats de la taille de notre héros.

Une vie nouvelle semblait s'ouvrir pour la France. Comme gage d'une paix durable, Philippe II avait demandé la main d'une fille du roi de France. Il y eut de grandes réjouissances, au cours desquelles Henri II lui-même voulut donner l'exemple, et paraître dans un tournoi. On sait quelle en fut l'issue. Le fer de la lance brisée de Montgomery, pénétrant sous la visière du roi, entra profondément du côté de l'œil gauche. Le roi tomba sans

connaissance. Grand émoi ! On fit venir de Bruxelles Vesale, qui n'arriva qu'au bout de quelques jours. Nicole Lavernot, premier chirurgien du roi, sonda la blessure, enleva les esquilles et la nettoya de son mieux. Mais on savait mal jusqu'où avait pénétré le bout de la lance. On s'avisa d'un moyen qui, aujourd'hui, ne manquerait pas de provoquer des protestations. On fit décapiter quatre détenus du Châtelet. On reproduisit la blessure sur ces têtes fraîchement coupées et on chercha si l'on en pouvait tirer quelque conclusion thérapeutique. On ne trouva rien. Ne nous indignons pas trop de ces procédés, pas plus que ne s'indignèrent vraisemblablement les condamnés eux-mêmes, qui préférèrent sans doute cette solution à celle d'être roués vifs en place de Grève. On était au milieu du XVIe siècle et la vie d'un pauvre hère comptait pour peu de chose. Compte-t-elle beaucoup plus aujourd'hui, où nous voyons les pouvoirs publics ne rien faire pour mettre un terme aux massacres quotidiens par le revolver, grâce auxquels les illustrations de nos grands journaux concourent à l'édification du public et à l'éducation de nos enfants ?

Le roi continuait à râler sur son lit. Ambroise Paré fut consulté. Il se souvenait du Balafré. Il proposa une intervention. Mais son avis fut rejeté. Cela valut sans doute mieux pour lui, car le roi, qui depuis plusieurs jours était sans connaissance, présentait vraisemblablement des complications cérébrales. L'opération n'eût probablement pas fait autre chose que de précipiter les événements, et les ennemis du chirurgien, — car il en avait beaucoup, les cuistres et les jaloux étant de tous les temps, — lui aurait bien fait voir que l'audace se paye et qu'il vaut mieux peut-être laisser mourir un roi que d'essayer de le sauver.

François II n'avait pas seize ans. Il avait depuis son enfance entendu parler d'Ambroise Paré. Il le prit à son service. Il voulait tout savoir et l'interrogeait souvent. Il facilita la publi-

cation de ses œuvres. Mais voici que, subitement, il fut pris d'un mal mystérieux. Maux de tête, fièvre, troubles nerveux. Sans doute une méningite tuberculeuse. Ambroise Paré, qui le soignait de son mieux, le vit mourir au bout de quinze jours.

Et c'est alors que les vipères firent leur apparition. Ambroise Paré fut accusé sourdement d'avoir empoisonné le roi, — car on sait, en ce siècle plein de mystères, la place que tenait le poison dans l'imagination des foules, — et aussi, très certainement, dans bien des drames ignorés.

Mais Catherine sentait couler dans ses veines le sang des Médicis. Elle était de sa race. Froide, intelligente, insensible, elle savait juger les hommes. Elle connaissait Ambroise Paré. Elle refusa de croire à ces sourdes rumeurs, et y répondit en l'attachant au service de son fils Charles IX, le nouveau roi de France.

C'est à cette époque qu'Ambroise Paré connut enfin quelque tranquillité, sinon quelques loisirs, car il travaillait toujours, et c'est au cours de ces quelques années qu'il publia le plus. Il était d'ailleurs encouragé à écrire, non seulement parce qu'il tenait à répandre ses idées, mais parce que ses livres, en raison même de ce qu'ils étaient écrits en français et accessibles à tous, s'écoulaient rapidement. En 1561, il publiait « *La méthode « curative des playes et fractures de la tête humaine* », livre rempli de figures de scies, d'instruments et de diverses sortes de trépans, qui nous montrent à quel degré extraordinaire de perfection était déjà parvenu l'outillage chirurgical. La même année paraissait l'*Anatomie universelle du corps humain,* dédié au « très illustre et très débonnaire Roy de Navarre ». Ce livre est très intéressant à parcourir. Un certain nombre de figures sont empruntées à Vésale, au grand Vésale, peut-on dire, car peu d'hommes ont poussé aussi loin que ce grand anatomiste l'amour de la recherche et le talent d'observation. Au dire de Paré, Vésale

l'avait autorisé à publier ses dessins, lors de son passage à Paris, au moment de l'agonie de Henri II.

En 1564 paraissaient : *Dix livres de chirurgie,* puis, en 1568, *le Traité de la peste, de la petite vérole et rougeole, avec une briève description de la lèpre.*

En 1572 parurent *Cinq livres de chirurgie.* Puis en 1573, encore *Deux livres.* C'est en 1575 que parurent ses œuvres complètes, classées en 26 livres, dans lesquelles ses travaux antérieurs sont plus ou moins remaniés.

Le nombre de ces livres augmenta par la suite, avec les éditions successives. La huitième en compte trente, avec le « Traité posthume des fièvres », extrêmement intéressant, et son « Apologie », dans laquelle il défend la ligature et raconte ses voyages, ou plutôt ses expéditions militaires (12e édition, 1664).

Le 28e livre, qui traite des « moyens d'embaumer les corps vivants », présente un intérêt tout particulier, car il contient un certain nombre de rapports qui peuvent être considérés, suivant la très remarquable thèse du Dr Armand Robert, comme les premiers documents de médecine légale, dont A. Paré fut le véritable créateur.

On voit donc qu'il remplissait bien ses loisirs. Mais il ne faisait pas qu'écrire. Il dessinait. Il se documentait auprès de ses confrères, car il avait appris la chirurgie sur les champs de bataille et sa seule expérience personnelle ne lui permettait pas d'écrire le traité complet qu'il rêvait.

De Héry, un de ses vieux camarades, avec lequel, il avait passé, en 1540, son premier examen de barbier-chirurgien, lui enseigna les maladies vénériennes. Laurent Colot lui montra les secrets de la taille. On lui a reproché de ne pas avoir cité, dans ses œuvres, les noms de ceux qui l'avaient aidé à s'instruire. Est-ce une omission volontaire ? Il y a fort peu de bibliographie dans

Ambroise Paré, et son bagage personnel est assez grand pour qu'il ait été au-dessus de ces petitesses !

D'ailleurs, il s'oubliait quelquefois lui-même. De sa première ligature, il ne dit à peu près rien : « Un coup de couleuvrine « donné contre la jambe d'un gentilhomme, qu'il me fallut « parachever et couper, qui fut sans appliquer les fers ardents ». Et c'est tout ! Ce n'est que plus tard, dans son Apologie, qu'il se défend à belles dents et répond aux attaques dirigées contre la ligature, — car la ligature avait été attaquée ! Parlant des hémorragies secondaires après la chute de l'escarre consécutive au fer rouge : « Il survient, dit-il, un nouveau flux de sang, comme j'ay « aperçu plusieurs fois, n'ayant encore été *inspiré de Dieu,* d'un « si seur moyen, lorsque j'usai du feu ». Heureusement, il n'avait pas que des contradicteurs, et l'emploi de la ligature se répandit rapidement. Elle fut transportée en Angleterre par Maître Peter Lowe, qui avait servi dans les guerres espagnoles et la tenait d'Ambroise Paré lui-même.

De même il raconte en quelques lignes la blessure du Balafré, sans s'attribuer le mérite de sa guérison, et c'est dans une « *Vie de l'Amiral de Coligny* », parue cent cinquante ans plus tard, qu'on trouve le récit détaillé de cette opération.

Les guerres dynastiques étaient à peine terminées, qu'on vit se rallumer des guerres plus cruelles et plus absurdes encore, les luttes qu'éveilla dans les cœurs et dans les esprits l'intolérance religieuse. Ambroise Paré, après avoir échappé aux périls des batailles, faillit bien en être victime.

Les guerres de religion commençaient en France et y renouvelaient les discordes, les misères et les souffrances de la Guerre de Cent ans, qu'avaient connues les grands-parents des hommes qui vivaient alors, et dont on ne se rappelait pas sans épouvante les ruines et les calamités !

Ambroise Paré était huguenot.

M. Carlos d'Eschevannes est très préoccupé de savoir si Paré était protestant ou s'il était resté catholique. Il discute longuement la question et se rallie à cette dernière opinion. C'est d'ailleurs celle de Malgaigne, qui ne nous donne, en faveur de cette hypothèse, que les arguments les plus détestables. Je ne me chargerai pas de trancher ce différend, bien que les dangers certains que Paré a courus pendant les jours tragiques de la Saint-Barthélemy me fassent adopter la première, et penser qu'il avait embrassé la foi des huguenots. Peu importe d'ailleurs. Il me suffit de savoir qu'il eut une âme de Chrétien. J'entends par là qu'il conforma sa vie à l'esprit du Christ, sans s'occuper de celui de ses ministres. C'était un honnête homme, juste et charitable, plein de pitié pour les douleurs humaines, bon, tolérant et large d'esprit. Quelle qu'ait été sa foi, il lui avait emprunté ce qu'il y a de bon dans toutes les religions, les idées droites et généreuses que, par la force des choses, elles incorporent dans leurs règles étroites et qui sont du domaine de la morale universelle. Il ne pouvait comprendre qu'une doctrine de paix, de charité et de pardon pût engendrer, ainsi qu'il en avait sous les yeux le désolant spectacle, des massacres et des supplices, des tueries et des carnages. C'est qu'il ne savait pas que les grandes idées ne sont souvent qu'un voile bien léger qui cache les passions humaines. Que celles-ci sont d'autant plus profondes qu'elles prennent leur source dans le mysticisme et dans des convictions qui ont, par leur essence même, le caractère de l'absolu, et que, lorsque les passions viennent à diriger les actions des hommes, il n'y a plus place ni pour la raison, ni pour la justice, ni pour la tolérance, ni même pour la pitié. Il n'y a plus place que pour la folie !

Ambroise Paré contemplait donc de ses yeux attristés les nouveaux malheurs qui s'abattaient sur la France meurtrie, désespérant de son destin, et qui ne savait pas encore qu'un

enfant grandissait au Louvre, dont le bon sens, l'esprit de justice et de tolérance, les vertus militaires et le génie politique allaient, en quelques années, faire du malheureux pays dévasté par deux siècles de guerres intestines la France du grand siècle, et le plus beau royaume qui ait paru sous le ciel depuis le temps de Charlemagne, et même depuis les années bienheureuses des siècles oubliés, pendant lesquels la grande Paix Romaine avait répandu sur le monde les bienfaits d'une civilisation sur laquelle nous vivons encore.

Ambroise Paré considérait donc avec tristesse les événements auxquels il ne prenait part que pour s'efforcer de soulager les misères qu'ils entraînaient avec eux. Il était chirurgien du roi. Il allait où on l'envoyait contre les huguenots. Il était à Rouen, où son protecteur le Roy de Navarre mourut au bout de quelques jours d'une arquebusade à l'épaule. Il était à Jarnac, et à la terrible journée de Moncontour.

Il avait aussi accompagné la Cour dans le grand voyage que Charles IX fit avec la reine mère tout autour du Royaume.

Au cours de ce voyage, qui dura deux ans, il manqua mourir de la peste. Il avait eu une « apostume » sous l'aisselle droite et un énorme « charbon au ventre », dont il lui était resté une cicatrice de la grandeur de la paume de la main.

Il y avait, heureusement, des traités et des répits. Alors, il revenait à Paris soigner les Parisiens, car les épidémies étaient fréquentes dans ce Paris du Moyen âge.

Il était en pleine force, en pleine renommée, il s'instruisait toujours, il travaillait toujours et nous avons le droit de penser qu'il connaissait aussi l'âpre jouissance de la Gloire, qui n'est connue que de bien peu !

Tout à coup, survint le drame atroce dans lequel il faillit périr.

Que ce soit par raison d'Etat ou par cette froide passion qui prend parfois naissance au cœur des fanatiques, la reine mère,

épouvantée de la résistance des huguenots et des progrès qu'ils faisaient dans tout le royaume, avait résolu de frapper à la tête et d'exterminer tous les chefs, à commencer par le plus grand et le plus respecté de tous, l'Amiral de Coligny.

L'occasion était favorable, un grand nombre de chefs huguenots étant venus à Paris pour assister au mariage du jeune roi de Navarre avec Marguerite de Valois, fille de Catherine.

Le 22 août 1572, comme Coligny traversait la cour du Louvre, un coup d'arquebuse l'atteignit au côté. On le transporta chez lui. Ambroise Paré pansa sa blessure et par d'habiles incisions put enlever la balle qu'il avait reçue dans le coude. Il répondait de sa vie. Charles IX, qui respectait Coligny et l'avait appelé dans son conseil, à la suite d'une de ces trêves que rendait nécessaire la complexité des événements, alla le voir, profondément ému, plus ému que l'amiral lui-même, qui pendant tout le drame, se comporta comme un héros. Le lendemain, l'amiral allait mieux et pouvait même se lever.

Mais la ville était en effervescence ! Qu'allait-il se passer ? C'est alors que la reine mère obtint de son fils l'ordre fatal dont il porte devant l'histoire la terrible responsabilité, mais que l'implacable Catherine arracha sans doute à sa faiblesse plutôt qu'à sa volonté.

Le lendemain matin, comme l'aube commençait à poindre, le bruit sinistre du tocsin, qui sonnait au beffroi de Saint-Germain-l'Auxerrois, donnait aux soldats et à la populace le signal de ce qui fut peut-être le plus grand crime de l'Histoire, qui cependant en a tant vus ! La populace aime le sang. La bête humaine déchaînée tombe au-dessous des bêtes fauves et des monstres qui, peut-être, peuplent encore les profondeurs des mers, qui ne tuent que pour vivre et qui rentrent dans le repos quand ils ont assouvi leur faim : mais l'homme, lui, « l'être sublime formé à l'image de Dieu », tue pour le plaisir de tuer. Il

est seul à connaître la volupté du meurtre et la joie du sang répandu. Le massacre dura trois jours !

Au premier coup de la cloche fatale, Coligny, qui demeurait tout près, au coin de la rue de Bethizy et de la rue de l'Arbre-Sec, s'était réveillé et avait compris. Ambroise Paré était là, qui le veillait dans le silence, avec le pasteur Nicolas Mussu, et un serviteur dévoué. L'amiral leur ordonna de fuir, et resta seul pour recevoir, d'un cœur héroïque, les derniers coups des assassins !

Mais tout Paris savait qu'Ambroise Paré avait soigné Coligny, et il était, plus que tout autre, désigné aux coups des forcenés et des déments lachés dans les rues de la ville.

Charles IX l'aimait beaucoup. Il l'interrogeait souvent, il lui demandait des conseils, il en faisait son confident. Et Paré, de son côté, avait une grande affection pour ce prince, par tant de côtés charmant, et qui sans doute eût été poète, s'il n'avait été Roi de France.

Qu'allait devenir Paré dans ces jours tragiques ? Il demeurait non loin du Louvre, près du pont Saint-Michel. Charles IX l'envoya chercher et le fit venir au palais par des chemins détournés.

Peut-être voulait-il avoir auprès de lui cet homme ferme et droit, dans ces heures terribles où la vision sanglante des scènes de la rue le terrifiait, où d'affreux cauchemars, et déjà le remords peut-être, épouvantaient son âme, car il semble bien qu'il fut profondément frappé par les conséquences affreuses de l'ordre qu'il s'était laissé arracher par la volonté de sa mère. Il en souffrît jusqu'à sa mort, qui survint en moins de deux ans.

Ce qui paraît certain, c'est qu'Ambroise Paré passa dans l'appartement du roi la nuit du premier jour, qui était un dimanche, puis toute la journée du lundi, où le massacre continua, la nuit suivante enfin, et qu'il ne rentra chez lui que le mardi, alors que la populace était rassasiée, que des vapeurs de

sang montaient du pavé de la ville, et que s'achevait dans la mort et dans la lassitude la plus sombre tragédie qui ait peut-être déshonoré l'Histoire.

Ambroise Paré avait alors soixante-deux ans. La période de sa grande activité était terminée. Il ne courait plus à travers la France. Mais il travaillait toujours. Il remaniait ses œuvres, auxquelles il en ajoutait d'autres. Il suivait les causeries d'un autre huguenot, le maître potier Bernard Palissy, qui fut, lui aussi, un grand esprit. Il parlait sur « les fontaines, pierres, métaux et autres natures ». Ces deux génies de l'expérience et de l'observation étaient bien faits pour se comprendre. Mais se doutaient-ils tous les deux, lorsqu'ils causaient ensemble, que leur mémoire braverait les siècles, et que leurs noms resteraient vivants parmi ceux des grands hommes qui ne connaissent pas l'oubli ?

En attendant, Bernard Palissy, en sa qualité de huguenot, devait bientôt mourir à la Bastille.

Ambroise Paré avait vu mourir Charles IX, puis Henri III, et ses vieux jours étaient encore attristés par la guerre civile, qui se déchaînait à nouveau sur la France. Mais cette fois montait à l'horizon le jeune héros qui devait la sauver, et qui, dans les batailles, ralliait ses soldats fidèles autour de son panache blanc. Pour le moment, il assiégeait Paris, et les vivres qu'il faisait passer aux Parisiens affamés n'empêchaient pas un grand nombre d'entre eux de mourir de faim.

A quatre-vingts ans, Ambroise Paré continuait à donner ses secours à ceux qui en avaient besoin, et pendant le siège de 1590 il se multiplia. Un jour du mois d'août, il vit au bout du pont Saint-Michel un groupe de malheureux entourant un prélat, qui n'était autre que l'archevêque de Lyon, et lui demandant du pain. Comme l'archevêque cherchait sans y parvenir à se débarrasser de ces misérables, Ambroise Paré alla droit à lui, et

de sa voix encore forte et grave : « Monseigneur, lui dit-il, ce « pauvre peuple que vous voyez ici autour meurt de male rage « et de faim et vous demande miséricorde. Pour Dieu, Monsei- « gneur, faites-la lui, si vous voulez que Dieu vous la fasse et « songez un peu à la dignité en laquelle Dieu vous a constitué, « et que les cris de ces pauvres gens, qui montent jusqu'au ciel, « sont autant d'ajournements que Dieu vous envoie, pour penser « à ceux de votre charge, de laquelle vous lui êtes responsable. « Procurez-nous la paix ou donnez-nous de quoi vivre. Le « pauvre monde n'en peut plus... »

Ainsi s'élevait dans la foule la voix de ce grand vieillard qui prenait encore, aux portes du tombeau, la défense des malheureux !

A la fin du mois d'août 1590, Henri IV levait le siège. Le 20 décembre de la même année, Ambroise Paré s'éteignait au milieu des siens. Il était âgé de quatre-vingts ans. Il avait vu se dérouler sous ses yeux les événements de ce XVIe siècle, aussi grand par le malheur des hommes et des peuples que par les espérances que donnait l'esprit nouveau qui soufflait sur le monde ! Le siècle précédent avait poussé des hommes, des héros, sur les mers ténébreuses et les océans inconnus, à la découverte de la Terre. Maintenant, c'était sur des routes nouvelles ouvertes à l'esprit que s'avançait l'Humanité.

Ambroise Paré mourut à l'heure même où, sous l'impulsion décisive de celui qui fut un grand homme en même temps qu'un grand roi, les Français réconciliés allaient assister à la résurrection de la Patrie !

L'ascension d'Ambroise Paré, qui partit de si bas pour arriver si haut, — car il fallait vraiment qu'il fût monté très haut dans l'esprit des hommes pour qu'il leur ait apparu comme le « Père de la Chirurgie », magnifique et glorieuse épithète que dans la mémoire des foules trois siècles révolus n'ont pu séparer de son

nom, — cette ascension, qui est un fait unique dans l'histoire de la Chirurgie, ne fut en réalité que le développement progressif de son génie personnel, fait de simplicité, de bon sens, d'esprit d'observation, en même temps que de travail, de courage, de valeur morale. Mais que resterait-il d'Ambroise Paré s'il n'avait eu que ces rares qualités et ces hautes vertus ? Des livres oubliés, des volumes perdus comme tant d'autres dans la poussière des bibliothèques, et dont aucune main sans doute ne tournerait plus les feuillets. Mais un jour il a senti jaillir en lui l'inspiration soudaine, l'étincelle sacrée, cette lumière intérieure qui révèle à celui qui est marqué par le génie ce qu'il est seul à voir, quand ceux qui l'environnent marchent dans les ténèbres, et le geste qu'il fit un jour en liant un vaisseau l'a conduit aux sommets où rayonnent les noms de ceux qui ont passé sur cette terre en laissant une œuvre immortelle !

Personne plus que lui ne fut fils de ses œuvres. Il en avait d'ailleurs le sentiment profond. Il en avait même l'orgueil, cet orgueil légitime de ceux qui savent qu'ils vivront, et qu'ils marchent vers l'avenir, comme le flot puissant qui monte vers la rive. Ce sentiment éclate à chaque instant dans la dédicace de ses œuvres à Henri III, roi de France et de Pologne, vis-à-vis duquel, cependant, il va peut-être un peu trop loin dans la louange, en l'appelant « miroir de toute vertu ». Car, disait-il, en parlant de son livre : « Il y a quarante ans que je travaille à « l'éclaircissement et perfection de la chirurgie, et m'ose vanter « de ces deux poincts, que j'ai donné de si vives atteintes à ce que « je prétendais empoigner, que les anciens (la trace desquels j'ay « suivy pas à pas) seront par cy après mieux entendus... et « lesquels je pense avoir tellement enrichis de belles et nécessaires « additions, que désormais chacun les pourra lire avec plus de « plaisir, et non sans recueillir profit et contentement ». Et le sonnet de sa composition qui ouvre la première page de ses

œuvres, à côté de celui que lui a consacré Ronsard et dont on comprend qu'il fut légitimement fier, se termine par ces deux vers:

« Mais arrière, envieux. Car éternellement
« On verra, malgré tous, ce mien ouvrage vivre ».

Ce n'est donc pas, quoi qu'en dise Malgaigne, à la modestie de Paré, qui n'était pas modeste, qu'il faut attribuer la phrase fameuse : « Je le pansay et Dieu le guarist », qu'il répète souvent. Ce n'était que l'expression sincère d'une foi très profonde. Car Dieu est partout dans ses livres. Il voit en toutes choses la puissance divine. Aussi bien dans la cause des monstres, « qui procèdent du jugement de Dieu », que dans la cause de la peste qui vient, elle, de « l'Ire de Dieu ». Attribuant à Dieu toutes les calamités envoyées sur la Terre, il est tout naturel qu'il fasse remonter également à lui tous les bienfaits, parmi lesquels la guérison de ses malades. A la prise du château de Suze, pendant la Guerre du Piémont, « le capitaine Le Rat reçut un coup « d'arquebuse à la cheville du pied dextre : Je le pansay, et Dieu « le guarist ». C'est ainsi qu'Ambroise Paré, dans la simplicité de son âme, conçut ces paroles sublimes, écrites pour l'éternité.

Il était donc le fils de ses œuvres ; il s'était fait tout seul. Né dans un siècle où les hommes vivaient dans la foi des anciens, parmi les erreurs de leur temps, il a observé, il a réfléchi, il a demandé des armes à la raison !

Nous devons nous rendre compte, pour bien comprendre l'effort qu'il a dû faire, de l'état d'esprit des hommes de son siècle, au milieu desquels il vivait et dont il partageait la plupart des idées, comme il arrive par la force des choses, et par une sorte d'imprégnation spirituelle, dans tous les temps et dans tous les pays. Et jamais peut-être l'insondable absurdité de l'esprit humain ne s'est manifestée plus éclatante que vers cette fin du Moyen âge, dont on sortait à peine et qui, à côté de tant d'œuvres éclatantes qui n'ont jamais été surpassées, comme ces monuments

sublimes que sont les cathédrales, nous a laissé les témoignages stupéfiants de toutes les aberrations. Car il paraissait naturel aux hommes de ce temps de brûler leurs compatriotes pour assurer le salut de leur âme, et de conduire au supplice, après des procès patiemment et consciencieusement instruits par des hommes de bonne foi, des malheureuses convaincues d'être parties par la cheminée, pour avoir été faire commerce avec le diable au cours de quelque messe noire. Et les hérétiques que l'on conduisait au supplice ne s'étonnaient nullement de ces sentences. Leurs convictions, aussi puissantes que celles de leurs persécuteurs, leur faisaient préférer le supplice à l'abjuration, et les sorcières qui montaient au bûcher se disaient qu'il fallait bien souffrir pour leur salut éternel, puisqu'elles avaient été convaincues de diablerie. Tout le monde savait, en effet, et elles savaient comme tout le monde, que, lorsqu'elles vont au sabbat, les sorcières en perdent tout souvenir et se réveillent paisiblement dans leur lit.

Ambroise Paré était bien de son temps. Son livre *Démons et Prodiges* est une accumulation stupéfiante des aberrations les plus enfantines, et nous montre à quel degré d'infirmité peut descendre, sous l'influence des idées du siècle, un esprit par tant de côtés supérieur. Dans son vingt-cinquième livre, il reproduit les monstres les plus étranges, des sirènes et des tritons, et jusqu'à « un monstre marin ressemblant à un évêque, vêtu de ses habits pontificaux ». « Or, dit-il, nul ne peut nier, et n'en faut « douter, qu'il y ait des sorciers... auxquels les diables troublent « l'entendement par diverses et estranges illusions... Aussi les « démons se forment tout subit en ce qu'il leur plaist, et souvent « on les voit transformer en bestes, comme serpents, crapaux, « chats-huants, huppes, corbeaux, etc. : non seulement ils se « transmuent en hommes, mais aussi en anges de lumière... Ils « hurlent la nuit, et font bruit comme s'ils étaient enchaînés ;

« et les voit-on passant par la chambre, ouvrant portes et « fenestres, jettent vaisselle par terre, cassent pots et verres, et « font autre tintamarre : néanmoins, on ne voit rien au matin « hors de sa place, ny rien cassé, ny portes et fenestres ouvertes. « Ils font trembler la terre, tonner, esclairer, venter : desracinent « et arrachent les arbres, tant gros et forts soient-ils ! Ils font « marcher une montagne d'un lieu en autre, soulèvent en l'air un « château, et le remettent en sa place : fascinent les yeux et les « esblouissent, en sorte qu'ils font voir souvent ce qui n'est « point. Ce que j'atteste avoir vu faire à un sorcier, en la présence « du défunt roi Charles neufvième et autres grands seigneurs ». Ambroise Paré, dans cette dernière phrase fait certainement allusion à quelque séance de prestidigitation, dans laquelle « un imposteur et enchanteur, avait fait diverses choses, qui « sont impossibles aux hommes de faire sans l'astuce du diable. « Ce que librement confessa au Roy, que ce qu'il faisait était « par l'astuce d'un esprit, lequel avait encore temps de trois ans « à être en ses liens : et promit au roy, son temps venu et « accompli, qu'il serait homme de bien. Dieu lui en semble « donner la grâce, car il est écrit « *Tu n'endureras point vivre « la sorcière* ». Telle était la conclusion naturelle des hommes de ce siècle. Il n'est d'ailleurs pas très certain que la psychologie de beaucoup de nos contemporains, pour ne pas s'appliquer aux mêmes objets, soit très supérieure à celle des ancêtres qui nous ont précédés d'une quinzaine de générations !

Cependant, s'il se laissait aller à la crédulité générale de cette époque, où l'on vivait dans un monde peuplé d'anges et de démons, et où les choses de la terre, du ciel et de l'enfer se confondaient, dans la foi de ces âmes simples, en un mysticisme enfantin, en même temps rempli d'épouvante et de béatitude, et dont il est facile de contempler le témoignage dans les peintures qui

nous restent, Ambroise Paré faisait appel à sa raison lorsqu'il s'agissait de ce qui touchait à son art.

Il n'était pas cependant sans avoir quelque confiance dans un traitement que lui avait enseigné un chirurgien de Turin, au temps de la guerre du Piémont, lorsqu'il avait remplacé le pansement des arquebusades à l'huile de sambuc bouillante par un mélange de jaunes d'œufs, de miel rosat et de térébenthine.

C'était un composé obtenu en faisant bouillir dans l'huile de lys des petits chiens nouvellement nés et des vers de terre préparés avec de la térébenthine de Venise. Il trouvait quelque vertu à cette mixture, qui d'ailleurs, comme le « digestif » qu'il avait composé, contenait de la térébenthine. Mais, pour beaucoup de médicaments employés dans la thérapeutique de cette époque, non seulement il restait sceptique, mais il les combattait violemment. Il fit même, vers la fin de sa vie, un « discours de la « mumie, des venins, de la licorne et de la peste ». Il savait parfaitement que la momie, alors fort en honneur, ne venait pas toujours d'Egypte, mais qu'elle était fabriquée avec des cadavres décrochés la nuit aux gibets de Montfaucon, desséchés et trempés dans de la poix noire. Il s'éleva vivement contre les vertus de la corne de licorne, et émit des doutes véhéments sur l'existence même de cet animal fabuleux.

Et cependant cet homme, qui donnait ainsi des preuves manifestes de la fermeté de son esprit, écrivait ailleurs, à propos des écrouelles : « Cela est connu et avéré que tous les Roys de « France ont puissance de les guérir ; ce que j'ai vu une infinité « de fois, et pourrais prouver par le témoignage de plusieurs « gens de bien ».

Malgré ces défaillances, il avait donc, au fond de l'âme, un besoin de réagir contre ce qui lui paraissait faux. Il cherchait à s'instruire, il travaillait, il lisait, il discutait. Au cours des voyages qu'il fit à travers la France, soit à la suite des expéditions

militaires, soit dans la grande tournée où il accompagna la Cour de Charles IX, il allait voir les chirurgiens en renom, les interrogeait, tâchait d'apprendre les secrets de leur thérapeutique.

Enfin, chose admirable en ces temps si troublés, il avait conservé quelque chose de plus beau, de plus profond et de plus généreux, un grand esprit de tolérance, si rare à cette époque, aussi bien chez les huguenots que chez ceux qui demeuraient fidèles à l'autorité souveraine du Pontife Romain. Il ne comprenait point que l'on prît ombrage de la foi des autres, ni que les autres aient rien à voir avec ce qui se passait au fond de sa propre conscience. Encore moins comprenait-il que dans ce pauvre royaume de France, déjà si éprouvé par les guerres avec les Anglais, qui pendant tout un siècle l'avaient ravagé, et qu'avait presque achevé la guerre avec l'empereur Charles-Quint, — au point qu'on se demandait ce qu'il en adviendrait si tous les fils de Catherine, qui semblaient d'une race dégénérée, venaient à mourir sans enfants, — des Français, qui avaient déjà tant souffert, tournassent leurs armes contre d'autres Français, même en combattant pour leur foi !

C'était donc un esprit libre ! Mais combien d'esprits libres, ou qui se croient tels, demeurent esclaves, emprisonnés dans l'ignorance et dans la servitude. Et c'est ici qu'il faut donner toute sa valeur à une circonstance qui décida peut-être de la haute fortune de cet homme, qui ne s'éleva au premier rang et ne devint le « Père de la Chirurgie » que parce qu'il s'était fait tout seul.

Ambroise Paré ne savait pas le latin. Et si cette lacune l'avait privé d'une certaine discipline de l'esprit, que beaucoup jugent aujourd'hui, et avec raison, nécessaire à son développement, elle l'avait en même temps affranchi, au moins en ce qui concerne la médecine, d'une aveugle soumission aux idées de son temps, irrémédiablement embourbé dans les traditions galéniques.

En sorte que cette ignorance de la langue latine, qui l'eût mis à même de lire l'évangile sacré des médecins de cette époque, lui permit de conserver cette indépendance de l'esprit, qui demeure une des plus hautes qualités de l'homme, parce qu'elle lui donne la force de lutter contre la routine éternelle, et de s'affranchir des erreurs léguées par le passé, pour travailler en liberté à la recherche de la vérité.

Ce n'est pas, cependant, dans une enceinte comme celle-ci que nous avons le droit de médire de la tradition. Car si les siècles passés ont accumulé les erreurs et nous les ont transmises, ils ont aussi accumulé des vérités éternelles, et nous vivons sur le travail de ceux qui nous ont précédés.

Et puis aussi, après ce que nous avons vu et ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux, nous n'avons pas le droit de prononcer à la légère ce mot magnifique de liberté, surtout quand nous l'appliquons aux manifestations de l'esprit, dans lequel ne sauraient naître spontanément les règles de la vérité souveraine. Car l'esprit, comme le corps, comme les muscles, a besoin d'une direction, d'une discipline solide, sans laquelle il peut s'égarer sur les chemins qui semblent mener vers les sommets et qui conduisent aux abîmes.

Ah ! sans doute, il est facile de s'hynoptiser sur les mots et de se lancer au galop sur la route enchantée des rêves et des illusions ! Sans doute, il est facile, au matin d'un beau jour d'été, de voir du haut de la colline le soleil monter lentement dans les brumes de l'horizon. Mais qui donc peut savoir, avant qu'il ne descende aux mystères du crépuscule, qui peut savoir si ces rayons, qui portent avec eux la lumière et la vie, viendront, avant la fin de la même journée, dorer les blés pour la moisson prochaine, ou rougir la fumée planant sur le carnage des batailles ?

Et qui donc pourrait dire, à l'aube rayonnante d'une révolution,

si les nuages empourprés, qui dans les vapeurs de l'aurore cachent encore le soleil, doivent leur pourpre à sa lumière ou bien aux flots de sang qu'elle fera couler ?

A chaque instant, dans ce monde en perpétuelle évolution, s'organise le grand combat entre la tradition et la liberté de l'esprit. C'est de cette lutte éternelle que surgit le progrès, ou qu'apparaît la régression et se précipite la décadence.

De temps en temps surgit un homme capable d'accélérer ou de ralentir cette marche fatale de l'humanité vers le bien ou vers le mal, vers la vie ou vers la mort. Gloire à celui qui sait choisir entre les forces du bien et les puissances du mal, et qui porte une âme assez haute pour prendre dans la tradition ce qu'elle a de bon, tout en gardant l'indépendance de sa pensée et en marchant d'un cœur intrépide dans les chemins de l'Avenir !

Ambroise Paré fut un de ces esprits libres et clairs, courageux et puissants qui s'engagent droit devant eux sur la route éternelle qui conduit à la vérité, et qu'illumine cette flamme intérieure qui ne s'allume que chez ceux qui sont marqués par le destin !

Académie de Médecine,
28 octobre 1930.

L'ŒUVRE DE PEAN
(1830-1930)

Discours prononcé à l'Académie de Médecine, à l'occasion du Centenaire de Péan.

Je suis de ceux qui ont connu Péan, qui l'ont vu à l'œuvre, qui souvent ont été regarder de leurs yeux travailler ce grand ouvrier de notre art. Je n'ai jamais été son élève ; il ne m'a jamais adressé la parole ; il ne m'a même jamais vu, car ce n'est pas voir un homme que laisser errer son regard sur la foule des assistants. Sans doute même, il ignorait jusqu'à mon nom. Je n'étais rien quand il est mort. Je ne lui dois donc rien. Et puisqu'aujourd'hui c'est à moi qu'est réservé l'honneur de retracer son œuvre, je suis de ceux qui peuvent apporter dans leurs paroles et dans leur jugement un esprit d'indépendance, une volonté de justice et qui ne craignent pas de dire ce que leur dicte leur conscience.

L'Académie ne devait pas laisser passer l'occasion que nous offre le centenaire de sa naissance, sans évoquer dans son enceinte la mémoire d'un de ses membres qui a projeté sur la Chirurgie française un éclat que nous paraissons être seuls à ne pas connaître. Car nous l'avons vu de trop près pour bien nous rendre compte de sa véritable grandeur.

Comme ces blancs sommets qui dépassent les autres dans les

hautes montagnes, il faut les voir de loin pour mesurer leur taille. Quand on est à leur pied, les collines abruptes, les rochers et les précipices, les grands arbres de la forêt, quelquefois même les broussailles, cachent à notre vue le pic étincelant dressé dans la lumière, alors qu'il apparaît à ceux qui le contemplent du fond de l'horizon dans toute sa noblesse et dans sa majesté !

Et puis aussi, pour juger avec équité un homme comme lui, il faut laisser le temps faire son œuvre. Il faut laisser s'apaiser les passions et se guérir les meurtrissures ; il faut laisser s'éteindre les amertumes et les jalousies. Mais lorsque le temps a passé, emportant avec lui toutes les petitesses, comme un fleuve entraînant les pâles feuilles mortes que l'âpre vent d'automne a jetées dans ses flots, alors l'heure est venue de laisser parler la justice.

Je ne suis pas ici pour retracer sa vie, mais pour dire son œuvre. La vie passe, et tous nous passons avec elle. Mais l'œuvre demeure, et, quand elle en est digne, ceux qui l'ont accomplie restent vivants et se tiennent debout, travaillant par la main des autres, alors même que ceux-ci l'ignorent, et ne se doutent pas que, demain, ce sont eux qui seront les morts, mais que le créateur vivra ! Eh bien ! Péan est toujours là, parmi nous, Chirurgiens. Il n'est pas un seul d'entre nous qui ne lui doive un peu de ce qu'il est, car Péan est sans doute l'homme qui a le mieux travaillé au perfectionnement de la technique de notre art, de cette technique nécessaire en laquelle se résume, après tout, l'essence de notre pouvoir, puisque c'est par elle, et par elle seule, que nous faisons œuvre de vie, ou que nous travaillons pour la mort. Par son exemple, par son inépuisable génie opératoire, par son instrumentation, qui pour l'époque était merveilleuse, il a contribué plus que quiconque à rendre possibles des interventions qui ne l'étaient pas avant lui, à les rendre même faciles, car il donnait à ceux qui le voyaient opérer l'impression saisissante

d'assister à quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais vu dans les mains d'autres chirurgiens.

Péan nous est apparu comme un si prodigieux ouvrier, que nous semblons avoir oublié les hautes qualités intellectuelles dont il avait fait preuve, en emportant de haute lutte, dans des concours que nous savons tous être difficiles, les titres d'interne, de prosecteur, puis de chirurgien des hôpitaux. En 1855, il était interne, le second d'une promotion qui, pour n'en pas citer d'autres, comptait des hommes éminents comme Jaccoud, nommé douzième et Benjamin Ball, vingt-deuxième. Il conquit ces titres divers en quelques années, au prix d'un travail acharné, dont sa santé fut ébranlée, au point qu'il dut, pour se remettre, aller passer un an en Algérie. Mais quand on a donné de telles preuves de valeur, ce ne sont pas les leçons par trop décousues qu'il faisait à Saint-Louis sur les malades qu'il allait opérer, et qui n'ont pas été sans nuire sérieusement à certains côtés de sa renommée, qui peuvent suffire à effacer ces témoignages éclatants des hautes qualités d'un cerveau d'où les éclairs du génie semblaient, à ceux qui l'écoutaient, jaillir, aux dépens des manifestations plus modestes de l'intelligence commune.

Péan débuta par un coup de maître.

Le 18 juillet 1865, il vint présenter à l'Académie une femme qu'il avait guérie d'un kyste de l'ovaire volumineux et adhérent. Le Bulletin de cette séance ne porte trace d'aucune discussion. Il est probable cependant qu'il y eut à ce propos quelque surprise dans la salle, et peut-être quelque agitation. C'est qu'en effet, ce n'était pas à cette époque chose fréquente qu'une présentation de cette nature : on la voyait pour la première fois.

Velpeau devait être là, se souvenant encore de ce qu'il avait dit, quelques années plus tôt, alors qu'il était dans tout l'éclat de sa renommée, à cette même tribune : « que l'ovariotomie était

une opération affreuse, et qui devait être proscrite, quand même les guérisons annoncées seraient réelles ».

Bien rares sont aujourd'hui ceux qui, parmi nous, se souviennent encore de ces temps maudits de la chirurgie. Mais il faut savoir ce qu'était, à cette époque, au moins dans les mains d'un chirurgien de Paris, une opération de kyste de l'ovaire, pour comprendre l'effet que fit sur l'assemblée la vue d'une malade guérie. Mon vieux maître Tillaux m'a raconté, pour y avoir participé en qualité d'interne de Nélaton, les premières tentatives auxquelles il lui avait été donné d'assister. Nélaton, ému des succès de Baker Brown et de Spencer Wells dans l'ovariotomie, avait été à Londres voir opérer ces chirurgiens illustres. Il revint enthousiasmé de ce qu'il avait vu, et décidé à tenter à son tour cette partie redoutable. Quelques-uns, comme Le Fort, comme Tarnier, avaient le sentiment que ces désastres étaient dus à la contagion possible. Mais Pasteur, qui travaillait dans le silence de son laboratoire, ne devait que quelques années plus tard en apporter la preuve à l'univers reconnaissant. On savait cependant, d'une façon confuse, que le milieu hospitalier était favorable aux complications opératoires, que le « génie épidémique » s'y manifestait d'une façon particulièrement grave, sous la forme de l'érysipèle et de la pyohémie, car on ne voyait pas en ville, au moins au même degré, les catastrophes qui désolaient les hôpitaux et les maternités.

Nélaton décida donc de tenter cette grande entreprise loin de son service hospitalier. On organisa à Meudon, sur la lisière de la forêt, dans l'air salubre qui souffle des plaines de l'Ouest avant de passer sur Paris, une maison qui fut aménagée dans les conditions les meilleures et la série d'opérations commença. Les malades ne manquaient pas à cette époque, où de nombreuses femmes voyaient grossir leur ventre et se développer leur kyste, devant les chirurgiens impuissants. Nélaton fit ce qu'il avait vu

faire en Angleterre. Peut-être même est-ce à cette occasion qu'il fit construire l'admirable pince, destinée à saisir la poche du kyste, et dont nous nous servons encore. La malade mourut. Il recommença courageusement. La seconde opérée mourut. Il recommença. Il opéra 19 malades et les voisins épouvantés virent sortir successivement 19 cercueils de cet endroit maudit, qu'ils appelaient la « maison du crime » ! Toutes les opérées avaient succombé. Car nous comprenons aujourd'hui que si Nélaton avait apporté dans cette tentative l'invincible espérance et une sorte de sombre et fanatique énergie, il avait apporté en même temps ses mains empoisonnées, et tout un matériel opératoire pénétré de germes de mort.

Voilà ce qu'était, à cette époque, une ovariotomie ! On comprend donc la sensation que fit Péan, ce jeune chirurgien de haute taille, aux épaules larges, aux traits énergiques, à la voix grave, et qui parlait comme le rude beauceron qu'il est toujours resté, car il a gardé jusqu'au bout cette imprégnation naturelle qui attache tout homme de cœur à la terre qui l'a vu naître et dont il est pétri.

Et puis, de temps en temps, il reparaissait à l'Académie pour présenter de nouvelles malades. En janvier 1866, une femme opérée d'ovariotomie, et une autre à laquelle il avait enlevé un corps fibreux par la voie vaginale. En mai 1868, trois ovariotomies. Trois autres en février 1869. Enfin, au mois de décembre de la même année, deux malades, une femme guérie d'un kyste de l'ovaire et une autre, telle qu'on n'en avait encore jamais vue, à laquelle il avait enlevé, par voie abdominale, une tumeur fibro-kystique de l'utérus ! Ces cures retentissantes qui se succédaient en plein Paris, où elle étaient jusqu'alors inconnues, commençaient à entourer le nom de celui qui les avait obtenues de cette renommée qui confine à la gloire. Déjà le jeune chirurgien s'élevait ainsi plus haut que les plus grands, mais il sentait

obscurément monter autour de lui des rumeurs imprécises, et cette sourde hostilité, fille de la nature humaine, qui s'attache à ceux qui marchent d'un pas trop rapide sur le chemin de la fortune et de la renommée.

Cependant, à la même époque, il y avait en France, à Strasbourg, un homme, un chirurgien, presque aussi jeune que Péan, qui commençait à remplir le monde de son nom. Lui aussi guérissait des kystes de l'ovaire ; lui aussi réussissait ces opérations condamnées par tous. Il s'appelait Eugène Kœberlé.

D'âpres discussions ont eu lieu entre Kœberlé et Péan, entre ces deux héros des premiers temps de la chirurgie abdominale, discussions légitimes et sincères des deux côtés. Mais, sous l'influence des passions du moment, il y a eu de part et d'autre, — et peut-être avant tout de la part des amis qui épousaient leurs querelles, et voulaient se faire les défenseurs de leur renommée, — des exagérations et des injustices. Il semble équitable, — aujourd'hui que le recul du temps permet de juger leur œuvre et de donner à chacun ce qui lui est dû, — d'associer leurs noms dans le rayonnement de la gloire commune qu'ils ont répandue tous les deux sur la Chirurgie française.

Kœberlé a eu un mérite immense. Il est le premier à avoir réussi l'ovariotomie en France. Sans doute, il ne faut pas oublier les deux succès obtenus par des médecins de campagne, dignes de ce beau titre dont la modestie ne saurait effacer la grandeur, car il représente à la fois toutes les vertus de la bienfaisance, du travail et du dévouement. Ces deux médecins de campagne, Woyeikowsky, en 1844, dans un village du Doubs et Vaullegeard, en 1847, dans le Calvados, avaient tous les deux guéri leurs malades. Mais ces magnifiques succès avaient été sans lendemain et étaient restés à peu près inconnus. Ceux qui les ont obtenus n'en méritent pas moins que leur nom soit à jamais préservé de l'oubli.

Le mérite de Kœberlé n'est pas d'avoir tenté des ovariotomies. A ce moment, il n'était pas le seul. L'idée de l'opération se précisait de plus en plus. On savait qu'il y avait en Amérique et en Angleterre de nombreuses guérisons. Les uns n'y croyaient pas. Les autres, comme Nélaton, finissaient par dire, et sans doute par croire, que les Anglais et plus encore les Anglaises, grâce à leur régime tonique et à la vigueur de leur constitution, résistaient mieux qu'on ne le faisait en France aux opérations graves. Mais on sentait que le moment était venu d'agir.

C'est en 1861 que Nélaton avait été à Londres. A son retour, il avait obtenu de l'Assistance Publique l'aménagement de la petite maison de Meudon. En avril de la même année, Richard exécutait une première opération et la malade mourait. Le 2 février 1862, Demarquay en faisait une autre et perdait aussi sa malade. Le 17 juin 1862, Nélaton commence à son tour. Pendant quelques jours, il espère ; il annonce la guérison, et la malade meurt de tétanos ! Et voilà que, quelques jours après, le 1er juillet 1862, le jeune chirurgien de Strasbourg annonce à l'Académie qu'il avait guéri d'un kyste de l'ovaire une malade opérée le 2 juin précédent, quinze jours exactement avant celle de Nélaton. Cette communication, venant d'un chirurgien à peu près inconnu, fit beaucoup de bruit, moins cependant que n'en fit plus tard celle de Péan qui, lui, avait présenté aux membres de l'Académie son opérée vivante.

Ces tentatives opératoires multipliées montrent bien que les temps étaient révolus, et la gloire de Kœberlé ne consiste pas tant à avoir eu le courage d'opérer sa malade que le talent de la guérir. Mais ce qui mit le comble à sa réputation, c'est que cette opération fut la première d'une série de douze qu'il avait faites au moment même où Péan exécutait sa première, — et sur lesquelles il n'eut que trois échecs, s'élevant du premier coup à des résultats aussi beaux que ceux des chirurgiens anglais ! Au

20 octobre 1869, alors que Péan n'avait à son actif qu'une douzaine d'opérations, Kœberlé en avait exécuté 120, avec 30 p. 100 de mortalité, — statistique admirable pour l'époque et qui s'améliora plus tard jusqu'à tomber au chiffre 4 ou 5 p. 100.

Tout cela était magnifique. Mais le plus grand titre de gloire de Kœberlé n'est cependant pas là. Il est dans le courage qu'il eut d'entreprendre, de propos délibéré, le traitement des fibromes utérins, devant lequel reculaient les chirurgiens du monde entier. Le 14 mars 1863, il enlevait un fibrome de 33 kilogrammes. La malade succomba à cette opération formidable. Redoublant d'énergie, entraîné vers son but par l'invincible foi dans la puissance de son art, il recommençait le 20 avril. Il enlevait un fibrome de 7 kilogrammes, et, dans le livre si merveilleusement documenté que Pichevin a consacré à l'œuvre de Kœberlé, nous trouvons la photographie de cette malade prise en 1912, un demi-siècle plus tard ! L'extirpation délibérée des fibromes utérins, voilà surtout ce qui constitue pour Kœberlé un titre imprescriptible à l'éclat d'une gloire qui ne doit pas périr.

Ces succès élevèrent immédiatement Kœberlé au premier rang des chirurgiens auprès desquels on accourt de partout pour chercher des leçons.

A quoi donc Kœberlé devait-il ces succès admirables ? Il les devait d'abord à son courage, à son invincible énergie, car pour réussir des opérations de cette envergure, il faut d'abord oser les entreprendre. Il les devait ensuite à son habileté, à son sang-froid, à ses magnifiques dons opératoires. Il les devait surtout à l'intuition géniale qu'il eut, dès cette époque, de la propreté chirurgicale. Il ne se servait que d'eau bouillie, d'éponges admirablement nettoyées et plongées dans des liquides désinfectants, éponges qu'il remplaça plus tard par des serviettes bouillies et séchées. Il nettoyait ses instrument lui-même et les passait à la flamme d'une lampe à alcool. Bref, il pratiquait

l'asepsie, avant d'en connaître le nom. Il ne lui manquait que l'autoclave ! Mais tout ce que nous savons aujourd'hui était en germe dans cet esprit lucide et qui, aux derniers temps d'une vie qui vient à peine de finir, a pu se dire avec orgueil, qu'ainsi qu'un prophète inspiré il avait entrevu, dans la nuit qui couvrait la terre, l'aurore bienfaisante qui allait avant peu se lever sur le monde.

Péan avait donc réussi à Paris ce que Kœberlé avait, avant lui, réussi à Strasbourg. Il est tout naturel que les succès de Péan, — qui avait montré des opérées vivantes dans ce milieu de l'Académie, où les chirurgiens les plus illustres, qui avaient passé leur temps à condamner l'opération dont ils voyaient aujourd'hui le triomphe, ne pouvaient plus que s'incliner devant les faits, — aient soulevé plus d'émotion dans le monde que les opérations de Kœberlé, lesquelles, cependant, en avaient entraîné beaucoup.

Le nom de Péan montait donc, lui aussi, dans l'admiration générale, et il est compréhensible que le chirurgien de Strasbourg, qui n'était qu'un homme, et qui avait conscience de sa propre valeur et de l'antériorité de ses succès, fût quelque peu froissé par l'éclat de la renommée de son émule. Et puis, vers cette époque, survint la catastrophe qui sépara Strasbourg de la Patrie française et ébranla profondément l'âme de Kœberlé, qui, pendant quelque temps, se demanda s'il n'allait pas renoncer pour toujours à cette chirurgie dont il était la gloire. Il est d'ailleurs évident que les nouvelles conditions dans lesquelles la destinée l'obligeait à vivre et à travailler étaient moins favorables à la diffusion de sa jeune renommée dans les milieux chirurgicaux français. Telle fut, sans aucun doute, la cause principale des malentendus, des discussions et des revendications parfois assez vives qui se poursuivirent pendant plusieurs années entre ces deux hommes, dignes l'un et l'autre d'une égale admiration.

Ces discussions portaient sur la part que chacun avait prise à cette grande œuvre de l'hémostase, qui a été une des causes principales des progrès de la chirurgie moderne et a élargi jusqu'à des limites insoupçonnées les possibilités de nos entreprises opératoires.

En 1865, Kœberlé avait fabriqué lui-même une pince destinée à l'hémostase. Trois ans plus tard, en 1868, Péan en fit construire une à peu près semblable. Il semble d'ailleurs certain que Kœberlé avait envoyé à Péan une de ses pinces, par un jeune médecin qui assistait souvent aux opérations de Péan, et qui venait de temps en temps voir son père à Strasbourg, où il allait voir celles de Kœberlé. Il n'y a là rien que de très normal, et ne nous arrive-t-il pas à nous-mêmes d'échanger avec nos collègues et nos amis nos idées sur certains instruments nouveaux, de les faire modifier selon notre fantaisie, sans y attacher d'autre importance que celle de les adapter à notre commodité personnelle ? Et ce n'est que plus tard, — comme il est arrivé pour les pinces hémostatiques, lorsque les circonstances ont fait de cette découverte un des événements qui transformèrent les conditions de la chirurgie, — que l'on remonte aux premiers jours et qu'on va rechercher dans le passé des mobiles cachés et des intentions secrètes, sans songer que la condition même de leur existence eût été précisément la connaissance de l'avenir.

Il est donc tout naturel que Péan, trouvant commode la pince de Kœberlé, en ait fait faire de semblables, sans songer qu'un acte aussi simple pourrait entraîner quelque jour les plus graves contestations.

Cet état d'esprit était d'autant plus vraisemblable que la pince de Kœberlé n'avait en réalité rien d'original et n'était qu'une modification légère, destinée à la rendre plus solide et plus élastique, d'une pince de Charrière qui se trouvait dans les trousses à pansement, depuis 1851, et qui, d'après le

catalogue de 1859, pouvait servir à *étreindre les vaisseaux afin d'arrêter les hémorragies pendant les opérations.* Comment cette idée du grand constructeur que fut Charrière mit-elle si longtemps à faire son chemin ? Il ne faut y voir d'autre raison que la puissance de l'habitude, et l'insurmontable difficulté qu'éprouvent tous les hommes ,et les chirurgiens tout les premiers, à modifier en quelque manière ce qu'ils ont coutume de faire. Ce qu'il y avait d'original dans la pince de Charrière, ce qu'il y avait même, si l'on peut employer cette épithète, de véritablement génial, c'est le mécanisme d'arrêt sur lequel repose exclusivement la possibilité de l'hémostase. C'est l'arrêt par un clou, par un crochet ou une crémaillère, comme nos pinces d'aujourd'hui, et comme le présentaient déjà les pinces de Charrière. La pince de Kœberlé était une pince à clou, qu'il appelait pince à cliquet, dans laquelle le clou et les trous destinés à le recevoir étaient taillés obliquement. Mathieu avait construit en 1864, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Pichevin, un arrêt à crochet. Péan, en 1868, avait fait faire par Guéride une pince à crémaillère, mode d'arrêt d'ailleurs supérieur aux deux autres, et qui est aujourd'hui d'usage universel. Comment nous étonner que cet instrument de Charrière, plus ou moins modifié, fût à Strasbourg la pince de Kœberlé et à Paris la pince de Péan, parce qu'on les voyait tous les deux s'en servir quotidiennement ! Personne alors ne songeait à revendiquer des titres de priorité, pour des détails dont nul ne pouvait encore mesurer l'importance, — et tout le monde était de bonne foi !

Il est incontestable que Kœberlé a modifié avec Péan la pince de Charrière et qu'il s'est servi avant lui de cet admirable instrument, de ces pinces hémostatiques, — auquelles il a donné ce nom en 1868, — pour pratiquer ses interventions magnifiques. Il est non moins certain que, s'il s'en servait couramment pour arrêter le sang au cours des opérations, en attendant les ligatures,

il lui est arrivé de temps en temps, à partir de 1865, d'en laisser à demeure, lorsque la ligature était trop difficile, et de réaliser ainsi l'hémostase définitive, et qu'il a précédé Péan dans cette voie.

Mais il n'est pas moins certain que c'est Péan, au moment même où, dans Strasbourg arrachée à la France, Kœberlé désespéré avait ralenti son action, c'est Péan, dis-je, qui, — grâce au perfectionnement de ses pinces, dont il a fait construire des modèles innombrables par leur forme et par leurs dimensions, grâce à leur emploi qu'il a généralisé, dans ce grand théâtre de son activité que fut l'hôpital Saint-Louis, — où je l'ai vu bien souvent opérer et où venaient défiler les chirurgiens de tous les pays, — c'est Péan, dis-je, qui a enseigné au monde entier les immenses bienfaits de l'hémostase, que celle-ci soit préventive, temporaire ou définitive. Et c'est ainsi qu'il a contribué, plus que qui que ce soit, à simplifier non seulement la technique de la grande gynécologie, mais celle de la chirurgie tout entière, en reculant jusqu'à l'infini les possibilités de son action. C'est là la grande œuvre de Péan. Elle est à lui et bien à lui. C'est d'ailleurs celle dont il était le plus légitimement fier.

Nous pouvons donc aujourd'hui, dans l'apaisement des passions et la vérité de l'histoire, dire que si Kœberlé a été le premier à se rendre compte du merveilleux emploi que l'on pouvait faire des pinces hémostatiques, Péan a été celui qui a ouvert à l'hémostase les champs illimités de la chirurgie universelle. Que leurs grands noms soient donc associés dans la gloire qui leur est due, car ils ont tous les deux, par leur travail et leur génie, rendu à l'humanité un de ces services qui ne sauraient payer le bronze indestructible où le marbre éternel et qui ne peut trouver sa juste récompense que dans la reconnaissance des hommes!

La guerre de 1870 avait détourné Péan de ses occupations ordinaires, et, comme il le dit lui-même, de cet entraînement qui

le portait surtout du côté des opérations sur les viscères et plus particulièrement sur ceux de l'abdomen et du bassin. Il s'occupa presque exclusivement, comme d'ailleurs tous ses collègues, de chirurgie d'armée. Mais il en profita pour se convaincre encore davantage de la valeur de l'hémostase préventive et des avantages qu'on en pouvait tirer dans les opérations de toute nature.

C'es alors qu'enhardi par ses succès, ou plutôt obéissant à l'impulsion irrésistible de son merveilleux tempérament de chirurgien, il se lança d'une façon de plus en plus active dans les grandes entreprises de la chirurgie abdominale, et en particulier dans la lutte contre les fibromes.

Celle-ci était encore particulièrement grave, et nous savons aujourd'hui pourquoi, car c'est une opération autrement importante que d'enlever un kyste de l'ovaire. A moins de cas extrêmement compliqués, avec adhérences intestinales, comme il y en avait d'ailleurs pas mal à cette époque, où l'on n'opérait guère que des cas avancés, — il suffit en effet de ponctionner le kyste pour qu'il vienne pour ainsi dire tout seul. L'extirpation d'un fibrome demande au contraire des manœuvres intrapéritonéales souvent importantes et compliquées, qui favorisent toutes les infections. D'autre part, les facilités que donne pour les manœuvres intrapelviennes l'universel usage de la position déclive, alors inconnue, n'existaient pas encore. On en était réduit à pratiquer ces opérations à pédicule externe dans lesquelles on se bornait à enlever la plus grande partie de la tumeur utérine, en laissant la région cervicale, maintenue dans la paroi par des broches et des liens élastiques destinés à l'hémostase.

Péan fut, pendant quelques années, le seul chirurgien qui, par sa réputation, sa situation morale, sa hardiesse et ses succès retentissants, se trouva en situation, dans ce centre universel

qu'était encore Paris, malgré les terribles événements de la guerre, de se lancer dans ces grandes interventions. Mais il ne pouvait pas, sous ce rapport, devancer son temps. Même entre ses mains, l'opération demeurait sérieuse, et ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard qu'avec l'adoption du plan incliné, la généralisation de l'asepsie et les merveilleux perfectionnements techniques de la chirurgie intrapelvienne, elle est devenue l'admirable opération que nous pratiquons aujourd'hui.

Et c'est ici que Péan donna cours à cette sorte d'intuition géniale dont il a fourni tant de preuves, mais qui ne pouvait naître que chez un homme comme lui, rompu à toutes les difficultés opératoires, et qui avait coutume de ne reculer devant rien.

Il avait, plus que quiconque, l'habitude de la voie vaginale. Dès 1866, il présentait à l'Académie une malade ainsi débarrassée d'un assez gros fibrome utérin. L'extraction par cette voie de fibromes plus ou moins pédiculés dans la cavité utérine n'avait rien d'original, et Amussat l'avait recommandée depuis longtemps. Mais Péan en avait une certaine pratique, et c'est sans aucun doute ce qui l'engagea à inaugurer une méthode nouvelle qui, pendant une vingtaine d'années, a permis de sauver d'innombrables existences.

Il s'était parfaitement rendu compte de l'absurdité d'attendre, pour opérer les fibromes, qu'ils eussent atteint un trop gros volume et entraîné des accidents qui aggravaient singulièrement l'opération, et il pensait qu'on aurait d'autant plus de chances de les guérir qu'on les opérerait plus tôt. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas les enlever par les voies naturelles ? Car il avait en outre l'obscur sentiment qu'on éviterait ainsi les complications péritonéales qui rendaient encore si graves les grandes interventions par la voie haute.

C'est en 1882 qu'il commença cette magnifique série

d'hystérectomies vaginales, et qu'il s'entraîna peu à peu à ce morcellement des fibromes, que sa hardiesse et son habileté naturelles lui permirent de porter à un haut degré de perfection. Si bien qu'il finit par enlever des tumeurs remontant jusqu'à l'ombilic, en abaissant la mortalité, qui était alors d'environ 25 p. 100 dans les mains des meilleurs, jusqu'au chiffre invraisemblable de 2 p. 100. Ceux qui ne connaissaient pas Péan et qui se refusaient à aller le voir travailler, trouvèrent plus simple de contester ces chiffres admirables. Ils n'en étaient pas moins rigoureusement exacts.

C'est ainsi qu'il inaugura cette série de travaux, ou plutôt d'opérations, — car ses opérations étaient ses véritables travaux, — qui le conduisirent à créer de toutes pièces cette chirurgie du morcellement vaginal des fibromes, qui fut son œuvre personnelle, qui n'appartient qu'à lui, et qui suffirait à elle seule à la gloire d'un chirurgien. La mortalité des opérations pour fibromes s'abaissa tout à coup, nous l'avons vu, dans des proportions extraordinaires et, pendant une quinzaine d'années, elle a sauvé des malades sans nombre. Elle n'avait qu'un seul défaut : la difficulté de son exécution. Aussi eut-elle, tant que dura sa fortune, de très nombreux détracteurs, d'ailleurs parfaitement sincères : c'étaient ceux qui reculaient devant elle parce que, la connaissant mal, ils se sentaient incapables de la mener à bien. Ils incriminaient l'opération, alors qu'ils n'auraient dû s'en prendre qu'à eux-mêmes. Car si l'on veut bien exécuter une opération, il faut commencer par se donner la peine de l'apprendre, et pour l'apprendre, il faut aller voir opérer ceux qui la connaissent. Combien, je le demande, combien de détracteurs du morcellement vaginal des fibromes avaient été voir opérer Péan ?

L'exceptionnelle maîtrise qu'il avait acquise dans ces opérations par voie basse l'entraîna peu à peu à en étendre les indications.

C'était l'époque où les chirurgiens, délivrés des mortelles inquiétudes qui, quelques années plus tôt, accompagnaient toutes les opérations abdominales, s'attaquaient quotidiennement à ces affections si communes, si rebelles et souvent si graves que constituent les infections des annexes de l'utérus. On a même pu dire qu'ils s'y attaquaient un peu trop. C'est possible, mais il faut faire la part de l'enthousiasme qui accompagnait la foi nouvelle. En effet, les mêmes chirurgiens qui, quelques années auparavant, voyaient succomber toutes les opérées, trouvaient admirable d'en guérir 85 p. 100 par une opération qui rendait à la santé et à la vie sociale un très grand nombre de femmes, autrefois condamnées à mourir misérablement ou à traîner pendant des années une existence lamentable.

C'est alors que Péan, poussé par son instinct, — ou par son génie, — conçut l'opération qui porte légitimement son nom, et qui consiste à traiter les infections ovariennes, tubaires et péri-utérines par l'hystérectomie vaginale. Dans les cas relativement bons, l'extirpation première de l'utérus permet d'enlever les annexes qu'il entraîne avec lui, et dans les cas compliqués et graves, — comme il arrive souvent dans les suppurations péri-utérines, lorsque l'utérus est entouré de poches infectées constituées par les trompes et les ovaires, et baigne littéralement dans un lac de pus, — l'extirpation de l'utérus permet d'ouvrir ces multiples poches sans enlever les organes malades. En faisant sauter, comme disait Péan lui-même, la bonde qui ferme le bassin par en bas, on obtient un drainage très large de la cavité pelvienne qui amène la guérison. Ici, comme pour les fibromes, la mortalité tomba au chiffre infime de 2 à 3 p. 100, alors qu'à l'époque de sa communication à l'Académie, qui date de 1893, la mortalité par voie haute était voisine de 20 p. 100. Bien entendu, comme pour les fibromes, ces chiffres furent contestés. D'ailleurs sa communication avait été mal comprise.

Péan, dont le cerveau lançait des éclairs quand il s'agissait d'une conception chirurgicale, n'était, il faut bien le dire, ni un orateur brillant, ni un écrivain parfaitement clair. Je viens de relire cette communication. Aujourd'hui, même pour ceux qui connaissent bien la question, elle présente quelque obscurité. Il fallut, pour qu'elle obtînt le succès qu'elle méritait, que Segond, qui voulut en avoir le cœur net, eût le courage d'aller voir opérer Péan, — car il fallait du courage, à cette époque, pour aller voir opérer Péan, et pour braver ainsi les jalousies puissantes qui se dressaient contre ce précurseur, — il fallut que, grâce à sa parole éloquente et parfois magnifique, il pût faire comprendre à tous la pensée directrice qui avait inspiré Péan.

Entraînés par Segond, qui avait déjà adopté le morcellement vaginal des fibromes, et acquis une grande expérience de ces opérations difficiles, un grand nombre de chirurgiens suivirent l'exemple de Péan. Mais il y eut de fortes résistances et des discussions retentissantes. En réalité, l'hystérectomie vaginale pour suppurations pelviennes est une opération quelquefois très simple, quelquefois extrêmement difficile, beaucoup plus difficile que l'hystérectomie abdominale. Ceux qui ignoraient ses secrets, sans d'ailleurs se rendre compte de leur ignorance, mettaient sur le compte des difficultés inhérentes à l'opération ce qui ne tenait, en réalité, qu'à ce qu'ils connaissaient mal toutes les ressources de la technique opératoire.

Voilà pourquoi, pendant dix ans, on batailla ferme entre vaginalistes et laparotomistes, jusqu'à ce qu'un jour, comme dans le *Cid,* le combat finît faute de combattants.

En effet, pendant ces dix années de travail assidu, années qui s'étendent à peu près de 1890 à 1900, l'éducation de tous s'était faite, depuis le chef de service jusqu'au dernier des infirmiers, et tout le monde avait appris ce qu'était l'asepsie. Les salles d'opérations s'étaient outillées, la stérilisation était devenue

parfaite, les règles définitives de la méthode aseptique s'étaient établies telles à peu près qu'elles le sont aujourd'hui, et les résultats différaient peu de ceux qu'on obtient actuellement dans le monde entier.

La mortalité de l'hystérectomie abdominale était tombée à 5 p. 100, ou au-dessous, au même niveau que celle de l'hystérectomie vaginale. Alors, pourquoi discuter ? On ne discuta plus. Tout le monde revint à l'hystérectomie abdominale, et l'opération de Péan, — le maître n'étant plus là pour la défendre, — fut abandonnée. Elle fut même presque oubliée, du moins en France, car les chirurgiens d'éducation germanique l'emploient encore très souvent, et je n'y vois d'autre raison que celle qui, entre 1890 et 1900, entraînait un grand nombre de chirurgiens français, — c'est-à-dire sa gravité moindre. Nous avons, sous ce rapport, marché plus vite que nos collègues étrangers, et cela tient, — je ne crains pas de le dire, parce qu'il ne faut jamais craindre de dire la vérité, — à la supériorité de la technique française, qui a singulièrement simplifié ces opérations, aussi bien en ce qui concerne les méthodes opératoires, que dans la réduction du nombre des aides qui y participent. Quoi qu'il en soit, beaucoup d'internes de nos services n'ont actuellement jamais vu d'hystérectomie vaginale. Et si nous n'étions pas encore quelques chirurgiens décidés à ne pas la laisser mourir, la tradition en serait bientôt perdue ! Car il ne faut pas la laisser mourir, puisqu'il est encore des femmes qu'elle est seule à pouvoir sauver. Les femmes surinfectées, les obèses, les épuisées, les moribondes, qui succomberaient infailliblement à l'épreuve d'une laparatomie, guérissent par une intervention vaginale. Voilà pourquoi cette opération ne doit pas disparaître, et pourquoi, tant qu'il y aura une chirurgie utérine, l'opération de Péan perpétuera le nom du grand chirurgien qui l'a conçue.

Telle est l'histoire de l'opération de Péan. Ceux d'entre nous

qui l'ont vécue commencent à se faire rares. Il est facile de la rétablir, maintenant que les événements sont révolus et qu'il est possible de les comprendre. C'est ce que j'ai essayé de faire, comme un des derniers témoins de cette glorieuse époque de la chirurgie française, et comme un de ceux qui ont pu se rendre le mieux compte, pendant le dernier quart de siècle, de l'évolution de la grande gynécologie opératoire.

Pendant plus de vingt ans, Péan a donc pris, en France et dans le monde entier, une part prépondérante à ce grand mouvement. C'est là, sans aucun doute, avec l'hémostase, son plus beau titre de gloire, et c'est là son œuvre durable que le temps n'effacera pas.

Malgré sa prédilection pour les opérations vaginales, — qui, je le répète, à l'époque où il en était le créateur, étaient non seulement justifiées, mais supérieures aux opérations par voie haute, lesquelles n'avaient pas encore bénéficié des miracles de l'asepsie, — Péan n'en demeurait pas moins un des grands pionniers de la chirurgie abdominale. Il est un de ceux qui nous en ont ouvert les portes. Car s'il n'a été pour rien, absolument pour rien, dans la grande révolution qui nous a donné l'antisepsie d'abord, et l'asepsie ensuite, — révolution à laquelle il était d'ailleurs très sincèrement convaincu d'avoir travaillé, — il n'en est pas moins vrai qu'il a apporté dans la chirurgie abdominale, comme partout ailleurs, ses magnifiques qualités d'opérateur conscient de sa force et dont les difficultés mêmes, devant la tâche à accomplir, exaltaient les facultés créatrices, le sang-froid et la lucidité d'esprit.

En 1867, il avait enlevé la rate. C'était la première fois que cette opération était pratiquée avec succès. Elle n'avait pas été faite de propos délibéré, mais exécutée au cours d'une laparotomie pour une tumeur que l'on croyait être un kyste de l'ovaire. Rencontrant une rate énorme, Péan avait suivi son inspiration, ou plutôt l'irrésistible impulsion de son tempérament, et démontré

ainsi victorieusement, non seulement que l'ablation de la rate était possible, mais qu'elle n'entraînait aucun trouble particulier.

Dix ans après, il franchissait d'un seul bond la limite des opérations que l'on croyait possibles. Fidèle à cette idée que, — dans son langage pittoresque et souvent quelque peu brutal, mais qui parfois ne manquait pas de grandeur, et qui a donné lieu à mille imitations devenues légendaires, — il a sans doute exprimée: — à savoir que tout cancer qui peut être enlevé doit être enlevé, — il enleva un jour un cancer du pylore. C'était en 1879.

Très simplement, il sectionna, d'un côté le duodénum, de l'autre la portion pylorique de l'estomac, enleva la tumeur, et réunit les deux tranches de section, rétablissant ainsi la continuité du trajet gastro-duodénal.

C'était la première fois qu'un chirurgien osait s'attaquer à un cancer de l'estomac, et c'est à Péan que l'on doit d'avoir démontré la possibilité de cette opération, qui connaît aujourd'hui une si haute fortune et sur laquelle s'exerce l'activité des chirurgiens du monde entier.

C'est pourquoi nous l'avons appelée, en France, l'opération de Billroth.

Eh bien ! je dis qu'il faut que justice soit faite ! Elevons-nous donc au-dessus des petitesses et des jalousies... Un homme comme Péan ne pouvait pas ne pas avoir d'adversaires : il en avait. Les passions humaines sont de tous les temps et de tous les milieux, et ceux qui voient la renommée élever chaque jour autour d'un homme, en même temps que la gloire, toutes les douceurs de la vie, qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, peuvent parfois sentir sourdre au fond de leur cœur une certaine amertume... Péan a été attaqué, il a été combattu, et je n'entreprendrai pas de rappeler ici l'histoire de ces discussions dont le caractère purement scientifique n'était pas toujours évident. Depuis ces temps lointains, la mort a fait son œuvre. Tous dorment maintenant

dans la grande paix de la tombe. Nous ne connaissons plus les adversaires d'autrefois réconciliés dans la souveraine impartialité de la mort !

Oui, nous avons appelé en France la résection du pylore : l'opération de Billroth. Or celui-ci n'a exécuté sa première opération qu'un an environ après la publication de celle de Péan, et nous avons le droit de penser que la première opération de Billorth a été directement inspirée de celle de Péan. A qui revient la responsabilité première de cette appellation frauduleuse ? Je n'en sais rien ! Qu'elle ait paru pour la première fois dans la littérature médicale d'au delà du Rhin, c'est possible, et cela n'est pas pour nous étonner. Mais qu'elle ait été acceptée en France, imprimée dans nos livres... Cela non ! Que cette injustice soit due à quelque hostilité préméditée contre le nom de Péan, pour l'honneur de ceux qui l'ont commise, je ne le pense pas, et Péan est trop haut pour qu'une manœuvre semblable puisse le rabaisser. Il est plus que probable que cette erreur, si nous voulons reculer devant un mot plus sévère, n'est due qu'au fétichisme pour tout ce qui paraissait dans la littérature germanique, qui nous a empoisonnés pendant toute une génération, et auquel je m'honore de ne m'être jamais laissé entraîner.

Rendons à César ce qui appartient à César. La première résection du pylore cancéreux, faite par Péan, est l'opération de Péan. Je l'ai dit et je l'ai redit. Il y a quinze ans, en 1915, dans un article sur « l'histoire de la chirurgie française dans les cinquante dernières années ». Je l'ai dit en 1919 dans ma leçon d'ouverture à l'hôpital Broca. Je l'ai dit à la Société de Chirurgie...

Péan n'en a pas besoin pour sa gloire. Ce n'est qu'un fleuron de plus ajouté à une couronne royale. Mais il faut que, d'une tribune comme celle-ci, jaillisse enfin la nécessaire et solennelle réparation d'une injustice qui a trop duré.

Voilà donc ce qu'était Péan et ce dont il était capable. Il

transportait d'ailleurs ses qualités naturelles d'audace et de puissance dans toutes les branches de la chirurgie. Et je me souviens de ma stupéfaction, la première fois que j'allai le voir opérer à l'hôpital Saint-Louis, lorsqu'en face d'un jeune homme atteint de polype naso-pharyngien, je lui vis introduire derrière le voile du palais, dans le naso-pharynx, un instrument que lui passa Mathieu, le constructeur qui l'assistait dans ses opérations, instrument que je ne connaissais pas, qui consistait en une sorte de pince recourbée, entre les mors de laquelle glissait une scie flexible, et grâce auquel je lui vis enlever, en quelques secondes, un polype gros comm un œuf ! Rien ne l'étonnait, rien ne l'arrêtait. Il employait toujours, dans les opérations de chirurgie générale, des moyens d'une extrême simplicité. Et puis, dans les grandes opérations, il se servait de cette hémostase préventive, qu'il avait érigee en une véritable méthode, dont il abusait même quelque peu, et qui a été, avec l'anesthésie et la lutte triomphante contre l'infection, une des trois grandes raisons des progrès immenses que l'art chirurgical a accomplis, dans les trente années qui ont séparé la guerre de 1870 de la fin du siècle dernier. Et c'est à juste titre qu'il considérait avec fierté cette grande œuvre de sa vie.

Et que n'eût-il pas fait, lorsqu'il était dans la force de l'âge, s'il avait pu, dans ces opérations abdominales qu'il ne craignait pas d'entreprendre, donner libre carrière à son génie ! Mais, même entre ses mains, la chirurgie du péritoine était encore chose grave. Cependant, les temps étaient révolus. Un vent nouveau soufflait à travers le monde !

Pendant qu'il travaillait, pendant qu'il trouvait la solution du problème en mettant au point cette admirable chirurgie de l'hystérectomie vaginale, qui suffirait à sa gloire, d'autres travaillaient aussi, qui devaient lentement édifier une œuvre immortelle! Championnière, par sa lutte opiniâtre et courageuse

de tous les jours et de tous les instants, transformait les habitudes, les méthodes et les idées, et engageait la Chirurgie française dans la voie révélée par Lister, et dont elle ne devait sortir que pour aller plus loin encore sur la route de la vérité, et enseigner à la Chirurgie universelle la doctrine définitive. Car Terrier était là, dont le labeur nous a conduits aux sommets où nous sommes, à cette asepsie triomphante, qui ne changera plus.

Péan ne prit aucune part personnelle à ces travaux mémorables. Il n'était pas homme à se plier aux méticuleuses nécessités des méthodes nouvelles. Il s'y adaptait tant bien que mal, comme la plupart des chirurgiens de sa génération, et ce fut là, sans doute, en grande partie, la cause profonde de ses travaux magnifiques sur les opérations par voie vaginale, qui furent en réalité une de ces innovations lumineuses, qui ne germent que dans l'esprit de ceux qui portent en eux-mêmes cette puissance créatrice, ce génie opératoire et cette sorte de divination qui vient aux grandes heures inspirer certains hommes, comme elle inspirait autrefois le jeune Bonaparte aux champs de l'Italie !

Comment donc, avant l'époque où la chirurgie devint, pour ainsi dire, possible à tout le monde, comment Péan pouvait-il obtenir les succès qu'il fut, pendant de longues années, à peu près seul à connaître à Paris ? Aujourd'hui que nous savons, il est facile de nous en rendre compte. Il suffit d'avoir vu Péan faire une opération. Il suffirait presque de voir un tableau célèbre, qui le représente, avec une parfaite ressemblance et une grande vérité d'expression, au moment où, avant de commencer une opération, il raconte, comme il en avait l'habitude, l'histoire de son opérée.

Ces leçons à l'amphithéâtre, — si l'on peut donner ce nom aux considérations assez primitives dans lesquelles il se lançait, — n'ajouteront rien à sa gloire. Elles étaient improvisées et débitées comme au hasard, de cette voix rude et raboteuse qu'aime de

temps en temps à nous imiter le meilleur de ses élèves, notre ami Delaunay, qui garde sa mémoire vivante parmi nous, ainsi que notre vieux confrère Brochin qui, depuis soixante ans, vit dans le culte de son maître.

Péan opérait en habit. Il ne se rendait pas très bien compte, à cette époque, des nécessités inéluctables de la chirurgie moderne et il serait sans doute tenté de sourire s'il nous voyait aujourd'hui, dans nos blouses stérilisées, casqués et gantés, comme des chevaliers d'autrefois enfermés dans leur vieille armure. Il aurait tort, car nous ne faisons aujourd'hui que ce que le devoir nous commande. Mais, il y a quarante ou cinquante ans, qui donc connaissait ce devoir ? Quelques-uns l'entrevoyaient à peine ; mais lui, le chirurgien triomphant, celui qui avait vaincu si souvent, alors que les autres avaient succombé, il ne comprenait pas encore. Il ne pouvait pas comprendre. Et nous, à notre tour, nous aurions tort de sourire de lui. D'aucuns ont voulu voir dans ce costume, qui, même à cette époque, n'était pas le costume idéal pour une opération, une marque d'ostentation. Il serait permis de le croire, quand on l'a vu, comme beaucoup d'entre nous, roulant dans sa voiture traînée par deux chevaux, dont le cocher, connu de tout Paris, s'apercevait de loin au large ruban d'or entourant son chapeau. Mais je suis tenté de penser que s'il opérait en habit, dans cet amphithéâtre de Saint-Louis, où l'on voyait bien peu de chirurgiens de Paris, mais où l'on rencontrait en revanche des chirurgiens venus de partout, c'est qu'il considérait ses opérations comme une sorte de sacerdoce, comme une de ces leçons solennelles qui comportent une tenue particulière, que ce soit la robe rouge, ou que ce soit, précisément, l'habit noir ! Et n'était-ce pas toujours pour lui une première leçon, puisque ses auditeurs, ou plutôt ses spectateurs, se renouvelaient sans cesse, et qu'il était là, lui, Péan, pour exécuter sous leurs yeux, pour

la première fois, ces opérations merveilleuses dont s'émouvait le monde entier !

Quel que fût le fond de sa pensée, il s'attachait autour du cou une serviette sous laquelle son plastron blanc restait immaculé. Il retroussait ses manches de quelques centimètres et, de ses mains puissantes, il maniait avec une délicatesse infinie des instruments, qu'il exigeait toujours d'une propreté rigoureuse et qui semblaient sortir de chez le constructeur. Il semblait que ce chirurgien, qui ne reculait devant rien, eût horreur du sang. Il avait été le grand ouvrier de l'hémostase opératoire ; il ne voulait pas voir le sang dont ses mains étaient à peine souillées. Il ne touchait pas aux opérés, il ne touchait pour ainsi dire à la plaie que par l'intermédiaire de ses instruments, et c'est à cette raison qu'il faut attribuer, sans aucun doute, ses merveilleux succès. Il opérait les kystes de l'ovaire, et plus tard les fibromes, sans mettre les mains dans le ventre et sans infecter ses malades. Tel fut également, sans aucun doute, la raison des succès de tous ceux qui, avec lui et avant lui, les Spencer Wells, les Lawson Tait, les Atlee et les Kœberlé, réussissaient, en Europe et en Amérique, ces ovariotomies qui apparaissaient alors comme des miracles.

Cependant, l'inflexible limite d'âge était venue. Mais Péan était encore en pleine possession de tous ses moyens. Il lui fallait quitter cet hôpital Saint-Louis, où il avait travaillé si longtemps, où il avait attiré de tous les pays de la terre des hommes désireux de voir ce chirurgien qui remplissait le monde de l'éclat de son nom ; où il avait connu tant de journées de dur labeur et de juste fierté ; mais où, sans doute, il avait souvent éprouvé l'âpre morsure du souci, comme nous tous, quand nous sentons profondément quelque faute cachée, quelque erreur peut-être fatale.

Mais il était Péan ! A soixante-deux ans, il se sentait encore de taille à agir et à enseigner par l'exemple. Il fit donc construire un hôpital qui porte aujourd'hui justement son nom, dans

lequel, assisté de ses élèves, il continua son travail et où j'allais de temps en temps passer une matinée qui n'était pas perdue.

On s'est étonné, à cette époque, ou plutôt certains chirurgiens, — qui ne voyaient pas sans quelque satisfaction disparaître des hôpitaux, où il avait tenu une si grande place, ce collègue un peu encombrant, — s'étonnèrent et crièrent presque au scandale en le voyant continuer son action sur un autre théâtre. Ils ne comprenaient pas que cet homme, qui ne voulait pas, qui ne pouvait pas, qui ne devait pas disparaître de la scène du monde où s'enseigne la chirurgie, rendait encore service aux malades et à l'art qu'il avait aimé pendant toute son existence, en continuant à travailler.

On s'étonnerait moins aujourd'hui, où depuis cette époque nous avons vu s'élever beaucoup d'hôpitaux privés, comme il en existe d'innombrables à l'étranger, et pour n'en citer qu'un exemple, cette clinique des frères Mayo, que je viens de revoir après vingt-six ans, et qui, je ne crains pas de le dire, constitue aujourd'hui une œuvre prodigieuse.

Mais nous sommes en France, et à l'époque où il a créé son hôpital, Péan, comme en tant d'autres choses, était un précurseur. Il a donné, à cette occasion, des preuves de désintéressement, de générosité et en même temps de bon sens que peu d'hommes étaient alors capables de donner.

D'ailleurs, il lui restait encore une tribune, celle de notre Compagnie, où il avait fait, dans le courant de sa carrière, tant de communications retentissantes.

Car il était des nôtres depuis quelques années, ayant été élu le 22 novembre 1887. Ce ne fut pas d'ailleurs sans quelque difficulté, et l'histoire de ses candidatures et de son élection montre bien que, s'il fut appelé parmi nous, ce n'est pas particulièrement grâce à l'aide que lui apportèrent ses collègues de la section de Chirurgie.

Il se présenta pour la première fois le 12 avril 1882. Mais la section de Chirurgie ne crut pas devoir l'inscrire sur la liste de présentation, — où il fut adjoint par l'Académie. Il obtint cependant 10 voix contre 45 à Cusco.

Nouvelle candidature le 17 juillet 1883. Cette fois la section de Chirurgie n'avait pas osé passer son nom sous silence et il fut proposé en sixième ligne. Lannelongue, dont le succès était d'ailleurs pleinement justifié par des travaux qui braveront les injures du temps, fut nommé par 54 voix. Mais Péan, sixième de la liste dressée par la section, en obtenait 26. Cela prouve que ses collègues des autres sections le connaissaient bien, le tenaient en haute estime, et surtout que la jalousie meurtrière n'avait pas exercé parmi eux ses honteux ravages.

Troisième tentative le 22 novembre 1889, où, présenté en troisième ligne, il passa par 47 voix contre 34 à Terrier, qui n'avait pas encore, à cette date, atteint les sommets où il s'est révélé comme le créateur de l'asepsie et l'un de ces hommes, tels que nous en avons quelques-uns parmi nous, qui auront droit, dans les siècles à venir, à la reconnaissance de l'humanité.

Péan allait aussi au Congrès français de Chirurgie, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, car il n'avait point à sa disposition la tribune de la Société de Chirurgie, dont les membres n'avaient pas cru devoir appeler parmi eux cet homme qui, dans le cours de son siècle, est sans doute celui qui a le mieux travaillé aux progrès de cette science. Peut-être en a-t-il ressenti quelque secrète amertume, mais il est permis de penser qu'il trouvait en lui-même des motifs de consolation, en songeant que, parmi ceux qui ne l'avaient pas cru digne de siéger à leur côté, il y en avait beaucoup qui laisseraient dans l'histoire de la chirurgie un nom moins retentissant que le sien !

Il allait donc au Congrès de Chirurgie, et je me souviens, comme si elle était d'hier, de cette séance mémorable du Congrès de 1893,

que n'ont certainement oubliée aucun de ceux qui y ont assisté. Je vois encore Péan, avec sa tête puissante, son front dépouillé, ses favoris grisonnants, son nez robuste, son menton volontaire, assis parmi la foule aux premiers rangs du grand amphithéâtre de la Faculté.

Tout à coup, un jeune homme aux cheveux blonds taillés en brosse, aux yeux clairs et d'un bleu limpide, vint piquer au tableau quelques planches. Il parla sur l'hystérectomie vaginale dans les suppurations pelviennes, sur cette opération de Péan qui, à cette époque, faisait tant de bruit. Il se livra avec un feu, avec une ardeur, avec une éloquence admirables à une attaque de grande allure, non pas contre l'opération de Péan, dont il défendait le principe, mais contre la technique particulière employée par Péan lui-même, à laquelle il reprochait la multiplicité des pinces laissées à demeure, — en proposant de lui en substituer une autre, — la sienne. Ce jeune homme, qui faisait ainsi dans la bataille un début foudroyant et qui ne craignait pas de s'attaquer à ce géant de la chirurgie qu'était Péan, ce jeune homme s'appelait Doyen.

Péan, un peu pâle, dressa sa haute taille ! Sa voix grave, que j'entends toujours, se faisait plus profonde encore : « M. Doyen », dit-il en commençant, « ne semble pas avoir bien compris la « méthode dont je fais usage ». Et puis il se livra pendant quelques minutes à la défense de son opération et à une critique serrée de celle de Doyen. « Enfin », dit-il en terminant, « j'ai la prétention « de croire que les succès de notre pratique n'ont pas encore été « dépassés par ceux de M. Doyen, qui a eu le bonheur de naître à « une époque où il lui était vraiment trop facile de profiter de « nos découvertes ».

Trente-sept ans ont roulé dans le torrent des âges, emportant avec eux, parmi les cataclysmes sans pareils dans l'Histoire, les trois quarts de l'Humanité vivant à cette époque ! Tous

deux sont morts, et combien restons-nous, parmi les témoins de cette lutte passionnante entre ces deux hommes, entre ces deux colosses de la chirurgie française, — et je ne crains pas de le dire, parce que j'ai vu de mes yeux travailler dans ma vie assez de chirurgiens pour être sûr de ce que j'avance, — de la chirurgie universelle, — dont l'un se dressait encore dans toute sa gloire et dont l'autre se révélait tout à coup comme un homme qui devait, lui aussi, connaître la gloire, et qui serait resté comme une des plus grandes figures de l'histoire de la chirurgie, s'il avait possédé ce sens de la mesure qui doit être, avec la conscience, la première de nos vertus, et si son jugement avait été à la hauteur de son génie !

Les voilà tous les deux réconciliés dans la sérénité de la mort, et de cette bataille d'un jour il ne reste qu'un grand souvenir !

Péan n'était pas fait pour se voir lentement détruire par la morsure insensible des jours qui succèdent aux jours. Il ne connut pas la déchéance de la vieillesse. Comme le grand chêne de la forêt, il fut abattu d'un seul coup. Il eut cependant le temps de voir venir la mort, et il la vit s'approcher d'un œil calme et d'un cœur résolu.

Pozzi, qui parla sur sa tombe, a eu le courage de dire tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas. Il a parlé avec justice de la grandeur de son œuvre. Il a parlé avec énergie, en les appelant par leur nom, des passions hostiles qui l'avaient suivi pas à pas sans altérer sa sérénité ; il a parlé de la beauté de sa mort. Mais il s'est élevé plus haut ! « J'affirme, dit-il, que je n'ai jamais vu « de morts plus courageuses, ni plus nobles, que celles des « médecins ». Avait-il le pressentiment qu'il nous donnerait lui-même, quelque vingt ans plus tard, l'exemple d'une mort stoïque ! Car lui aussi a vu venir la mort d'un œil calme et d'un cœur résolu, bien qu'il n'ait pas eu le temps de s'y préparer. Ah ! je le sais, la mort planait partout à ces heures tragiques. Elle nous

était familière. Mais dans le drame de sa fin, dans ces heures d'angoisse où se jouait le sort de la Patrie, nous ne pouvons que nous incliner devant la sérénité de son âme, en face de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas !

Un tiers de siècle, débordant à la fois de prodiges et de calamités, un tiers de siècle a passé sur la tombe où repose Péan. Le tumulte des passions s'est depuis longtemps apaisé et nous pouvons parler, dans une atmosphère où ne doit plus régner que la justice, de ce grand chirurgien. Car pour qui donc pourrions-nous réserver l'épithète de grand, si nous la jugions excessive pour un homme de cette taille ? Aucun des secrets de la chirurgie de son temps ne lui fut étranger, et il a ouvert à grands coups de hache des routes nouvelles dans la forêt ténébreuse d'une chirurgie inconnue. On en pouvait douter il y a cinquante ans. Mais nous le savons aujourd'hui, et l'heure de la justice est venue !

L'éclat de ses premiers triomphes avait attiré sur lui, alors qu'il était jeune encore, en même temps qu'une juste renommée, tout ce que celle-ci put apporter de satisfactions et de joies pendant les quelques années que nous pouvons passer sur cette terre, si pleines par ailleurs de tristesses, de deuils, d'espérances détruites ! Il arriva donc ce qui devait arriver : l'envie secrète, la jalousie cachée et parfois même inconsciente, étendirent autour de lui l'invisible réseau de leurs calomnies. On contesta ses découvertes, et en particulier celle à laquelle il tenait le plus, la part prépondérante qu'il avait prise au développement de l'hémostase opératoire, et si certaines réclamations pouvaient paraître légitimes venant de Kœberlé, elle ne l'étaient pas de tous ceux qui participèrent à ces controverses néfastes et passionnées. On l'accusa d'être un homme d'argent, — et j'ai jadis entendu raconter, non sans indignation, des histoires qui, aux jours où nous vivons, n'indigneraient personne, et peut-être même ne pourraient que faire sourire les hommes qui n'ont aucune

prétention à faire étalage d'une vertu supérieure à la vertu moyenne de notre pauvre humanité ! Mais ce que l'on ne disait pas, ce que l'on tenait caché, — et sur quoi il faisait lui-même le silence, — c'était sa bonté pour les malheureux, c'était son inépuisable générosité, et ceux de ses élèves qui ont vécu dans son intimité, et qui l'ont aimé par delà la mort, comme seuls peuvent être aimés ceux qui l'ont mérité par les qualités de leur cœur, s'accordent tous à dire qu'il ouvrait largement sa bourse à ses malades d'hôpital, qu'il leur procurait très souvent les appareils dont ils avaient besoin, et que, lorsqu'il s'agissait d'opérations graves, et pour la convalescence desquelles il demeurait convaincu qu'il était nécessaire d'avoir une alimentation qu'on ne pouvait trouver à l'hôpital, il les faisait entrer, à côté de ses malades privés, chez les Sœurs Augustines de la rue de la Santé, où il payait tous les frais et subvenait à tous leurs besoins, avec une simplicité, un tact et une discrétion qui donnaient plus de prix encore à sa générosité.

L'œuvre de Péan a été ce qu'il a été lui-même. Cet homme portait en lui, dès sa jeunesse, le génie de la chirurgie. Ni sa naissance, ni les premiers éléments de sa culture, — ne nous a-t-il pas dit lui-même qu'il voulait être peintre, — ne semblaient le désigner pour entreprendre ces concours difficiles que nous connaissons tous, et dans lesquels, cependant, il réussit rapidement, — ce qui nous montre bien que, sous sa rude écorce, se cachait un esprit solide. Mais dès qu'il put mettre en œuvre ses qualités naturelles, et donner sa mesure, il dépassa du premier coup les limites de que l'on pouvait à cette époque raisonnablement espérer. Et qu'on ne dise pas que, lorsqu'il se lança dans cette entreprise terrible qu'était à cette époque une ovariotomie, il le faisait par esprit de hardiesse et de témérité, et pour attirer sur son nom l'auréole que donne le succès. Non, car s'il n'avait pas eu dans l'esprit de but plus élevé, s'il n'avait pas eu dans le sang

l'ardeur brûlante du travail et la passion de cet art de la chirurgie, pour lequel il se sentait né, et qu'on ne peut bien servir que lorsqu'on l'aime avec passion, il n'aurait pas été plus loin ! Mais quand on est, comme lui, monté jusqu'aux sommets ; quand on a pu donner l'exemple d'un maître incomparable ; quand on est, en quelques années, devenu le grand animateur de la chirurgie viscérale ; quand on a été le premier à entreprendre des interventions suffisant aujourd'hui à la gloire de ceux qui n'ont fait que le suivre ; quand on est, à plusieurs reprises, entré dans des voies nouvelles ; quand on a révélé au monde des conceptions opératoires qui sont de lui, et qui ne sont que de lui ; — alors ceux qui ont assisté à cette ascension progressive ont le droit de dire que cet homme, que la nature avait créé pour la grandeur de la chirurgie, a suivi d'un pas régulier la route magnifique tracée par son destin.

Pendant un quart de siècle, il a été le représentant le plus éclatant de la Chirurgie Française, et les leçons qu'il a données, pour n'être pas toujours écrites dans des livres, se sont répandues dans le monde entier, par ceux qui sont venus puiser auprès de lui des enseignements qu'il n'avait reçus de personne. Son cerveau robuste, ses mains puissantes, ont jeté par le monde des exemples et des leçons qui font aujourd'hui partie du patrimoine commun. Beaucoup de ce que font et de ce que sont les chirurgiens du monde entier vient uniquement de cet homme, qui a ouvert des voies nouvelles, et qui a élargi, d'une façon démesurée, les chemins tracés avant lui.

Il n'a pas été seulement, — comme il le disait dans cet amphithâtre de Saint-Louis, témoin de tant de labeur et dans lequel il a de ses mains forgé sa gloire impérissable, au cours de cette leçon d'adieux où il rappelait, avec une fierté légitime, l'œuvre de sa vie, — il n'a pas été seulement un bon ouvrier ! Oui,

il a été un bon ouvrier, mais il a été plus encore, il a été le créateur qui montre le chemin aux ouvriers de l'avenir !

Le temps, qui détruit tant de choses, n'effacera pas l'œuvre de Péan. Ce qu'il y a de durable et parfois même d'éternel dans l'œuvre d'un homme, ce n'est pas toujours ce qui garde son nom et le préserve de l'oubli : c'est ce qui est passé dans le bien commun, et qui semble venir de la foule anonyme.

Péan est un de ces hommes qui laissent après eux une trace profonde, et si les mystères de l'avenir voulaient que son nom même vînt quelque jour à s'effacer de la mémoire des hommes, il serait toujours là, comme ces astres éclatants cachés derrière les nuées, mais dont les rayons obscurcis suffisent cependant encore à dissiper les ombres de la nuit !

Académie de Médecine,
25 novembre 1930

LEON LABBE
(1832-1916)

Eloge prononcé à l'occasion de son Centenaire
(Extraits)

Nous sommes encore touchés de cette émotion délicate qui, il y a quelques jours à peine, remplissait ici tous les cœurs, dans cette fête de famille, d'une si rare nouveauté, qui nous réunissait autour de notre admirable doyen, dont cent années d'une vie de travail continu et d'activité souriante n'ont pu courber la haute taille ni déflorer la jeunesse d'esprit !

Quelle leçon pour nous, qui connaissons la fragilité de la vie humaine, qu'un souffle suffit à briser ! Quelle leçon que de la voir parfois si puissante et si prolongée ! Vingt existences successives nous conduisent au temps où César, à travers les forêts des Gaules, tentait cette grande aventure, d'où devait naître un jour la France; où, sous le ciel de la Judée, nul ne pouvait prévoir encore le drame que, cent ans plus tard, le sang du Golgotha devait déchaîner sur le monde...

Et voici maintenant un autre centenaire ! Après Péan, Léon Labbé, son contemporain, son émule, et qui, s'il ne posséda pas le puissant génie créateur de ce géant de la chirurgie, dont j'ai

retracé, ici même, l'œuvre toujours vivante, et qui vivra toujours, fut peut-être le seul qui ait été de taille à se mesurer avec lui.

Sans doute, pour créer de tels hommes, y avait-il, dans le sang de leurs pères, quelque chose de la flamme qu'avaient allumée au cœur des enfants de la France les événéments presque fabuleux qui avaient accumulé sur la Patrie à la fois tant de gloire et de calamités !

Ah ! certes, je ne pensais pas, lorsque le hasard m'a mis pour la première fois en présence de Léon Labbé, que j'aurais quelque jour l'honneur de venir à cette tribune, rappeler ce que fut cet homme. Mais notre première rencontre me montra le fond de son âme avec une telle clarté que j'ai voué depuis ce jour à ce maître de la chirurgie l'affection, le respect et la gratitude que je conserve à sa mémoire.

....

....

Ce jour-là, j'ai jugé Labbé. Ce jour-là, j'ai appris de lui comment il faut, en suivant sa conscience, parler aux malades hésitants et qui ont bien, après tout, le droit d'hésiter. Mais j'ai appris mieux encore, car j'ai pénétré dans son âme, j'ai senti sa grande bonté, cette bonté naturelle qui sortait de son cœur comme l'eau d'une source claire. Depuis ce jour, j'ai eu pour lui le respect que l'on doit aux hommes de sa trempe, l'affection que méritent ceux dont le cœur est bon, et que je me suis efforcé de lui témoigner jusqu'à l'heure où, vingt ans plus tard, il nous a quittés pour toujours.

Et c'est avec un cœur reconnaissant que je viens aujoud'hui, dans cette enceinte qui l'a si souvent entendu, apporter à sa mémoire l'hommage qu'il mérite et que nous lui devons.

....

....

Un instant, il songea à se présenter à Saint-Cyr. Les soldats

d'Algérie, qui bâtissaient dans l'Afrique du Nord une France nouvelle, couvraient d'une gloire sans tache les drapeaux de l'Armée française. Et puis, malgré la longue paix qui avait succédé aux guerres révolutionnaires, l'uniforme du soldat français gardait encore son prestige. Rien n'est plus difficile, dans le recul du temps, que de se rendre compte de l'évolution des esprits. Mais, à l'époque où Labbé, sortant du lycée, allait choisir une carrière, tous les hommes de soixante ans se rappelaient de leur jeunesse. Ils avaient oublié les douleurs et les catastrophes, mais tous les souvenirs des grandeurs disparues et d'une gloire sans pareille vivaient encore dans leur cœur.

Un très grand nombre étaient à Waterloo et dans les neiges de Russie !

Mais il y avait encore des soldats d'Autsterlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram et de Montmirail ! Beaucoup avaient vu, de leurs yeux, parmi la fumée des batailles, l'Homme à la redingote grise, galoper sur son cheval blanc ! Ils avaient vu le nouvel Annibal, le Consul de la République, fondant un jour, comme l'aigle des cimes, du haut des Alpes éternelles, lancer la foudre à Marengo. Quelques-uns même, aux champs immortels d'Italie étaient de ceux qui virent le jeune Bonaparte s'élancer sur le pont d'Arcole et franchir le pont de Lodi !

D'ailleurs, depuis dix ans, l'Empereur était revenu. Ainsi qu'il l'avait désiré, il reposait sur les bords de la Seine, au milieu du peuple français, dormant aux Invalides, entouré de ses maréchaux.

L'Aigle de la légende commençait à prendre son vol. Ses grandes ailes étendues, il s'en allait vers le soleil ! Aujourd'hui son ombre géante se déploie sur toute la terre, et le cœur des hommes tressaille au nom seul de Napoléon!

J'ai vu, dans ma jeunesse, des vieux soldats de l'Empereur, qui m'ont dit cette Grande Histoire. Ils portaient tous, sur leur poitrine,

la médaille de Sainte-Hélène, le ruban vert rayé de rouge, que nous revoyons aujourd'hui, ressuscité dans notre Croix de guerre...

. . . .

. . . .

Car il l'était au plus haut degré. Il avait tout : le courage opératoire, qu'il fallait posséder à cette époque lointaine où toute intervention était chose grave, l'habileté technique, le sang-froid, la fermeté d'âme. Comme tous ceux que la nature a créés pour la Chirurgie, et qui vont au-devant des grandes émotions de leur art, il se sentait attiré vers les opérations difficiles et qui mettaient à l'épreuve toute la force d'âme de celui qui les entreprend. Ah ! je le sais ! Il n'y a qu'un temps pour ces luttes héroïques contre les puissances du mal. Et c'est le temps de la jeunesse, quand l'invincible espoir soulève l'âme enthousiaste, quand des revers multipliés ne sont pas encore venus refroidir le feu qui l'anime et briser son courage, et quand, dans la bataille contre la mort, la foi dans la victoire demeure plus puissante que la crainte de la défaite, et l'amertume de l'échec. Oui, Labbé était de ces hommes, et je l'ai vu, alors qu'il n'avait plus la jeunesse envolée, en conserver l'ardeur, et l'indestructible espérance.

Quand je le vis pour la première fois, il était près de sa retraite. J'allais, presque chaque matin, voir opérer, dans leur service, tous les chirurgiens de Paris. Je n'ai jamais perdu mon temps. Il opérait, ce matin-là, une tumeur de la poitrine, qui, sous la clavicule, surgissait de la profondeur. Ce fut une dure besogne. Le sang coulait de toutes parts. Nous nous demandions tous comment finirait la bataille. Mais lui seul était sans émoi et travaillait paisiblement dans le calme et dans le silence. Quand il se releva, la tumeur était enlevée, le sang ne coulait plus.

Ce jour-là, j'ai compris pourquoi Labbé, pendant quinze ans,

avait connu une si haute fortune. Car les jours n'étaient pas venus où l'exercice de la chirurgie ne demande d'autre vertu, comme nous le voyons aujourd'hui, que l'audace de se déclarer chirurgien, et où la foule des malades se précipite vers ceux que désignent, à défaut de titres éclatants ou simplement solides, les échos complaisants de la renommée.

Si Labbé n'eut pas l'inspiration créatrice de Péan, s'il n'eut jamais de ces coups d'aile qui élèvent ceux qui les donnent au-dessus même de l'élite, il fut celui qui, par sa haute valeur de clinicien, par son habileté opératoire, par son courage devant les responsabilités, par la puissance enfin de son tempérament chirurgical, se montra le plus digne de marcher à côté de lui.

D'autres hommes cependant, à cette époque où la chirurgie allait s'engager dans des voies nouvelles, travaillaient à une œuvre immense ! Il y avait Championnière, il y avait Terrier, qui, entraînant les jeunes enthousiasmes, détruisaient les idées anciennes et élaboraient les règles définitives de la chirurgie contemporaine. Mais leur heure n'était pas venue, et, à cette époque incertaine, où la révolution qui ébranlait sur ses bases la chirurgie agonisante n'avait pas encore imposé les règles de celle qui allait s'élever sur ses ruines, la grande chirurgie quelque peu brutale gardait encore son prestige. Pour des hommes comme Péan et comme Labbé, ce fut donc l'heure du triomphe, et du triomphe justifié. Mais si Péan avait été désigné à l'attention de tous par ses succès opératoires et ses présentations à l'Académie de malades guéries de kystes de l'ovaire, Labbé conquit, d'un seul coup, une renommée confinant à la gloire. Ce fut l'opération de l' « homme à la fourchette » qui réalisa cette sorte de miracle. Elle frappa tout le monde d'une sorte de stupéfaction. Je m'en souviens parfaitement encore, bien que je ne fusse, à cette époque, qu'un jeune collégien tout à fait étranger aux choses de la médecine. Je n'ai jamais, depuis ces jours lointains, oublié le nom de Labbé.

6

En vérité, nous avons peine à comprendre, aujourd'hui que la chirurgie de l'estomac nous permet d'accomplir tant de miracles quotidiens, qu'une intervention aussi simple ait pu soulever autour d'elle cette vague d'admiration.

Il faut nous reporter au temps où elle eût lieu, et Labbé, qui m'a raconté lui-même les circonstances qui accompagnèrent son exécution, m'a dit à ce sujet une parole qui m'a profondément frappé.

Avant de venir à Paris, le malade était resté deux mois à Lyon, dans le service d'Ollier. Nous savons tous quelle était la valeur du chirurgien lyonnais. Chaque matin, passant devant le lit de « l'homme à la fourchette », il s'arrêtait, absorbé dans ses réflexions : « Comme il serait beau, tout de même », disait-il à ses élèves, « comme il serait beau d'enlever cette fourchette ! » Et puis il continuait sa visite. Ces quelques mots d'Ollier montrent, mieux que tous les commentaires, quel était alors l'état d'esprit des maîtres de la chirurgie.

....

....

« Eh bien ! moi, j'enlevai la fourchette, voilà tout », me dit Labbé.

Voilà tout ! Eh oui ! Voilà tout ! Mais tout est dans ce simple mot — ou plutôt dans ce mot si simple. Il est la marque d'un esprit résolu et le symbole du courage.

Labbé, je l'ai déjà dit, écrivait peu ; il publiait moins encore ; de temps en temps, la relation de quelque opération nouvelle, comme la première extirpation du larynx faite en France, en 1885, intervention qui donne une idée de sa hardiesse. Et ce n'est pas par ses ouvrages sur les fibromes de la paroi abdominale et sur les tumeurs bénignes du sein, qui sont cependant de bons

livres, demeurés classiques, que Labbé restera dans notre mémoire.

C'est lui qui appliqua le premier l'aspiration, que Dieulafoy venait d'inventer, à la ponction de la vessie. C'est également à lui que nous devons la chloroformisation goutte à goutte, et il était de ceux qui, aux premiers jours de la chirurgie abdominale, ne reculèrent pas devant elle.

Il écrivait peu, mais il travaillait beaucoup, c'était sa façon d'enseigner. Car, ce n'est pas tant par leurs livres que par leur exemple que les chirurgiens se survivent. Et si, de temps en temps, l'un d'entre eux peut laisser, par la découverte de quelque arme nouvelle contre la maladie et contre la mort, un nom qui ne périra pas, beaucoup connaissent la fierté que peut donner le sentiment que leur œuvre persistera par l'intermédiaire des élèves qui apprennent à leur côté la méthode qui guérit ou le geste qui rend la vie et les transmettent après eux.

C'est ainsi que Labbé fut un grand éducateur. C'était une haute ambition que d'obtenir chez lui une place d'interne. Et nombre de ceux qui l'obtinrent et qui furent, jusqu'à ces dernières années, l'honneur de la chirurgie française, ont été, les uns après les autres, rejoindre leur vieux maître. Mais quelques-uns sont toujours là.

Vous permettrez à ma vieille amitié de n'en citer qu'un seul, parce qu'il fut peut-être le plus profondément aimé. Et si Labbé pouvait m'entendre, il serait heureux, je le sais, de voir associer à son nom le nom de celui qui lui fut le plus cher. Notre collègue Témoin qui, pendant près de cinquante ans d'une magnifique et bienfaisante activité, a déroulé, dans le silence et dans la solitude, une des plus belles carrières chirurgicales qu'il soit possible de rêver.

Mais, Messieurs, il y a dans la vie de Labbé, autre chose que son œuvre chirurgicale. Il a son œuvre parlementaire.

En 1892, il entrait à la Haute Assemblée, comme sénateur de son département, qui lui est resté fidèle jusqu'à sa mort.

En 1894, l'implacable limite d'âge lui ayant enlevé ce beau service de Beaujon, qu'il aimait, et où il avait donné de si grands exemples, il abandonna complètement l'exercice de la chirurgie.

Pendant vingt-cinq ans, il s'est donné toute entier à ses fonctions parlementaires où l'on peut, suivant la façon dont on les remplit, faire tant de bien, mais aussi faire tant de mal !

Car, s'il était entré au Parlement, c'était avec le désir profond de ne pas seulement servir le département de l'Orne, sa petite patrie, mais sa grande patrie, la France ! On l'a bien vu, aux mauvais jours. Ce n'était pas, comme tant d'autres, poussé par le désir de détenir quelques lambeaux de cette puissance publique qui, si elle permet quelquefois de réaliser des œuvres utiles et de faire de grandes choses, ne sert trop souvent qu'à satisfaire les ambitions et les appétits, suivant les méthodes et les habitudes dont nous avons chaque jour sous les yeux le déplorable exemple! Car les meilleurs eux-mêmes se voient trop souvent entraînés dans les batailles des partis par les vices irrémédiables d'un système vieilli, dont les bons côtés disparaissent à mesure que s'accentuent les tares imposées par les nécessités, je dirai même par les fatalités de la servitude électorale.

Labbé ne s'était pas installé dans son fauteuil sénatorial, pour y sauver des ministères ou les renverser par son vote, alors même qu'il était absent et se promenait dans ses terres. Il s'était fait une plus haute idée de ses devoirs. Il songeait au bien de la France, et même à son salut. Car, aux jours sombres, il fut parmi les hommes clairvoyants, vivant sur cette terre et non dans les nuées, qui virent approcher l'orage et travaillèrent à en limiter les ravages autrement que par des discours.

Il avait rapidement acquis, parmi ses collègues, une haute situation morale. La juste renommée qui entourait son nom, sa

droiture, sa franchise, son désintéressement, cette sorte de rayonnement personnel qui émanait de lui et aussi ses interventions à la tribune, où il montait de temps en temps, et qui mettaient en relief son inaltérable bon sens, lui avait donné une grande autorité, qui ne fit que s'accroître, lorsqu'en 1903, il fut appelé à l'Académie des Sciences.

C'est à Labbé, et à lui seul, a-t-on le droit de dire, que fut due l'adoption de la loi qui porte son nom, de cette loi Labbé, qui institua dans l'armée la vaccination obligatoire contre la fièvre typhoïde. Cette loi est du 28 mai 1914. Mais Labbé avait depuis longtemps préparé les esprits à son adoption par son intervention décisive à la tribune du Sénat, un an auparavant, le 22 mai 1913.

Dans ce discours, qui est un modèle de documentation, de logique et de précision, il montra les bienfaits évidents de la vaccination antityphique sur les troupes de l'Afrique du Nord, à l'époque glorieuse de cette pénétration française au Maroc, qui fut peut-être l'œuvre coloniale la plus belle et la plus bienfaisante qui ait jamais été menée à bien, et dans laquelle, à côté de nos soldats, sous l'impulsion merveilleuse du grand colonisateur que fut le maréchal Lyautey, le corps médical a joué un si grand rôle.

Dix-huit mois à peine après cette intervention presque prophétique, à la fin de cette année 1914, qui avait vu se déchaîner le fléau qui devait embraser le monde, des milliers et des milliers de typhiques encombraient tous nos hôpitaux, et nous nous demandions avec angoisse, à l'heure où commençait à peine cette guerre de tranchées qui devait durer si longtemps, et où des miracles ont été accomplis pour rendre moins meurtrières les terribles conditions d'existence des hommes qui, dans le froid, dans la boue, sous le fer et le feu, y défendaient le sol de la Patrie, — nous nous demandions avec angoisse ce qu'il adviendrait de la puissance de l'armée française, si la fièvre typhoïde continuait à étendre ses ravages. C'est alors qu'on vit les effets de la loi salu-

taire qu'un an à peine auparavant Labbé avait imposée aux décisions du Parlement.

Reportons-nous à ces jours tragiques qu'on paraît vouloir oublier, et dont il semble maintenant qu'il soit défendu de parler, comme si la meilleure façon d'en éviter le retour n'était pas de s'en souvenir, et de nous montrer prêts, en forgeant notre cuirasse, à faire ce qu'il faut pour qu'ils ne puissent revenir.

Souvenons-nous donc de ces jours douloureux et des angoisses que nous avons connues ! Oui, souvenons-nous bien qu'après la bataille immortelle qui, dans ces Champs Catalauniques où vinrent se briser les hordes d'Attila, sauva pour la deuxième fois les destins de la France, — alors qu'une immense espérance remplissait tous les cœurs et qu'aucun de nous ne pensait que les calamités de la guerre pussent se prolonger si longtemps, — ceux d'entre nous, qui savaient ce qui se passait dans les hôpitaux du front de nos armées, se demandaient avec angoisse jusqu'où s'étendraient les ravages de cette fièvre typhoïde, qui chaque jour se montrait plus maligne et plus redoutable. Allait-elle décimer l'armée et compromettre la victoire, cette victoire magnifique que notre invincible espérance attendait pour le lendemain ?

Mais à ce moment même des hommes travaillaient, préparant une autre victoire, la victoire du génie de l'homme sur les puissances de la mort. Et cette vaccination contre la fièvre typhoïde, dont Labbé avait expliqué l'action merveilleuse et fait voter l'obligation, allait en peu de temps délivrer notre armée du fléau qui la décimait, — comme au même moment la sérothérapie préventive la délivrait du tétanos, qui, aux premiers jours de la guerre, avait trouvé les chirurgiens impuissants et désespérés, devant ce mal terrible qu'ils ne connaissaient plus.

Ah ! Messieurs, il ne faudrait pas cependant que l'habitude que nous avons de voir au milieu de nous, dans la simplicité de leur vie, les hommes qui ont rendu de tels services à la Patrie et qui ont,

dans le silence de leurs laboratoires, accompli de si belles choses, nous fît méconnaître la grandeur de leur œuvre et la gloire que leur présence fait rejaillir sur nous.

Certes, dans ces années tragiques nous avons tous, tant que nous sommes, travaillé de toutes nos forces. Et si notre action collective nous a permis, à nous, chirurgiens, de sauver de la mort des milliers et des milliers, et des millions de blessés, qui ont gagné la guerre en retournant au feu, notre œuvre individuelle, quelque active qu'elle ait été, n'est rien à côté de celle de certains hommes. Qu'avons-nous fait à côté des Maîtres de l'Institut Pasteur, qui ont vaincu le tétanos comme ils avaient jadis vaincu la diphtérie ? Qu'avons-nous fait à côté de celui, que je vois au milieu de nous, qui a chassé de nos armées la fièvre typhoïde, et qui a pris ainsi à la Victoire de la France une part plus grande peut-être, — et non moins glorieuse, — que celle de certains grands chefs, dont l'image de marbre ou de bronze s'élève déjà sous le ciel, comme un hommage fervent et mérité de la France reconnaissante?

. . . .

. . . .

Telle fut, au Sénat, l'œuvre capitale de Léon Labbé. Et dès le jour où il eut la vision prophétique des événements qui allaient ensanglanter le monde, — il a, lui aussi, bien mérité de la Patrie.

. . . .

. . . .

Qui n'a gardé vivant le souvenir de cet homme, tel qu'il était dans la pleine force de l'âge, — tel qu'il est resté jusqu'au bout !

Il était grand, avec de larges épaules, qui donnaient la sensation de force et qui ne se voûtèrent quelque peu que vers la fin de sa vie.

Il portait droit une tête énergique, dont les traits tourmentés ne peuvent pas sortir de la mémoire. Il avait un front dégarni, des cheveux longs, rejetés en arrière, des sourcils épais, des yeux pénétrants, d'une vivacité incroyable, et qui reflétaient l'ardeur de son caractère bouillant, qui l'emportait parfois dans des colères aussitôt apaisées, pour laisser la place à une bonté naturelle, qui ne connaissait pas de bornes. Il avait un nez large, aux narines irrégulières, une bouche charnue dont la lèvre inférieure s'avançait quelque peu. Sa moustache rebelle allait sur les côtés se perdre dans les broussailles de sa barbe.

Sa face colorée, mobile, extraordinairement expressive et vivante rappelait certaines figures que l'on rencontre aux tableaux des vieux maîtres flamands. Il avait une main fine, des doigts d'une souplesse et d'une agilité merveilleuses. Au cours de la conversation la plus simple, il saisissait d'une main un bouton de votre gilet, et vous attirait vers lui, tandis que, de l'autre main, il vous prenait par l'épaule, comme pour vous immobiliser et retenir votre attention.

Sa parole était difficile heurtée, parfois incorrecte ; mais l'effort visible que provoquait chez lui le moindre discours, retenait l'attention de ses auditeurs et ne donnait que plus de force à ses arguments, car il avait des arguments et n'aimait pas, comme tant d'autres, à parler pour ne rien dire. Il n'en eut que plus de mérite à prendre la parole au Sénat, à cette haute et solennelle tribune qui paralyse tant d'orateurs et écrase tant de talents.

. . . .

. . . .

Que dirait-il donc maintenant, ce grand honnête homme, qui, il y a vingt ans, sentait le doute envahir invinciblement son esprit ? Que dirait-il après ce que nous avons vu pendant la guerre, et

plus encore peut-être, depuis que le canon s'est tu sur les champs de bataille et que nous l'avons vu remplacé dans les conférences ou dans les congrès par des armes empoisonnées, moins brutales sans doute, mais peut-être plus dangereuses ? Que dirait ce grand honnête homme, en voyant s'affirmer l'égoïsme de ceux que les hasards de la politique poussent, presque partout, au gouvernement des nations ?

De quoi ne douterait-il pas, comme nous tous, hélas ! en voyant aujourd'hui la tragédie confuse et douloureuse où se débat le monde ?

Nous sommes, cependant, la France ! Qui donc, qui donc saura mettre au cœur des Français l'énergie, le courage, la volonté, et, dans leur âme la raison ?

. . . .

. . . .

Tout à coup, la foudre éclata ! Et les premiers jours de la guerre, en dehors des angoisses qu'il ressentait pour la patrie, lui réservèrent, comme à tant d'autres, comme à nous tous, de cruelles inquiétudes pour ceux de ses enfants que le destin poussait sur les champs de bataille.

Son petit-fils, le fils de Lermoyez, était de cette course à la mer, où les soldats de Foch disputaient pied à pied le sol de la Patrie contre des forces écrasantes, qui, cependant furent clouées au sol le long de cet Yser, misérable ruisseau fangeux, dont le nom franchira l'Histoire !

Il fut blessé gravement à la cuisse, dans les environs de Dunkerque. Tuffier, qui se multipliait déjà, comme il le fit pendant toute la guerre, le transporta jusqu'à Paris dans sa propre voiture. Labbé, que sa situation parlementaire avait entraîné à Bordeaux, accourut immédiatement. Son petit-fils était confié à l'admirable chirurgien qu'était Ricard. La gangrène gazeuse, cette terrible

complication des blessures par éclat d'obus, que nous commencions à connaître, avait déjà fait son apparition. Le vieux lutteur, devant la mort qui menaçait son petit-fils, sentit bouillir son sang de chirurgien. Ricard intervint sans retard et Labbé le poussait à étendre encore ses larges incisions et ses débridements. Et son petit-fils fut sauvé.

Et maintenant, hélas ! De tous ceux qui vécurent ces heures douloureuses, que reste-t-il ? Labbé, Tuffier, Ricard, et le jeune blessé lui-même, emporté plus tard brusquement ! et son père qui n'a pu lui survivre ! Tous morts ! Tous disparus !...

Labbé au moins, est parti le premier, et la destinée fatidique, en abattant le grand vieillard, a suivi l'ordre prescrit par la nature.

Il avait quatre-vingt-trois ans. Il travaillait encore pour le bien du pays. Il était demeuré un des membres les plus influents de la Commission de l'armée, dont il ne manquait pas une seule séance.

Mais la résistance humaine a des bornes.

Il souffrait depuis longtemps de crises d'asthme et de suffocation. Plusieurs fois même on avait craint des accidents de pneumonie. Le 12 mars 1916, il fut repris sérieusement. Il sortit cependant le 15, pour aller remplir son devoir. Et les accidents s'aggravèrent. Pendant deux ou trois jours son état parut stationnaire. Le 20, même, il se sentit mieux. Il écrivit une lettre, la dernière qu'il ait écrite. Elle était adressée au président de la Commission de l'armée, à Clemenceau, qui n'était encore que l'impitoyable critique des opérations militaires, avant d'être le grand vieillard héroïque et sublime, qui sut communiquer à tous la flamme qui lui brûlait le cœur et dont l'énergie surhumaine devait faire avant bien longtemps, l'animateur de la victoire et le sauveur de la Patrie.

Il s'endormit paisiblement. Le lendemain matin, quand on pénétra dans sa chambre, il était entré pour toujours dans la sérénité de la mort.

Pendant ce temps, le canon de Verdun, nuit et jour, ébranlait la terre. Depuis un mois, là-bas, sur les âpres collines couronnées de noms immortels, à travers les arbres hachés dont quelques-uns dressent encore, sur ce sol à jamais sacré, le spectre de leurs troncs blanchis, les rafales de fer et de feu abattaient par milliers, sur la terre abreuvée de sang, de jeunes soldats faits pour vivre, et que la criminelle folie de quelques hommes, toujours vivants et toujours impunis, avait lancés dans l'hécatombe.

Qu'était donc ce vieillard, couché parmi les fleurs, dans l'obcurité silencieuse d'une chambre où veillaient près de lui ceux qui l'avaient aimé ? Qu'était-ce donc ce vieillard auprès des cadavres sans nombre, qui, à cette heure même, sur la terre maudite, ouvraient vers le ciel noir leurs yeux enveloppés des ombres de la mort ?

Léon Labbé, par ses hautes fonctions, avait droit à tous les honneurs. En ces jours de deuil et de gloire, les cortèges funèbres se déroulaient dans la ferveur et l'émotion qui planaient sur tous les esprits. Mais quelle poignante grandeur !

Et, parmi les jeunes soldats qui s'avançaient autour de son cercueil, et qui, comme leurs frères d'armes, allaient partir pour le front des armées, d'où beaucoup ne reviendraient pas, la foule anxieuse et recueillie cherchait des yeux ceux qui allaient mourir !

Et maintenant, il repose là-bas, au flanc de la colline qui domine la grande ville. Et parmi les milliers de tombes qui remplissent la cité des morts, la sienne est parmi les plus humbles.

Mais il est là, sous la dalle funèbre, couché dans l'éternel silence, et son nom, gravé sur la pierre, suffit pour rappeler au passant solitaire l'homme d'action qui travailla avec courage, et qui, sur cette terre des vivants, fit son devoir jusqu'à son dernier jour.

Seize années ont passé depuis que le vieux maître dort à côté des siens. Un siècle entier s'est écoulé depuis le jour de sa naissance.

Il est de ceux qui virent se transformer le monde. Que se passera-t-il pendant le siècle qui commence ?

Ah ! sans doute, l'homme vainqueur du temps et de l'espace, parcourra la terre et les airs et les flots mouvants de la mer.

Mais verra-t-il jamais la raison souveraine guider l'Humanité vers des destinées moins cruelles que celles qui l'ont entraînée vers les abîmes que nous avons connus ?

Nos enfants ont vécu dans le sang et dans la douleur. Il ne faut pas que leurs enfants remontent le même calvaire.

Et si Labbé, qui sentit un jour le doute amer pénétrer dans son âme, pouvait, aux heures troubles où nous sommes, revenir au milieu de nous, il leur dirait : « Fils de la France, survivants « douloureux de la grande épopée, qui vivez aujourd'hui dans un « monde encore agité des grands remous du cataclysme, si vous « voulez que vos enfants, que ceux qui montent aujourd'hui, dans « la jeunesse et l'innocence, vers cet avenir inconnu que les « passions des hommes peuvent faire sombre ou radieux, — si vous « voulez que vos enfants vivent dans l'ordre et dans la paix et ne « connaissent pas ce que vous avez vu, — retrouvez l'énergie dont « vous avez donné, aux jours des catastrophes, tant de preuves « sublimes ! Enseignez à vos fils, avant tout, le courage ! « Apprenez-leur la volonté !

« Parlez-leur du travail plutôt que du repos ; de leurs devoirs « plutôt que de leurs droits.

« Parlez-leur de la Discipline, plutôt que de la Liberté, car la « liberté de chacun n'a d'autre garantie que la discipline de tous. « Et l'apostrophe de Madame Roland à la statue de la Déesse « indifférente au sang qui coulait à ses pieds, n'a pas cessé d'être « actuelle : « O Liberté, que de crimes on commet en ton nom !... » « Liberté ! Liberté ! que deviens-tu dans notre France, où les lois « de la République permettent à des criminels et à des fous

« de prêcher la guerre civile, et de pousser à la révolte et à la
« désertion les jeunes soldats de la France ?...

« Plutôt que de l'Egalité, parlez à vos enfants de la supériorité
« nécessaire de la raison sur la folie, des savants sur les ignorants,
« des travailleurs sur les paresseux, des bons sur les méchants, des
« justes sur les criminels.

« Mais parlez-leur surtout de la Fraternité. Dites-leur bien que
« les hommes sont frères, mais qu'ils ne peuvent le rester qu'en
« obéissant à l'honneur, à la bonne foi, à la parole donnée.

« Et les peuples sont comme les hommes. Si vous voulez que les
« peuples soient frères, qu'ils vivent donc enfin dans le respect
« les uns des autres, dans la justice et dans la loyauté. Car on ne
« fraternise pas avec la haine, le mensonge et la trahison !

« Ecoutons donc la voix qui sort du tombeau du vieux Maître :

« Réveillez-vous, fils de la France. Vous voyez ce que sont les
« lendemains de la victoire. Si vous voulez que votre mère vive et
« demeure à jamais l'immortelle Patrie qui, pendant tant de
« siècles, comme l'étoile du matin, a dirigé l'Humanité dans les
« ténèbres de l'Histoire ! Si vous voulez ne pas revoir ce que vous
« avez vu, — soyez loyaux, justes et généreux. Mais gardez le front
« haut, le cœur ferme et le bras solide ! »

Académie de Médecine.

13 décembre 1932.

L'ŒUVRE CHIRURGICALE

DE L'ACADEMIE ROYALE DE CHIRURGIE

Discours prononcé à l'Académie de Médecine le 7 octobre 1931

Monsieur le Président de la République,
Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

Pour bien comprendre l'action de l'Académie Royale de Chirurgie, et le rôle qu'elle a joué dans l'évolution de cette science, il faut se rendre compte de ce qu'était la Chirurgie Française, à l'heure où quelques hommes, qui marchaient avec l'esprit de leur temps, se réunirent pour discuter ensemble des problèmes qui l'intéressaient.

Ambroise Paré était mort depuis un siècle et demi. Je ne reviendrai pas, ayant eu l'occasion d'en parler ici même, il y a un an, sur l'œuvre de ce grand réalisateur, qui n'eut d'autre maître que lui-même, et qui ne mérite ce beau nom de « Père de la Chirurgie » que parce qu'il avait pris pour guide l'observation personnelle, et qu'il avait su s'affranchir, en bien des circonstances, des erreurs du passé.

Avec lui finissait le XVIe siècle. Mais le XVIIe, si grand par tant de côtés, ne nous offre aucun de ces noms dominateurs qui survivent, au cours des âges, aux hommes qui les ont illustrés.

Il semble qu'aux grandes époques, où l'esprit humain subit une sorte de fermentation qui s'épanouit en œuvres magnifiques, la force qui soulève les âmes et conduit aux sommets les facultés humaines ne puisse s'étendre en même temps à toutes les branches du savoir universel.

Il en a toujours été ainsi, même à l'époque du « Miracle grec », où la philosophie, où l'art dramatique nous ont donné des œuvres immortelles ; où l'architecture, où la sculpture ont atteint une perfection qui ne fut jamais égalée, mais où la science ne participa que faiblement à cette merveilleuse floraison intellectuelle.

Il en fut de même au XVII[e] siècle, qui serait resté pour nous le grand siècle, si le XIX[e] ne fut venu, qui a connu toutes les gloires et changé la face du monde! Grand ministres et grands capitaines, — un Richelieu et un Colbert, un Turenne et un Condé, — et Vauban qui fut tout à la fois... Et combien d'autres : magnifique phalange littéraire, philosophique et scientifique, avec les grands écrivains, auxquels nous devons la forme définitive de cette pure et parfaite langue française, qu'il nous faut défendre aujourd'hui contre les entreprises des barbares, avec Descartes, élevant un monument sublime à la puissance de la raison, avec Pascal, succombant dans l'angoisse devant les problèmes éternels que son génie avait illuminés d'éclairs !

Pendant le siècle entier la Chirurgie vécut sur le passé. Pas un grand nom. Et ce fut d'ailleurs une époque où médecins et chirurgiens s'occupaient davantage de batailler entre eux sur des question de préséance que d'aller chercher dans la nature la source de leur inspiration.

Ce fut l'Académie Royale, dont je n'ai point à vous apprendre l'histoire, que mon ami Ch. Lenormant vient de nous raconter de façon si attachante, mais dont il m'incombe d'étudier

l'influence, qui vint réveiller la Chirurgie Française de son sommeil séculaire.

En réalité, pendant tout le cours du XVII[e] siècle, celle-ci, paralysée par des luttes stériles, n'avait vu surgir aucun maître. Et cependant, il y avait eu, pendant ce temps, des découvertes capitales, à commencer par celle de Harvey, sur la circulation du sang. Une révélation de cette grandeur eût dû faire sentir son influence sur les progrès de la chirurgie comme sur ceux de la médecine. Mais les découvertes, même les plus géniales, sont lentes à faire sentir leur action. Elles suscitent même, le plus souvent, des oppositions passionnées, et il y a toujours des contradicteurs pour nier l'évidence, surtout quand cette évidence se manifeste à l'encontre des idées reçues. Nous le voyons bien aujourd'hui ! Il en était de même autrefois, où la diffusion des connaissances était beaucoup plus lente et où le respect pour la tradition galénique et les théories des anciens s'exerçait sous la forme d'une sorte de fétichisme. Et le Diafoirus de Molière nous montre, quelque peu exagérée sans doute par la verve puissante du grand comique, la résistance instinctive des médecins de l'époque aux découvertes les plus lumineuses.

Il est probable que, sous ce rapport, l'esprit de réaction des chirurgiens ne différait guère de ce qu'il était chez les médecins, et cela explique en partie comment, pendant tout le cours du XVII[e] siècle, aucun homme de talent ne put marquer de son empreinte la chirurgie française, qui ne différait guère, à la mort de Louis XIV, de ce qu'elle était, un siècle auparavant, à la mort de son aïeul Henri IV.

L'Académie Royale, en animant la chirurgie d'un esprit nouveau, allait lui infuser la jeunesse et la vie, et la diriger vers des destinées inconnues sur les routes de l'avenir où, après des péripéties qui faillirent lui être fatales, elle devait aller si loin.

La lecture de ses Mémoires est pleine d'intérêt pour nous. Elle suffirait à nous corriger du péché d'orgueil. Car elle nous montre combien nos prédécesseurs avaient d'idées justes et jusqu'où pouvait aller leur hardiesse. Que n'auraient-ils pas fait s'ils avaient eu la notion précise de l'infection ! Mais le temps de Pasteur n'était pas venu. Ambroise Paré, aussi, était hardi, et, malgré la crédulité de son siècle, pénétré d'un souverain bon sens. Cependant, deux siècles après lui, voici qu'apparaît quelque chose de vraiment nouveau et qui fut, précisément, l'esprit de l'Académie Royale. C'est l'observation scientifique, souvent accompagnée des constatations de l'anatomie pathologique. C'est la réunion en faisceau d'un nombre de plus en plus grand d'observations comparables. C'est la discussion à leur sujet permettant d'en tirer des conclusions. C'est en somme l'application d'une méthode sur laquelle vivent, depuis cette époque, toutes les sociétés scientifiques, à commencer par notre Société Nationale de Chirurgie, plus jeune de cent ans — et déjà centenaire —, héritière directe et continuatrice de l'Académie Royale.

Les fondateurs de celle-ci en avaient parfaitement conscience, et voici ce que nous trouvons dans la préface des Mémoires :

« Les observations et les expériences physiques, ces secours « si nécessaires, ne conduisent pas séparément aux vérités « cachées qui peuvent enrichir notre art. Les observations « influent sur les expériences, et les expériences influent sur les « observations. Elles se prêtent un appui mutuel. Non seulement « l'observation rectifie l'expérience physique, elle en suggère « encore de nouvelles, qu'on ne tenterait point sans elle ». Ne dirait-on pas ces quelques phrases extraites du livre de Claude Bernard ?

Et plus loin, en tête du second volume : « L'Académie Royale « est une société à laquelle seraient rapportées les observations « et les découvertes, et où elles seraient mises à l'épreuve d'une

« critique judicieuse, pour être ensuite communiquées au public « et composer une espèce de Code de la Chirurgie ! »

Nous ne faisons pas autre chose, à la Société de Chirurgie et dans la plupart des Sociétés savantes, que de nous conformer à ce programme, établi il y a deux cents ans.

Il suffit de parcourir les cinq volumes des Mémoires pour se rendre compte de l'étendue des connaissances chirurgicales des hommes du XVIIIe siècle, de leur expérience, de leur hardiesse, — à une époque où, il faut bien s'en souvenir, l'anesthésie n'existait pas. — et souvent aussi de leur bon sens.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer les grandes lignes des nombreuses questions traitées dans ces recueils, mais il n'en faut pas davantage pour nous rendre compte de la haute valeur du travail qui s'élabora dans le sein de l'Académie, pendant les soixante années de son existence.

On est étonné du nombre de travaux parus sur la trépanation. Les chirurgiens en usaient et peut-être même en abusaient. Quesnay la recommandait dans les fractures du crâne et surtout les enfoncements. Il se rendait parfaitement compte que la perte de connaissance immédiate est due à la commotion cérébrale, alors que, lorsqu'elle est tardive et progressive, elle est au contraire produite par un épanchement sanguin intracrânien, qu'il y aura lieu d'évacuer pour décomprimer le cerveau.

La Peyronie, un des plus grands noms de l'Académie, savait fort bien qu'il est possible d'enlever des fragments du cerveau sans entraîner la mort, et même quelquefois sans provoquer de troubles sérieux. Il savait encore, et, sans aucun doute, beaucoup d'autres savaient avec lui, que la douleur de tête fixe, accompagnée de fièvre et de paralysie, est un signe d'abcès cérébral ; que la paralysie siège du côté opposé à celui où se trouve l'abcès, et que c'est sur ce dernier que doit porter la trépanation.

La hernie étranglée, avec ses accidents foudroyants, provoquait de fréquentes communications. On en voyait un grand nombre à cette époque, et beaucoup étaient gangrenées. Louis, qui fut un des membres les plus actifs et les plus persévérants de l'Académie, en parle à diverses reprises. On savait qu'il y a des hernies anciennes à anneaux larges, qu'il faut traiter par le taxis ; des hernies, au contraire, qu'il faut opérer immédiatement ; « dans les vingt-quatre heures », disait Saviard. Disons-nous autre chose, aujourd'hui ? Et Louis affirme qu'il faut non seulement inciser l'anneau, mais ouvrir le sac, et débrider son collet. Ritsch conseille même, une fois le sac ouvert, d'attirer l'anse intestinale, afin de s'assurer de l'état de ses parois, avant de la rentrer dans le ventre. La gangrène, je le répète, était fréquente à cette époque, où les malades étaient vus trop tard. Les anus contre nature étaient communs. On s'occupait de la meilleure façon de les fermer, et on discutait sur la possibilité de la résection de l'anse nécrosée et de sa suture. Il ne faudrait pas remonter bien loin dans les Bulletins de notre Société de Chirurgie pour y rencontrer des discussions de même nature.

Les communications de J.-L. Petit sur la nécessité d'ouvrir les collections de la vésicule biliaire et d'en enlever les calculs ont fait à cette époque une impression dont le souvenir n'a jamais été perdu. Il n'y manque que le mot de cholécystite.

On est étonné de voir à quel haut degré de hardiesse était parvenue la chirurgie du rein. La néphrotomie dans la lithiase rénale a provoqué des discussions assez fréquentes. La plupart pensaient qu'il n'y a lieu d'aller ouvrir le rein pour rechercher la pierre qu'il contient que lorsqu'il y a un abcès ou une fistule, grâce à laquelle, disait Lafitte, la nature montre au chirurgien la route qu'il doit suivre. Mais on discute aussi sur l'extraction de la pierre du rein, en dehors de toute suppuration « pourvu qu'elle se fasse sentir au tact ».

C'est en 1752 que Daviel parla pour la première fois du traitement de la cataracte par l'extraction du cristallin, qui lui avait donné 182 succès sur 206 opérations. Et ce n'est pas tous les jours qu'il est donné d'entendre, dans une Société savante, une communication qui suffit à rendre immortel le nom de son auteur.

Que de choses sur le cancer et son traitement !

Le Dran conseille l'opération, de préférence aux caustiques, dans le cancer de la peau, et fait une étude sur le cancer du sein, dont il connaissait les métastases pulmonaires. Il parle d'une femme atteinte de cancer bilatéral du sein, opérée des deux côtés par Foubert en une même séance, et restée guérie huit ans. Il fallait qu'il y eût, à cette époque préanesthésique, des chirurgiens courageux — et des malades héroïques !

Que de communications encore sur les questions les plus diverses : sur le traitement du bec-de-lièvre, qui revient souvent ; sur la trachéotomie, que Louis conseille de pratiquer le plus tôt possible dans l' « esquinancie inflammatoire », qui n'était autre que le croup. Le même Louis avait étendu la trachéotomie aux corps étrangers des voies aériennes, dans un excellent travail auquel nous n'aurions aujourd'hui rien à reprendre. Nous trouvons encore des mémoires sur les courbures de la colonne vertébrale et le moyen d'y remédier. Les moyens violents avaient été essayés et les corsets ne datent pas d'hier. Faget avait donné de très bons conseils dans le traitement des abcès du périnée. Les corps étrangers de l'œsophage étaient enlevés, exactement comme aujourd'hui, par l'incision latérale de ce conduit, et ceux de l'estomac par la grastrotomie, bien avant que Labbé eût étonné ses contemporains de 1873 avec l'histoire de l'homme à la fourchette.

L'anatomie pathologique des fractures du col du fémur était bien connue, — leurs symptômes l'étaient aussi —, et si les

anciens laissent aux modernes les enchevillements et les sutures, le traitement par les appareils d'extension était appliqué, comme il l'était aux fractures de cuisse et à certaines fractures de jambe.

Il y a encore, dans le dernier volume, des choses bien intéressantes : un anonyme parle du rôle du périoste dans la régénération des os ; et le volume se termine sur la communication d'un homonyme dont j'ai lieu d'être fier, — le chirurgien Faure —, qui, après une diatribe énergique sur les onguents de toute espèce qui faisaient partie de la pharmacopée encore en usage, « et dont « la plupart ne sont que des parties d'animaux et de végétaux, « lesquelles introduites ou appliquées sur les ulcères se pourris- « sent et produisent souvent la pourriture des parties qu'elles « touchent », — préconise avec une ardente conviction de traitement par la chaleur et en particulier l'insolation. Rien de nouveau sous le soleil, pas même l'héliothérapie !

On discutait aussi sur les interventions abdominales. Il y a, dans les Mémoires, bien des traces de ces discussions. Petit fils s'occupe des épanchements sanguins du bas-ventre et Bordenave, qui apporte de nombreuses observations de plaies de l'abdomen, parle de l'aggravation subite au moment où se détache la paroi intestinale nécrosée à la suite d'un traumatisme.

Mais il y a mieux : Le Dran donne l'observation d'un kyste de l'ovaire guéri après une ouverture et une assez longue suppuration. De la Porte se demande s'il ne serait pas possible d'enlever le foyer de la maladie, c'est-à-dire la tumeur formée par l'ovaire, et Morand, qui a souvent donné des preuves de sa haute valeur, après avoir étudié les signes qui permettent de reconnaître ces tumeurs à leur début, se range à l'avis de De la Porte. Sans doute ces chirurgiens n'ont pas fait l'ovariotomie. Mais cette discussion nous montre quel était l'état d'esprit de ces hommes, qui, bien avant l'anesthésie, devançaient de cent ans les chirurgiens qui ont exécuté ce qu'eux-mêmes avaient conçu.

Boucher rapporte les observations de 120 blessés de Fontenoy atteints de plaies articulaires ou para-articulaires, dont beaucoup avec fractures, qui, traités sans amputation, ont tous guéri. « C'étaient des blessures par mousqueton ou par pistolet, les « ravages du boulet ou de la bombe ne laissant guère de « ressources à l'art ».

165 blessés, non amputés, ont également tous guéri, alors que la mortalité des amputations a été d'environ les deux tiers. Sommes-nous en 1745 ou en 1918 ?

Mais lorsque l'amputation est nécessaire, plus elle sera précoce, et plus elle aura de chances de succès.

Comme toujours, les avis sont contradictoires, et Faure en tient pour l'opération retardée. Après six semaines, 10 amputations faites à Douai, toujours sur les blessés de Fontenoy, lui ont donné 10 succès.

Il est évident que ces résultats si différents tenaient à des conditions particulières inhérentes au chirurgien ou aux sources d'infection locale: la plupart des blessés de Boucher succombèrent au tétanos.

Plus tard, La Martinière a fait sur le traitement des plaies par armes à feu un travail rempli d'idées justes et qui représente assez exactement les notions admises à cette époque. Il faut débrider largement, enlever les corps étrangers, les esquilles, faire des contre-ouvertures aux points déclives, mettre des mèches d'un orifice à l'autre, « assez larges, pour ne pas faire la corde ». Avons-nous donc fait autre chose, pendant la grande guerre, après notre éducation des premiers jours, et avant que les progrès réalisés dans le transport des blessés, et la précocité des interventions, aient permis, dans bien des cas, la suture après épluchage et désinfection parfaite des plaies ?

La Martinière proscrit enfin les effets nocifs des médicaments « gras et pourrissants ».

La chirurgie utérine ne les effrayait pas. Levret, qui porte un grand nom, a émis sur le traitement des polypes utérins des idées auxquelles nous n'avons pas changé grand'chose, et je pense que les accoucheurs d'aujourd'hui accepteraient sans observation les conseils qu'il donne à propos de la délivrance.

S'il n'y a rien : attendre.

S'il y a des sécrétions fétides : pratiquer des injections intra-utérines.

S'il y a quelque hémorragie sérieuse: délivrance artificielle.

Simon fixe les indications de l'opération césarienne. Ce sont à peu près celles d'aujourd'hui. L'Académie avait eu à ce propos connaissance de 8 opérations, dont 7 suivies de succès.

Parmi les indications, il range la « conception ventrale », qui n'est autre chose que la grossesse ectopique abdominale, et qu'il accompagne d'une assez bonne description.

« L'extraction du fœtus par le ventre, dit-il, serait très grave, « à cause des adhérences du placenta aux viscères. Cependant « elle est indiquée au moment du faux travail, si l'enfant est « vivant ». N'oublions pas que ces lignes sont écrites il y a près de deux cents ans. Personne à cette époque n'avait aucune idée de la pathogénie de la grossesse ectopique. Mais Simon savait ce qu'il disait.

Les travaux les plus intéressants sont peut-être ceux qui se rapportent au traitement des plaies et des fractures, parce qu'ils nous montrent avec évidence la supériorité, je ne dis pas des chirurgiens, mais de la Chirurgie du XVIII[e] siècle sur la Chirurgie du XIX[e]. Il y a eu pas mal de batailles au cours du XVIII[e] siècle, bien que le XIX[e]... hélas ! et le XX[e] n'aient rien à lui envier sous ce rapport. L'homme est resté le même.

La bataille de Fontenoy, en particulier, dont beaucoup de blessés avaient été transportés à Lille et à Douai, a donné lieu à de bien intéressantes communications.

Telle était, en somme, la doctrine établie. On se rendait compte de la nécessité des larges débridements, de la supériorité de la chirurgie à ciel ouvert, de ce large drainage, que l'on faisait alors, non avec des drains qui n'existaient pas, mais avec des tentes, mais avec des mèches destinées à laisser ouvert le foyer d'infection et à permettre l'évacuation des liquides infectés. La chirurgie n'a pas changé et les grands principes demeurent les mêmes. Nous pensons encore aujourd'hui que les foyers gravement infectés doivent être laissés largement ouverts.

Nous avons vu, précisément par les blessés de Fontenoy, les beaux succès de la chirurgie de ce temps, et si les chirurgiens du XVIIIe siècle ont été si loin dans leurs entreprises, c'est qu'ils obtenaient des résultats magnifiques.

Trois quarts de siècle plus tard, au début du XIXe siècle, il n'en était plus de même. Il y a eu, à cette époque, une formidable régression dans la pratique de la chirurgie, devenue terriblement meurtrière.

L'Académie Royale a-t-elle eu, par ses enseignements quelque responsabilité dans cette sorte de catastrophe, qui a fait de la chirurgie des trois premiers quarts du XIXe siècle une sorte d'entreprise inconsciente de meurtres organisés ? Reclus (1) n'est pas loin de le penser, « car c'est l'Académie Royale, dit-il, qui « bannit de la thérapeutique des plaies opératoires et acciden- « telles les essences, l'esprit de vin, les sels d'argent et de cuivre, « et les sels de mercure ».

Malgré l'autorité de Reclus, je pense que l'Académie doit être lavée de cette accusation, qui suffirait à ternir sa gloire d'une tache ineffaçable. Elle n'a jamais, par la voix d'aucun de ses membres, conseillé l'abandon des pansements désinfectants, elle n'a jamais préconisé les pansements gras. Bien au contraire,

---

(1) *Gaz. des Hôp.*, 1906.

nous avons vu l'anathème lancé contre les onguents par l'apôtre de l'insolation !

« La nature fait tout, dit Pibrac, et l'art ne doit consister qu'à la favoriser et à éloigner les obstacles qui pourraient l'empêcher d'agir utilement ». Donc supériorité des pansements rares avec le même médicament. Et Cannac ne traitait-il pas une jambe écrasée par un obus avec « un gros de sublimé corrosif dissous dans une chopine de vin rouge un peu chaud » ?

En réalité, à cette époque, et jusqu'au jour où certains esprits clairvoyants, comme Holmes, à Boston, et Semmelweiss, à Vienne, en 1847, et plus tard comme Le Fort et Tarnier, eurent conscience de la contagiosité de la fièvre puerpérale, personne avant Pasteur et Lister n'eut et ne pouvait avoir une idée claire de ce qu'étaient l'infection et la pourriture des plaies.

Pendant tout le cours du XVIII[e] siècle, la pharmacopée du Moyen âge continuait à régner sans opposition. Il y eut des médicaments de toute espèce et de toute origine, auxquels on attribuait, sans raison valable, toutes sortes de propriétés. Il y avait les médicaments suppuratifs, émollients, détersifs, carminatifs, desséchants, etc. Tout a été employé, depuis les mixtures les plus saugrenues jusqu'aux substances comme l'alcool, le vin aromatique, le sublimé, l'essence de térébenthine, qui possèdent des propriétés antiseptiques, sans que ceux qui les employaient eussent une idée quelconque de ce qu'était l'antiseptie.

L'Académie Royale est donc innocente. D'ailleurs l'abandon des anciens pansements ou de quelques-uns d'entre eux ne peut suffire à expliquer une aussi radicale transformation des résultats de la chirurgie. Le mal est déjà fait, et l'infection est profonde, lorsque le pansement, dont l'action ne peut être que superficielle, vient recouvrir les tissus empoisonnés par des contaminations multiples et répétées. Nous verrons dans un instant quelles sont les causes véritables de cette régression

lamentable, dont les plus anciens d'entre nous n'ont pas perdu le souvenir. Mais cette régression ne commença guère qu'un quart de siècle après la fin de l'Académie Royale. Cette assemblée conserve au contraire la gloire légitime d'avoir été la source des progrès provoqués dans la chirurgie par l'introduction de l'esprit vraiment scientifique, de l'amour de la recherche, de l'instruction mutuelle des chirurgiens par l'étude des observations cliniques bien prises, par les discussions, par la méthode, enfin, qui demeure encore aujourd'hui, développée par les moyens modernes que nous avons à notre disposition, mais dont l'armature est restée la même.

Telle est l'œuvre de l'Académie Royale de Chirurgie, œuvre dont la Chirurgie moderne doit lui rester reconnaissante et qui doit suffire à sa gloire !

L'Académie travailla pendant un demi-siècle. Mais une certaine lassitude se faisait sentir. Les grands protagonistes du début, convaincus de la grandeur de leur rôle, avaient disparu. Leurs successeurs, qui ne connaissaient plus les joies profondes du triomphe, qui avaient soutenu et enflammé l'esprit des Mareschal et des La Peyronie, devenaient de moins en moins assidus, et, depuis 1774, aucun nouveau volume ne succédait au cinquième tome des Mémoires.

Et voici que, en quelques années, des événements prodigieux, qui devaient ébranler l'univers, se succédaient avec une rapidité foudroyante. Un monde nouveau surgissait sur les ruines de l'ancien monde, et pendant vingt-cinq ans la France allait devenir la terre des héros, des martyrs, des prodiges et des catastrophes ! Elle vida jusqu'à la lie la coupe débordante de larmes et de sang ! Elle connut le désespoir et le vertige de la gloire ! Et la Révolution Française, commencée par des esprits sincères et convaincus, continuée par des hommes qu'exaltaient jusqu'au délire les dangers de la Patrie, mais qui surent mourir

comme ils avaient su tuer, glissant aux catastrophes, et puis écrasée, mais relevée et déchaînée à travers l'Europe et jusqu'aux confins de l'Asie par l'Homme qui se disait — et qui fut en effet, — « le soldat de la Révolution », la Révolution Française passa comme un cyclone, en balayant tout devant elle.

L'Académie Royale, qui ne demandait qu'à mourir, fut emportée dans la tourmente.

Ah ! sans doute, on pourrait discuter avec abondance sur l'utilité des Académies — et ce n'est pas ici le lieu de le faire. Il est en tout cas certain que, malgré ce qu'en pouvaient penser la Convention, ou plutôt les Conventionnels qui n'avaient sur elle, comme il peut arriver aux parlementaires de tous les temps, que des idées imprécises, l'Académie Royale n'avait pas été inutile. Mais on vivait dans un temps, on respirait une atmosphère où presque tous pensaient qu'il fallait porter la hache dans toutes les institutions de la vieille France.

« La République n'a pas besoin de savants », devait dire un peu plus tard, au défenseur de Lavoisier, le président du Tribunal Révolutionnaire, ce Coffinhal que ces paroles eussent déshonoré, si son rôle de pourvoyeur du bourreau n'y eût déjà largement suffi.

Lavoisier ! Qui donc saura jamais le drame qui dut se jouer dans le cerveau de ce grand homme, conscient de son génie, et qui venait de révéler au monde les fondements de la chimie et de la physiologie modernes ? Quelle stupeur dans son âme stoïque, quel tumulte dans ses pensées, quelle révolte dans son cœur, pendant cette heure affreuse où, dans la charrette fatale, à travers la foule démente, il s'acheminait lentement vers cette place de la Révolution, où les victimes apercevaient au loin, se dressant vers le ciel, les deux bras de la guillotine !

Que de grandeurs dans cette Histoire, mais aussi que d'atrocités!

L'Académie Royale n'était plus. Ses débris allaient se confondre

avec ceux de la Faculté et de la Société Royale de Médecine, dans cette Ecole de Santé où « s'oublièrent enfin les haines « héréditaires et où se scella, par un enseignement commun, « l'union nécessaire de la médecine et de la chirurgie « (1). Car la Révolution sut construire les institutions du monde nouveau, aussi vite qu'elle avait détruit celles du monde anéanti.

Il fallait des médecins aux armées de la République, et les Ecoles de Santé devinrent bientôt des Ecoles de Médecine, où l'on enseignait en même temps médecine et chirurgie. Les vieilles distinctions n'existaient plus, et si quelque hostilité demeurait encore dans l'âme de ceux qui avaient assisté aux luttes périmées, si de fortes divergences doctrinales subsistaient dans l'esprit de ceux qui avaient pris part aux discussions anciennes, les jeunes hommes qui allaient porter leur science et leur dévouement sur tous les champs de bataille de l'Europe ne les connaissaient plus. Leur diplôme leur donnait le pouvoir d'exercer en même temps la médecine et la chirurgie. Une sorte de renouveau se produisit dans l'enseignement, et il ne faut pas oublier que c'est de cette époque que date l'institution de l'Internat des Hôpitaux de Paris, qui s'est étendu à toutes les grandes villes de France et, depuis plus de cent ans, a vu passer dans son sein l'élite des médecins et des chirurgiens français.

La méthode chirurgicale était fixée, et nous avons vu que ce fut, en réalité, la grande œuvre de l'Académie Royale. Elle se développa peu à peu, et les guerres qui, pendant vingt-cinq ans, ensanglantèrent l'Europe, ne fournirent que trop souvent l'occasion de réaliser et de perfectionner tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à la chirurgie d'armée. Quant à la chirurgie civile, elle trouva dans Dupuytren l'homme qui comprit le mieux la nécessité d'en développer le côté purement scientifique. C'était un élève de Desault, chirurgien de haute valeur, mort en 1795,

(1) Paul Reclus. *Gaz. des Hôp.* 1906. *Loc. cit.*

qui écrivit fort peu, mais qui travailla beaucoup et qui, par son exemple, par sa valeur clinique et son enseignement, a laissé une empreinte durable sur ceux qui l'ont connu. Dupuytren travailla, lui aussi, au développement de cette méthode anatomo-clinique, créée par Morgagni au milieu du XVIII siècle, et qu'à côté de lui, un homme d'un génie profond et qui fut peut-être la plus grande et la plus pure gloire de la médecine française, Laennec, conduisit aux plus hauts sommets, en créant toute cette pathologie nouvelle du cœur et des poumons, qu'il a portée du premier coup à la perfection, et à laquelle, depuis plus d'un siècle, ses successeurs n'ont pour ainsi dire rien ajouté.

Comment se fait-il donc qu'à cette époque, au fur et à mesure que se perfectionnaient les méthodes d'observation et la connaissance des affections qui relèvent de la chirurgie, comment se fait-il qu'on ait assisté à une effrayante régression des résultats souvent admirables que donnait jusqu'alors la pratique de la chirurgie ?

Si nous en croyons Lecène, cette décadence, et même cet effondrement, furent l'œuvre de Broussais. Et je ne puis mieux faire que de laisser ici la parole au jeune maître disparu, qui a tracé d'une main véritablement vengeresse un tableau auquel je me reprocherais de changer un seul mot : « Au temps de « Dupuytren vivait une sorte de despote médical, furieux et « sanguinaire (« son service d'hôpital, disent des témoins oculaires, « ruisselait de sang »), un doctrinaire dont la violence de langage « n'avait d'égale que la pauvreté d'esprit : c'était le breton « François Broussais. Cet homme, dont l'influence fut si néfaste, « quand on regarde les faits à un siècle de distance, n'avait « absolument rien compris à l'évolution des sciences médicales « pendant le XVIIIe siècle. Il n'avait surtout pas, comme « Dupuytren et Laennec, saisi la valeur de la méthode anatomo-« clinique, ou plutôt il n'en avait aperçu que l'extérieur et la

« forme. En effet, Broussais faisait des autopsies, mais pour y « voir ce que son « système » voulait y trouver, en particulier « la fameuse endartérite généralisée, (qui n'est qu'une lésion « cadavérique banale), ou la gastro-entérite qu'il rencontrait « partout, et non pour y rencontrer des lésions viscérales « précises, correspondant à des symptômes définis et bien « observés. Avec ce scolastique, qui apportait en médecine la « brutalité des camps où il avait longtemps vécu, la pathologie « médicale devint très simple : la lésion essentielle de toutes les « maladies, c'est la gastro-entérite ; elle explique tout, depuis le « banal embarras gastrique par excès de table, jusqu'à la fièvre « typhoïde la plus grave, en passant par l'infection puerpérale... « Mais laissons ce fatras systématique dont je défie un médecin « d'aujourd'hui, si patient soit-il, de soutenir plus de cinq « minutes la lecture fastidieuse, et arrivons à la conséquence la « plus triste qui résulte de l'influence de ce terrible doctrinaire, « c'est-à-dire à la thérapeutique qu'il déduisait de cette « pathologie imaginaire et désordonnée. « La nature n'a aucun « pouvoir de guérison naturelle » : tel est un des aphorismes « de Broussais : fatale erreur que les bons médecins du passé « n'avaient jamais commise, eux qui avaient invoqué si souvent « et si heureusement la *vis medicatrix naturæ* ; par conséquent, « il faut faire « avorter la maladie » par un traitement énergique « où la diète, les sangsues et les saignées copieuses et répétées, « joueront le rôle principal. On voit d'ici les résultats de cette « furieuse thérapeutique en médecine ; mais ce n'est pas mon « sujet, et je passe. En chirurgie les conséquence de la « thérapeutique « à la Broussais » furent tout à fait désastreuses. « Il est étonnant qu'un homme de la valeur de Dupuytren se « soit laissé séduire et entraîner par les idées de Broussais; mais « le fait est malheureusement incontestable. Pour prévenir la « fièvre traumatique ou « l'inflammation locale » qui allait se

« produire après une opération, il fallait se hâter de conjurer « ces accidents, en mettant le blessé ou l'opéré à une diète « sévère, en le saignant copieusement et en plaçant, chose plus « grave encore, des pommades, du cerat et des cataplasmes « fréquemment renouvelés sur la blessure ou la plaie opératoire; « toutes ces mesures énergiques étaient destinées à combattre « l'inflammation locale ; car, pour Broussais et son école, c'était « là que se trouvait le foyer de la maladie qui allait provoquer « la fatale gastro-entérite, si on ne se hâtait de l'éteindre par un « traitement approprié... »

A vrai dire et malgré ces anathèmes justifiés, je ne pense pas que Broussais et Dupuytren soient les seuls coupables, et je suis convaincu que la modification des pansements n'a eu qu'une influence secondaire sur les désastres chirurgicaux de cette époque.

La grande cause a été la transformation du milieu hospitalier, car l'infection ne se produisait à ce degré que dans les hôpitaux. C'est parce que, sous l'influence de la nécessité des temps, ceux-ci se sont multipliés, et ont été de plus en plus envahis de malades infectés, — ne fût-ce que par les blessés innombrables des guerres de la Révolution et de l'Empire, — qu'il s'est établi des foyers de plus en plus virulents d'où l'infection ne pouvait plus sortir.

Et puis aussi, le perfectionnement même des études, cette fièvre de savoir qui s'était emparée de tous et qui a fait faire de si grands progrès à l'anatomie pathologique, la pratique de plus en plus régulière des autopsies, qui souillaient les mains d'une façon irrémédiable, car il a fallu un siècle pour en venir à la pratique aujourd'hui universelle des gants imperméables. Comme les médecins, les chirurgiens vivaient dans les salles d'autopsie, d'où il était facile de passer à la salle d'opérations. Combien d'entre nous se souviennent encore de l'invraisemblable

salle d'opérations de la clinique de la Pitié, avec sa galerie circulaire d'où les pieds des assistants envoyaient la poussière sur l'opéré et sur l'opérateur, et qui était située immédiatement au-dessus du sombre et lugubre caveau où plusieurs d'entre nous ont vu faire des autopsies, quand ils ne les ont pas faites de leurs propres mains.

Il est en outre évident que certaines des découvertes qui ont transformé la chirurgie concoururent au même résultat désastreux. Cet immense et bienfaisant miracle de l'anesthésie, un des plus beaux dont puisse s'enorgueillir la médecine, fut sans aucun doute un des principaux facteurs de cette sorte de catastrophe scientifique. En effet, cette merveilleuse suppression de la douleur, qui réalisait tout d'un coup un des rêves de l'humanité, contribua à développer dans des proportions inouïes l'activité de la chirurgie. Les opérations se multiplièrent, et les conditions dans lesquelles elles se pratiquaient alors nous permettent de tout comprendre. Les chirurgiens travaillaient dans les milieux infectés, avec des mains et des instruments souillés des germes les plus virulents, qui pullulaient dans les hôpitaux, qui se trouvaient partout, dans les salles de malades, dans les boîtes à charpie et les linges à pansements, sur les tables et sur les lits, sur tous les objets qui traînaient autrefois dans les salles d'opérations, dont beaucoup d'entre nous ont connu des exemples qui nous font frémir aujourd'hui. Nous savons pourquoi, nous comprenons comment, dans ces milieux maudits, les infections les plus graves éclataient de toutes parts et s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est que, de temps en temps, quelque opéré pût échapper à la contagion.

Les facilités nouvelles qui entouraient les opérations furent donc une des causes des conditions effrayantes qui firent de la chirurgie une besogne sinistre, et d'une telle tristesse que personne n'en voulait plus faire, et qu'à l'heure même où cette

abominable situation allait prendre fin le recrutement des chirurgiens des hôpitaux de Paris fut près de se tarir.

Et puis, en quelques années, ce fut la résurrection et la vie ! Pasteur était venu, et Lister qui l'avait compris, et pour nous, en France, Championnière qui avait compris Lister, et la phalange illustre des maîtres qui marchèrent derrière lui à la conquête d'un monde nouveau. Car ce fut un monde nouveau que cette chirurgie moderne, qui a dépassé tous les rêves et accompli tous les miracles, et qui, dans sa partie technique, est arrivée si haut, qu'il est presque permis de dire qu'elle ne peut plus que descendre... Elle descend même déjà, puisqu'elle se voit arracher, par des méthodes nouvelles, et qui n'en sont encore qu'à leur début, des affections qui semblaient devoir lui appartenir à jamais.

Et maintenant, où allons-nous ? où allons-nous ? Ah ! certes, il y a encore de beaux jours pour la Chirurgie. Mais nos successeurs reverront-ils jamais se déployer devant leurs yeux les horizons magnifiques qui, il y a quarante années, s'ouvraient devant nos espérances ? Nous avons le droit d'en douter. En chirurgie opératoire, que trouvera-t-on de nouveau ? — Ah ! les grandes entreprises d'autrefois, celles que nous avons connues et parfois tentées dans notre jeunesse, où tout semblait permis aux enthousiasmes de ceux qui venaient de contempler la fin des jours maudits, et d'assister à l'aurore des temps nouveaux, — ces grandes entreprises qui, par les espérances qu'elles permettent de concevoir, portent en elles-mêmes leur raison d'être et leur justification, — ne s'offriront plus aux tentatives des jeunes chirurgiens de demain. Toutes ont été réalisées. Elles ont donné tout ce qu'elles pouvaient donner, et ceux qui viendront après nous ne les reverront plus. La technique opératoire est fixée, à quelques détails près, et les hommes de notre génération peuvent dire qu'ils ont vécu les grands jours de la Chirurgie. Les temps sont révolus. Notre domaine se restreint chaque jour. Que

sera-ce plus tard, si quelque médecin de génie ou quelque travailleur pensif et solitaire dans le silence de son laboratoire, trouve quelque jour le remède qui nous délivrera de la malédiction du cancer ? Ce jour-là sera un grand jour pour l'humanité. Mais ce sera un jour néfaste pour la gloire de la Chirurgie, qui trouve encore dans la lutte contre le monstre, malgré ses amertumes et ses déceptions, l'occasion de ses plus beaux triomphes, et l'expression la plus haute de ce qu'il peut y avoir, dans une intervention chirurgicale, de grandeur véritable et de puissance contre la mort !

Les jeunes chirurgiens se rendent compte mieux que nous, leurs anciens, de l'importance des études de laboratoire et des indications qu'elles donnent dans la préparation des opérations, et beaucoup s'orientent déjà vers les recherches de cette nature. Ils ont raison. Nous avons épuisé les possibilités techniques de notre art. Ils n'ont, de ce côté, qu'à nous suivre. Emportés par la passion pour cette technique qui, à notre époque, était à créer, nous avons trop négligé, sans doute, l'étude approfondie des maladies que nous combattions, d'abord parce que nous étions mal préparés aux études de laboratoire, et puis aussi, pour un grand nombre, parce que nous n'avions pas de laboratoires, ou que, si nous en avions, ils étaient insuffisants, mal installés et plutôt faits pour nous détourner du travail que pour nous y encourager !

Il y a, dans ces recherches, bien des mystères à dévoiler, et que nos successeurs dévoileront un jour. Ils n'auront pas sans doute les mêmes joies que nous, qui nous sommes lancés de toute notre âme dans le champ presque inculte qui s'ouvrait devant nous. Ils en connaîtront d'autres. La joie de la recherche est profonde, — car la recherche apporte avec elle sa récompense et la découverte, quand on a le bonheur de la mettre au jour,

est la félicité la plus pure, peut-être, et la plus profonde, qu'il soit donné à l'homme de ressentir !

J'ai souvent dit que le véritable laboratoire du chirurgien était sa salle d'opérations. Je le répète encore. Mais cela était vrai pour nous. Aujourd'hui, si la salle d'opérations est et doit rester le centre principal de son activité, il faut que le chirurgien ait à côté de lui ce laboratoire, qui lui devient nécessaire, à l'heure où nous revenons, pour ainsi dire, à la médecine d'autrefois, à l'heure où nous commençons à connaître l'influence de la constitution des humeurs sur les entreprises de la chirurgie. Que, s'il ne peut y travailler lui-même, il ait à côté de lui des aides capables de l'éclairer pour le bien des malades, et d'entreprendre des recherches nouvelles pour le bien de la science et de l'humanité.

Mais il faut, pour y parvenir, — et je tiens à le dire ici, à cette tribune, en un grand jour comme celui-ci, parce qu'il faut que ces choses-là soient dites, — il faut, pour y parvenir, avoir des laboratoires dignes de ce nom, dans lesquels on puisse travailler, et travailler avec allégresse. Mais il faut aussi des travailleurs, et qui puissent vivre de leur travail.

Or, ceux qui, comme moi, et comme beaucoup de ceux qui sont ici, ont couru de tous les côtés à travers le monde, savent ce qu'il faut penser des moyens de travail que la France met à la disposition de ses savants. Et si quelques-uns d'entre eux ont fait de grandes choses, — et même les plus grandes choses qui aient jamais été faites, — ce n'est pas grâce aux laboratoires qui leur avaient été donnés, mais malgré ces laboratoires et malgré les conditions désastreuses dans lesquelles ils étaient obligés de se livrer à leurs recherches.

Et pour ne pas sortir de cette enceinte, d'Arsonval pourrait nous dire dans quelles conditions a travaillé Claude Bernard, que son laboratoire a tué. M[me] Curie pourrait nous dire dans

quelles conditions misérables elle a, elle aussi, travaillé à côté de celui dont elle porte le nom et dont elle partage la gloire. Et Roux, enfin, pourrait nous dire dans quelles conditions a travaillé Pasteur, et dans lesquelles il a lui-même fait de si belles choses, à côté du grand homme qui a changé la face de la terre et les conditions d'existence de l'humanité !

On l'a dit bien souvent, mais je tiens à le redire ici, dans ces circonstances solennelles, parce qu'on n'a pas été entendu.

Sans doute, quelques efforts ont été réalisés ; ils ne sont rien à côté de ce qu'il reste à faire. Oserai-je dire qu'il y a trois ans, les crédits des laboratoires de la Faculté de Médecine de Paris, dont tout le monde connaît la situation, indigne des hommes qui les dirigent, ont été amputés de 200.000 francs. Tel fut le cadeau de nouvel an des pouvoirs publics aux professeurs qui ont l'honneur d'appartenir à l'une des premières Facultés du monde. Je me demande comment il est possible que, dans un pays comme la France, de pareilles mesures puissent être prises, et quel en est le coupable, si toutefois l'on parvient à le retrouver dans le maquis des paperasses et l'éparpillement des responsabilité. Je m'accuse d'ailleurs, avec mes collègues, car, nous aussi, nous avons été coupables, en acceptant cette mesure devant laquelle nous aurions dû refuser publiquement de nous plier.

N'avons-nous pas vu quêter misérablement dans les rues pour les laboratoires de France ? Et ne sommes-nous pas réduits à accepter des secours qui nous viennent d'ailleurs, de ces mécènes Américains, qu'une noble émulation entraîne à distribuer des centaines de millions pour les Universités, les recherches scientifiques, et les œuvres sociales de leur grand pays et des nations de l'Europe et du monde.

Cette situation humiliante, cette sorte de mendicité collective et presque officielle, doit cesser une fois pour toutes.

Que ne ferait-on pas, je vous le demande, si l'Etat prenait

enfin conscience de la nécessité de sortir de la condition misérable où nous nous trouvons aujourd'hui, et qui, — tous ceux qui ont pu voir ce qui se passe au loin le savent aussi bien que moi, — porte à la France un préjudice incalculable dans l'esprit des autres nations ?

Qui ne sait ce qu'ont fait, aux jours tragiques de la guerre, ces hommes de laboratoire, dont quelques-uns sont devant moi. Ce sont eux qui ont vaincu la fièvre typhoïde, ce sont eux qui ont vaincu le tétanos, ce sont eux qui ont vaincu le typhus exanthématique, et la peste en Orient, et, dans une large mesure, les ravages du paludisme. Ce sont eux qui ont fait que, pendant toute la guerre, et malgré les conditions terribles de la dure vie des tranchées, il y avait aux armées moins de malades qu'il n'y en a, en temps de paix, dans les camps et dans les casernes. Un de nos collègues, qui a rempli avec honneur, pendant les jours tragiques, la lourde charge de diriger le service de santé, a pu dire que la France avait gagné la guerre avec ses blessés, guéris et retournés au front. Quel eût été le sort de la Patrie, si, à côté des médecins, les chirurgiens n'avaient pas été là pour arrêter la mort ?

Ce sont eux encore, ce sont les hommes de laboratoire, dont le plus grand peut-être nous a quittés, qui ont organisé, et même quelquefois créé de toutes pièces, avec les gaz, cette affreuse chimie des batailles !

L'action de ces hommes, de ces savants, est donc d'une importance dont nul ne peut mesurer l'étendue. Et si, malgré la volonté de paix qui remplit le cœur de tous les Français, le malheur des temps et la folie des hommes voulaient qu'il fallût mettre encore tout notre courage et toutes nos énergies au service de la Patrie, — que deviendrait la France, sans le labeur obstiné de ces hommes, qui travaillent dans l'ombre et restent inconnus,

et dont le nom devrait, comme ceux des autres vainqueurs, rayonner à travers l'histoire ?

En vérité, on demeure confondu de l'incompréhension qui règne encore en France, dans certaines hautes sphères, sur la nécessité de doter comme elles doivent l'être les institutions scientifiques, — aussi bien dans leur construction, leur aménagement, leurs installations, leurs possibilités de recherches et de travail, que dans les facilités de la vie accordées à ceux qui consacrent leurs temps, leur talent, et parfois leur génie à ces travaux difficiles. Car il faut des hommes, il faut des chercheurs, il faut des laborieux et des passionnés, pour ces études et pour ces découvertes. Et comment les trouvera-t-on, si on ne leur donne pas de quoi vivre sans le souci du lendemain ?

Ah ! sans doute, il faut de l'argent ! Je le sais. Il en faut même beaucoup. Je le sais encore.

On engage des milliards dans des lois discutables, et que beaucoup jugent nuisibles, où la servitude électorale a peut-être plus d'influence que le souci du bien du public. On vote des millions et des millions et des centaines de millions pour soulager les victimes des catastrophes. On a raison! Mais quelle catastrophe plus terrible, si nous devions revoir les mauvais jours, que le martyre de la France? On dépense huit cents millions pour lancer à travers les mers un cuirassé qu'un instant peut anéantir, mais qui pourrait aussi, — on a failli le voir aux Dardanelles, — changer le cours de l'Histoire, si l'étincelle venait à l'heure fatidique illuminer l'âme du chef. On a raison ! Mais qui pourrait penser que l'action des savants de France ne pèse pas plus qu'un bateau dans la balance du Destin !

Alors ! Alors ! comment ne comprend-on pas ? Comment ne voit-on pas, avec la clarté de l'évidence, qu'il est nécessaire pour la grandeur de la Patrie, pour sa sécurité et peut-être pour son salut, de donner aux laboratoires de France les ressources dont

ils ont besoin ? C'est pourquoi nous avons le droit de penser, et le devoir de dire que ceux qui ont la charge des destinées de la Patrie doivent à leur raison, doivent à leur conscience, doivent à leur pays, d'écouter enfin la plainte douloureuse qui, depuis trop longtemps, monte des laboratoires de France, et qui ne cessera de se faire entendre que lorsqu'on aura donné à ceux qui y passent leur vie les moyens d'y travailler avec fruit et d'y vivre avec joie, sans le souci de l'heure présente, et avec confiance dans l'avenir !

Nous voilà loin de l'Académie Royale de Chirurgie. C'est cependant elle qui nous a conduits jusqu'ici. Et ce serait un service de plus qu'elle aurait rendu à la Science, si cette commémoration pouvait convaincre ceux qui ont la faculté d'entreprendre et le pouvoir de réaliser, de la nécessité de nous délivrer enfin d'une situation humiliante, dangereuse, et qui peut devenir fatale, — ce serait un bienfait de plus pour la Science, que nous servons tous, et pour la Patrie, que nous voudrions pouvoir mieux servir !

7 octobre 1931.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

JULES BŒCKEL

Malgré la tristesse et les amertumes de la vieillesse, c'est parfois un bonheur que de ne pas mourir trop jeune! Si Bœckel était parti quelques années plus tôt, il n'eût pas connu les grands jours qui ont transfiguré les dernières années de sa vie.

Pendant un demi-siècle, il a attendu l'heure de la délivrance, avec une patience, avec une énergie, avec un courage qui ne se sont jamais démentis, et quand elle est enfin venue, il a eu la joie sans pareille de voir autour de lui, dans Strasbourg reconquise, ses collègues, les Chirurgiens de France, unis dans un fervent hommage de respect et d'admiration pour sa fermeté d'âme et son haut caractère.

La guerre de 1870 l'avait trouvé faisant son devoir de soldat. Mais la lutte qu'il soutint alors, pendant ces quelques mois, ne fut rien auprès de celle qu'il entreprit ensuite, quand il résolut de rester dans sa patrie perdue, comme l'indomptable personnification de la Chirurgie Française.

Car c'est là ce qui fit sa véritable grandeur. Avec son oncle Ernest Bœckel, qui, fut, lui aussi, un chirurgien de haute valeur, qui, lui aussi, fut un jour président de notre Congrès, il livra le bon combat. Et puis, il y a déjà longtemps, il resta seul sur la brèche, à la tête du bataillon sacré qui vécut dans le culte de la chirurgie française et qui sut en maintenir l'esprit et la tradition.

Il venait souvent au milieu de nous. Il était de tous nos Congrès, et il n'est pas un d'entre nous qui n'éprouvât du respect et de l'affection pour cet homme dont la face amaigrie était en même temps si bienveillante et si mélancolique, et qui, dans un corps frêle, renfermait une âme héroïque.

Au premier souffle de l'orage, il reprit l'uniforme qu'il avait conservé pendant cinquante années pour l'heure de la réparation.

Il vint modestement prendre sa place au chevet des blessés, dans un rang qui n'était digne ni de son âge, ni de son talent. Poursuivi, condamné par les autorités allemandes, qui tenaient encore la terre d'Alsace sans en posséder l'âme, il connut l'ivresse de la rentrée triomphale dans la ville régénérée, et comme il le disait à Tuffier, en se jetant dans ses bras, il connut la fierté de montrer « son vieux pantalon rouge » à quelques-uns de ceux qui, pendant tant d'années, avaient insulté sa douleur.

Peut-être a-t-il, comme nous tous, songé avec quelque amertume à cet avenir incertain qui ne sera sans doute pas celui qu'avait droit d'espérer la France aux jours de la Victoire. Mais il est mort au bord du Rhin redevenu français. Jamais, sans doute, quand il était encore dans la force de l'âge, il n'a demandé au destin de plus haute faveur.

Et nous, chirurgiens français, à cette heure suprême, saluons avec respect ce chirurgien d'Alsace, qui a, pendant cinquante années d'épreuves, entretenu sur l'autel de notre art le feu sacré qui ne doit pas s'éteindre, et que nos pensées reconnaissantes accompagnent la mémoire de cet homme, qui mit au-dessus de tout l'amour persévérant de la patrie, perdue dans le désastre et retrouvée dans la victoire.

Presse Médicale (1), 30 avril 1927.

---

(1) Toutes ces notices ont paru dans la *Presse Médicale*.

EDOUARD KIRMISSON

(1848-1927)

Le dernier des quatre agrégés vient de s'en aller à son tour. Plus heureux que ses camarades, ou tout au moins que deux d'entre eux, il a rempli sa destinée, trop vite brisée par la mort, chez Bouilly, qui se vit stoïquement tomber en pleine force, chez Reclus, qui nous a quittés à l'heure même où s'embrasait le monde. Et voici dix ans que Peyrot a retrouvé ses deux amis.

C'est la collaboration de Kirmisson au *Manuel des quatre agrégés,* dont s'est nourrie toute une génération d'étudiants, qui avait, lorsqu'il était jeune encore, répandu dans le monde entier, parmi ceux qui viennent chercher dans la clarté des livres français la substance de leur savoir, le nom qui s'éteint aujourd'hui.

Il s'était retiré dans un coin perdu de Bretagne. Mais il revenait quelquefois, et nous l'avions revu à l'inauguration du monument de Farabeuf, fidèle au souvenir du maître disparu. Et aussi, il y a quelques mois, quand il était venu chercher des soins qui n'ont pu changer le destin.

Kirmisson avait beaucoup d'affection pour moi, et je la lui rendais de tout cœur. Je n'avais jamais été son élève. Mais les heureux hasards du Congrès de Madrid, en 1903, nous avaient rapprochés. Il nous avaient conduits tous les deux à Séville, dans les jardins de l'Alcazar, où je le vois encore, levant les bras au

ciel, quand nous nous rencontrâmes au détour d'une allée. Et puis nous avions tous les deux, de la rive opposée du Tage, contemplé l'âpre, majestueuse et terrible Tolède, sur son roc de granit, brûlé par le soleil ou glacé par les vents d'hiver ! C'est là que je l'ai bien connu, et c'est là que je l'ai aimé. Il avait une âme ingénue et des admirations d'enfant, un bon rire éclatant, un cœur généreux et sincère. C'est ainsi que me fut révélé un Kirmisson tout à fait ignoré de ceux qui ne savaient de lui que ses emportements subits et ses colères passagères. Et ceux qui n'avaient vu que ses coups de boutoir et n'avaient entendu que ses imprécations ne pouvaient soupçonner tout ce qu'il y avait de simple et même de candide dans cette âme passionnée, de discret et de délicat dans cette enveloppe un peu rude.

Il s'était consacré de bonne heure à la chirurgie des enfants. Sa grande puissance de travail, sa haute culture scientifique lui avaient permis de connaître ce qui s'élaborait dans ce vaste domaine, au moment même où les méthodes modernes commençaient à le transformer. Si bien que, lorsqu'il fut question de créer à Paris une chaire de Clinique chirurgicale infantile, c'est à lui qu'elle échut tout naturellement. Lannelongue portait un nom éblouissant, mais il n'était pas homme à reprendre un service actif, et ce fut son honneur de s'effacer devant un chirurgien plus jeune, et qui, s'il ne possédait pas ses titres souverains, était en tout cas plus capable d'assurer la charge difficile de moderniser un enseignement qui en avait besoin.

C'est la tâche que Kirmisson s'imposa pendant de longues années. Mais il eut toujours une prédilection évidente pour l'orthopédie. Son impatience naturelle et son caractère bouillant s'accommodaient mal de la plupart des interventions délicates qui sont la substance quotidienne de la chirurgie des enfants. En revanche il possédait à un haut degré le don de l'enseignement.

Sa parole était claire, et il savait exprimer avec une merveilleuse précision une pensée nourrie d'une longue expérience.

Son autorité s'était étendue, et le respect qu'inspiraient à tous la droiture de son caractère et sa haute probité morale l'avait conduit, avant la guerre, à la présidence du Congrès de Chirurgie, honneur dont il était digne, et qui, je le sais, avait profondément touché son cœur.

Et puis, la guerre vint. Comme tous ceux que leur âge éloignait des champs de bataille, il fit de son mieux pour travailler à l'œuvre commune d'où sortit la Victoire.

Il connut ces grands jours que nous ne verrons plus ! Mais l'heure de la retraite avait déjà sonné. C'est alors qu'il pensa qu'aux jours du crépuscule, il est doux d'aller retrouver les lieux où l'on a vu le jour. Il retourna dans sa Bretagne bien-aimée, au pays des landes sauvages et de la mer aux flots mouvants. Et c'est là qu'il vient de s'éteindre et qu'il repose pour toujours dans la paix qui nous attend tous et que rien ne troublera plus.

27 octobre 1927.

LE MEDECIN INSPECTEUR GENERAL JACOB

C'était un de ces jeunes chefs qui avaient fait la guerre et qui, si nous devions revoir les mauvais jours, eût été là, au premier rang.

Jacob débuta par un coup de maître ! Et lorsque nous vîmes paraître l'*Anatomie topographique* de Testut, qui l'avais pris pour collaborateur, nous nous demandâmes quel était ce jeune chirurgien militaire qui nous apportait un si haut témoignage de sa valeur scientifique. Et puis, quelque temps après, apparut parmi nous cet homme, je dirais presque ce jeune homme, simple, modeste, presque timide. Je le voyais de temps en temps dans mon service. Le Val-de-Grâce est tout près de Cochin. Il venait quelquefois, avec Rouvillois, avec Tanton, dont nous avons pleuré la perte au lendemain de la victoire. J'étais ému, j'étais touché de voir ces hommes, de voir ces jeunes maîtres venir si simplement s'instruire et chercher des enseignements.

J'assistai avec joie à son ascension progressive, qui fut en même temps rapide et méritée.

Pendant la guerre, il fut de ceux qui accomplirent silencieusement les plus hauts devoirs. Nous l'avions accueilli à bras ouverts à la Société de Chirurgie, où tous l'avaient en haute estime et en véritable affection.

Clinicien excellent, opérateur de haute valeur, homme de cœur, de droiture et de bonté, il avait été appelé à la direction

du Val-de-Grâce. Et puis, un jour, il m'apprit qu'il était nommé à cette armée du Rhin, qui remplit aux marches de l'Est, pour le prestige de la France, une mission plus difficile, peut-être, que celles des armées vivant dans les batailles.

Je ne l'ai pas revu. La maladie l'a terrassé, trop tôt pour lui, trop tôt pour nous, trop tôt pour le bien de l'armée française.

La mort lui a été cruelle. Il ne la méritait pas. Il l'a vue venir d'un cœur ferme. Mais sa mémoire vivra parmi nous comme celle d'un homme qui a bien rempli son devoir.

9 juin 1928.

PIERRE MASSON

(1865-1928)

Le Comité de *La Presse Médicale* est en deuil. Il a perdu son chef et son animateur. Nous ne reverrons plus, à notre tête, cet homme si vivant, avec sa haute taille, son visage énergique, sa voix dominatrice, qui venait s'asseoir au milieu de nous, et qui était l'âme de ce journal, qu'il avait pris en mains dans des temps difficiles.

Car il avait tout ce qu'il faut pour mener les grandes affaires. C'était un de ces chefs aux vues larges et claires, capables des longues réflexions, comme des décisions rapides, qui ne se laissent intimider par aucune épreuve et dont les obstacles accumulés semblent au contraire stimuler le courage et redoubler l'énergie.

La mort de son père, comme lui trop tôt disparu, l'avait conduit tout jeune dans un poste où il sut rapidement donner sa mesure. Son esprit précis, son bon sens, son jugement, sa puissance de travail, sa volonté tenace, montrèrent bien vite à ceux qui le connaissaient que la place à laquelle l'avaient élevé des événements inattendus était celle qui lui était due.

Voilà quelque vingt ans que nous pouvions apprécier, aux séances de notre Comité, ces qualités, que je ne lui attribue que parce que j'ai pu me rendre compte par moi-même qu'il les possédait pleinement.

Il n'est aucun de nous qui n'écoutât les conseils de son expérience, et ne se remît à lui avec la confiance qu'il inspirait, et qu'il méritait d'inspirer.

C'est surtout aux temps héroïques, à ces temps troublés de la guerre, que nous avons pu nous rendre compte de sa haute valeur.

Les calamités publiques l'affectaient profondément, et quand aux jours d'angoisse de 1918, le canon tonnait aux portes de Paris, et que souvent, le soir, le ciel noir de la grande ville était sillonné par les engins de mort, d'incendie et de destruction, il se demandait avec angoisse si quelque hasard malheureux ne viendrait pas anéantir en quelques instants ce qui avait été l'œuvre de toute sa vie. C'est alors peut-être qu'il nous donna le plus de preuves de sa fermeté d'âme, de son énergie morale, de sa résolution à faire front à toutes les catastrophes, si elles venaient à se réaliser. Et quand tout danger eut disparu, quand le calme fut revenu dans les cœurs et dans les esprits, et que nous vîmes tout à coup apparaître les difficultés grandissantes de la crise économique qui suivit les bouleversements de la guerre, il y fit face avec un esprit lucide et le clair sentiment des décisions qu'il fallait prendre pour triompher des difficultés qui nous assaillaient de toutes parts.

Pour moi, c'est dans ces circonstances presque tragiques qu'il a vraiment donné toute sa mesure.

Il avait suivi la trace de son père. Il sut développer et agrandir encore l'héritage magnifique qu'il en avait reçu.

Sa maison a largement contribué au développement des sciences médicales depuis un demi-siècle. En dehors des grandes publications scientifiques qu'elle a menées à bien, elle assurait la publication d'une foule de Bulletins périodiques, à commencer par ceux de l'Académie de Médecine et de la Société de Chirurgie, sans parler de cette admirable « Nature », si intéressante et si merveilleusement variée.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'influence des grandes maisons d'éditions dans la diffusion extraordinaire des sciences médicales à laquelle nous assistons aujourd'hui. Que ferions-nous si nous ne trouvions, à côté de nous, des hommes comme celui-ci, capables de recueillir nos travaux et nos pensées, et d'assumer la lourde tâche de les répandre à travers le monde ?

Je suis d'ailleurs certain que, dans les nouvelles mains auxquelles la destinée vient de la confier, la maison qui lui survit continuera à être à la hauteur de ce grand devoir.

Pierre Masson avait conscience de la grandeur de cette tâche. Très averti lui-même des choses de la médecine, par le commerce quotidien qu'il entretenait avec nous tous, il a, dans cet ordre d'idées, rendu de grands services à la science. Celle-ci n'oubliera pas le nom de ce bon serviteur, qui a vaillamment contribué à répandre jusqu'aux extrémités de la Terre l'influence de la pensée nationale et la gloire de la médecine française.

27 octobre 1928.

FERNAND WIDAL

(1862-1929)

Après Pierre Masson, après Letulle, voici *La Presse Médicale* frappée au cœur. Celui qui, parmi nous, portait le plus grand nom de la Médecine contemporaine, Fernand Widal, vient de disparaître en quelques jours ! Ses amis et ses élèves, qui se relayaient au chevet d'un maître bien-aimé, savaient seuls que tout espoir était perdu — et qu'il ne fallait plus attendre de la destinée que la douceur de l'invincible mort, qu'il méritait et qu'il a eue.

Et voilà que s'est endormi pour toujours le cerveau magnifique qui, depuis cinquante ans peut-être, eut sur les mystères de la médecine les vues les plus lumineuses et les clartés les plus profondes.

D'autres que moi, — qui en sont plus dignes, — ici même jugeront son œuvre. Mais j'ai pu, cependant, mesurer ses coups d'aile et, comme tous ceux qui ont assisté à l'ascension de ce grand esprit, admirer la hauteur de ses conceptions et cette claire intelligence qui lançait parfois des éclairs et parvenait à ces sommets qui touchent à la divination. Car ce n'est pas par le travail seul qu'on s'élève aussi haut. Il faut quelque chose de plus, il faut l'étincelle sacrée, et le travail qui vient ensuite ne fait que mettre au point ce que le génie a conçu. Mais la vraie grandeur

du savant se mesure à l'humilité de soumettre au contrôle de l'expérience les conceptions de son esprit et de permettre à tous d'en constater la vérité.

Capable de ces illuminations soudaines, Widal n'était pas de ceux qui ne peuvent s'astreindre aux réalisations pratiques. Il y avait en lui comme une sorte d'intuition qui, dans ce monde inconnu des phénomènes qui président dans le corps humain au merveilleux équilibre de la santé et aux troubles de la maladie, l'attirait vers des recherches susceptibles d'applications immédiates, alors que des esprits moins lumineux fussent restés perdus dans les hautes régions de la doctrine et de la stérile abstraction.

C'est ainsi que ses études et ses découvertes sur la fièvre typhoïde et son vaccin, sur le séro-diagnostic, sur la cytologie, sur la rétention des chlorures, sur l'azotémie, sur le choc hémoclasique, ont été l'origine de toute une pathologie et de toute une thérapeutique nouvelles, dont le temps et l'expérience ne font que confirmer la valeur.

Mais il ne faut pas croire que Widal fut un de ces savants qui vivent repliés sur eux-mêmes et demeurent comme enfermés dans le vaste domaine de leur pensée.

Voilà quarante années que j'ai appris à le connaître, car nous étions ensemble, en 1888, dans cette salle de garde de l'hôpital Cochin, où il était venu passer son année de médaille d'or, en même temps qu'Albarran, depuis si longtemps disparu, mais qui se survit par ses œuvres, comme Widal se survivra.

Et je le vois encore, tel qu'il était resté jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à l'année dernière, où sa santé défaillante lui réserva des épreuves courageusement supportées. Je le revois avec ses noirs cheveux toujours taillés en brosse, avec son large front, son œil plein de clarté, ses lèvres un peu fortes, sa moustache fine et que l'âge avait respectée, ses mains délicates et comme vouées au travail du laboratoire. J'entends toujours sa voix au timbre un

peu métallique, sa parole précise et cette sobre éloquence qui lui permettait, dans ses grandes leçons magistrales et, plus encore peut-être, dans ses conférences spontanées au lit du malade, d'analyser les symptômes les plus obscurs et d'élever ses auditeurs jusqu'à la compréhension de ses conceptions les plus hardies.

Je l'ai suivi dans sa noble carrière dont je n'entreprendrai pas d'énumérer les étapes. Mais à mesure que ses travaux et ses découvertes jetaient aux quatre coins du monde la gloire de son nom, à mesure qu'il montait plus haut dans cette hiérarchie scientifique et sociale, qu'il n'affectait point de mépriser, mais dont il accueillait, au contraire, les manifestations sans fausse modestie, il restait toujours le même, toujours simple, toujours cordial vis-à-vis de ses vieux camarades, bienveillant à tous, jusqu'au plus humble des confrères qui l'appelait auprès d'un de ses malades, soignant les petits et les grands, exempt de toute vanité et même de cet orgueil légitime qu'il avait le droit d'éprouver, car il ne pouvait ignorer quelle part il avait prise à la gloire de la Médecine française et à sa diffusion dans le monde.

Il était bon, d'une indulgente et généreuse bonté qui s'étendait à tous, mais qu'il savait concentrer sur sa famille intellectuelle, sur ses élèves qu'il aimait et qui lui rendaient en respect, en fidélité et jusque dans la ferveur d'un véritable culte, l'affection qu'il avait pour eux.

Instruit de toutes choses, il aimait avant tout l'Histoire, roman vécu plus beau que les plus beaux, plus grand que les plus grands, et il se passionna toujours pour le plus grand et le plus beau de tous, le roman de Napoléon ! Mais il aimait aussi les douceurs de la vie et les beautés de l'art et les splendeurs de la nature. A chaque instant il s'en allait vers le soleil, vers ce soleil méditerranéen que ses yeux de petit enfant avaient, pour la première fois, vu resplendir sur la France africaine, où son père était médecin, dans cette armée de l'Algérie qui s'entraînait encore, peu

de temps après la conquête, pour des devoirs plus redoutables. Il aimait aussi les voyages aux pays lointains, et il était de ceux qui ont été soutenir jusqu'aux extrémités de la terre le prestige du nom français.

Et c'est pourquoi sa mort sera ressentie loin de France, ainsi qu'un deuil pour la Médecine universelle, qui peut-être voit avec lui disparaître son plus grand nom.

Les malades du monde entier avaient recours à ses conseils, et je ne pense pas que, depuis Charcot, plus resplendissante auréole ait entouré le nom d'un de ces grands consultants, dont un seul mot suffit à ramener l'espoir aux cœurs désespérés. Mais ce prestige immense ne lui enlevait ni sa bonhomie souriante, ni son souci constant de ne laisser derrière lui, même après l'arrêt du destin, que l'espérance qui soutient ou la parole qui console.

Il semblait quelquefois se préoccuper peu de l'examen minutieux du malade, et il ne s'attardait guère à discuter sur quelque finesse d'auscultation ou l'interprétation d'un signe fugitif. C'est par ses grands côtés qu'il s'attaquait à la clinique.

Si le grand médecin est l'homme qui se penche sur un corps douloureux pour lui arracher ses secrets et pour y ramener l'espérance et la vie, Widal, qui voyait plus haut et plus loin que le cas particulier qui lui était soumis, et qui cherchait les grandes lois cachées sous l'obscurité des symptômes, Widal ne fut peut-être pas, à proprement parler, un grand médecin, ce fut une sorte de voyant, de créateur inspiré, un grand homme de laboratoire et peut-être même, tout simplement, un grand homme.

Et moi, qui le connaissais depuis si longtemps, moi son ami de quarante ans, je viens de le voir étendu dans la sérénité de la mort, et j'ai contemplé longuement ce front sous lequel la flamme de la vie a fait jaillir de si hautes pensées et qu'environne maintenant le règne éternel du silence.

19 janvier 1929.

JACQUES REVERDIN

(1842-1929)

Les uns après les autres, au hasard des années qui passent, nous voyons partir, un à un, les maîtres de notre jeunesse.

Jacques Reverdin vient de mourir.

Il était né, il avait vécu dans l'atmosphère de la France. Car, au débouché de son lac, où Genève entre comme un coin, avec les terres qui l'entourent, dans cette vallée magnifique qui va porter jusqu'au cœur de la France les eaux bondissantes du Rhône, les hasards de l'histoire ont pu seuls détacher Genève de la vieille terre gauloise.

C'est pourquoi cet illustre fils de la Suisse Romande, en servant son pays, a servi la science française comme le meilleur des Français.

Et c'était vraiment un des nôtres, quand il assistait, autrefois, à tous nos Congrès annuels, avec son cousin qui était, lui aussi, un chirurgien de haute valeur, avec cet Auguste Reverdin dont la verve incomparable et l'intarissable gaîté contrastaient singulièrement avec la réserve de Jacques, qu'une précoce surdité avait quelque peu retranché des joies verbales de ce monde.

Il avait été interne des hôpitaux de Paris, de cette promotion de 1865 où les noms de Dieulafoy et de Lépine ouvrent la liste,

et où son nom est inscrit immédiatement à côté de celui de Lucas-Championnière.

En 1869, il avait la médaille d'or. Et ce fut un lien de plus qui nous l'attacha davantage.

Et puis ce fut la guerre de 1870. Il servit dans les ambulances, comme son neveu, le fils d'Auguste, notre ami, qui porte dignement son beau nom, a servi dans nos hôpitaux pendant la Grande Guerre, perpétuant ainsi, dans cette noble famille, la tradition du dévouement à cette seconde patrie, la France.

En 1902, les chirurgiens français l'avaient appelé à la présidence de leur Congrès, comme ils le firent plus tard pour Depage, en témoignage de leur fraternelle affection.

Après la guerre, Jacques Reverdin revint à Genève, où s'écoula toute sa vie scientifique et chirurgicale. Mais elle ne s'écoula pas comme celle de tant d'entre nous, sans laisser d'autre trace que celle du bien qu'ils ont fait et dont tout souvenir disparaît avec le dernier des malades qui leur doivent la vie.

Il laisse, en effet, des œuvres durables, dont une eut une grande influence sur la thérapeutique chirurgicale et organo-thérapique et sur l'étude encore obscure des fonctions endocriniennes. Car c'est lui qui, dans ce centre chirurgical de Genève, où affluaient en masse tous les goitreux des montagnes voisines, aux premiers temps de la chirurgie régénérée, s'aperçut le premier de l'influence de l'extirpation complète du corps thyroïde sur la nutrition générale. C'est là un titre de gloire qui suffirait à sauver son nom de l'oubli. Mais il en est un autre, celui qui fait qu'il n'est peut-être pas de jour où son nom ne soit prononcé dans la plupart de nos salles d'opération. C'est cette merveilleuse aiguille de Reverdin, transformée de mille façons, qui, depuis cinquante ans, est devenue un des instruments indispensables à la bonne exécution de nos opérations et de nos sutures, et qui, cependant, reste encore

inconnue de la plupart des chirurgiens qui n'ont pas puisé leur éducation technique aux sources limpides de la chirurgie latine.

Il n'en faut pas davantage pour rendre immortel le nom de cet homme, qui vient de s'éteindre à 86 ans, au terme d'une longue vie bienfaisante et qu'il a pu quitter avec la certitude d'avoir passé sur cette terre en laissant après lui une œuvre qui lui survivra, pour le soulagement des misères humaines.

26 janvier 1929.

LE MEDECIN INSPECTEUR GENERAL DELORME

(1847-1929)

Avec cet homme, aux larges épaules, à la haute taille, au front têtu, à la voix dominatrice, et sur lequel les années semblaient n'avoir aucune prise, disparaît celui qui, depuis que s'est éteint le vieillard qui portait le grand nom de Larrey, et que nous avons vu parmi nous comme son image vivante, fut, sans doute, la plus haute figure de la chirurgie militaire.

C'était un esprit hardi que ne semblait effrayer aucune entreprise opératoire, et l'on sait qu'à une époque déjà lointaine, il ne reculait pas devant l'ouverture large de la poitrine pour aller pratiquer cette décortication pulmonaire, qui n'est à la portée que de ceux qui sentent brûler en eux-mêmes ce feu sacré qui donne le courage de regarder en face les angoisses de la chirurgie.

Peut-être même eût-on pu lui reprocher, dans l'acte opératoire, une certaine brutalité qui n'est plus, comme elle l'était autrefois, une des vertus nécessaires du chirurgien. Mais, s'il en était ainsi, il n'en fallait sans doute accuser que l'énergie d'un caractère qui poussa peut-être un peu trop loin le culte de la hiérarchie et le fétichisme de l'uniforme.

J'ai été, je l'avoue, parmi ceux qui souriaient autrefois quelque peu de cette tendance d'esprit. Mais quand je vois, comme

aujourd'hui, à quels abîmes risque de nous entraîner la tendance contraire, quand je vois s'effriter, de jour en jour, et disparaître peu à peu tout ce qui, dans les mœurs, dans l'esprit public et même dans la loi, constitue l'armature d'une nation et le fondement de la discipline sociale, je me demande si l'esprit d'autorité, même poussé à l'excès, ne vaut pas mieux que toutes les défaillances qui nous entraînent de jour en jour vers une anarchie sans remède.

Quoi qu'il en soit, nous devons prendre Delorme tel qu'il était, et si l'on peut, en quelque mesure, regretter la rudesse d'un caractère trop entier, nul n'a le droit de contester son esprit de justice et son courage devant les responsabilités les plus redoutables.

C'était un travailleur infatigable. Il a beaucoup écrit, et son *Traité de chirurgie de guerre,* qui date de près de quarante ans, fut en son temps un ouvrage de haute valeur.

Pendant longtemps, il fut un des maîtres de cette grande école du Val-de-Grâce qui conserve avec honneur et transmet de génération en génération les hautes traditions de la médecine et de la chirurgie militaires.

Quand éclata la guerre, il venait justement d'atteindre la retraite. Il reprit un service actif et crut de son devoir de publier des instructions qui recommandaient, comme règle générale, l'abstention opératoire, chez les blessés que l'on pensait devoir être nombreux, sans se douter, hélas ! des chiffres qu'ils devaient atteindre.

On le lui a beaucoup reproché. Il n'avait pas prévu les blessures par éclats d'obus, ni l'importance qu'elles devaient prendre dès les premiers jours des batailles et plus encore par la suite, quand s'établit la guerre des tranchées.

Mais qui donc les avait prévues mieux que lui ? L'expérience lui ouvrit les yeux et de nouvelles instructions vinrent corriger son erreur. Et bien rares sont ceux qui, pour découvrir la vérité,

peuvent se passer de ce que leur enseigne leur expérience personnelle !

Gosset et Rouvillois, dans les beaux discours qu'ils ont prononcés devant son cercueil, drapé des couleurs de la France, se sont rencontrés pour nous dire que la destinée ne l'avait pas favorisé, en le jetant trop jeune dans la guerre de 1870, et trop âgé dans celle de 1914. Nul doute que si les événements l'eussent mis à même d'observer à temps les blessures des guerres modernes, un homme comme lui en eût tiré un grand enseignement et l'aurait fait connaître à tous. Il faut regretter que quelque mission opportune ne lui ait pas permis de voir, en 1905, les blessés de la Mandchourie ou, en 1912, ceux de la guerre des Balkans !

C'était un rude et solide Lorrain, et je ne puis me souvenir sans émotion du discours qu'il nous fit un jour, en 1912, au banquet du Congrès de Chirurgie dont il était le président. Il était né à Lunéville. Sa jeunesse s'était écoulée en pleine France, et voici que sa ville natale se trouvait maintenant tout au bout des marches de l'Est, à quelques pas de la frontière, au delà de laquelle il entendait déjà frémir le bruit des armes et où son âme devinait l'approche de la catastrophe. Ah ! j'entends encore sa voix, cette voix quelque peu amère que l'émotion faisait trembler, et je ressens toujours l'angoisse qui nous étreignit tous, lorsqu'il évoqua devant nous les journées que nous allions vivre.

Je le connaissais depuis bien longtemps, depuis qu'il était, un jour, venu, à l'époque où je m'intéressais, comme lui, aux grandes entreprises chirurgicales, assister à une extirpation de l'œsophage thoracique. Cette opération l'avait vivement intéressé, et c'est ainsi que, depuis lors, je le voyais de temps en temps dans mon service.

A l'Académie, il venait parfois me montrer des dessins charmants et les portraits de ses collègues qu'il croquait avec un talent véritable.

Il y a quelques jours à peine, le jour même où il fit de sa voix toujours éclatante une importante communication, qui devait être la dernière, sur la disparition de la fièvre typhoïde à Lunéville, il s'était arrêté près de moi, pour me parler des châteaux merveilleux de la vallée de la Dordogne.

Et voilà que la mort l'a pris, alors qu'il paraissait encore taillé pour de longues années. Avec lui disparaît quelqu'un qui, s'il se fit peut-être de ses hautes fonctions et de la meilleure manière de les remplir une conception d'un autre âge, s'en acquitta avec honneur et, tout de même, fut un homme !

16 février 1929.

TH. TUFFIER

(1857-1929)

Je viens de le revoir pour la dernière fois, et le calme du grand repos n'a fait qu'accuser plus encore la puissance de ce visage, dont le profil dominateur évoquait devant nous l'aigle des hautes cimes ! Et voilà ce qui reste de tant de vie largement dépensée, de tant de travail et de tant d'énergie : l'immobilité sans réveil, mais aussi cette renommée légitime qui vient battre des ailes autour de son tombeau.

La mort, qui met en deuil la chirurgie française, vient de l'abattre brusquement. Mais ce n'est pas en France seulement que ce deuil sera ressenti, c'est partout dans le monde où vit un chirurgien travaillant à la fois de ses mains et de son cerveau. Car le nom de Tuffier était universel. Partout, à l'étranger, son prestige était immense, et il était ici parmi les quelques hommes auxquels les chirurgiens de tous les pays viennent, comme en une sorte de pèlerinage sacré, demander de grandes leçons.

Pour moi, c'est avec une tristesse profonde que je vois partir cet ami, ce maître de toujours, auquel je m'étais attaché depuis bientôt un demi-siècle. Car je l'avais connu, car je l'avais suivi dans son ascension magnifique, depuis que je le vis pour la première fois, alors qu'il était prosecteur au pavillon de dissection où m'avait conduit le hasard. Et je le vois encore, tel qu'il était

resté jusqu'à ces derniers temps, mince, élancé, la tête droite, avec sa voix vibrante, sa parole précise, et son visage osseux respirant l'énergie. Il faisait quelquefois l'honneur de demander à l'humble étudiant que j'étais de disséquer la pièce anatomique qui devait servir à sa démonstration, et j'éprouvais quelque fierté de ce témoignage de sa confiance.

Plus tard, j'allais souvent assister à ses opérations. Sa maîtrise m'a ouvert les yeux sur certains secrets de la chirurgie, et c'est en lui voyant faire, un matin, une simple néphropexie que j'eus la révélation subite des grands principes directeurs de la chirurgie rénale.

Et puis, un jour, au concours pour les hôpitaux, où je n'avais pour m'appuyer aucun de ces maîtres qui, dans ces épreuves moyennes si difficiles à apprécier, sont tout naturellement portés à donner la préférence à ceux des concurrents dont ils connaissent le travail et la personnalité, il me soutint de ses encouragements et de son influence, et c'est à lui, en grande partie, que je dois d'avoir pu franchir cette étape capitale de notre vie de chirurgiens.

Je lui en suis resté toujours reconnaissant, et comme je suis de ceux qui pensent que la reconnaissance ne se prescrit pas, j'ai toujours saisi l'occasion, lorsqu'elle s'est présentée, de dire de cet homme, de ce grand chirurgien, tout le bien que j'en pense, et de le défendre contre des attaques dont je n'ai jamais connu, ni voulu connaître, les raisons obscures, n'étant pas de ceux qui se plaisent à aller chercher la poussière dans la crinière du lion !

Tuffier s'était adonné avec une sorte de passion à toutes les grandes batailles de la chirurgie. Il n'a jamais reculé devant les difficultés de notre art. Bien plus, il semblait attiré par les émotions et par les angoisses des grandes opérations, et son esprit, passionné pour toutes les magnificences de l'art, savait démêler, dans les plus hautes entreprises de la chirurgie, tout ce qu'elles peuvent comporter de véritable beauté.

Partout, il était à l'avant-garde. Il y a bien longtemps, dans le laboratoire de Dastre, il fut des premiers à s'occuper de chirurgie expérimentale. Il a été un des pionniers de la chirurgie rénale, de l'intervention opératoire dans les fractures, un des précurseurs de la chirurgie du poumon et quand il s'attaquait directement à la tuberculose du sommet, ceux qui à cette époque déjà si lointaine, blâmaient sa témérité, ne se doutaient pas de la place que tiendrait un jour la chirurgie sanglante dans la thérapeutique de la tuberculose pulmonaire.

Il avait, en en même temps que l'amour de l'étude expérimentale et de la réalisation pratique, l'inlassable curiosité des résultats opératoires et thérapeutiques. Ah ! sans doute, il est facile de critiquer ceux qui, comme lui, poussent très loin cette hardiesse de l'esprit et ce courage de l'action, d'où sortent peu à peu les progrès qui ont transformé la chirurgie et lui ont donné toute sa grandeur. Mais où en serait-elle aujourd'hui si elle n'avait été exercée que par ceux qui suivent toujours les chemins battus et ne font que répéter ce qu'ils ont vu faire, sans avoir jamais eu, par eux-mêmes, l'inspiration et aussi la puissance de s'avancer dans les ténèbres sur cette « terre inconnue » où sont encore ensevelis tous les secrets de l'avenir.

C'est à cette hardiesse, c'est à cette passion de la recherche qu'il doit d'avoir attaché son nom, pour des siècles peut-être, à cette anesthésie rachidienne qui a réalisé une révolution profonde et ouvert une voie nouvelle dans les possibilités de l'anesthésie chirurgicale. Si Tuffier n'a pas été le premier à injecter dans le canal rachidien la cocaïne miraculeuse, — car Bier l'avait fait avant lui pour soulager de cruelles souffrances, — c'est lui, c'est bien lui, qui l'a employée le premier dans le but de supprimer la douleur des opérations, c'est lui, c'est bien lui, qui a érigé en méthode ce procédé merveilleux qui, en quelques années, a fait

le tour du monde, et qui a jeté sur son nom, jusqu'aux extrémités de la terre, une juste gloire.

Il est de ceux qui ont le plus et le mieux travaillé pour répandre hors de nos frontières la renommée de la chirurgie française. Car non seulement les chirurgiens de tous les pays venaient dans son service pour voir à l'œuvre cet homme dont ils connaissaient le nom, mais lui-même allait à l'étranger apporter la bonne parole et le bon exemple. Il a peut-être été le plus grand propagateur de notre technique et de nos méthodes, dont il a fait admirer un peu partout la magnifique simplicité. Il y a quelques années encore, il n'hésita pas à entreprendre autour de la Terre, à travers l'Amérique et la lointaine Asie, et les Océans sans limites, un voyage splendide, en laissant partout après lui quelque chose de notre science, de notre esprit, de notre cœur, et en livrant le bon combat pour la gloire de la patrie. Qu'il soit loué pour cette œuvre magnifique, dont beaucoup ignorent ou méconnaissent l'importance, mais dont tous ceux qui, comme lui, n'ont pas hésité à aller montrer, au loin, ce que nous sommes et ce que nous pouvons, en y apportant l'esprit et le cœur de la France, connaissent la véritable grandeur.

Cette passion innée qui le poussait invinciblement à exalter la chirurgie dant tout ce qu'elle présente de beau, et dans tout ce qui, chez elle, peut éveiller en nous d'émotions artistiques, s'étendait à toutes les manifestations de l'art. Il vivait au milieu de belles œuvres, de dessins, de tableaux de maîtres, avec une prédilection pour ceux du XVIIIe siècle. Il étendait ce goût des belles choses aux plus belles de toutes, aux splendeurs de la nature. Nous parlions bien souvent ensemble des souvenirs de nos voyages, et il suffisait d'avoir vu la résidence magnifique, qu'il avait depuis bien longtemps choisie près de Paris, sur une des collines d'où l'on découvre au loin, dans les brumes de l'horizon, le tableau de la grande ville, pour se rendre compte qu'il était de ceux qui

savent goûter les joies que peut donner, à l'âme de celui qui sait voir, l'harmonie souveraine des fleurs, des prairies et des arbres.

Les événements n'avaient pas voulu qu'il fût nommé à l'une des chaires de la Faculté auxquelles il avait le droit de prétendre. Il en avait conçu une certaine amertume. Et puis, il s'était peu à peu consolé de cette injustice, et je n'avais pas été, je le pense, tout à fait étranger à cette évolution de ses sentiments.

Au moment de la mort de Lannelongue, comme nous nous promenions ensemble sur un sentier perdu dans les neiges des Alpes, par un de ces beaux jours d'hiver où le soleil dore de toutes parts les pics étincelants dressés dans la lumière, il hésitait à affronter encore les hasards d'une candidature incertaine. « Que peuvent bien vous faire, lui disais-je, ces honneurs qui ne tiennent qu'à l'éclat d'un titre périssable ? N'êtes-vous pas pour tous, pour ces hommes qui viennent de tous les pays où votre nom est entouré du prestige que donne la véritable valeur, n'êtes-vous pas celui auprès duquel on vient chercher des exemples et des leçons ? Alors ! Alors, que peut vous faire un mot, quand vous avez la gloire !... »

Qu'il me soit permis de répéter, ici, ce que j'ai dit un jour où j'eus l'honneur de prendre la parole au nom de ses amis : « Il n'y a que les œuvres qui durent, et les vôtres demeurent ! Si vous êtes passé à côté de la robe rouge, de cette parure éphémère qui soulève tant d'ambitions, c'est pour monter plus haut, parmi les quelques hommes qui n'en ont pas besoin pour laisser leur nom respecté gravé sur la table d'airain ! »

2 novembre 1929.

A. SOULIGOUX

(1865-1929)

Avec sa forte tête et ses larges épaules, il était solide et puissant comme les rocs de ses montagnes. Ainsi que son maître Tillaux, qu'il aimait, qui lui rendait son affection et auquel il ressemblait quelque peu par l'impression de calme et de puissance qui les marquait tous deux, il se plaisait à donner, quand il était plus jeune, des manifestations éclatantes de cette force musculaire qui faisaient l'admiration de ses élèves, et qui est une de nos qualités les plus rares et les plus précieuses.

Il est tout naturel qu'il eût une sorte de prédilection pour les entreprises chirurgicales qui demandent un bras robuste. Il aimait à s'occuper des fractures, et il avait recommencé les expériences de Tillaux, en poussant très loin l'étude expérimentale et clinique des fractures malléolaires.

Et puis comme nous tous, à cette époque de rénovation, il s'était intéressé à toutes les nouveautés de la chirurgie. Peyrot, ce bon, solide et généreux Peyrot, lui avait ouvert son service et l'avait pris comme assistant. C'est là qu'il fit d'intéressants travaux sur la chirurgie de la poitrine et les abcès de la paroi thoracique, sur le traitement des pleurésies purulentes. Il avait été un des apôtres de la chirurgie en plusieurs temps, qui a tant de vogue aujourd'hui.

Il avait été, si je ne me trompe, le premier à pratiquer les lavages à l'éther dans les grandes infections péritonéales.

Enfin il avait été le premier à préconiser l'écrasement des parois intestinales dans la chirurgie du tube digestif, — idée féconde dont on connaît la fortune. Cet écrasement a été transformé et perfectionné de mille façons. Mais l'idée première est de lui, et je vois encore la pince puissante qu'il avait fait fabriquer par Collin, et dont je m'étais inspiré pour fabriquer moi-même en 1897 un écraseur intestinal justement disparu.

C'est un titre qu'il ne faut pas oublier, comme il ne faut pas oublier ses hautes qualités de cœur, sa fidélité à ses amitiés et son culte du pays natal, dont les rivières transparentes lui offraient l'occasion de satisfaire avec une magnifique maîtrise sa passion pour la pêche à la ligne.

Il venait immédiatement après moi sur la liste des hôpitaux. C'est un vieil ami qui s'en va, hélas ! après tant d'autres ! Il y a quelques jours à peine, il était au milieu de nous. La mort vient de le prendre, le même jour que le Grand Homme, que le vieux héros de la Grande Guerre, que l'âme et le cœur de la France viennent d'accompagner jusqu'à sa tombe solitaire !

Comme lui, notre ami a voulu reposer dans la terre de ses aïeux, comme tous ces enfants de la vieille patrie française qui viennent à Paris pour y rester dans le travail, dans les joies de la vie et quelquefois dans ses douleurs, mais qui rêvent d'aller dormir sous le grand ciel de leur enfance.

7 décembre 1929

OSCAR BEUTTNER

Je connaissais Beuttner depuis très longtemps. Il était de tous les congrès. Et l'on sait quelles amitiés se nouent dans ces réunions si fréquentes, dont l'intérêt tient plus encore aux relations qui s'y établissent entre collègues des différents pays, qu'aux questions scientifiques qui s'y discutent et qui ne s'y résolvent pas toujours.

Venu de Bâle où il s'était imprégné des méthodes chirurgicales qui y étaient en honneur, il fut nommé, il y a déjà longtemps, à la chaire de clinique obstétricale et gynécologique de Genève, où il a beaucoup travaillé. C'était un grand laborieux. Ecrivant beaucoup, étudiant sans cesse, publiant travaux sur travaux, dont quelques-uns eussent peut-être gagné à être condensés, comme ce beau livre sur la péritonisation du bassin, où plus de 300 figures nous donnent les 300 manières de suturer le péritoine après les opération pelviennes ! Il avait étudié avec passion l'opération qui porte son nom, et qui consiste à enlever en même temps que les trompes le fond de l'utérus.

Il s'était pris d'une grande amitié pour moi et parlait beaucoup plus que moi-même des quelques travaux que j'ai pu faire en technique gynécologique. Je lui rendais sincèrement son amitié, ce qui ne nous empêchait pas de nous disputer quelquefois, comme nous le fîmes à Genève, et dans ce journal même, à propos de l'appendicite chronique. Je lui prêchais la simplicité chirur-

gicale et lui me prouvait par son exemple que les travaux accumulés par un travail persistant peuvent honorer grandement le nom de celui qui les accomplit.

Sa mort inattendue nous attriste profondément, et tous, ici, nous garderons le souvenir du collègue fidèle qui, parmi nous, n'avait que des amis.

14 décembre 1929.

RAOUL BAYEUX

(1862-1929)

Raoul Bayeux vient de mourir. Je ne veux pas le laisser partir sans consacrer quelques lignes à son souvenir, parce qu'il les mérite. Il était interne aux Enfants-Malades, au moment où Roux expérimentait, dans le service de Sevestre, ce sérum antidiphtérique qui a fait de son nom, quoiqu'en puisse penser son intraitable modestie, un des plus grands de la médecine contemporaine. Bayeux me tenait au courant de ces expériences et me disait son émotion de voir guérir presque tous les enfants qu'autrefois on voyait mourir! Il s'était pris d'un enthousiasme profond pour ce miracle de la médecine pastorienne, qui ne nous avait pas encore habitués à tous ceux que nous avons vus depuis lors, et sa thèse sur *la Diphtérie avant et après 1894* fut un véritable monument élevé à la gloire de la méthode qui a triomphé d'une affection qui portait partout l'épouvante, et dont les médecins d'aujourd'hui ne connaissent plus les ravages.

Il a d'ailleurs participé brillamment à la lutte et à la victoire. L'invention du tube court, du tube de Bayeux, à l'élaboration duquel j'ai assisté, et qui, chez les enfants tubés, facilite singulièrement l'extraction de l'instrument, a contribué à sauver beaucoup de petits malades.

Son oxygénateur pour les injections sous-cutanées du gaz vivifiant est une petite merveille de précision, et vient encore témoigner de l'ingéniosité de son esprit.

Il avait la passion des hautes montagnes, et les ascensions les plus difficiles exaltaient cet esprit qui, d'ordinaire, se laissait aller aux effusions de la gaîté la plus naturelle.

Il trouva le moyen d'associer son goût pour la recherche scientifique à sa passion pour les grandes cimes. Après être monté au sommet vertigineux du Cervin, où il avait même entraîné sa femme, comme lui pleine de courage, il était resté, à plusieurs reprises, quelques jours au sommet du Mont Rose et au sommet du Mont Blanc, pour y faire des expériences physiologiques du plus haut intérêt, en particulier sur le sang.

Mais ces prouesses difficiles ne sont pas toujours impunies. Dans une ascension dramatique où il faillit périr dans les neiges traîtresses, il brisa son cœur généreux. Il ne s'en est pas relevé. Mais nous devons un souvenir à ce héros de la montagne, qui a servi la science pure en accomplissant son destin.

18 décembre 1929.

MAURICE DE FLEURY

(1860-1931)

A l'heure où paraîtront ces lignes, il reposera pour toujours dans le petit cimetière de campagne où il voulait aller dormir auprès des siens. Quelques cyprès aigus montrent de loin, au haut d'une verte colline, ce coin de terre humble et silencieux où j'irai quelque jour m'incliner sur sa tombe.

En face est le donjon du vieux château de La Valette, toujours debout sur ses hautes murailles, où il aimait voir s'écouler, devant un immense horizon, ses vacances laborieuses.

C'est là que, chaque année, j'allais passer auprès de lui quelques heures charmantes, qui ne reviendront plus. J'enviais son cabinet, aux murs épais de plus d'un mètre, où le silence, et quelquefois aussi le murmure du vent qui passait sur les plaines, invitaient au travail et au recueillement.

Que de pages émues sur la douleur humaine sont sorties dans ces murs de son cœur et de son cerveau !

Car ce grand travailleur, que sa bonté naturelle et sa pitié pour toutes les souffrances, et pour celles surtout qui s'attaquent aux sources de la vie intellectuelle et morale, avaient depuis longtemps porté vers cette « *Médecine de l'esprit* », pour laquelle il avait écrit une « *Introduction* » pleines de vues profondes, — ce grand travailleur ne connaissait pas le repos.

Son œuvre est considérable : *L'âme du criminel ; L'âme et le corps de l'enfant; La paresse; L'art de vivre vieux; Le médecin;* et ses derniers livres surtout : *Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent; L'angoisse humaine;* livres débordant de bonté généreuse, d'indulgente pitié pour ceux qui la méritent, mais aussi de juste fermeté pour ceux qui ne la méritent pas.

Il n'y a pas, dans ces ouvrages, que des études de psychiatrie. Il y a toute une psychologie, toute une philosophie profonde. Il y a aussi, dans ces pages sincères, une émotion qui palpite partout. Il y a, enfin, l'œuvre d'un écrivain. Et c'est ainsi que certains de ses livres, comme « *L'introduction à la Médecine de l'Esprit* », comme « *Les pauvres fous* », comme « *L'angoisse humaine* » ont pu pénétrer parmi l'élite de ceux qui s'intéressent aux choses de la pensée, et ces hautes qualités, qui lui avaient depuis longtemps ouvert les portes de l'Académie de Médecine, lui eussent peut-être quelque jour, si le destin l'avait voulu, permis de s'élever plus haut.

Mais il y avait chez cet homme quelque chose de plus rare que le savant et de plus beau que l'écrivain. Il y avait l'Ami. Celui-ci était incomparable, et j'ai pu bien souvent mettre à l'épreuve l'efficacité de cette amitié, active et désintéressée, qui le rapprochait tout naturellement de bien des hommes qui, dans la vie fiévreuse de Paris, comptent parmi les plus illustres et même parmi les plus grands.

Sa mort va laisser un grand vide. Pour moi, qui connaissais depuis quarante années cet ami fidèle, pour moi qui, dans ces derniers temps, l'avais vu supporter d'un cœur ferme et d'un esprit tranquille des épreuves cruelles et toujours angoissantes, c'est avec une tristesse profonde que je viens ici dire tout mon chagrin de cette mort inattendue, aussi douce pour lui que cruelle pour ceux qui l'aimaient.

25 avril 1931.

HENRY DELAGENIERE

(1858-1931)

Au moment même où s'ouvrait le Congrès de Chirurgie, nous apprenions sa mort ! Cette nouvelle a jeté comme un voile de deuil sur tous ceux qui l'avaient connu. Il est parti simplement, comme il avait vécu ; et si ceux qui avaient pour lui l'affection qu'il inspirait à tous avaient pu suivre son cercueil, c'est une foule émue qui l'eût conduit, dans le silence et le recueillement, au coin de terre où il repose.

Les jeunes le connaissaient peu. Mais nous, les vieux amis de sa jeunesse, nous avions pour lui, non seulement cette affection que méritaient son caractère, sa droiture, sa bonté, sa simplicité, mais cette sorte d'admiration secrète qui va spontanément à ceux qui en sont dignes.

Et Delagenière en était digne. Car, il était de ceux qui, il y a quarante ans, n'hésitèrent pas à partir pour leur ville natale, afin d'apporter en province les bienfaits de cette chirurgie nouvelle, qui commençait à transformer les conditions de la vie. Ils étaient ainsi quelques-uns, qui eurent ce courage : Monprofit, le vaillant Monprofit, aussi tumultueux que Delagenière était réservé, aussi magnifiquement éloquent que Delagenière était silencieux, — et qui est parti le premier ! Et puis Témoin qui, lui, est toujours là,

pour de longues années, je l'espère, et dont l'activité prodigieuse a fait peut-être, de nous tous, le premier par le talent, comme par l'expérience.

Ils partirent ainsi, comme des preux du Moyen-Age, à la conquête de tout ce qui fait la joie et l'honneur de la vie. Ils allèrent montrer en province ce que valait cette science nouvelle qui apportait le salut et qui ressuscitait, jusqu'au fond des campagnes, ceux qui, avant l'arrivée de ces jeunes paladins de notre art, n'avaient qu'à attendre la mort.

C'est au Mans que Delagenière vint apporter les bienfaits sans mesure de sa science et de son talent. Et, pendant quarante ans, il resta là, toujours le même, bon, généreux, humain, s'attaquant simplement, dans le calme et dans le silence, aux plus hautes entreprises de la grande chirurgie, — plein de science, plein de bon sens, plein d'enthousiasme pour son art !

Il venait souvent à Paris, à la Société de Chirurgie, à l'Académie, où l'avait conduit sa valeur reconnue, et où sa modestie même et son effacement étaient considérés comme un titre de plus à l'estime de tous !

Tout naturellement, il fut un jour, il y a quelque dix ans, président de ce Congrès de Chirurgie, où mon ami Auvray vient de saluer pieusement sa mémoire, et cet honneur insigne, s'il lui donna peut-être cette légitime fierté d'être reconnu par ses pairs, ne changea pas la noble simplicité de son âme.

Delagenière eut toutes les qualités du vrai chirurgien. Il eut quelque chose de plus rare et de plus beau. Il en eut toutes les vertus !

Aux jours où nous vivons, saluons la mémoire d'un homme comme lui.

18 octobre 1930.

P. DALCHÉ

(1858-1931)

C'est une grande perte que celle de cet homme doux et charmant, que je connaissais bien, et que j'aimais beaucoup, depuis que le hasard nous avait placés côte à côte dans un jury de l'Internat.

Nous étions presque compatriotes, car il n'y a pas bien loin des rivages du Lot à ceux de la Dordogne, et le léger accent, qu'il avait conservé de sa terre natale, me rapprochait encore de cet homme au visage souriant et qui s'était justement refusé à sacrifier au dieu de la mode sa barbe fine et sa longue moustache.

L'évolution de sa belle carrière l'avait conduit à l'Hôtel-Dieu où, pendant de longues années, il a enseigné cette gynécologie médicale que ne doivent pas faire oublier les triomphes de la chirurgie, qui rend aux malades les plus grands services et dont notre vieux collègue Siredey est aujourd'hui le plus ancien, le plus parfait et le plus illustre représentant.

Elève et ami d'Albert Robin, Dalché avait écrit avec lui un grand ouvrage de Gynécologie médicale, qui porte à chaque page la marque de sa grande expérience, de son esprit de mesure et de son jugement.

Evidemment, aux jours où nous vivons, les livres de cette nature ne peuvent que vieillir. Mais il est quelque chose qui ne vieillit pas. C'est le souvenir des hommes qui ont passé dans la vie en faisant le bien, et en donnant à tous l'exemple du dévouement, du désintéressement, de la loyauté professionnelle, et Dalché était de ceux-là.

3 juin 1931.

CHARLES DUJARIER

(1870-1931)

Nous ne le verrons plus à la Société de Chirurgie dont il ne manquait jamais une séance. Nous ne le verrons plus avec son allure si jeune, avec sa vivacité, son ardeur et cette magnifique franchise qui faisait sans cesser monter à ses lèvres ce qu'il avait dans l'esprit, comme ce qu'il avait dans le cœur. Car il disait toujours ce qu'il pensait, mais avec une telle loyauté, avec un tel accent de bonne foi, que nous l'écoutions avec le respect que l'on doit aux convictions sincères, et qu'il était impossible à ceux dont il combattait les idées de garder de ses interventions d'autre souvenir que celui d'une probité scientifique absolue, traduite avec une fougue toujours nouvelle.

Il n'avait pas cette timidité de la tribune qui paralyse beaucoup d'entre nous. Il prenait souvent la parole avec une autorité légitime, surtout dans cette chirurgie osseuse qui demande une longue expérience, et qui a le don de passionner d'une façon singulière tous ceux qui lui consacrent leur temps, et aussi leur talent, car c'est une chirurgie difficile. Il s'y était adonné depuis longtemps et, lorsqu'il en parlait, il était de ceux qu'on écoute parce qu'on savait qu'il n'hésitait jamais à dire ce qu'il croyait vrai, et à revenir sur ses affirmations les plus nettes, lorsqu'une

plus longue pratique lui avait montré qu'elles devaient être modifiées.

C'était un chirurgien habile et précis, parce qu'il était en même temps un anatomiste de haute valeur, et les travaux d'anatomie topographique qu'il a mis au point lui donnaient une grande autorité dans cette situation de Directeur de l'Amphithéâtre d'anatomie des Hôpitaux, où il avait été appelé il y a plusieurs années, et où il est si doux de travailler dans le calme et dans le silence.

Sa conscience était, comme sa parole, droite et sans détour. C'est ce qui, dans ces derniers temps, lui a permis de supporter avec courage les injustices d'un procès, dont nous connaissons tous les péripéties, et qui a donné lieu à l'un des arrêts les plus absurdes qui aient jamais été rendus. Mais il en avait été attristé, et qui sait si les soucis qu'il en avait éprouvés n'ont pas été pour quelque chose dans la fin que nous déplorons, en émoussant quelque peu cette belle énergie que nous admirions tous en lui ? Car il faut une grande force morale au chirurgien, qui connaît toutes les possibilités d'une opération sérieuse, pour aller, d'un cœur intrépide, affronter la grande partie.

Mais il semble qu'une sorte de fatalité vienne s'abattre sur ceux d'entre nous qui se confient à l'art qu'ils ont cultivé pendant toute leur vie. Alors qu'il se croyait guéri, la mort est venue, soudaine, et elle a vaincu celui qui, si souvent, l'avait vaincue !

25 juillet 1931.

A.-L. RICARD

(1858-1932)

Voici près de cinquante années qui remontent à ma mémoire, à cette heure où j'apprends, avec une tristesse profonde, que la mort, qui n'oublie personne, vient d'emporter à son tour cet homme que ne connaissaient pas les jeunes d'aujourd'hui, mais qui fut, à son heure, celui de tous, peut-être, qui sut le mieux montrer aux jeunes d'autrefois l'image rayonnante de cette chirurgie nouvelle que nous ne faisions qu'entrevoir.

J'étais interne chez Verneuil, esprit aux vues profondes, chirurgien courageux, et qui, s'il reculait devant les interventions abdominales, trop récentes pour lui, n'hésitait pas à pratiquer sur la face et le cou ces opérations terribles qui faisaient reculer tant d'autres. Il était de son temps, et, comme la plupart des hommes de son âge, il n'avait pas pu s'adapter aux méthodes nouvelles, dont il proclamait les principes sans en appliquer correctement la technique. Mais il avait le feu sacré et l'énergie morale de ces hommes qui n'avaient connu de la chirurgie que ce qu'elle a d'effrayant, sans ressentir les joies qu'elle procure à ceux qui la servent aujourd'hui. Et si je prononce ici, avant tout, le nom de Verneuil, c'est parce que je sais le culte que Ricard avait gardé pour celui qu'un jour nous vîmes tous les deux, avec des larmes dans les yeux, pâle et glacé sur son lit de mort. C'est parce que je

sais qu'à l'heure où il vient de le rejoindre parmi les ombres de ceux qui sont entrés dans l'histoire éternelle qui nous jugera tous, il eût été heureux de voir son nom associé à celui du vieux Maître qu'il avait tant aimé.

J'étais donc chez Verneuil, lorsque j'eus, pour la première fois, peut-être, la révélation de notre art. C'est en voyant opérer ce jeune chirurgien, qui portait en lui-même, dans sa taille élancée et ses larges épaules, avec ses grands yeux clairs et ses dents éblouissantes, toutes les grâces souriantes et toutes les forces viriles. C'est en le voyant opérer, avec cette simplicité, avec cette rapidité qui tiennent l'une et l'autre au sens de la mesure, à la clarté d'esprit, au jugement droit, avec cette patience, avec ce calme qui ne l'abandonnait jamais et qu'il communiquait à ses aides, que je me suis rendu compte, pour la première fois, de ce qu'était et de ce que devait être un vrai chirurgien. Il m'a beaucoup appris, et c'est avec une émotion profonde, au jour où il disparaît, que je songe qu'il fut pour moi ce premier animateur, ce premier maître, qui laisse dans l'esprit de ceux qui l'ont vu de leurs yeux, qui l'ont assisté de leurs mains, quelque chose de son âme, quelque chose de cette flamme spirituelle qui ne disparaît pas avec nous, mais qui se transmet de génération en génération, et qui constitue notre véritable immortalité, cette immortalité qui n'est ni celle du nom, ni celle des œuvres, mais celle de l'action bienfaisante et que le temps ne détruit pas !

Voilà ce qu'a fait Ricard. Qu'importe, après cela, qu'il ait noirci peu de papier ! Son œuvre est là : c'est son action sur ses élèves. Beaucoup de ce qu'ils peuvent avoir de bon vient de lui, et cela doit suffire à l'honneur de sa mémoire.

Il a pu s'en aller dans la paix de sa conscience et se rendre compte que ce qui fit sa grandeur, ce n'est pas d'avoir laissé son nom à une opération sur le pied, c'est d'avoir donné son exemple. Il a eu le temps de méditer sur son œuvre. Car Ricard fut un sage.

Il avait failli mourir d'une appendicite, dont son vieil ami Walther, son camarade de Clamart, où tous deux furent prosecteurs, eut le bonheur de le sauver. Et puis un jour, nous apprîmes qu'il abandonnait cette chirurgie où il était monté si haut. En pleine jeunesse, en pleine force, en plein succès, au moment où s'annonçait pour lui une des plus belles carrières que puisse rêver un homme, il partit. Il déposa le bistouri dont il avait fait un si magnifique usage. Passionné par la vie du pêcheur balancé sur les vagues, — soit qu'il sentît « monter les voix desespérées » des flots de l'Océan, soit qu'il fût attiré par les eaux lumineuses où resplendit le plus beau ciel du monde, — il allait en été vers la mer de Bretagne, en hiver, sur la côte enchantée de la mer de Provence.

C'est là que je l'ai vu pour la dernière fois ! Toujours le même, malgré ses 72 ans, avec sa haute taille, son élégance naturelle, ses beaux yeux toujours clairs, et le sourire merveilleux qui découvrait ses dents toujours éblouissantes.

Il était là, et nous évoquions le passé, avec un autre ami, qui fut un grand chirurgien comme lui, mais qui est, jusqu'au bout, resté sur la brèche et qui a bien le droit, — après la magnifique carrière qu'il a fournie, et qui pourrait à tous servir d'exemple, — d'aller de temps en temps, lui aussi, méditer au soleil sur les grands événements auxquels nous a mêlés la destinée ! Que mon vieil ami Témoin me pardonne de dire ici tout haut ce que ceux qui le connaissent pensent tout bas. J'en ai bien le droit, puisqu'il le mérite !

Voilà ce que fut Ricard. Voilà ce que fut cet homme, qui parlait comme il opérait, et qui, s'il l'avait désiré, pouvait d'un pas égal gravir tous les sommets. Il a voulu rester dans l'ombre. Il a préféré aux honneurs et à la fortune les nobles joies que donne la communion quotidienne avec les splendeurs de la nature.

Il y a quelques années, il avait abandonné la Bretagne et la

grande voix de l'Océan, pour aller, dans un coin du Morvan, près des cieux qui l'avaient vu naître, goûter la poésie profonde des bois et des forêts. C'est là qu'il va dormir, bercé dans les nuits solitaires par le souffle éternel des vents murmurant dans les branches.

Mais, certain d'être l'interprète de ceux de ses élèves qui survivent à celui qui fut leur jeune maître, et de tous ceux qui l'ont aimé, je n'ai pas voulu le laisser partir, sans dire ce que fut ce chirurgien de grande race à ceux qui ne l'ont pas connu, à tous les jeunes d'aujourd'hui, qui, sans doute, ignorent son nom.

20 avril 1932.

EDOUARD QUENU

(1852-1933)

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je vois disparaître le dernier de ceux qui, à côté de Terrier, comme les Paladins autour de Charlemagne, combattirent le bon combat, et jetèrent les bases définitives de la chirurgie contemporaine.

Voilà son vrai titre de gloire. Il faut que les jeunes le sachent. Il faut que ceux qui n'ont pas vécu les temps héroïques de la chirurgie moderne et qui n'ont pas vu ce que nous avons vu, apprennent à connaître ces grands événements. Car l'histoire devient obscure, quand les témoins ne sont plus là !

A côté de Terrier, à côté du Maître, c'est Quénu qui a joué le plus grand rôle dans la création et dans la diffusion de la méthode aseptique. Et qui saura jamais quelle fut sa part exacte dans cette grande œuvre, dans cette révolution magnifique ? Et comment établir, dans la lente élaboration de ses idées, pendant les douze ou quinze années qui furent consacrées par Terrier à la création continue de l'asepsie chirurgicale, comment établir la part de ceux de ses élèves qui par leurs observations, leurs remarques, leurs suggestions et quelquefois par leurs critiques, ont peut-être fait naître au fond de la pensée du Maître l'idée dominatrice ou la vision féconde, mère de la doctrine définitive ?

Quénu fut sans aucun doute, à cette époque d'élaboration silencieuse, celui de tous qui fut le plus intimement mêlé aux idées, aux inspirations de Terrier, et qui a le plus de titres à rester associé à la gloire impérissable du créateur de cette asepsie chirurgicale, qui a conquis la terre entière et qui est et qui restera comme un des plus grands bienfaits qu'un homme ait jamais apportés à l'humanité !

Même s'il n'avait pas cette page de gloire, Quénu aurait tenu une grande place parmi les chirurgiens de notre temps. Il la devrait, avant tout, à sa puissance de travail. Car il fut, pendant toute sa vie, le laboureur penché sur son sillon et qui ne trouve de délassement que dans le renouvellement même de sa tâche.

C'est pendant la guerre qu'il en a donné l'exemple le plus éclatant.

Comme quelques-uns d'entre nous, il allait aux armées voir de ses yeux ce qui se passait aux ambulances et dans les hôpitaux du front, afin d'en tirer, pour le bien de tous, les enseignements nécessaires. Nous faisions tous de notre mieux. Mais Quénu a fait davantage. Et c'est lui qui a eu, à la Société de Chirurgie, l'action la plus profonde et la plus décisive sur l'évolution des idées dans la thérapeutique des plaies de guerre, et en particulier sur la conduite à tenir dans les blessures de l'abdomen.

Il a écrit, dans ces jours douloureux et grandioses, quelques rapports qui sont des monuments de lumineuse analyse. J'étais, à cette époque, secrétaire de la Société. J'ai eu entre les mains ces rapports extraordinaires, critique serrée, pendant des centaines de pages, d'observations innombrables. « Comment pouvez-vous », lui dis-je un jour, « comment pouvez-vous arriver à écrire de tels rapports ? » « C'est bien simple » me répondit-il, « dès cinq heures du matin, je travaille ! » Oui, il travaillait !

Mais il mettait au service de son travail un esprit jeune et clair, une lucidité magnifique. Et c'est ainsi qu'il a démontré la nécessité d'intervenir le plus tôt possible dans toutes les plaies perforantes.

Il a donné d'autres preuves de son labeur clairvoyant, en montrant que, chez les grands blessés de guerre, le shock n'était pas dû, comme on le croyait généralement, au seul ébranlement nerveux, associé très souvent à l'hémorragie, mais surtout à l'intoxication par résorption des produits de désintégration presque immédiate des masses musculaires broyées par les traumatismes effroyables que nous avons connus.

Pendant la guerre, Quénu a rendu d'inappréciables services aux soldats de la France. C'est un titre qui en vaut bien d'autres !

Car les autres, il les avait tous : les Hôpitaux, la Faculté, l'Académie, l'Institut, dont il était digne !

En dehors de la grande part qu'il a prise, à côté de Terrier, à l'évolution générale de la chirurgie, son œuvre personnelle est considérable. Dans la chirurgie des voies biliaires, dans la chirurgie utérine, dans la chirurgie du rectum surtout, où il a eu pour collaborateur Hartmann, dans presque tous les domaines de la chirurgie générale, il a été parmi les initiateurs et les maîtres.

C'était un chirurgien de haute valeur et qu'aucune entreprise opératoire n'effrayait. Ce n'était point, à vrai dire, un opérateur brillant, rapide, un de ces hommes qui semblent tenir, dans leurs mains impeccables, la baguette des fées. Mais c'était un chirurgien précis, un homme sûr et qui conduisait jusqu'au bout les interventions les plus difficiles et parfois les plus émouvantes.

Parmi ses contemporains immédiats, les Bouilly, les Reclus, les Pozzi, les Berger, les Segond, les Richelot, d'autres encore, que nous avons connus et qui nous ont quittés, il était l'égal des meilleurs.

Ah ! ne parlons qu'avec respect des hommes de cette génération.

Car ce sont eux qui nous ont faits et nous leur devons tout ! Qui le sait aujourd'hui, parmi les jeunes qui nous suivent ? Et c'est pour eux que je le dis, car il est des choses que l'on ne sait bien que lorsqu'on les a vécues. Oui, ce sont eux, ce sont ces hommes dont quelques-uns sont toujours là : Pierre Bazy, Routier et Walther et Hartmann, un peu plus jeunes, mais dignes de figurer à côté d'eux. Ce sont ces hommes qui, parmi les tâtonnements du début, ont mis sur pied, en France, la chirurgie moderne. Morts et vivants, honneur à eux !

Quénu était aussi un anatomiste. Pendant de longues années, il a dirigé, après Tillaux, l'Amphithéâtre d'anatomie des Hôpitaux, où j'ai travaillé sous ses ordres et où j'appris à le connaître.

Car c'est là que j'ai vu son esprit de justice et aussi sa rude franchise. Il n'était pas de ceux qui ne savent pas dissimuler sous des dehors trompeurs leurs sentiments intimes. Comme Terrier, son maître, il était quelquefois brutal. Mais comme lui, il était bon. Ceux qui l'ont approché le savent. Et je le sais moi-même. J'en ai eu des preuves certaines.

Je ne fus jamais son élève. Mais j'avais pour lui l'affection que mérite un homme sincère et droit. Il avait été juste quand je concourais à Clamart. Je ne l'ai jamais oublié, et je viens ici, à l'heure où il entre dans l'éternité, lui rendre cette justice, qu'il a servie et qu'il mérite.

Et puis je lui ai une autre dette de reconnaissance. C'est lui qui, il y a quatorze ans, sur un mot de moi, ouvrit à la Société de Chirurgie, avec une vivacité qui ne fut pas sans me surprendre, cette discussion sur le drainage du péritoine infecté, qui a fait qu'aujourd'hui, dans le monde entier, il y a chaque jour peut-être des centaines d'opérés — et des femmes surtout —, qui vivent au lieu de mourir.

Dans cette discussion, qui vient à peine de finir, et qu'il avait ouverte, il n'a pas repris la parole !

Voilà donc terminée cette noble carrière. Il laisse un nom que son fils honore après lui. Il laisse mieux encore, il laisse une œuvre fondée sur le granit. Il a eu, dans sa longue épreuve, le temps de méditer sur elle. Il a pu, dans la paix de sa conscience, se dire que la doctrine de l'asepsie est d'essence éternelle. Il en a été le bon ouvrier, le meilleur à côté du Maître.

Cela suffit à sa mémoire !

5 août 1933.

PAROLES AUPRÈS DES TOMBEAUX

EN MÉMOIRE DE P. LECÈNE

A l'Hôpital Saint-Louis

Les amis de P. Lecène ont voulu conserver par un monument durable la mémoire de cet homme, si brutalement enlevé à leur affection, à la chirurgie, à la science. Le vide laissé par sa mort a paru si grand, l'émotion provoquée par cette catastrophe soudaine a été si profonde, que deux ans à peine après sa mort, nous étions là, dans l'hôpital où il a vécu, réunis autour de l'image indestructible de cette force disparue.

Car Lecène était une force. Il suffit de contempler le haut-relief qui rappelle sa mémoire sur les lieux mêmes où il a donné sa mesure, pour voir éclater cette puissance dans ce masque grave et solide, dans ce visage de penseur et d'athlète, avec son front bossué, avec son cou vigoureux, avec cette force paisible, sous la lumière du soleil.

En quelques mots, H. Hartmann a remis à l'Assistance Publique ce médaillon, qui doit pérenniser sous une forme durable, comme un souvenir et comme un exemple, les trais énergiques de celui que nous avons connu.

Au nom de l'Assistance, M. Chenevier a reçu ce dépôt sacré, en termes d'une grande élévation, et qui montrent que l'administration se rend un compte exact de la perte qu'elle a faite dans la disparition de ce collaborateur à l'œuvre commune, où s'associent

à Paris, pour le bien de tous, le corps médical et toute une phalange d'administrateurs qui marchent avec leur temps.

Ch. Lenormant, qui fut peut-être le plus cher ami de Lecène, est alors venu, dans un beau discours, inspiré par l'affection la plus profonde, retracer l'œuvre de l'homme qui eut cette qualité rare d'associer avec une égale maîtrise le travail du savant, qui va chercher dans l'étude intime des organes et des tissus le secret mystérieux des maladies humaines, à celui du chirurgien qui entreprend de les combattre et de les vaincre par le fer et le feu. Bien des fois, dans le silence qui planait sur la foule, la voix altérée de cet ami parlant de son ami fit passer dans l'âme de tous l'émotion qui l'étreignait lui-même, et, dès la fin de cette belle évocation, nous demeurions tous recueillis dans une communion secrète de sentiments et de pensées.

Et puis ce fut Mondor ! Dans un discours de la plus noble inspiration, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la magie du verbe, de la vigueur de la pensée, de la profondeur de l'analyse, de l'inconcevable richesse de l'expression, ainsi qu'un poète inspiré du souffle divin, il a fait vibrer dans nos cœurs et dans nos esprits toutes les harmonies de la forme, toutes les images du rêve, et quand, à la fin de cette harangue splendide, il nous a décrit, en termes d'une simplicité poignante, la fin de celui sur lequel il a vu lentement descendre les ombres de la mort, nous avons senti passer sur nos têtes le frisson des choses sublimes. Et cette résurrection magnifique s'est achevée pieusement dans le silence et dans les larmes.

Et moi qui regardais, sous le soleil de ce beau jour d'automne, tomber les feuilles mortes, jonchant déjà le sol de ce coin d'hôpital, témoin d'une si noble carrière, je songeais qu'à mesure que s'éteignent et disparaissent des lumières vivantes, d'autres flambeaux s'allument, qui rayonneront à leur tour pour la gloire de l'Esprit humain.

Presse Médicale, 17 octobre 1931.

MONUMENT A CABANES

Je me félicite d'avoir reçu de l'Académie de Médecine et de la Faculté de Paris, la mission d'apporter ici l'expression de leur reconnaissance.

Car Cabanès fut un de ces hommes qui ne veulent pas disparaître sans laisser derrière eux un souvenir matériel qui prolonge au delà de la mort leur participation au bien public, et à ce puissant travail collectif, indispensable élément de tout progrès humain et qui, lui, ne doit pas mourir.

A la Faculté de Médecine, il a légué sa bibliothèque, où se trouvent, à côté de toute son œuvre, un grand nombre de livres, de documents, de vieilles estampes qui seront une des parures de notre Musée de l'Histoire de la Médecine.

A l'Académie, il a laissé une somme suffisante pour la création d'un prix biennal qui portera son nom.

La Faculté et l'Académie avaient donc le devoir de s'associer à l'hommage qui nous réunit aujourd'hui autour du monument que la piété de ses amis a élevé à sa mémoire.

Nous connaissions tous Cabanès, à l'Académie. On le voyait souvent, dans cette salle des Pas-Perdus, où nous avons coutume de nous rencontrer pour chercher un délassement aux discussions austères de nos séances parfois un peu monotones. J'aimais personnellement à causer avec ce petit homme aux yeux pénétrants, à l'esprit toujours en éveil, et qui avait eu l'honneur, je dirai presque

la gloire, d'intéresser à certains côtés de la Médecine ce grand public si étranger à tout ce qui touche à notre art. Il a ouvert dans le champ de nos connaissances, un sillon nouveau, qu'il a merveilleusement exploité. Ce n'est pas l'Histoire de la Médecine, mais la Médecine de l'Histoire qu'il nous a révélée, dans d'innombrables publications qui témoignent à la fois de sa puissance de travail, de sa passion de la recherche, de son génie de la découverte.

Pour choisir au milieu de tant d'œuvres de grand talent, son livre sur la *Névrose révolutionnaire,* que j'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie, ne vieillira jamais. Tous ceux qui parleront encore de ce drame extraordinaire que fut la Révolution Française, devront le méditer, car elle demeure inexplicable aux historiens qui ne cherchent la vérité que dans la froide interprétation des textes et des événements, sans s'efforcer de pénétrer dans l'âme obscure des acteurs.

Il a pénétré, lui, dans l'âme de ces foules, — et de ces assemblées, qui ne sont que des foules, — capables en même temps de s'élever aux sommets de la passion pour le bien, et de s'abaisser aux fureurs qui emportent la multitude aux excès les plus dégradants.

Dans ce drame formidable de la Révolution, qui a ébranlé l'Univers, nous pouvons maintenant comprendre quelles forces obscures et quelles passions déchaînées ont précipité tant d'hommes dans le torrent de sang qui les a successivement engloutis.

Sous le signe de ces grands mots de Liberté, d'Egalité, de Fraternité, convaincus de travailler pour le salut de la Patrie, pour sa grandeur et pour sa gloire, poussés en même temps, beaucoup par l'invincible foi en un idéal de justice, d'autres par l'ambition, ou même par l'amour, entraînés par le funeste vertige de l'éloquence, par les morsures de la jalousie, soulevés bien souvent par la pure flamme du patriotisme, les hommes de la

Révolution nous ont donné le plus terrible exemple de folie collective qui ait jamais égaré l'âme humaine !

Et nous avons compris comment, dans cette Convention Nationale, qui a pu faire ce qu'elle a fait, — à côté d'œuvres admirables dont les bienfaits durent encore, et de décisions d'une énergie surhumaine et qui ont sauvé la patrie, — une foule amorphe et médiocre, en proie à l'épouvante, préoccupée seulement de sentir de quel côté soufflait le vent de la tempête, et jetant des regards obliques vers cette Montagne tragique, où siégeaient ceux qui étaient en même temps les exaltés et les entraîneurs, a successivement précipité dans la mort des collègues, des amis d'hier, et la plupart de ceux qui, par leur activité, leur éloquence, leur courage, leur participation personnelle aux grandes décisions, et aussi par leur ambition, par leurs passions et quelquefois par leurs crimes, s'étaient élevés au-dessus de la foule des inconnus, des timides et des silencieux !

En sorte que la grande inspiratrice de cette hécatombe sanglante et frénétique, qui nous saisit encore, après 140 ans, d'une sorte d'horreur grandiose, a été avant tout la peur, — cette peur collective qui emporte les foules, qui, dans une armée en déroute s'appelle la panique et le sauve-qui-peut, et, dans une assemblée politique, la terreur et la lâcheté !

Voilà ce que les travaux de Cabanès nous ont fait comprendre. Et voilà pourquoi beaucoup d'entre nous avaient pour son talent la plus haute estime. Il n'est pas douteux que si les hasards qui président souvent aux destinées humaines et au recrutement des académies n'en avaient pas autrement décidé, il serait quelque jour venu s'asseoir au milieu de nous .

Mais un souvenir durable et respecté vaut mieux qu'un fauteuil académique. Cabanès a voulu que, dans quelques années, un prix destiné à récompenser des travaux de l'ordre de ceux dont il a

donné le plus magnifique exemple, fut tous les deux ans décerné par l'Académie.

Et quand tous ceux qui l'ont connu auront été le rejoindre dans la grande paix de la Mort, les échos de nos séances solennelles viendront encore rappeler le nom de celui qui repose à jamais dans cette terre maternelle, dans ce sol du pays natal, qui nous attire avec une force invincible, parce qu'il est pétri de la poussière des aïeux et de la cendre de nos morts !

Cimetière de Gourdon, 1er septembre 1929.

SUR LA TOMBE DE MON AMI LOUIS FOURNIER

Je n'ai d'autre titre à venir apporter le dernier adieu à celui que nous pleurons tous, que l'amitié profonde qui m'attachait à lui depuis bientôt un demi-siècle, et qui n'avait fait que s'accroître, à mesure que nous avancions tous les deux sur le grand chemin de la vie. Chaque année qui passait, me faisait l'aimer davantage, parce qu'elle me donnait l'occasion de découvrir encore en lui quelque vertu nouvelle, qu'une invincible modestie, qu'une sorte de pudeur secrète, le poussait à cacher à tous, pour la renfermer dans son cœur.

Je connaissais chez lui, depuis toujours, la bonté, la générosité, une bonté sans bornes, une générosité sans limites, et toutes les vertus qui peuvent se confondre en une floraison magnifique, dans une âme sans tache, qui ne connaît que le devoir.

Il m'a été donné, comme à tous ceux qui l'ont approché, dans les jours si cruels que nous venons de vivre, de voir à quel degré de fermeté, à quelle hauteur de stoïcisme peut s'élever l'âme d'un juste.

Quand il a vu, quand il a su la gravité du mal qui venait de se révéler à ses yeux avec une évidence que la sollicitude de ses amis, plus émus peut-être que lui, ne pouvait lui dissimuler, il a discuté le parti qu'il fallait prendre avec une simplicité de

paroles, avec une sérénité d'esprit, avec un courage tranquille que je n'avais encore jamais vu, — que je ne reverrai jamais.

Pas un pli sur son front paisible, pas une ombre dans ses yeux splendides, pas un tressaillement dans sa voix.

Et j'ai vu ce cœur héroïque plus ému devant le berceau d'un pauvre enfant malade, que devant l'image prochaine de la mort qu'il voyait venir.

Et maintenant la mort a fait son œuvre. Elle a brisé ce pauvre corps qu'animait une flamme ardente. Ceux qui ne l'ont pas vu, couché parmi les fleurs, ne savent pas tout ce qu'il peut y avoir de noblesse et de majesté dans la sérénité de la mort !

Mais ceux qui l'ont connu savent, eux, parce qu'il le leur a montré, tout ce qu'il peut y avoir de véritable grandeur dans la simplicité d'une vie comme celle qu'il a vécue. Comme les ascètes du Moyen Age, perdus dans leur rêve mystique et dont il rappelait le masque légendaire, il vivait, lui, dans son rêve d'action bienfaisante. Il passait dans son laboratoire le meilleur de sa vie, et ceux qui l'ont vu travailler dans les misérables locaux du vieux service de Cochin, qu'il aimait cependant, peut-être même à cause de leur pauvreté, se demandent comment il a pu, avec d'aussi faibles moyens, accomplir son œuvre admirable.

C'est qu'il était poussé par l'invincible espoir, c'est qu'il avait la foi, c'est qu'il avait l'ardeur qui permet les prodiges, et c'est aussi, sans doute, parce qu'il était de ces hommes, de ces savants qu'éclaire une flamme sacrée et qui perçoivent, par delà l'horizon, la vérité qui nous échappe.

Comme les alchimistes des temps révolus, vivant parmi leurs fourneaux et leurs cornues, il vivait là, au milieu de ses étuves, de ses éprouvettes et de ses ballons. Presque chaque jour, après le travail du matin, il revenait à l'hôpital. Il y revenait le soir, il y revenait le Dimanche. Il était là dans son élément, il travaillait sans trêve et sans repos, et ce n'est que dans ces

dernières années, que j'ai pu le convaincre de la nécessité de quitter aux vacances cette atmosphère empoisonnée, pour aller respirer l'air salubre des vastes campagnes, et la brise des océans !

Mais si son travail ne connaissait ni lassitude ni repos, il se préoccupait fort peu d'en faire connaître les résultats. Et ses publications ne représentent presque rien auprès de ses recherches et de ses découvertes. Il avait une sereine indifférence pour les sociétés savantes, où se disent, il est vrai, bien des paroles inutiles, mais qui sont, cependant, le milieu le plus favorable à la diffusion des idées. Aussi la plupart de ses travaux, de ses recherches, une grande partie des études qu'il a entreprises pour lutter contre les fléaux les plus redoutables, sont-ils demeurés inconnus, ignorés, disparus. Il en parlait à ses élèves, il m'en parlait quelquefois, bien que je ne fusse pas, bien souvent, de taille à les comprendre. Combien de fois m'a-t-il demandé de lui apporter des tumeurs cancéreuses, grâce auxquelles il espérait trouver le secret de leur guérison ? Que reste-t-il de tout cela ? Nul ne le sait sans doute ! Mais son bagage est assez beau pour qu'il ait pu s'endormir dans la mort avec la tranquillité de ceux qui savent que leur passage sur la terre n'aura pas été inutile et que leur nom ne périra pas.

D'autres diront ailleurs ce qu'il a fait de grand, d'utile et de durable. Je suis ici, parmi les morts qui nous entourent, parmi les amis qui le pleurent, pour dire ce qu'il fut, — et non ce qu'il a fait.

Notre ami n'était pas seulement un homme de laboratoire, un chercheur, un savant perdu dans ses pensées. Il fallait le voir autrefois, sous les combles en ruines du vieux service de Ricord, dans ce service indigne d'un homme comme lui, et où cependant il a fait de si belles choses. Il fallait le voir, au milieu de ses élèves, de ses enfants, comme il les appelait familièrement, qu'il tutoyait pour la plupart, qui tous sont restés ses amis, et quelques-uns, jusqu'à la mort, comme ceux qui n'ont pas quitté son

chevet pendant les heures douloureuses. Il fallait le voir dans tout l'éclat de son talent de clinicien. C'était un de ces hommes qui allient aux plus hautes conceptions de l'esprit scientifique, le clair bon sens et le jugement droit qui font le bon médecin, celui qui guérit quelquefois, soulage souvent, console toujours. Car c'est là, c'est au chevet du malade, du malade pauvre surtout, qu'il laissait éclater son cœur.

Je l'ai vu quelquefois rude et sévère à ceux qui portaient trop haut à son gré la vanité de leur nom ou de leur fortune. Je l'ai vu toujours pitoyable aux humbles, aux déshérités, aux malheureux, d'une douceur infinie pour les petits enfants, d'un désintéressement qu'il poussait jusqu'à l'ignorance de ce qui lui était légitimement dû, jusqu'à l'indifférence pour les nécessités de sa propre vie, d'une générosité sans mesure et de cette bonté toujours agissante, qui fait qu'à la nouvelle de sa mort une sorte de stupeur muette a consterné tous ses amis et que tant de larmes sincères coulent de toutes parts autour de son cercueil.

Et maintenant, le voilà couché pour toujours sous les arbres de ce cimetière, dans cette magnifique cité des morts, qui survivra sans doute aux révolutions de la ville immense, et où beaucoup d'entre nous ne peuvent pénétrer sans une émotion recueillie, parce qu'ils savent que peu d'années s'écouleront avant qu'ils y viennent dormir à leur tour, auprès de ceux qui leur sont chers et qu'ils ont aimés dans la vie.

Et notre ami restera là, toujours, sous le ciel étoilé des nuits silencieuses. Ceux qui l'auront connu viendront, pendant longtemps encore, se recueillir auprès de sa tombe fleurie. Mais ceux qui passeront, plus tard, indifférents au nom gravé sur la dalle funèbre, ne sauront pas qu'il fut celui d'un homme qui fit honneur à l'Humanité, qui travailla comme un créateur inspiré, qui vécut comme un juste et qui mourut comme un héros.

Cimetière du Père-Lachaise, 29 janvier 1931.

ALLOCUTIONS ET DISCOURS

SCIENCE ET CONSCIENCE EN CHIRURGIE

Discours prononcé à Bruxelles à l'occasion des Journées Médicales, en présence de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges, le 28 juin 1930

Sire, Madame,

Qu'il me soit permis de vous réunir tous les deux dans l'hommage qui vous est dû.

Car, tous les deux, vous êtes le symbole vivant de ces grands souvenirs de douleur et de gloire qui ne s'effaceront jamais de l'histoire du peuple belge.

Vous, Sire, vous avez été l'Homme du Destin ! Car c'est vous, c'est vous seul qui, dans l'instant sublime où vous avez tiré l'Épée de la Justice, avez changé le cours de l'Histoire ! Car c'est vous, c'est vous seul qui, en retardant de quelques jours l'invasion sacrilège, avez permis aux grands soldats de Joffre de se redresser sur la Marne et de gagner la bataille immortelle.

Et les fils de la France ne pourront jamais oublier que c'est à vous qu'ils doivent d'avoir encore une Patrie !

Et vous, Madame, à côté du Roi sans peur et sans reproche, vous avez su être la Reine ! Vous avez su, dans les moments les plus tragiques de l'Histoire, vous élever aussi haut par le courage que par le dévouement.

Après des épreuves sans nom, vous êtes rentrés tous les deux, parmi les drapeaux frémissants au souffle de la délivrance, dans

vos cités transfigurées par les couleurs de la Patrie, et tous les deux, unis dans la mémoire des hommes comme vous l'avez été dans la vie, vous demeurerez à jamais les Souverains de la Victoire !

Excellences, Mesdames, Messieurs.

Une des grandes émotions de ma vie, et peut-être le plus grand honneur, seront d'avoir été choisi deux fois pour prendre la parole dans des circonstances aussi solennelles : Il y a dix ans, à l'heure où naissaient ces Journées médicales, encore incertaines de l'avenir et qui devaient connaître une si haute fortune ; aujourd'hui, alors que dix années de succès ininterrompus sont venues leur donner l'universelle consécration des médecins du monde entier.

Dix années ont passé, repoussant peu à peu dans une ombre que traversent encore les douloureux éclairs du souvenir, tout ce qui, à cette époque où nous sortions à peine du plus grand drame de l'histoire, remuait nos cœurs angoissés.

Et nous voici de nouveau réunis, comme dans une sorte de renaissance spirituelle et de juvénile allégresse, dans le bonheur de voir, nous qui venons de France, la noble et fraternelle Belgique, celle qui fut avec nous dans le martyre et dans la gloire, fêter dans l'enthousiasme la jeunesse de ses Cent ans !

Nul n'a le droit de s'étonner qu'en un jour comme celui-ci, un Chirurgien trouve tout naturel de parler de la Chirurgie.

Depuis un demi-siècle, depuis qu'elle a perdu cette gravité qui l'environnait autrefois d'une atmosphère d'épouvante, elle est entrée dans notre vie. Il n'est pas de famille qui ne l'ait, quelque jour, vu pénétrer à son foyer et les hécatombes de la grande guerre ont travaillé pour la diffusion de ses bienfaits, plus que tout un siècle de paix.

Mais, s'il a été donné à des millions de soldats et à des milliers d'infirmières d'en reconnaître la puissance, bien rares sont encore

ceux qui peuvent en saisir les impressions profondes et se pénétrer des disciplines morales qui font de cet art, tout à la fois magnifique et terrible, celui de tous qui soumet aux plus rudes épreuves le cœur des hommes qui lui consacrent leur vie.

Car c'est à chaque instant que se posent d'angoissants problèmes pour ceux d'entre nous que leur vocation, leur travail assidu, ou parfois les forces obscures maîtresses de nos destinées, ont appelés à la tâche redoutable de décider de la vie et de la mort de ceux que le hasard conduit entre leurs mains.

Sans doute il y a, dans l'âme de tous les hommes, une force de l'habitude, une puissance d'adaptation aux circonstances, quand celles-ci se renouvellent chaque jour, qui atténuent nos impressions et font que la plupart de nos résolutions quotidiennes ne nous émeuvent pas, comme elles le devraient, jusqu'aux fibres les plus profondes de notre cœur.

Lorsque nous passons lentement devant les lits de nos malades, suivis de nos élèves, nous semblons ne plus nous rendre compte de la puissance formidable que nous tenons entre nos mains et, quand nous prononçons, d'une voix qu'aucune émotion ne vient altérer, les quelques mots, tranchants comme le glaive, qui décident d'une opération, nous savons cependant que ces quelques mots, tombant dans le silence, comme la sentence d'un juge, peuvent précipiter un vivant dans la mort, et jeter sans retour une existence humaine dans la balance du destin !

Quelle puissance, en vérité ! Quelle toute-puissance ! Et qu'est, à côté de la nôtre, celle des jugements humains ? Sous les voûtes majestueuses des tribunaux et des prétoires, dans la pourpre des robes rouges et dans la blancheur des hermines, dans l'angoisse recueillie de la foule, passe la justice des hommes ! Dans les salles nues de nos hôpitaux, parmi les lits où sont couchées, silencieuses et résignées, tant de victimes des misères humaines, quelques mots tombant de nos lèvres vont décider de

leur destin, sans appel et sans rémission, comme la justice de Dieu !

Que la force de l'habitude ne nous aveugle donc pas sur la grandeur de notre rôle. Nous avons le devoir d'en mesurer l'importance et de réfléchir profondément sur les obligations que nous impose un pouvoir sans limites.

Nous n'avons pas le droit d'aborder d'un cœur léger l'exercice de cette chirurgie bienfaisante et redoutable, si nous ne nous sentons pas la force de travailler à la bien connaître, avant de prendre la décision de ces actes irréparables que sont les opérations. Car il n'en est pas une qui ne porte avec elle la possibilité de la mort ! Et, celui qui met en nous sa confiance et s'abandonne entre nos mains, ressemble au voyageur perdu dans la tempête, sous le ciel embrasé d'éclairs, avec la foudre sur la tête.

La chirurgie est donc pleine de graves responsabilités, que nous ne pouvons affronter qu'en travaillant pour en avoir le droit.

Et ce sont de longues études ! L'anatomie d'abord. L'anatomie, que beaucoup semblent dédaigner, mais dont, seule, la pleine possession peut donner l'assurance indispensable au chirurgien digne de ce nom, qui sait ce qu'il fait, qui sait où il va, et qui travaille avec ce sentiment profond de sécurité issu de la connaissance impeccable de tous les secrets du corps humain.

Après l'anatomie, ce qu'il faut connaître surtout, c'est cette science du diagnostic, pour laquelle tout ce qui se lit dans les livres ne compte guère auprès de l'expérience, et où s'affirme avant tout cette inspiration personnelle et ces impressions instinctives qui procèdent d'un sentiment artistique beaucoup plus que des lois rigides d'une science déterminée.

Recherchons enfin, recherchons surtout, chez le chirurgien, cette qualité souveraine, la science opératoire. Car c'est à elle, c'est à son application, dans certaines heures angoissantes et parfois

tragiques, que notre art difficile doit ses plus beaux triomphes. Tout converge, tout doit converger vers l'acte opératoire. Et que pèsent, en somme, les compilations dans les livres et les leçons dans les amphithéâtres, le jour où il faut prendre la responsabilité d'une opération difficile? C'est à la table d'opérations que s'apprend l'art d'opérer. C'est en travaillant auprès d'un maître, en l'assistant dans ses interventions, en participant avec lui aux manœuvres délicates que l'on ne voit bien que de près, en combinant ses gestes avec les siens, qu'il est possible de s'initier peu à peu aux difficultés toujours nouvelles d'une opération et de se sentir un jour le droit de l'entreprendre.

C'est là, c'est dans l'art des opérations, qu'interviennent avant tout les qualités personnelles du chirurgien. Car il ne suffit pas d'avoir aidé ses maîtres pendant plusieurs années ; il ne suffit pas d'avoir vu, d'avoir travaillé, d'avoir réfléchi ; il ne suffit pas enfin de savoir : il faut davantage, il faut acquérir, si la nature généreuse ne l'a pas spontanément accordé, cet ensemble de qualités qui constituent *l'art opératoire,* fait de méthode, de raison, de bon sens, plus encore que d'habileté. Ce sont ces qualités qui constituent la marque personnelle de chaque opérateur et qui font qu'entre deux chirurgiens guérissant également leurs malades, il peut y avoir autant de différence qu'entre un grand artiste inspiré, créateur d'œuvres immortelles, et celui dont le ciseau, cependant impeccable, ne saura jamais faire palpiter, dans la blancheur du marbre inanimé, les frémissements de la vie ! Et puis enfin, il y a celui qui les domine tous. Il y a celui qui, dans l'effort d'une inspiration magnifique, a fait jaillir de son esprit quelque nouveau moyen de dresser les puissances de la vie contre les puissances de la mort. Celui-là n'est pas seulement le bon ouvrier qui disparaît quand il a terminé son œuvre, ce n'est pas l'artiste parfait dont le geste s'évanouit pour ne laisser qu'un

souvenir : c'est le Maître dont l'œuvre durable bravera l'injure du temps.

Si les maîtres, aux noms connus de tous, attirent dans les amphithéâtres et les salles d'opérations des élèves, des disciples, d'autres chirurgiens même, venus des pays les plus divers et quelquefois les plus lointains, pour entendre leurs leçons et pour voir travailler leurs mains, ils ne peuvent cependant tout faire. Il est fatal, il est nécessaire que les interventions innombrables qui se pratiquent chaque jour soient confiées à un nombre suffisant d'opérateurs. Mais il faut aussi que ces hommes soient capables de les entreprendre et répondent à la confiance que l'on est obligé de mettre en eux.

Et voici le grand problème, au temps où nous vivons. Auprès des maîtres, auprès des chirurgiens qualifiés par leurs travaux ou le choix de leurs pairs, au cours d'épreuves difficiles, où viennent parfois se briser des espérances légitimes, travaillent des élèves, des internes, des assistants, qui puisent auprès d'eux, après quelques années d'un travail assidu, les disciplines nécessaires.

Certes, je ne suis pas de ceux qui pensent qu'on ne saurait trouver d'hommes de valeur en dehors de ceux que des jugements ou des concours ont officiellement consacrés. Non ! Le talent est une fleur merveilleuse qui peut s'épanouir librement dans le désordre de la forêt, comme dans la sévère ordonnance d'un parc. Mais le talent est rare et l'exercice de la chirurgie réclame des bras innombrables, des hommes auxquels on ne peut demander ni le génie, ni le talent, qui sont le privilège de quelques-uns, mais dont on a le droit d'exiger une science approfondie, une expérience suffisante et cette probité de l'esprit nécessaire à l'exercice d'un art qui confère des droits surhumains.

C'est là une question grave et qui préoccupe beaucoup d'entre nous, L'innocuité relative de la chirurgie, et aussi l'implacable

nécessité de sa diffusion pendant la guerre, l'ont mise dans les mains d'un grand nombre et aujourd'hui, tout médecin, muni de son diplôme, qui l'investit de tous les droits, peut, sans avoir jamais tenu un bistouri, ouvrir une clinique et s'improviser chirurgien.

Si je le dis ici, c'est parce que cette question ne se pose pas seulement en France, et qu'il faut que ces choses-là soient connues et connues de tous, puisque tous peuvent un jour ou l'autre avoir besoin de cette chirurgie, utile ou nuisible, funeste ou bienfaisante, selon les hommes qui l'exercent. Un certain nombre de chirurgiens, inquiets de cette situation, ont cru devoir l'évoquer devant l'Académie de Médecine et demander que la pratique habituelle de la Chirurgie ne fût autorisée qu'autant qu'à côté du diplôme actuel, le futur chirurgien posséderait un certificat de compétence chirurgicale, délivré, par exemple, à tous ceux qui, en dehors des concours supérieurs, justifieraient de trois années d'internat dans un service de chirurgie.

Des préoccupations du même ordre se sont d'ailleurs, si je ne me trompe, manifestées à l'Académie Royale de Belgique.

Cette demande, raisonnable et modérée, a été rejetée par l'Académie de Médecine, qui s'est contentée d'accepter un certificat facultatif, ne changeant rien à l'état actuel des choses. L'Académie, je ne crains pas de le dire, a donné, dans ces circonstances, une bien pauvre idée de son sens des réalités. Elle n'a pas voulu diminuer la valeur d'un diplôme, créé il y a plus d'un siècle, à une époque où la chirurgie, ou du moins la chirurgie telle que nous l'entendons aujourd'hui, n'existait pour ainsi dire pas et se réduisait à quelques interventions d'urgence, qui ne comptent plus maintenant, où c'est par milliers et par milliers et par dizaines de milliers que, dans un seul pays comme la France, d'innombrables malades viennent passer chaque année sous le couteau du chirurgien. Combien, dans cette foule immense, sont-ils conduits par les

hasards de l'aveugle destin, aux mains d'un homme d'une haute expérience, ou dans celles d'un débutant qui sait peu, ou qui ne sait rien ?

Car le diplôme auquel on veut faire confiance n'apprend rien de la chirurgie. Il vaut tout juste ce que vaut celui qui le possède, et personne n'ignore que, par la force des choses, tout étudiant l'obtient, soit d'un heureux hasard, soit, plus souvent encore de la lassitude des juges et d'une indulgence excessive.

Sans doute, il est facile de dire, comme certains l'ont fait à l'Académie, qu'on n'a pas le droit d'enlever à un médecin, muni de son diplôme, le pouvoir d'exercer la chirurgie, alors qu'un si grand nombre en font un usage admirable. Il est facile de montrer que les cas sont fréquents dans lesquels ils en ont, non seulement le droit, mais encore le devoir, et qu'il n'est pas un médecin, perdu dans la campagne, qui n'ait précisément l'obligation morale de porter secours de son mieux, fut-ce par des moyens de fortune, au blessé qu'il trouve saignant sur le bord de la route, ce qui n'est pas rare aujourd'hui, où la folie de la vitesse précipite à la mort tant de victimes volontaires. Et combien d'autres cas urgents: une hémorragie foudroyante, une hernie étranglée, une fracture grave. Certes, nous ne dirons jamais assez de bien de ces médecins de campagne, qui sont l'honneur de notre profession, qui peinent de jour et de nuit, au soleil brûlant de l'été ou dans les neiges de l'hiver, qui sont parfois la sauvegarde de toute une contrée, qui soignent enfants et vieillards, et les femmes en couches et tous les blessés de la vie ! et qui, à la fin d'une longue carrière de fatigues et de dévouement, succombent dans la pauvreté, ne laissant à leur fils que l'honneur de leur nom et la grandeur de leur exemple, quand le cabaretier du coin, derrière son comptoir, gagne de quoi doter ses filles et vivre de ses rentes, en empoisonnant ses concitoyens !

Il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui, où la chirurgie,

pour être bien faite, doit s'exercer dans un milieu spécialement organisé, où les facilités de transport, avec l'automobile, avec les cliniques, qui se multiplient partout et sont presques toujours dirigées par des hommes de valeur et d'expérience, comme les anciens internes des hôpitaux, — il n'en est pas moins certain, dis-je, que c'est sur eux, c'est sur ces cliniques qu'il faut canaliser l'immense majorité des malades justiciables de la chirurgie, ne laissant aux médecins de campagne, quelles que soient leur science et leur connaissance, souvent très sérieuses, de toutes les branches de la médecine, que les malades intransportables et les cas d'extrême urgence qui ne sauraient attendre l'arrivée du chirurgien.

Ces quelques réserves faites, il est permis de trouver déplorable, pour ne pas dire insensé, que la vie des citoyens soit confiée, de par la loi ,en vertu des droits souverains donnés par son diplôme, à un jeune homme qui, tout frais émoulu de sa thèse et sans avoir jamais ouvert un panaris, fera, sur ses concitoyens, et à leurs risques et périls, l'apprentissage de la chirurgie ! Qui pourrait s'étonner que, dans ces conditions, l'on puisse parfois constater certaines défaillances, qui ne tarderaient pas à disparaître, si l'exercice courant de la chirurgie n'était confiée qu'à des hommes capables de la pratiquer avec toute leur science et toute leur conscience ?

Car la science ne suffit pas. Elle n'est qu'une arme puissante, mais qui peut devenir funeste, si elle n'est pas dirigée par une force plus profonde et plus puissante encore, qui monte du fond de notre âme et qui s'appelle la conscience !

C'est en effet notre conscience seule qui doit nous inspirer, dans l'instant fugitif où nous prenons la résolution sans appel de jouer la partie suprême dont dépend une vie humaine. C'est encore notre conscience seule qui peut nous retenir dans le vertige de l'action, qui parfois nous saisit et nous élève au-dessus de nous-

mêmes dans l'exaltation magnifique de certaines opérations, au cours desquelles, comme l'aigle des hautes cimes, nous nous sentons monter vers les sommets de l'art !

Il ne faut pas que l'habitude de jouer chaque jour avec la vie des hommes, nous fasse perdre de vue le pouvoir formidable dont nous sommes armés et qui n'a d'égal, en ce monde, que celui du chef militaire, envoyant par un mot, dans le drame de la bataille, des milliers de soldats vers la mort, — ou vers la victoire! Nous avons, nous aussi, des responsabilités non moins étendues, et plus grandes peut-être encore, lorsque, du haut de quelque tribune retentissante, nous donnons, par exemple, sur quelque doctrine d'application universelle, des conseils que notre expérience nous a démontré fondés sur la vérité, mais qui n'en sont pas moins combattus par des hommes sincères, heurtés dans leurs convictions ou dans leurs habitudes. Les journaux scientifiques transportent nos discussions dans le monde entier, où ces idées contradictoires sont suivies ou sont combattues par tous ceux qui nous font confiance. En sorte qu'une parole prononcée ici même fait vivre ou fait mourir, à des milliers de lieues, des êtres innombrables qui ne sauront jamais qu'ils nous doivent la vie, ou que c'est nous qui sommes la cause de leur mort.

Ah ! ne parlons jamais à la légère dans ces grandes questions, comme j'en ai vu soulever, et dont la solution peut sauver, chaque année, des vies humaines par milliers !

Et quel mal auraient fait à l'humanité les contradicteurs de Pasteur, ce grand victorieux de la plus grande bataille de tous les temps passés et de tous les temps à venir, contre la maladie et contre la mort, si leurs attaques passionnées avaient, comme ils voulaient le faire, arraché au grand homme la confiance que lui donnait son génie dans la vérité de sa cause.

Paix à la mémoire de ces aveugles qui, s'ils avaient vaincu, auraient mérité les malédictions de l'humanité !

« J'ordonne ou je me tais », disait Napoléon !

Prenons exemple sur ce grand esprit !

Affirmons seulement ce dont nous sommes sûrs, ou taisons-nous!

Mais, toujours, faisons appel à quelque chose de plus haut que notre science, que notre art, que notre expérience. Et, quand un doute vient effleurer notre esprit, invoquons ce que nous sentons en nous-mêmes de plus pur, de plus profond, de plus inflexible et de plus sacré : invoquons notre conscience !

Celle-ci n'est pas seulement un grand mot, un de ces mots puissants et dominateurs qui, lorsqu'on vient à les prononcer, évoquent dans notre âme tout un monde de sentiments et remuent ce qu'il y a de plus noble dans le cœur de l'homme: c'est une réalité vivante pour ceux qui, comme nous, se trouvent, à chaque instant, face à face avec les problèmes les plus angoissants du devoir.

Car, nous ne sommes que des hommes, faillibles comme tous les hommes, sujets à l'incertitude, exposés à l'erreur, perdus parfois dans les ténèbres et qui, cependant, chaque jour, devant les routes incertaines de la vie et de la mort, avons le devoir de choisir !

Ah ! sans doute, notre devoir est éclatant. Ecoutons la règle sublime: *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même!* et prenons, partout et toujours, les décisions les plus conformes à l'intérêt de ceux qui s'adressent à nous. Mais, ce n'est là qu'une parole vaine, un de ces mots sonores et qui se perdent dans la nuit. Car le problème est précisément de savoir quelle est la décision la plus conforme à cet intérêt bien compris. A côté de la guérison rapide, à côté de la vie, l'échec possible est toujours là ! Et discuterions-nous, si l'ombre de la mort ne planait pas sur tous nos actes ?

Voilà le grand problème, et qui se pose chaque jour ! Et c'est pourquoi, au moment de prendre, devant celui qui vient à nous et dont le regard inquiet cherche à lire dans notre pensée, la

résolution nécessaire, nous sentons obscurément se heurter dans notre âme les puissantes raisons d'agir et celles qui, non moins puissantes quelquefois, nous disent de nous abstenir. Et cependant, il faut choisir. Il faut choisir ! en ayant la pleine conscience qu'à cette décision est suspendue la vie d'un homme, d'un enfant, d'une jeune femme, faite encore pour donner la vie, et que l'irréparable est là, caché dans les ténèbres, — mais qui sortira nécessairement de notre arrêt, — et que nous connaîtrons demain!

Le devoir ! Le devoir ! mot puissant, mot sublime, et qui suffit, nous l'avons vu pendant les jours tragiques, à transporter les hommes jusqu'à l'exaltation du sacrifice. C'est au devoir qu'il faut demander de nous conduire et de nous inspirer.

Il est plus facile, sans doute, de se dérober et de s'enterrer devant le canon que de s'élancer à l'assaut ! Mais nous savons aussi qu'il est parfois grave de ne rien faire et qu'une abstention trop commode est bien souvent plus dangereuse que ce que les faibles et les impuissants nomment témérité!

C'est pourquoi nous, chirurgiens, nous qui connaissons les magnifiques ressources de notre art, nous devons lui faire confiance. Ayons le culte de l'action ! C'est par l'action que l'on triomphe et qu'on est plus fort que la mort !

Quand la chirurgie a donné ce qu'elle a donné, quand elle a rendu, depuis cinquante années, les services qu'elle a rendus, quand elle a fourni, par d'incalculables bienfaits, la preuve éclatante de sa valeur, — nous qui savons, nous qui pouvons, élevons nos âmes au-dessus des médisances, toujours faciles, au-dessus des calomnies, au-dessus des accusations trop communes des incompétents ou des jaloux, au-dessus de la douleur légitime que peuvent provoquer des malheurs immérités, — puisque nous avons avec nous l'impénétrable sanctuaire de notre conscience! Et, par ces temps où nous sommes exposés à la malfaisance de certaines lois, et à l'ignorance ou à l'hostilité de ceux qui les appliquent, c'est

quelque chose que de pouvoir trouver en nous-mêmes ce refuge inviolable qui est au-dessus de la justice des hommes et dont l'iniquité de certaines sentences ne saurait altérer la sérénité.

Car, ce n'est pas dans les codes et dans les prétoires, car ce n'est pas dans les jugements hasardeux de magistrats soumis aux préventions humaines, que nous trouverons les sanctions de tous les actes de notre vie : c'est dans les joies profondes, toujours renouvelées, que peut nous procurer le bien que nous faisons, et c'est aussi, hélas ! dans l'amertume des heures douloureuses qui nous brisent le cœur au chevet des mourants, que nous n'avons pas pu sauver, et que, quelquefois même, nous avons conscience d'avoir entraînés dans la mort !

Et puis, où donc est-il, celui qui, d'un cœur loyal, osera s'ériger en juge ? En dehors de quelques règles précises que leur certitude absolue transforme en lois imprescriptibles, comme celles de l'asepsie, dont la négligence volontaire pourrait être assimilée à un véritable crime, en dehors de quelques règles qui tombent sous le contrôle du simple bon sens, où donc est-il, je le répète, celui qui osera s'ériger en juge ? Qui donc se lèvera pour dire à l'un de nous : « Vous êtes coupable parce que vous n'avez pas fait preuve « d'une habileté supérieure, d'une inébranlable présence d'esprit, « d'une invincible résistance à la fatigue, qui ne sont données qu'à « bien peu ! Vous êtes coupable pour n'avoir pas été l'impeccable « ouvrier de votre œuvre, pour n'avoir pas senti que de votre geste « précis, que de votre action parfois instantanée, dépendait, pour « votre opéré, la santé ou la maladie, le bonheur ou le malheur, la « vie ou la mort ! Vous êtes coupable pour n'avoir pas été l'homme « parfait, quand la perfection n'est pas de ce monde ! » Comprendra-t-on, enfin, qu'il ne saurait y avoir, pour le chirurgien absorbé par les difficultés de sa tâche, ni règles absolues, ni lois inflexibles, ni même mesure commune ?

Car, il n'y a pas de mesure commune entre le technicien sans

défaut, entre l'opérateur, comme on en rencontre en grand nombre dans les pays de haute éducation chirurgicale, mais qui reste incapable de s'élever au-dessus de ce qu'il a fidèlement appris, et de sentir jamais jaillir l'étincelle divine, — et l'homme qui entend bouillonner dans son âme et rayonner dans son cœur les hautes inspirations et les clartés soudaines !

Car, si vous refusez à cet homme, qui porte en lui la puissance du Maître, le droit de suivre son inspiration et parfois même son génie, qui donc alors, qui donc tirera de l'ornière le grand art que nous servons tous, et le lancera dans les voies nouvelles où depuis cinquante ans, il nous a permis de marcher, en reculant au delà même des limites que nos maîtres n'eussent pas osé rêver, les miracles de la chirurgie contemporaine ?

Voilà bientôt un demi-siècle que je vis dans les hôpitaux. Voilà quarante années que je respire chaque jour dans une sorte de communion spirituelle avec les malades et les opérés, avec ceux qui souffrent pour vivre, et ceux qui souffrent pour mourir !

Quand je les vois se dresser devant moi, dans la nuit de mes souvenirs, c'est un peuple en rumeur qui se lève dans ma mémoire et dont l'évocation me remplit à la fois d'orgueil et de mélancolie.

Pauvres enfants perdus, sans défense et sans volonté ! Vieillards qu'étreint déjà la mort inexorable ! Jeunes femmes, sacrées par l'injuste blessure de la maternité ! Et vous surtout, vous qui pendant quatre ans avez été l'obsession douloureuse de nos journées et de nos nuits, jeunes soldats, jeunes hommes sublimes que les fatalités de l'Histoire ont jetés par millions dans le tumulte des batailles ! Vous les héros, vous les martyrs de l'immense hécatombe, vous que j'ai vu couchés, innombrables, dans tous ces hôpitaux du front de nos armées, où l'on sentait obscurément planer les ailes de la mort, mais où tant d'entre vous ont retrouvé

la vie ! Que de douleurs, que de misères, que d'injustes souffrances, que de victimes innocentes de l'impitoyable destin !

Nous voici maintenant aux jours où nous voyons venir les dernières années, où nous sentons s'approcher l'heure de déposer, à notre tour, les armes dont nous nous sommes si longtemps servis pour faire reculer la mort !

Jetons un regard en arrière, et, dans les brumes du passé, que l'œuvre de notre existence se déroule devant nos yeux. Que de morts ! que de morts ! dont l'image incertaine, hélas ! et quelquefois précise, se dresse devant nous, et dont beaucoup seraient peut-être encore sur cette terre des vivants, si notre volonté, au lieu de se laisser guider par l'espérance, les avait abandonnés à leur sort, en refusant de les conduire vers la table sanglante, qui fut pour eux l'autel du sacrifice, alors que, pour tant d'autres, elle est le seuil de la résurrection !

Que notre âme reste sereine et que notre cœur reste ferme devant l'image de ces morts ! car notre âme était pure et notre cœur sincère, quand nous avons porté sur eux la main prédestinée qui cherchait le salut et n'a rencontré que la mort !

Victimes innocentes de la Fatalité qui plane sur le monde, ces morts, ces pauvres morts, ne sont pas morts en vain ! Ainsi que les soldats tombés dans les batailles, ils ont été les artisans obscurs de la victoire, et leur sacrifice ignoré trouve sa récompense dans la joie et dans l'allégresse de la foule des ressuscités !

Que de morts ! que de morts ! que de vivants aussi ! ! ! C'est tout un peuple qui se lève ! C'est tout un monde de vivants, et de vivants qui donnent et donneront la vie !

Et, quelle joie plus forte et plus intime, et plus profonde encore, pour ceux qui, dans les méditations de leurs nuits, ou dans l'inspiration fiévreuse de quelque minute émouvante, ont forgé, contre la souffrance et contre la mort, quelque arme nouvelle et décisive, qui décuplera leur puissance et prolongera, dans l'avenir,

leur activité bienfaisante, en perpétuant l'œuvre de leur esprit, alors que leur souvenir aura disparu et que leur nom même sera rayé de la mémoire des hommes !

Accourez donc ! accourez tous ! fantômes disparus, vivants de l'heure où nous vivons, enfants de l'avenir, qui peuplez notre esprit de vos ombres et de vos images ! Vous êtes les compagnons fidèles de notre souvenir et de nos rêveries ; vous êtes notre désespoir, notre orgueil et notre espérance !

Pardonnez-nous, morts du passé, tombés au champ d'honneur ! Vous avez succombé dans la dure bataille que nous avons livrée pour vous rendre la vie ! Consolez-nous, foule innombrable des vivants, multitude de ceux que nous avons sauvés, qui bien souvent, ne nous connaissez plus ! Et vous qui viendrez après nous, parce que nous avons rendu la vie à ceux qui vous la donneront. et qui ne nous connaîtrez pas ! Accourez tous, morts et vivants ! Que vos images se dressent devant nous ! Et, devant la foule muette de tous ceux qui nous doivent et nous devront la vie, comme de ceux que nous avons entraînés dans la mort, que la voix de notre conscience monte dans le silence et vienne murmurer aux échos de notre âme que le travail de notre vie n'aura pas été vain, et que nous aurons passé sur la terre comme le laboureur qui féconde la plaine en dispersant à tous les vents du ciel le germe des moissons futures.

Bruxelles, 18 juin 1930.

ELOGE DE VELPEAU

prononcé à l'occasion de la pose d'une plaque commémorative sur sa maison natale, à Breches.

Nous voici réunis devant l'humble maison où naquit, à l'une des heures les plus tragiques de notre histoire, — au moment même où, non loin d'ici, la lueur des incendies éclairait ces horizons aujourd'hui si paisibles, — ce fils de forgeron qui, poussé par la force secrète d'une invincible vocation, quitta l'enclume paternelle pour forger de ses propres mains l'une des plus hautes fortunes qui aient jamais couronné le front d'un chirurgien.

C'est pourquoi nous venons encore, soixante années après sa mort, exalter sa grande mémoire dans le hameau qui l'a vu naître et qui ne l'a pas oublié. Car, dans le dur labeur des premières années, Velpeau fut un magnifique exemple de volonté tenace, de constante énergie, de courage que rien n'ébranle, dans la lutte de tous les instants, pour le pain d'abord ; pour une plus haute instruction générale, qu'il ne commença qu'à vingt ans ; pour les recherches originales et pour les travaux personnels, dans lesquels il fit preuve d'une extraordinaire précocité ; enfin pour les dures batailles des concours, qui firent de lui un agrégé à 29 ans, un chirurgien des hôpitaux à 33, un académicien à 37, un professeur à 39, et, à 44 ans, un membre de l'Institut ! Car, le 3 avril 1843, « l'Académie des Sciences », comme le dit Guyon, « ouvrait « ses portes au petit officier de santé qui, sans autre soutien que

« son énergique volonté, sans autres ressources que son ardeur « au travail, s'était mis en route pour Paris le 1er avril 1820... ».

Je ne suis pas ici pour retracer cette noble existence, mais pour essayer de vous dire l'enseignement qui se dégage de la vie de ce héros du travail et de la volonté, de cet homme qui, parti de rien, s'endormit dans le rayonnement d'une universelle renommée.

Cependant, il vécut dans une époque difficile. L'esprit des hommes de ce temps avait été profondément secoué par les événements prodigieux qui avaient ébranlé l'Univers, et qui nous subjuguent encore aujourd'hui, bien que nous ayions été, nous aussi, les témoins de la fin d'un monde et les acteurs d'une Histoire terrible que les siècles n'effaceront pas ! Velpeau avait 20 ans quand s'acheva, aux champs de Waterloo, le drame de la Révolution. L'esprit des temps nouveaux soufflait de tous côtés sur le monde, et la passion de la recherche et de la découverte qui, au cours du XVIIIe siècle, avait animé tant de maîtres de la pensée, — tant de rêveurs aussi ! inaugurait le siècle naissant par les travaux magnifiques de Bichat, et par les révélations prophétiques de Lamarck. Le monde était trop jeune encore pour comprendre toute la grandeur des conceptions de Lamarck. Mais les idées de Bichat, qui projetaient sur les études anatomiques une lumière nouvelle, furent sans aucun doute une des causes profondes de l'ardeur qui s'empara de tant de savants pour les recherches précises d'anatomie pathologique. Et c'est ainsi qu'à côté de Laennec, le plus grand de tous, des hommes comme Dupuytren, et plus tard comme Cruveilhier, se passionnèrent pour cette science encore presque nouvelle. Mais cette ardeur pour ces études, qui conduisait les chirurgiens dans les salles d'autopsie, ne fut pas sans influence sur cette terrible regression de la chirurgie, qui devait, pendant un demi-siècle, et précisément à l'époque où Velpeau était à l'apogée de sa gloire et de son talent, la rendre si meurtrière et si décourageante.

En réalité, la difficulté des temps fut pour Velpeau une sorte d'aiguillon. Il était resté quatre ans à Tours, où il n'avait d'autre ambition, tout en étudiant les humanités, que celle d'obtenir le modeste diplôme d'officier de santé.

Mais son séjour lui avait suffi pour y connaître Bretonneau, pour s'imprégner de l'esprit de ce médecin de génie, et pour se convaincre qu'il n'y a pas de meilleure façon de s'instruire, que d'observer directement ce que la nature nous met sous les yeux.

A Paris, la protection de Bretonneau, qui s'était intéressé à ce jeune étudiant, tout brûlant d'une singulière ardeur, lui fit trouver quelques leçons, qui assurèrent sa vie matérielle et lui permirent de donner libre cours à sa passion pour le travail. Il travailla donc avec acharnement, et débuta par un coup de maître. Son premier ouvrage fut une Anatomie Chirurgicale, dans laquelle il étudiait les régions et les organes dans leurs rapports avec les opérations. On sait la haute fortune qu'ont connue, depuis cette époque, les travaux de cette nature. Mais les deux volumes de Velpeau qui parurent, avec leur atlas, en 1825 et 1826, furent les premiers de ce genre. Et cela suffit à faire comprendre comment l'originalité d'un pareil travail fit une place à part, dans l'esprit de tous, à ce jeune homme de trente ans.

Et les événements suivirent leur cours. Entre 1825 et 1833, en huit années, Velpeau ne publia pas moins de quatre grands ouvrages : Traité Embryologique et Ovologie humaine ; Traité de l'Art des Accouchements ; Eléments de Médecine opératoire, qui le conduisirent au premier rang.

C'est alors, dans son service d'hôpital, qu'il put laisser libre cours à ses hautes facultés de grand clinicien, et que débarrassé de sa vie de travail presque forcé, il donna toute sa mesure.

Car c'est par là que Velpeau fut un homme supérieur. Ceux d'entre nous qui, comme moi, sont à l'âge où l'on voit venir, sans émotion comme sans regret, le jour où il leur faudra prendre, à

leur tour, le repos qu'ils ont mérité, ceux-là ont pu comprendre, par les hommes qui ont connu Velpeau, et qui furent leurs maîtres, la grande place qu'il tenait parmi les chirurgiens de son temps.

Il ne fut pas, comme Maisonneuve, enfant, comme lui, de la noble vallée où coule la Loire indolente, il ne fut pas un opérateur éblouissant ; il ne fut pas, comme Péan, né, lui aussi, sur la terre voisine, et dont il lui fut donné de connaître, non sans quelque stupeur, les premiers triomphes, une sorte de puissant génie, qui s'ignorait lui-même. Il fut, après Dupuytren, auquel il succéda dans l'esprit public, le représentant le plus éclatant de la Clinique chirurgicale française.

Il savait voir, il savait observer, il avait le bon sens, et l'esprit solide. Ah ! sans doute, il a eu le tort, vers la fin de sa vie, de ne pas prévoir l'avenir, et de ne pas comprendre, à une époque où quelques rares esprits entrevoyaient l'aurore des temps nouveaux, qu'un jour allait venir où cette chirurgie qu'il avait tant aimée, mais qui donnait alors, à ceux qui y consacraient leur vie, de si cruelles déceptions, allait bientôt connaître une fortune merveilleuse, et marcher en triomphatrice sur la route de l'avenir. Il fut de ceux qui, précisément parce qu'ils ne croyaient qu'à ce qu'ils voyaient de leurs yeux, s'opposèrent avec le plus de véhémence à cette chirurgie des kystes de l'ovaire, qui donnait en Amérique et en Angleterre de si magnifiques résultats, mais qui, en 1856, lorsque Velpeau n'hésitait pas à dire que l'ovariotomie est un crime, n'était pas encore possible, il faut le reconnaître, dans ce milieu d'infection et de mort qu'étaient, à cette époque, les hôpitaux de Paris.

Velpeau n'eurt pas dans cette circonstance la claire vision de l'avenir. Mais il connaissait le présent, et souvent il avait vu juste. Tout jeune encore, il n'avait pas craint de s'élever contre les thèses toutes puissantes de ce doctrinaire violent, de cette sorte

d'illuminé qu'était Broussais, qui voyait partout l'inflammation, la gastro-entérite, dont le service ruisselait du sang des malades innombrables qu'il saignait à blanc, et dont l'influence incompréhensible a été particulièrement néfaste.

Il avait vu, auprès de Bretonneau, l'admirable Bretonneau, qui fut peut-être un des plus grands médecins de tous les temps, que la fièvre typhoïde, que la diphtérie sont des maladies spécifiques, qu'il y a autre chose que l'inflammation, et il avait fait preuve de courage quand, à peine arrivé à Paris, il n'hésita pas à prendre parti contre le despote scientifique, qui n'a fait que du mal et dont il ne reste rien qu'un nom, qui tombe justement dans l'oubli.

Mais c'est dans certaines questions moins dogmatiques et plus positives que sa haute valeur de grand clinicien se montra dans tout son éclat. Et rien n'est plus instructif, sous ce rapport, que la discussion qui eut lieu en 1854, à l'Académie de Médecine, sur la curabilité du cancer, que je viens de lire d'un bout à l'autre avec le plus grand intérêt, et dans laquelle Velpeau a donné la mesure de la force de son esprit. C'était l'époque où une pléiade de jeunes hommes, comme Lebert, comme Robin, comme Follin, comme Verneuil, — qui fut mon maître, que j'aimais, parce qu'il méritait d'être aimé, et que j'admirais comme un grand esprit, — c'était l'époque, dis-je, où quelques jeunes hommes se passionnaient pour les études microscopiques, alors toutes nouvelles, et prétendaient qu'il n'était pas possible d'affirmer la curabilité du cancer, si le microscope n'avait pas démontré, au préalable, que la tumeur considérée était bien réellement un cancer. Leur argumentation portait surtout sur les tumeurs du sein, que Velpeau connaissait bien, pour avoir écrit sur elles un livre dont il avait puisé tous les éléments dans sa pratique personnelle, et qui reste encore un monument remarquable de ce que pouvait, à cette

époque, donner l'observation clinique la plus attentive et la plus rigoureuse.

Velpeau, quoiqu'on en ait dit, marchait avec son temps. Il n'était nullement opposé à l'observation histologique ; il accusait seulement le microscope « de fournir des données incertaines que des « esprits trop ardents et trop enclins aux conclusions prématurées « acceptent tout de suite comme des vérités ».

Au moment où il parlait, il avait raison. Car les histologistes d'alors, dont les procédés techniques étaient imparfaits, et qui croyaient encore à l'élément spécifique, à la cellule cancéreuse, étaient très loin d'approcher de la précision actuelle et se trompaient assez souvent.

Or, dans cette discussion sur la curabilité du cancer, où la plupart acceptaient comme un article de foi sa nature incurable, Velpeau, fort de son expérience, fut un des seuls à soutenir que des cancers authentiques avaient parfaitement guéri, qu'il en connaissait un certain nombre, et il proclamait avec véhémence qu'il n'avait pas besoin d'un examen microscopique incertain pour affirmer la nature maligne de la tumeur qu'il avait opérée et qu'il avait guérie.

Il avait donc, dans cette discussion mémorable, parfaitement raison. Il avait raison contre ceux qui prétendaient que le cancer est incurable, précisément parce qu'il est un cancer, et il est véritablement impressionnant, tant il est difficile de déraciner les idées fausses de l'esprit des hommes, de voir, comme je l'ai vu un demi-siècle plus tard, les mêmes discussions se reproduire à propos du cancer de l'utérus.

Oui, Velpeau avait raison, à cette époque lointaine, de défendre les droits de la clinique contre les droits du laboratoire, dont les indications étaient encore incertaines, et, sans vouloir me lancer dans une discussion dangereuse, je me demande si, dans certains cas, nous ne ferions pas bien, aujourd'hui, d'imiter Velpeau. Car

tout en reconnaissant les services infinis que le laboratoire rend à la Clinique, je me demande si on n'en abuse pas quelque peu, et si, sur beaucoup de nos malades, avant et après les opérations, on ne fait pas trop d'injections intraveineuses, trop de prises de sang, trop de transfusions, trop de piqûres rachidiennes, trop de vaccins et de sérums divers, et même trop de recherches du métabolisme basal. Sans doute, je veux bien que, de temps en temps, ces examens multipliés nous incitent à la prudence, et nous détournent d'une opération qui peut-être eût été fatale, ou qui permettent à un malade de l'aborder dans des conditions plus favorables, mais je crains bien aussi que, plus souvent encore, ils n'empêchent une intervention qui aurait sauvé un malade que, de par le veto du laboratoire, nous laissons mourir de sa belle mort.

Ah ! Sans doute, il y a un juste milieu. La science moderne des laboratoires a accompli des miracles. Mais par ces temps où des milliers et des milliers de chercheurs travaillent dans le monde entier, où chaque jour nous apporte quelque découverte nouvelle, ne nous lançons pas les yeux fermés dans ces sentiers obscurs dont beaucoup vont se perdre dans les ténèbres de la forêt. La vieille observation clinique a fait ses preuves. Elle a été la gloire de la médecine française. Et nous, chirurgiens, qui n'avons d'autre but que de rendre à ceux qui nous sont confiés la santé et la vie, inspirons-nous, dans nos décisions, qui portent avec elles la vie ou la mort, inspirons-nous avant tout de cet esprit ferme, de ce jugement droit, de cette conscience inflexible, qui sont en même temps notre honneur, notre force, et notre sauvegarde, et dont Velpeau nous a donné le plus magnifique exemple !

S'il ne fut pas un de ces hommes qu'emportent aux sommets les ailes du Génie, et qui laissent après eux quelque œuvre éblouissante qui ne doit pas périr, il a passé sur cette terre en faisant

honneur à l'intelligence humaine, et en donnant toutes ses forces à la gloire de la Chirurgie.

Voilà pourquoi nous venons aujourd'hui, sur cette terre maternelle, graver au mur de la maison du forgeron, son père, ce nom qui restera comme la pure gloire de sa petite patrie, et qui vivra parmi les noms illustres des hommes qui ont bien travaillé pour la grande Patrie commune, pour la France.

Gaz. Méd. de France, 1er décembre 1931.

SUR LA BONTÉ

PAROLES D'UN CHIRURGIEN

Discours prononcé au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne

Il manque une figure à la fresque sublime qui resplendit au mur de cet amphithéâtre !

Je voudrais voir, errant parmi les fleurs de la prairie, sous les arbres du Bois Sacré, au milieu de ces formes pures et de ces images sereines, — symboles émouvants des sciences éternelles qui nous dévoilent la nature, des lettres qui chantent sa gloire et des arts qui nous en consacrent la beauté, — je voudrais voir une blanche figure, entr'ouvrant ses bras fraternels !

Car l'image de la bonté, fleur divine de l'âme humaine, serait digne de prendre place dans le cortège magnifique où se déroulent sous nos yeux tous ces symboles immortels du génie de l'Humanité !

Nous sommes réunis, ce soir, pour exalter cette noble vertu. Nous sentons d'autant plus le besoin de la glorifier, que nous sortons à peine du plus terrible déchaînement de fureur et de barbarie qui ait jamais déshonoré l'Univers. Si nous avons pu voir l'énergie, le courage, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, l'amour de la patrie, qui sont aussi parmi les plus hautes vertus, surgir de toutes parts dans le tumulte des batailles, l'Humanité, pendant ces

quatre années terribles, n'a pu faire autre chose que d'endurcir son âme et cuirasser son cœur.

Mais maintenant, l'heure est venue où nous pouvons, où nous devons réagir de toutes nos forces contre la loi d'airain qui a meurtri l'Humanité. Avons-nous le droit d'espérer que le monde ne reverra pas ce que nous avons vu ? C'est le secret de l'Avenir, et l'Avenir sera ce que nous le ferons, ce que notre énergie, ce que notre courage, ce que notre esprit d'ordre et de discipline, ce que notre volonté de regarder en face les réalités de demain nous commanderont d'entreprendre pour le salut de la Patrie et la tranquillité du Monde.

Mais, à cette heure où l'Humanité, fatiguée par l'ébranlement du grand cataclysme, commence à peine à se ressaisir, l'énergie, qui doit être la règle de notre conduite et le guide de notre action, ne doit pas nous faire oublier cette bienfaisante bonté, dont nous sentons tous le besoin ! Elle en est, au contraire, la condition nécessaire. Car la bonté sans l'énergie, n'est plus que la faiblesse, et quelquefois la défaillance. La bonté véritable ne doit pas être aveugle. Nous devons être bons pour ceux qui le méritent et pour ceux qui le sont eux-mêmes, ou qui peuvent le devenir. Car les méchants, car les âmes viles et basses, les cœurs mauvais ne le méritent pas. Pour ceux-là, il faut être justes. Il faut souvent être sévères. Il faut parfois être implacables.

Soyons bons pour les pauvres gens, pour les faibles et les malheureux, pour ceux qui souffrent et qui peinent, pour les enfants dont les premières impressions suffisent bien souvent à orienter toute la vie. Soyons bons pour les animaux, dirai-je enfin, après tant d'autres ! pour tous ces frères inférieurs dont la plupart ont une âme candide et ne connaissent pas le mal ! — Mais n'oublions jamais que les loups sont les loups !

Cultivons donc, en même temps que la bonté, l'énergie tutélaire. Cultivons surtout la justice, — et si nous pouvons bien souvent

comprendre l'amertume qui vient troubler l'âme des malheureux, des faibles et des impuissants, — il faut que la bonté soit la vertu des forts !

Voilà pourquoi nous, chirurgiens, qui, par notre existence même, sommes chaque jour entraînés aux résolutions viriles, aux responsabilités redoutables, nous qui sommes tenus d'entretenir vivante cette flamme de l'énergie indispensable aux grandes décisions, et d'affermir notre âme contre les émotions douloureuses et parfois tragiques qui nous assaillent chaque jour, — voilà pourquoi, nous qui vivons parmi les malheureux au cœur rempli d'angoisse que la fatalité conduit entre nos mains, nous sommes de ceux qui ont le droit de parler, parce qu'ils les connaissent, des bienfaits que peut apporter, dans l'âme de tous ceux qui souffrent et qui meurent, le miracle de la bonté.

Ah ! sans doute, beaucoup de ceux qui nous connaissent mal, s'imaginent que pour vivre de notre vie, de cette vie qui s'écoule dans le sang et dans la douleur, il faut avoir une poitrine où palpite un cœur insensible. C'est qu'ils ne savent pas que rien ne vaut le spectacle toujours renaissant de la maladie, de la souffrance et de la mort, pour éveiller en nous toutes les compassions et toutes les pitiés, et ces émotions intérieures qui savent inspirer à ceux qui les éprouvent, les paroles consolatrices, si douces à ceux qui sont plongés dans l'angoisse et dans la terreur.

Oui ! c'est précisément parce que nous vivons parmi les malheureux, c'est parce que, chaque jour, nous voyons de nos yeux toutes les misères physiques que viennent aggraver encore toutes les angoisse morales, que le premier de nos devoirs est de relever les courages au moment des grandes épreuves, et, même lorsque nous avons perdu toute espérance, de rendre l'espérance aux cœurs désespérés.

Et puis, nous avons vu, aux jours sinistres de la guerre, qui a mis sous nos yeux tant de visions tragiques, tant de morts

émouvantes, héroïques ou douloureuses, — nous avons vu, nous avons admiré tout ce que pouvait faire la puissance de la bonté !

Que dire de toutes ces femmes au cœur généreux et passionné, qui ont assisté comme nous, et même de plus près que nous, à ces souffrances, à ces agonies et à ces morts ? Ce sont elles, ce sont ces infirmières bienfaisantes qui partout, depuis les ambulances du front de nos armées, que visitaient parfois les obus égarés ou les bombes criminelles lancées du haut des airs, jusqu'aux hôpitaux éloignés répandus dans toute la France, — ce sont elles qui apportaient aux blessés innombrables, avec la délicatesse de leurs soins et la douceur de leur sourire, le soulagement à leurs souffrances et la consolation à leurs misères ; qui faisaient plus encore, qui les veillaient pendant des nuits entières, qui soutenaient pendant des jours et des semaines, leur espérance fatiguée et leur courage défaillant ; qui bien souvent, pendant les heures graves de la lutte et de l'agonie, gardaient dans leur main secourable la pauvre main tremblante qu'envahit le froid de la mort ; qui, lorsque tout était fini, fermaient les yeux de ceux qui ne devaient plus voir la lumière du jour ; qui ensevelissaient pieusement la dépouille des pauvres morts, et qui marchaient derrière leur cercueil.

Nous sommes aujourd'hui descendus des hauteurs où nous avait conduits l'exaltation du sacrifice et cette sorte d'atmosphère héroïque qui soulevait l'Humanité et l'emportait aussi haut dans l'abnégation qu'elle était tombée bas dans la brutalité. Nous ne sommes plus des héros, nous ne sommes plus des barbares. Nous sommes redevenus tout simplement des hommes dont le cœur a repris son rythme accoutumé.

Quel est donc, maintenant, quel est donc celui d'entre nous qui ne se sentirait profondément touché par l'injuste souffrance de tous ceux qui viennent à nous, de ces hommes jeunes et forts, faits pour la joie et pour la vie, et dont la mort nous confond

aujourd'hui, alors qu'aux jours des sanglantes batailles, où la mort les fauchait comme les épis mûrs, la mort ne comptait plus ?

Et que dire de ces pauvres femmes, de ces jeunes femmes surtout, si souvent et si gravement blessées par cette maternité douloureuse, qui est la plus haute des fonctions humaines, et qui devrait être la plus douce et la moins cruelle, parce que l'action merveilleuse de donner la vie ne devrait pas pouvoir apporter la mort avec elle.

Quel est donc celui d'entre nous qui ne se sentirait pas remué jusqu'au fond du cœur à la vue des enfants malades, de ces pauvres petits, sans révolte et sans volonté, qui ne connaissent de la vie que les douleurs qui viennent avec elle ? Qui donc pourrait rester sans émotion et sans pitié devant ces jeunes têtes blondes, aux grands yeux remplis d'innocence, dont nous tenons la vie et la mort dans nos mains, et qui ne savent pas ce que c'est que la vie, et moins encore ce que c'est que la mort ? Nous n'avons devant eux qu'à faire appel aux sentiments qui sont au cœur de tous les hommes, pour nous pencher avec bonté et souvent même avec tendresse sur ces petits lits blancs où sont couchés dans la souffrance ces pauvres enfants sans défense et qui quelquefois vont mourir...

Le contact incessant avec toutes les misères et le droit que nous avons d'essayer de les soulager, nous imposent de grands devoirs. A côté des devoirs d'ordre scientifique, qui seuls peuvent nous permettre d'exercer notre art difficile, et nous conférer cette puissance souveraine qui fait de nous les dispensateurs sans appel de la vie et de la mort, nous avons des devoirs moraux, plus grands peut-être encore: devoirs de conscience, devoirs de droiture et de sincérité, et ceux qui sont de tous les plus nobles et les plus sacrés, devoirs envers nos malades, envers ceux qui nous font confiance, envers cette humanité douloureuse qui nous tend ses bras défaillants ! Oui, nous nous devons tout entiers à tous ceux qui viennent à nous, pleins de crainte et pleins d'espérance, avec

cet esprit d'abandon et cette foi profonde qui pousse la foule inconsciente des déshérités de ce monde vers la source miraculeuse qui coule au pied de la verte colline, comme vers ce Sinaï légendaire qui se dresse au fond du désert, et dont la cime, environnée d'éclairs et de tonnerres, semble encore évoquer la voix inspirée du Prophète annonçant aux échos des foules prosternées que l'heure va sonner de la Mort ou de la Résurrection !

C'est notre honneur suprême et c'est notre fierté que d'avoir à remplir, au-dessus de tous les devoirs, ce magnifique devoir de bonté. Car la bonté, la pure et sereine bonté, est la plus haute de toutes les vertus qui s'épanouissent au cœur des hommes, parce qu'elle va porter vers le malheureux qui l'implore la parole qui rend le courage et qui berce la douce espérance, comme l'eau d'une source claire qui va répandre sa fraîcheur dans le sol desséché par le grand soleil de l'été. — Et notre science secourable, qui bien souvent donne la vie, peut quelquefois donner la mort. Mais la rayonnante bonté n'apporte jamais avec elle que le soulagement des misères humaines et ne peut faire que du bien !...

Travaillons donc, travaillons de toutes nos forces à en exalter la grandeur, car elle est, — avec la justice, — la lumière la plus éclatante qui resplendisse dans la nuit sur cette route ténébreuse où chemine l'humanité.

ASSOCIATION DES GYNECOLOGUES ET OBSTETRICIENS DE LANGUE FRANÇAISE

Discours prononcé à Bruxelles, le 2 octobre 1929 devant S. M. la Reine des Belges.

MADAME,

Pour la troisième fois, j'ai le grand honneur de prendre la parole devant Votre Majesté. Il y a près de quinze ans déjà ! aux grands jours de l'héroïsme et du sacrifice, dans ce village de La Panne, dernier lambeau de la Patrie, mais où battait encore le cœur de la Belgique, dans cette ambulance de l'Océan, dont le souvenir évoque toujours devant nous le grand nom de Depage... Et puis, ici même, il y a près de dix ans, au cours de ces premières Journées Médicales, qui servent maintenant d'exemple au monde entier.

Aujourd'hui, enfin, où vous voici toujours au premier rang dans les œuvres bienfaisantes de la paix, comme vous l'étiez autrefois parmi les blessés de la Grande Guerre, où le rayonnement de votre présence et la douceur de vos paroles savaient apporter l'espérance à ceux qui voulaient vivre et la divine illusion à ceux qui allaient mourir !

Vous avez bien voulu faire à l'Association des Gynécologues et des Obstétriciens de langue française l'honneur d'assister au Congrès qu'elle tient à Bruxelles pour la deuxième fois.

Permettez-moi de vous en remercier et de déposer en son nom,

aux pieds de Votre Majesté, ses hommages les plus fidèles et les plus respectueux.

Excellences, Monsieur le Ministre, Mesdames, Messieurs,

Mes Chers Collègues,

Il y a deux ans, les circonstances m'avaient privé du plaisir d'assister au Congrès de Lyon. Mais à mon retour d'Amérique, j'eus l'heureuse surprise d'apprendre, qu'au moment même où je voguais sur la Mer des Tropiques, vos suffrages m'avaient désigné pour succéder à notre collègue Muret à la présidence de notre Association.

J'ai été profondément touché par ce grand honneur, et je vous en remercie de tout mon cœur. J'ai fait ce que j'ai pu, dans ma vie déjà longue, pour les progrès de la gynécologie et le bien des malades. Mais quand j'ai commencé à étudier cette technique opératoire qu'aux jours lointains de ma jeunesse je travaillais avec passion, j'aurais été singulièrement surpris si l'on m'avait prédit que ces travaux, où je me laissais entraîner par la pente naturelle de mes goûts et de mon esprit, me conduiraient un jour à la place où je suis aujourd'hui.

Je n'y ferai point oublier mon prédécesseur, et je suis certain d'être l'interprète de tous, en adressant à notre collègue Muret les remerciements de l'Association pour tout ce qu'il a fait pour elle.

Voici qu'après de longues années de travail fécond, il est venu reprendre sa place au milieu de nous, en continuant ainsi un labeur qui nous honore tous. Qu'il sache bien qu'il y conserve, malgré son effacement volontaire, la place à laquelle il a droit.

Deux d'entre nous ont disparu depuis notre dernière assemblée. Deux hommes pour lesquels la mort n'a pas eu la même clémence. Notre éminent collègue Rossier, qui nous montrait à Lausanne,

il y a quelques années, avec une fierté légitime, sa magnifique Maternité, et qui, se sachant frappé à mort, n'en a pas moins tenu à assister, avec un courage stoïque et une énergie souriante, à notre Congrès de Lyon, — et notre collègue Gervais de Rouville, de Montpellier, un de mes plus vieux et de mes plus chers camarades, qui nous faisait encore, au Congrès de Chirurgie de l'année dernière, une communication pleine de verve et d'entrain, et qui, trois jours plus tard, tombait foudroyé par la mort. Ce n'est pas ici le moment de rappeler leur labeur, et tout ce que leur doit la science que nous cultivons, mais je tiens, en votre nom, à adresser à leur mémoire l'hommage des regrets que nous cause leur disparition.

Et maintenant, nous voici, pour la seconde fois, dans cette ville fraternelle. J'entends encore, au lendemain de la Victoire, dans cette cité magnifique, qui venait de connaître, après les douleurs de la servitude, la gloire de la Résurrection, j'entends encore la parole, à la fois grave, douloureuse et d'une poignante éloquence, de mon illustre et grand ami Brouha, dont chaque phrase, tombant dans le silence, nous frappait au cœur comme l'Epée de la Justice et retentissait dans nos âmes comme le cri de l'Espérance !

Qu'avons-nous fait ? Qu'a fait le monde depuis ces journées de triomphe et de merveilleuse allégresse ?

Dix années ont passé, perdues dans la fuite du temps ! Dix années pendant le cours desquelles nous avons travaillé de nos mains et de nos cerveaux pour le bien de l'Humanité !

Qui donc pourrait en dire autant de ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des peuples et la fortune des nations ? Voici qu'après le calme succédant aux bouleversements du grand cataclysme, les intérêts divergents et parfois inconciliables liés à la vie même des Nations, les passions qui, chez les peuples comme chez les hommes, dominent les intérêts et étouffent la raison, se réveillent peu à peu. L'Humanité reste l'Humanité, troupeau

conduit par des forces obscures vers des destinées inconnues ! Dix ans à peine après ce que nous avons vu, les hommes ont tout oublié !

Ils sont repris par les passions qui les tourmentent depuis les temps où nos ancêtres n'avaient d'autres armes que l'épieu et d'autres forteresses que les cavernes des montagnes. Et nous nous demandons si nos enfants, hélas ! et nous-mêmes peut-être, ne verrons pas s'abattre de nouveau sur notre vieille et malheureuse Europe, les calamités que nous avons connues, — et dans lesquelles la Belgique et la France ont scellé dans le sang de leurs héros et de leurs martyrs une indestructible et fraternelle amitié !

Ah ! je le sais, des paroles pacifiques sont prononcées de tous côtés, et de grands espoirs sont permis. Mais même lorsque ces paroles s'élèvent aux plus hauts sommets de l'éloquence, elles ne sont que des paroles, et si elles nous apportent le témoignage que des esprits généreux travaillent à la pacification du monde, elles n'empêchent pas que d'autres esprits travaillent d'autre part, avec une égale ardeur et une égale conviction, à l'effacement, au redressement des justes catastrophes qui ont frappé leur Patrie !

Il est donc de notre devoir, si nous voulons vivre, de nous prémunir contre ces tendances, qui ne sont que trop naturelles. Il ne faut pas laisser renverser par des esprits illuminés et auxquels les terribles événements dont nous avons été les témoins semblent n'avoir rien appris, les données du problème qui s'agite depuis qu'il y a sur la terre des peuples vivants, des nations distinctes et même tout simplement des hordes à demi sauvages. Il faut plus que jamais nous persuader que, pour un peuple qui veut loyalement la paix, — en attendant des temps meilleurs, que nous sommes en droit d'espérer, et à la venue desquels nous avons le devoir de travailler, mais qui sont encore perdus dans les brumes de l'avenir — le meilleur moyen de l'obtenir et de la conserver est de forger

solidement et d'entretenir sans défaut l'armure qui montre la force et qui impose le respect.

Dans un monde encore agité par les remous du cataclysme, le désir de la paix, sans le pouvoir de l'imposer, s'il n'est pas également partagé par tous, n'est que le renoncement au culte de l'énergie, à moins que ce ne soit cette tare irrémédiable des peuples déchus : la résignation à la servitude !

Ce ne sont pas là, Messieurs, de vaines paroles. Elles sont à leur place ici. Elles s'adressent à vous tous, qui avez eu l'occasion de réfléchir sur les grands événements auxquels nous avons assisté et qui feront quelque jour la stupéfaction de l'Histoire !

Oui, ces paroles s'adressent à vous tous, parce que ce qui fait la vaillance et la grandeur d'un peuple, ce qui constitue son armure et son bouclier, c'est sa force morale en même temps que ses canons, c'est son influence intellectuelle à côté de sa puissance militaire, c'est le travail de ses hommes de science en même temps que celui de ses hommes de guerre.

Eh bien, nous pouvons beaucoup, nous, chirurgiens, pour faire rayonner au dehors l'influence scientifique de notre pays, et pour accroître sa puissance morale à travers le monde. Nous possédons, en effet, nous qui avons l'esprit façonné par la discipline romaine, et par cette divine langue française qui a répandu partout le prestige de sa souveraine clarté, nous possédons, dans l'exercice de notre art difficile, les mêmes qualités, je dirai presque les mêmes vertus, que dans notre langage. Nous apportons dans l'acte opératoire la clarté, l'élégance et cette qualité supérieure, la simplicité, dans laquelle, nous pouvons le dire sans vanité, mais avec un orgueil légitime, nous demeurons les maîtres.

Sans doute l'acte opératoire n'est pas tout, bien qu'il soit l'expression suprême dans laquelle se résume toute notre éducation chirurgicale. Mais dans l'organisation même de cette éducation, nous avons le devoir de rendre à chacun ce qui lui est

dû. Nous rencontrons ailleurs et en particulier chez les peuples qu'éloigne de nous la nature de leur esprit, la différence de leur sang et de leur langage, de ce langage qui n'est pas seulement l'expression de la pensée, mais qui en est plus encore peut-être l'animateur secret qui la suscite, la conduit et la modèle suivant sa propre inspiration et sa propre structure, — et que séparent plus profondément encore les événements qui, à travers vingt siècles d'histoire, les ont soustraits à l'influence directe et profonde de cette civilisation latine, dominatrice du monde par sa grandeur et son éclat, — nous rencontrons, dis-je, chez ces peuples, des qualités dignes de notre admiration : la puissance de travail, l'esprit d'organisation, l'entraînement raisonné vers un même but. Nous trouvons aussi à la tête de ces nations, grâce à un merveilleux sentiment de leurs besoins collectifs, des pouvoirs publics qui comprennent leur devoir beaucoup mieux que les nôtres, — je ne parle ici que pour la France, — et donnent aux savants ce dont ils ont besoin, sans compter, ou tout au moins sans cet esprit d'économie sordide, contrastant douloureusement chez nous, avec la coupable insouciance qui jette au gouffre sans fond des dépenses, des sommes colossales pour des fins bien moins élevées, quand elles ne sont pas méprisables, et quelquefois néfastes.

Oui, Messieurs, je le dis ici en toute conscience, mais avec un esprit résolu, parce qu'enfin, certaines choses doivent être dites ailleurs que dans les cercles fermés de nos conseils, ou les bureaux indifférents de nos ministères, — oui, ce n'est pas sans un pénible serrement de cœur, quand on a parcouru les quatre coins du monde, soit par curiosité d'esprit, soit par le désir de contempler les grands spectacles de la nature, qui remplissent notre âme des plus beaux souvenirs, soit enfin, pour quelques-uns d'entre nous, par la noble ambition d'apporter hors de leurs frontières quelque chose de ce qui fait la grandeur de notre patrie, — ce n'est pas, dis-je, sans un dur serrement de cœur qu'on pénètre à

Paris dans quelques-uns de nos laboratoires, à commencer par ceux de la Faculté de Médecine, qui ne sont pas ce qu'ils devraient être, ni même ce qu'ils pourraient être !

Il est facile de comprendre notre sentiment de tristesse, à l'heure où nous rentrons chez nous, lorsque nous avons vu et admiré ce qui se fait ailleurs, sur les frontières mêmes de la France. Quel peut être l'état d'esprit des hommes comme nous, qui savent quels bienfaits peuvent sortir pour l'Humanité tout entière et la gloire de notre pays, de ces laboratoires, où des savants modestes et trop désintéressés, — mais ayant, cependant, besoin de vivre, travaillent à déchiffrer les mystères des fléaux qui déciment les peuples et à découvrir les moyens de les combattre ?

Que faut-il donc ? Que faut-il pour ouvrir enfin les yeux de ceux de nos maîtres qui sont responsables d'un état de choses aussi douloureux ?

Ne connaissent-ils donc pas le monument splendide que le génie des savants français a élevé, depuis un siècle à peine, au progrès universel et à la gloire de la Patrie ?

Est-ce que ce n'est pas des laboratoires français que proviennent la plupart des découvertes qui ont changé la face du monde ? La chimie moderne avec Lavoisier, l'anatomie générale avec Bichat, et cette prodigieuse doctrine de Lamarck sur l'évolution des êtres organisés, qui a renouvelé la philosophie, et l'œuvre de Claude Bernard, qui a créé de toutes pièces la physiologie contemporaine ! Et l'électro-magnétisme d'Ampère, qui a édifié sur des bases nouvelles toute la mécanique moderne et transformé la vie des hommes d'aujourd'hui ! et la thermo-chimie de Berthelot, — et cette merveilleuse conquête de l'air, par les ballons d'abord, et plus tard par les dirigeables, — car à l'heure où les Zeppelins accomplissent des exploits splendides, qu'il me soit permis de rappeler que j'ai vu de mes yeux, il y a 45 ans, traversant le ciel de Paris, le premier dirigeable, qui s'appelait « La France » ! et

enfin, pour la plus grande part peut-être, par ces formidables oiseaux d'acier, par ces magnifiques avions, qui ont réalisé la conquête du ciel, comme les sous-marins, également français, la conquête des mers! Que sais-je encore? et cet art merveilleux de la photographie et jusqu'à ce prodigieux cinématographe qui semble devenu un des éléments nécessaires de la vie contemporaine !

Est-ce que ce n'est pas notre grand et glorieux Branly, qui, le premier, dans un pauvre laboratoire qu'il faut avoir visité pour en concevoir la misère, a capté les ondes frémissantes qui rayonnent à travers l'espace, et permis la réalisation de cet inconcevable miracle qu'est la téléphonie sans fil ?

Est-ce que ce n'est pas dans un laboratoire français que nous a été révélé ce Radium presque fabuleux, dont l'étude a bouleversé les conceptions universelles sur la constitution de la matière, et a jeté quelque clarté sur les insondables mystères de l'Univers où nous sommes perdus ?

Est-ce que ce n'est pas, enfin, d'un laboratoire français, situé, lui aussi, sur cette colline sacrée où bouillonne éternellement la pensée de la Jeune France, qu'est sortie, il y a soixante ans, la plus grande découverte de tous les siècles, et qui a fait davantage pour le salut des hommes, que tous les travaux et toutes les découvertes de tous les hommes réunis, — depuis qu'il y a des hommes? Est-ce que ce n'est pas dans cet humble, mais à jamais glorieux laboratoire, que l'on peut voir encore au bout de la rue d'Ulm, que travaillait un homme, que j'y rencontrais quelquefois, aux jours de ma jeunesse, avec un visage pensif et presque douloureux, marchant d'un pas hésitant et difficile, mais chez lequel la maladie, qui avait foudroyé son corps, avait laissé intacte, et pure, et magnifique, la noble flamme du génie ! un homme à côté duquel je ne pouvais passer sans me découvrir pieusement, — et qui était Pasteur !

Est-ce que ce n'est pas de ce laboratoire — qui devrait être le

sanctuaire le plus vénéré de la France et de l'Univers, après la crypte solitaire où reposent dans le silence les cendres de celui qui fut le plus grand des hommes, si la grandeur humaine se mesure aux services rendus à l'Humanité, — est-ce que ce n'est pas de ce laboratoire que sont sorties ces révélations prodigieuses sur le monde inconnu des infiniments petits, auquel Pasteur a arraché ses secrets, auquel, en suivant les méthodes créées par son génie, des disciples sans nombre les arrachent encore chaque jour, et qui ont transformé les conditions d'existence de l'Humanité, en sauvant chaque année plus de vies humaines, peut-être, que la Grande Guerre n'en a dévorées ?

Que faut-il donc ? Que faut-il donc, je le demande encore, pour ouvrir enfin à la lumière les yeux des hommes qui portent la responsabilité de la misère de nos laboratoires ?

Des hommes de bonne volonté se sont efforcés, je le sais, de porter remède à cet état de choses et d'atténuer ce scandale. Mais dans notre pauvre pays, cependant si plein de courage, ces efforts viennent se briser contre cette bastille imprenable qu'est l'Administration, contre cette puissance impersonnelle, contre cet organisme séculaire et immobile, qui paralyse et désespère ceux-là même qui en font partie, que toute réforme effarouche, que toute jeunesse épouvante, et qui s'enfonce lentement dans le bourbier marécageux des habitudes invétérées, des préjugés imbéciles et de l'incurable routine ?

Où donc! où donc est le héros qui osera porter dans cet édifice vermoulu la torche libératrice ?

Ces paroles sévères, mais que je ne crains pas de prononcer dans une circonstance aussi solennelle que celle qui nous réunit, — parce qu'il faut qu'elles le soient, — ces paroles sévères, ne doivent pas cependant nous faire oublier ce que nous sommes et ce que nous pouvons ! Et c'est précisément parce que nous pouvons beaucoup

pour atténuer aux yeux de tous ce qui, chez nous, peut prêter à de justes critiques, que c'est ici que je les prononce...

Oui nous pouvons beaucoup pour contribuer, par notre action et par notre exemple, à rehausser dans l'esprit de tous et dans le respect universel, la puissance de la Patrie. Je le sais, je l'ai vu, je m'en suis rendu compte, partout où m'ont conduit les hasards de mes courses à travers le monde. Nous pouvons porter au loin la bonne parole et, ce qui est mieux encore, le bon exemple. Nous possédons nos qualités à nous, qui en excluent peut-être d'autres, mais qui n'en existent pas moins, et qui sont ce qu'elles sont. Elles se résument en quelques mots : Cette simplicité suprême dans l'acte opératoire, qu'il faut s'efforcer d'acquérir et de cultiver, parce qu'elle absorbe en elle toutes les conditions qui font de cet acte solennel, — je dirai presque de cet acte auguste, qui nous confère sur nos semblables la puissance de vie et de mort, — quelque chose de supérieur et qui s'approche le plus possible de cette perfection à laquelle nul d'entre nous n'a le droit de prétendre.

Développons donc cette qualité naturelle. Inclinons-nous devant les qualités différentes de ceux qui sont nos émules. Elles ont aussi leur valeur et leur puissance symboliques. Mais servons-nous des armes que nous tenons de notre nature et de notre éducation millénaire. Cultivons, développons, perfectionnons sans cesse cette simplicité souveraine, seule capable de transporter les grandes opérations jusqu'aux limites de cette beauté supérieure qui les élève, qui les transfigure, et les conduit à ces sommets que n'atteignent pas les œuvres communes, pareilles à ces brouillards de la vallée qui restent au-dessous des pics étincelants dressés dans la lumière !

Et dans les heures difficiles où nous place la destinée, travaillons de toutes nos forces, en même temps qu'au salut des malades et au bien de l'Humanité, à augmenter encore le prestige, la puissance et la gloire de la Patrie.

ASSOCIATION DES GYNECOLOGUES ET OBSTETRICIENS DE LANGUE FRANÇAISE

(Congrès de Bordeaux, 3 octobre 1931)

Mes Chers Collègues,

Il y a deux ans, j'avais le grand honneur d'ouvrir notre Congrès sur cette terre de Belgique, qui nous reste à jamais sacrée par une gloire commune et par de communes douleurs. Et voici que, cette année, le destin me réserve la bonne fortune de vous souhaiter la bienvenue dans ce monument somptueux, qui demeure toujours un des plus purs joyaux de l'architecture française.

Et je ne puis m'empêcher de penser, en prenant la parole, que c'est en ce lieu même, qu'il y a soixante années, aux jours de la grande épreuve, retentissait la puissante voix du tribun qui venait de sauver l'honneur de la France et que les représentants de l'Alsace et de la Lorraine arrachées à la mère patrie, élevaient, au nom de la justice éternelle, la protestation des vaincus, et en appelaient aux réparations de l'Histoire dont nous avons vu, de nos yeux, parmi l'écroulement d'un monde, l'accomplissement fatidique.

Mais ces grands souvenirs ne doivent pas nous faire oublier les événements plus modestes qui nous réunissent aujourd'hui.

Je ne vous cacherai pas que j'éprouve une émotion particulière à vous recevoir ici, sous ce ciel de Bordeaux dans lequel je retrouve le ciel de mon enfance, dans cette ville magnifique, où

je me connais tant d'amis. Où, pour ne parler que de ceux qui ont marqué leur empreinte dans la Gynécologie, j'ai vu à l'œuvre le grand chirurgien que fut Demons, l'homme de grand talent et de haute conscience qu'était le Professeur Boursier, et mon ami Begouin qui a occupé après lui, cette chaire qu'il remplissait si bien, — et qu'il a cru devoir quitter, je ne dirai pas pour monter plus haut, — car il n'y a pas de chirurgie plus haute que celle que nous servons, mais pour employer autrement les belles qualités qui l'ont conduit, il y a quelques années, à cette présidence du Congrès Français de Chirurgie, qui doit suffire à satisfaire les ambitions des meilleurs d'entre nous. Et puis enfin, mon ami Guyot, notre président d'aujourd'hui, qui ne se doutait pas, lorsque je l'ai connu, dans un de ces hôpitaux du front de nos armées, où la chirurgie se faisait au son du canon et où il n'opérait que des hommes, que nous nous rencontrerions un jour, associés dans la présidence d'un Congrès, — qui ne s'occupe que des femmes !

Le premier de mes devoirs est d'évoquer ici la mémoire de ceux qui nous ont quittés. Depuis deux ans, la mort a choisi ses victimes. Et nos amis de la Suisse Romande ont été particulièrement éprouvés, Bourcart et Beuttner ont disparu.

Bourcart avait été notre président, à ce Congrès de Genève, qui fut aussi le Congrès de Lausanne, où nous avions pu apprécier, en même temps que sa haute valeur, tout le charme de son esprit et de son caractère. Il avait acquis une grande expérience et une autorité véritable dans la question si délicate et si controversée de la mécanique abdominale, et de toutes ces règles de gymnastique qui sont si mal connues de la plupart d'entre nous, et que nous avons peut-être le tort de traiter trop légèrement. Il les étudiait, en tout cas, et les exposait avec une foi ardente et qui commandait le respect, même à ceux qui peuvent penser qu'il en exagérait les vertus.

Le Professeur Beuttner, un de mes vieux amis, nous a été

enlevé subitement, en pleine action. C'était un travailleur infatigable. Il était de tous les congrès, de toutes les manifestations scientifiques, où il allait toujours, non pas seulement, comme beaucoup d'entre nous, pour se retrouver au milieu d'amis, mais pour communiquer les résultats de sa pratique et de ses études. Il avait la passion de la technique gynécologique, à propos de laquelle il a beaucoup publié, et de gros ouvrages ! Peut-être aimait-il un peu trop à se perdre dans les détails, et son livre sur la péritonisation du bassin est sous ce rapport un ouvrage d'une extraordinaire précision. Nous avions eu parfois tous les deux des discussions ardentes, en particulier à propos de l'appendicite chronique. Mais nous en gardions chacun l'impression des luttes les plus amicales pour le bien de la vérité, et j'ai été personnellement profondément attristé, le jour où j'ai appris que je ne le verrais plus !

Que nos amis de la Suisse Romande veuillent bien croire à la grande part que nous avons prise au deuil de leur petite Patrie.

Le Dr Mestre, agrégé de Cordoba, nous a quittés lui aussi. Il représentait parmi nous une de ces Universités de la jeune Amérique où le cœur est français, à défaut du langage, et où l'esprit reste latin, comme cette noble langue espagnole, que parlent plus de cent millions d'hommes.

Tout a été dit sur ce que nous avons perdu par la mort de Lecène. Le coup inattendu qui nous a tous frappés de façon si brutale, a abattu un homme qui semblait cependant taillé à la mesure des luttes de la vie, et sur lequel, jugeant de l'avenir d'après ce que fut le passé, la chirurgie française avait le droit de fonder les plus hautes espérances. Il n'était pas de ceux qui viennent à tous nos congrès, car il n'aimait pas les congrès, et il n'a jamais manifesté une fidélité particulière à nos réunions. Mais il était des nôtres, et c'est pourquoi je tiens à adresser à sa

mémoire l'hommage qui lui est dû, et à dire la perte irréparable qu'a faite, en cet homme de haute valeur, la chirurgie universelle.

Henri Delagenière était, lui aussi, un chirurgien de grande lignée, et qui a laissé dans le cœur de ses élèves, de ses collègues, de ses amis, — car sa simplicité, sa modestie profonde ne pouvaient lui faire que des amis, — un vide impossible à combler. Il s'est intéressé à toutes les branches de la chirurgie, et partout, il s'est révélé comme un maître. Pour nous, n'oublions pas, qu'il a été peut-être le premier en France, alors qu'il était encore, si je ne me trompe, interne de Terrier, à employer cette position déclive, qui a centuplé la puissance et la précision de la chirurgie pelvienne, et a fait de nous ce que nous sommes. Et tous ceux qui exécutent aujourd'hui si aisément les grandes opérations gynécologiques rendent un hommage muet à cet homme modeste et bienveillant, presque timide, qui a bien travaillé pour eux !

A cette liste déjà trop longue, il faut encore ajouter un nom, celui de Jamain, secrétaire du journal « La Gynécologie », qui dans une sphère plus modeste a rendu, lui aussi, service à notre art. C'était un travailleur, un bon soldat de notre armée. Chacun de nous sert à son rang, et nous devons à tous, à tous ceux au moins qui ont servi avec honneur, l'hommage de notre affection, de notre estime et de nos regrets.

Mes Chers Collègues,

La Gynécologie et même l'Obstétrique, n'ont pas sensiblement changé depuis notre dernière réunion, et vous n'attendez pas de moi, je suppose, que je perde mon temps, et le vôtre, à vous exposer ce que vous savez mieux que moi. Aussi bien, certaines questions me dépassent, et j'avoue humblement mon ignorance, et même ma stupéfaction, lorsque j'assiste, par exemple, à ces étonnantes expériences qui nous montrent avec certitude l'action

des produits folliculaires contenus dans l'urine de la femme enceinte sur le développement des organes génitaux des jeunes souris.

Toute une biologie nouvelle et inattendue naît en ce moment sous nos yeux. A vrai dire, je ne pense pas que ces découvertes changent jamais grand'chose à l'art de l'obstétrique, ni fassent que les femmes accouchent un jour autrement qu'elles ne le font aujourd'hui. Mais la recherche de la vérité et la révélation des secrets de la nature sont choses assez belles par elles-mêmes pour que nous les encouragions de toutes nos forces, et que nous admirions sans réserve les chercheurs obstinés qui y consacrent leur vie, souvent pour les seules joies qu'apporte, à celui qui la dévoile, quelque clarté soudaine projetée sur les mystères qui nous enveloppent.

Je laisse à d'autres ces études, qui sont faites pour de plus jeunes. Chacun travaille à sa manière et creuse, plus ou moins profond, son sillon dans la terre encore inconnue. Pour moi, pendant toute ma vie, j'ai pensé que le meilleur moyen de rendre service à notre art, et à l'innombrable phalange des femmes qui viennent à nous, était d'étudier la technique des grandes opérations gynécologiques, de la perfectionner, et de simplifier autant que possible cette chirurgie souvent difficile, mais qui l'est d'autant moins qu'on se rapproche davantage des principes qui permettent de la comprendre. J'espère avoir, sous ce rapport, rendu quelques services.

Mais si, maintenant que j'arrive au bout d'une carrière que je me suis efforcé de remplir avec honneur, je jette un regard en arrière, je vois que le Temps est un grand Maître, et qu'il faut bien des années pour faire pénétrer dans les esprits des idées que l'on croit bonnes, et pour modifier sensiblement les habitudes acquises. C'est cependant ce qu'il faudrait, et puisque c'est sans doute la dernière fois que je suis appelé à prendre la parole dans des

circonstances aussi solennelles, qu'il soit permis au vieux chirurgien que je suis de venir, devant ses amis, ses collègues, ses pairs et ses élèves, dire ce qu'il croit nécessaire pour faire de la grande gynécologie opératoire, sinon une science exacte, qui ne saurait exister en dehors de la mathématique, au moins une doctrine précise, et dont la précision même assure l'avenir.

Nous n'avons qu'un ennemi : la routine éternelle. Mais il est tenace et terrible ! Et quand je vois que des principes évidents et des vérités éclatantes mettent un demi-siècle à franchir une frontière, ou même la barrière fictive qui sépare deux services du même hôpital, je me demande s'il n'y a pas lieu de désespérer de certains progrès. Il ne faut cependant jamais désespérer, car vous trouvez parfois aux extrémités de la terre, des hommes qui ont vu, qui ont compris ce qu'il fallait comprendre, qui ont admis ce qu'il fallait admettre, et dont la largeur d'esprit suffit à consoler de l'incompréhension de tant d'autres !

Et cela n'est pas vrai seulement pour certains procédés opératoires, pour certaines méthodes, dont l'adoption se heurte souvent à des habitudes anciennes, à des parti-pris, et à cette impossibilité où nous sommes tous, ou du moins presque tous, de faire amende honorable et de reconnaître loyalement nos erreurs. C'est une tendance naturelle à l'esprit humain.

Cela est également vrai, par exemple, pour des instruments dont la supériorité éclate à tous les yeux avec un caractère d'évidence. Comment expliquer que cette admirable aiguille de Reverdin, que nous employons tous en France depuis cinquante ans, et qui est un des éléments essentiels de la simplicité de la technique chirurgicale française, soit inconnue dans bien des pays, et en particulier en Allemagne. Comment expliquer que la valve sus-pubienne de Doyen, qui est peut-être la plus belle conception sortie du cerveau de ce grand chirurgien, soit, elle aussi, inconnue dans l'Amérique du Nord ? Et je n'en finirais pas, si je voulais

énumérer d'autres exemples, dont j'ai pu me rendre compte de mes propres yeux, grâce à cet esprit de vagabondage qui m'a, pendant toute ma vie, entraîné dans tant de pays.

Farabeuf, qui a eu une si profonde influence sur la Chirurgie française, bien qu'il n'ait jamais été chirurgien, mais parce qu'il a été l'éducateur et le maître de tous les chirurgiens de l'ère moderne, dont la plupart ont disparu, dont quelques-uns subsistent encore, mais qui tous se survivent ou se continuent dans leurs élèves, — Farabeuf, le grand Farabeuf, nous avait imposé, dans cette chirurgie des membres, qu'il n'avait jamais faite que sur le cadavre, une méthode sévère, une discipline inflexible, une instrumentation spéciale et d'ailleurs parfaite. Et qui de nous ne se souvient du couteau à amputation de jambe, du couteau de Lisfranc, du couteau à poignet, du couteau à sous-astragalienne ?...

Il devrait en être dans la chirurgie spécialisée, comme il en est dans la chirurgie générale, dans la chirurgie de Farabeuf. Et d'ailleurs, en réalité, il en est ainsi, dans la chirurgie de l'œil, dans la chirurgie du naso-pharynx, dans la chirurgie des voies urinaires, dans la chirurgie osseuse, dans la chirurgie dentaire enfin, où s'est constitué peu à peu un merveilleux outillage mécanique, qui rappelle les instruments de précision.

Dans ces diverses branches de la chirurgie, c'est l'impossibilité même d'exécuter correctement les opérations qui a imposé à tous la nécessité de se plier à une instrumentation spéciale.

Il devrait en être de même pour la gynécologie — ou tout au moins pour l'opération qui en constitue la partie essentielle, je veux dire cette admirable hysterectomie, qui est sans doute, de toutes les interventions de la grande chirurgie, en même temps la plus commune, et celle qui donne au chirurgien les satisfactions les plus nombreuses, les plus hautes et les plus définitives.

Il devrait en être de même, car rien n'est aujourd'hui mieux réglé que la technique de cette opération. Malheureusement, il

n'en est pas pour elle comme pour les interventions de chirurgie spéciale, dont je parlais il y a un instant. Elle est de celles qui peuvent se faire sans technique bien établie, et avec un outillage quelconque. On la fait bien ou on la fait mal, rapidement ou avec une lenteur désespérante, avec facilité ou en se heurtant à des obstacles sans cesse renouvelés. Mais enfin on la fait. Tout chirurgien qui a quelque expérience peut pratiquer une hysterectomie abdominale et la pratiquer sans aucun outillage particulier, par exemple avec les instruments qui servent d'ordinaire à la cure d'une hernie. Et ce chirurgien aura des succès, presque aussi nombreux, peut-être, que celui qui se fera un devoir d'employer une technique parfaite et une instrumentation irréprochable.

Mais, en réalité, il exécutera ses opérations moins aisément, il les prolongera sans nécessité, il verra de temps en temps quelque incident, qu'il aurait pu prévenir, ou même quelque accident, qu'il aurait pu éviter avec l'emploi d'une technique plus parfaite ou d'une instrumentation mieux adaptée, si bien que, tout compte fait, il aura des résultats moins satisfaisants. Et combien de femmes, au cours d'une longue carrière, paieront de leur vie cette obstination à refuser de s'adapter à une meilleure technique et à demeurer l'esclave de ses habitudes !

Voilà pourquoi, en gynécologie comme dans les autres branches de la chirurgie, nous devons nous astreindre à suivre des règles précises, qui existent depuis trente ans, et à employer une instrumentation, d'ailleurs bien simple, qui existe, elle aussi, depuis trente-cinq ans au moins, et qui facilite singulièrement une tâche souvent difficile.

Et puis enfin, — et je m'excuse de revenir encore une fois sur une question qui m'a toujours passionné, — il ne s'agit pas seulement pour nous, chirurgiens, de pratiquer une opération avec succès, il s'agit de la pratiquer avec art. C'est-à-dire d'entourer

son exécution de ces qualités personnelles qui varient avec chacun de nous, mais qui donnent à notre travail quelque chose de supérieur et qui suffit à l'élever au-dessus de l'œuvre commune.

Un chirurgien, malgré son nom, n'est pas un simple manœuvre. Il y a, dans toute opération, une part d'inconnu, des surprises parfois tragiques, qui demandent des décisions instantanées et même une sorte d'inspiration, qui, lorsqu'elle est malheureuse peut conduire à des catastrophes et qui, lorsqu'elle est bonne, peut, au contraire, décider en un instant du salut d'une vie humaine. Car telle est la puissance de notre action, et l'habitude que nous avons de ces situations souvent dramatiques, ne doit pas nous faire oublier leur gravité, et parfois même leur grandeur !

C'est pourquoi il est de notre devoir étroit, de nous affranchir, autant que possible de tout ce qui, dans les circonstances difficiles si communes dans la grande gynécologie, et plus encore peut-être dans cette chirurgie obstétricale, plus difficile et plus émouvante encore, demande à l'inspiration personnelle une part excessive dans des décisions capitales.

Il vaut mieux les déduire de règles depuis longtemps établies, d'une technique précise et des facilités que donne une instrumentation bien comprise.

J'ai travaillé toute ma vie, par la plume, par la parole et surtout par l'exemple, à montrer à tous ceux qui ont bien voulu se donner la peine de s'en convaincre, l'exactitude de ces idées.

Des chirurgiens innombrables, parmi ceux des pays lointains plus encore peut-être que parmi ceux au milieu desquels j'ai vécu, ont pu se rendre compte, aussi bien que moi-même, de la vérité de ce que je dis, de ce que j'ai écrit il y a plus d'un quart de siècle, de ce que je répète à tous les échos, et que je viens, en ce grand jour, redire solennellement, sans doute pour la dernière fois.

Et maintenant, mes chers Collègues, mes chers Amis, avant de

passer la parole au Professeur Guyot, laissez-moi, avec lui, et avant lui, vous souhaiter la bienvenue dans cette ville, qui est un peu ma petite patrie, — et que mes dernières paroles soient l'expression des vœux les plus profonds que je forme pour la grandeur et pour la gloire de l'Obstétrique et de la Gynécologie françaises, — car mon cœur ne connaît pas de frontières entre les hommes qui ont pour langue maternelle le parler de la douce France !

Bordeaux, 2 octobre 1931.

SOCIETE DE GYNECOLOGIE ET D'OBSTETRIQUE

(12 janvier 1931)

Mes Chers Collègues,

Je commence à être habitué aux présidences. Il n'en est aucune, cependant, qu'il m'ait été aussi agréable d'exercer que celle de notre Société. C'est qu'il y a ici, dans ce vieil amphithéâtre, où, avant celle de notre ami Couvelaire s'élevait la voix de Pinard, et où la confiance de ce maître illustre, m'avait appelé à l'honneur de pratiquer la grande gynécologie, il y a ici, pour moi, comme une atmosphère de famille où je me sens à l'aise, et où je me promets de venir respirer le plus longtemps possible.

Et puis, nous faisons ici un travail utile. Les discussions auxquelles prennent part, suivant leur point de vue, des accoucheurs, des chirurgiens, des médecins, comme mon vieil ami Siredey, toujours exact, toujours fidèle, et qui nous apporte, avec une probité scientifique exemplaire, les trésors d'une incomparable expérience, laquelle, il me permettra de le lui dire, a entouré son nom d'une autorité reconnue dans le monde entier, — ces discussions élargissent les horizons de chacun de nous et donnent à notre Société une autorité morale qui se traduit par les candidatures incessantes qui nous viennent de tous les pays.

Qu'il me soit permis de regretter seulement que tout ce qui

se dit ici de bon le soit quelquefois devant des gradins insuffisamment garnis. Mais cela n'empêche pas notre Bulletin d'emporter nos paroles aux quatre coins du Monde.

Il n'en est pas moins certain que si quelques-uns de nos collègues, surtout parmi les chirurgiens, faisaient preuve d'une assiduité plus régulière et nous apportaient plus souvent l'appui de leur expérience, notre Société serait plus influente et plus vivante encore.

Et cependant, au cours de ces deux ans, la mort nous a été clémente, et si elle a été terriblement cruelle pour les Sociétés de Province auxquelles nous unissent tant de liens et qui n'ont pas perdu moins de trente-sept membres, dont sept pour Bordeaux et huit pour Nancy, si nous sommes remplis de tristesse devant une hécatombe vraiment excessive, nous n'avons vu, nous, Parisiens, partir que deux de nos membres titulaires : Dubrisay, que nous aimions tous, qui a emporté avec lui notre estime et notre affection, et qui, lui, au moins, est parti à une heure où il avait droit au repos, et Lecène dont l'injuste mort a été un deuil irréparable pour la chirurgie universelle.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler la perte qu'a faite la chirurgie française en la personne de ce grand travailleur qui faisait honneur, en même temps, à la science pure, à la chirurgie active et à l'intelligence humaine. Dans quelques jours il sera honoré comme il convient, par mon ami Proust, à la séance solennelle de la Société de Chirurgie, et je ne puis ici que redire le sentiment de tristesse profonde que nous avons tous ressentie devant la disparition soudaine de cet homme qui nous apparaissait comme une force de la nature.

Henri Delagenière, un de nos membres correspondants, a succombé il y a quelques mois à peine. C'était un des courageux pionniers de cette décentralisation chirurgicale qui a rendu tant de services aux populations de la France. Il s'en est allé brusque-

ment, après une vie de dévouement, de noblesse et de travail. Son œuvre chirurgicale, plus puissante que sa modestie, a forcé la juste renommée qui s'est, presque malgré lui, attachée à son nom. Aucun de ceux qui l'ont connu n'oubliera sa mémoire, et l'exemple d'une telle conscience et d'une telle vie restera gravé dans nos cœurs.

Enfin, nous avons perdu deux de nos correspondants étrangers, le Professeur Forsnner, de Stockholm, qui s'est surtout occupé des rapports de la tuberculose avec la grossesse, de l'éclampsie, de bien d'autre choses encore et qui a contribué à fonder cette belle publication des « Acta Obstétrica et Gynécologyca Scandanivica », et le Docteur Mestre, de Cordoba, jeune gynécologue que nous avions connu dans nos congrès. Vous me permettrez de déplorer avec vous la mort de ces amis lointains, dont la perte ne saurait trouver quelque atténuation que dans la joie que nous avons à les voir remplacer par des collègues étrangers qui viennent parmi nous de plus en plus nombreux !

Et maintenant, mes chers Collègues, il est temps de laisser la place à celui qui vient après moi. Je suis tranquille, j'ai fait ce que j'ai pu pour notre Société. Mais notre nouveau président, mon ami Couvelaire, saura, mieux que je ne l'ai fait, animer nos séances de son esprit toujours jeune, et sa parole d'une élégance toujours égale à elle-même, de sa science profonde et de cette qualité souveraine qui s'appelle le bon sens ! Je suis certain que pendant les deux années qui viennent, et dont le destin mystérieux reste encore caché dans les brumes de l'avenir, il ne vous fera pas regretter le vieux collègue qui abandonne aujourd'hui ce fauteuil où l'avait élevé votre amicale confiance, et qui ne saurait mieux faire que de souhaiter à son successeur une tâche aussi agréable que celle que, grâce à vous tous, je viens de remplir parmi vous.

DISCOURS PRONONCE AU BANQUET DE L'INTERNAT

Mesdames,

Mes Chers Camarades,

J'ai présidé bien des banquets, bien des congrès, bien des cérémonies, amicales ou solennelles ! Mais rien n'a remué mon cœur aussi profondément que ce Banquet de l'Internat, qui évoque devant mes yeux tout un monde de souvenirs, et qui ramène ma pensée à cinquante années en arrière, presque à l'heure même où naissait cette association fraternelle dont nous fêtons ce soir le demi-siècle d'existence.

Que de changements depuis lors ! Sans doute, c'est l'évolution nécessaire, qui distingue le mouvement de la vie de l'immobilité de la mort. Mais s'il se produit dans la marche des institutions, comme dans celle de l'Humanité, de longues périodes de sommeil, on y rencontre aussi des heures décisives. Et ce sont celles-ci que nous avons vécues, nous les anciens de 1880 à 1890. Années fatidiques, qui doivent sembler bien lointaines aux derniers venus d'entre vous, mais qui ont vu s'accomplir une sorte de révolution dont l'influence a été capitale.

C'est alors, en effet, que se sont manifestées les premières conséquences de ce prodige, annonciateur des temps nouveaux, que fût la révélation pastorienne.

La médecine déchirait ses voiles, et l'on voyait progresser chaque

jour en audace et en sécurité cette chirurgie nouvelle, qui devait bientôt conquérir le monde. Elle avait trouvé, parmi les chirurgiens, alors dans la force de l'âge et la plénitude du talent, les hommes qui devaient la conduire aux sommets éclatants qu'elle occupe aujourd'hui.

La médecine traditionnelle était ébranlée dans ses fondements, et les jeunes internes, qui naissaient à la vie scientifique, dans cette atmosphère de lumière et de vérité que Pasteur venait de répandre sur le monde, se lancèrent avec l'invincible enthousiasme que donne la foi, dans ces recherches nouvelles qui, nous le sentions tous, voyaient se déployer devant elles des perspectives infinies.

Le plus grand nombre se consacrèrent à la médecine et se passionnèrent pour les travaux de laboratoire, — de ces pauvres laboratoires, d'où sont sorties, cependant, de si grandes choses.

Et c'est ainsi, pour ne parler que de ceux qui nous ont quittés, qu'en 1890, dans cette Salle de Garde de Necker, qui retentissait de nos discussions quotidiennes, j'ai vu s'éveiller chez Widal, la noble flamme du génie, qui devait conduire si haut la juste gloire de son nom.

C'est là qu'était aussi, dans ce même hôpital, en cette même année, déjà dans tout l'éclat de sa jeune renommée, ce fils du soleil des tropiques, cet inoubliable Albarran, avec ses yeux de feu et son profil de l'aigle des montagnes, qui sentait, lui aussi, de soudaines clartés s'allumer dans son âme, et qui devait connaître, dans sa trop courte vie, toutes les félicités du triomphe et toutes les amertumes des catastrophes.

Et combien d'autres, mes vieux amis, mes camarades, dont cetains sont ici ce soir, qui ont jeté tant d'éclat sur la médecine française et répandu jusqu'aux extrémités de la terre, le rayonnement spirituel et la gloire de la Patrie !

C'est donc à cette époque que s'est accompli, je le répète, une

véritable révolution. Vous permettrez à un vieux chirurgien de rappeler ici ce grand événement, parce qu'il a eu la plus forte et la plus heureuse influence, à la fois sur la destinée des chirurgiens et sur la protection des populations françaises contre la maladie et contre la mort.

Quelques-uns d'entre nous, qui s'étaient consacrés à la chirurgie et qui, par leur séjour auprès des maîtres qu'ils assistaient dans leurs opérations quotidiennes, avaient acquis une grande expérience, prirent conscience de leur valeur, du droit qu'ils avaient conquis d'exercer cette chirurgie de jour en jour plus puissante, et de prendre dans leurs propres mains les responsabilités nécessaires de la vie et de la mort. Confiants dans l'avenir, ils résolurent d'aller s'établir en province, et tentèrent la grande aventure.

Il faut se souvenir de ce qu'était alors l'exercice de la chirurgie. Tout le monde vivait encore dans l'épouvante — justifiée — qu'inspiraient les opérations. La guerre de 1870 n'était pas loin, et je me souviens encore de la sinistre renommée des ambulances de ce temps. Il y avait un peu partout des soldats qui avaient vu mourir à côté d'eux la plupart des blessés, comme les soldats de la grande guerre les ont vu presque tous guérir, — et quelquefois ressusciter ! Tout le monde savait qu'une opération était chose grave, et le peu de chirurgie qu'on faisait alors était réservée aux maîtres des grandes villes et des facultés, auxquels leur haute situation scientifique et morale permettait seule d'affronter les lourdes responsabilités d'une intervention trop souvent suivie d'un échec.

Dans les campagnes, la chirurgie commune ne s'étendait guère au delà des opérations d'urgence, pour lesquelles il était impossible d'avoir recours à des chirurgiens éloignés, et qui, par la force des choses, étaient confiées à ces médecins de campagne, si souvent admirables, humbles modèles du devoir, du dévouement, du

courage, et qui s'acquittaient de leur mieux d'une tâche souvent difficile.

C'est dans ces conditions que quelques jeunes gens, messagers bienfaisants de la chirurgie nouvelle, forts de leur expérience, forts de leur science et de leur conscience, allèrent fonder au loin ces centres chirurgicaux qui ont rendu de si éclatants services, et qui, peu à peu, ont donné aux populations de nos provinces la notion de la chirurgie renaissante et de la confiance qu'elle a le droit d'inspirer à tous.

Et puisqu'également, parmi ces pionniers de la première heure, il m'est permis de ne parler que de ceux qui sont morts, que mes chers amis d'autrefois, Monprofit et Delagenière, qui furent l'un et l'autre l'honneur de la chirurgie française, reçoivent ici, au nom de tous, l'hommage du grand souvenir qu'ils ont laissé dans nos cœurs.

Reportons donc pieusement notre pensée vers ces amis disparus, et vers d'autres encore qui les ont précédés dans la mort, — ou qui les ont suivis, — et qui furent aussi des initiateurs intrépides. En abandonnant Paris, ils ont, je le répète, tenté la grande aventure ! Ils l'ont réussie. Non seulement pour eux, non seulement pour ceux qui venaient derrière eux, mais encore et surtout pour le bien de tous ceux qui, jusque dans les campagnes les plus reculées, savent maintenant qu'ils ont à côté d'eux celui qui, aux heures douloureuses, saura les soulager et pourra, aux heures tragiques, les arracher à la mort.

Car aujourd'hui, après un demi-siècle, l'initiative courageuse de ces hommes a donné des fruits magnifiques. Il n'est pas, dans toute la France, il n'est pas de petite ville, dans laquelle ne soit installé, comme une sorte de gardien vigilant du salut public, un ancien interne des hôpitaux de Paris, ou des villes où siègent les grandes facultés, un homme que son succès dans des concours difficiles, — où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, — que ses études

approfondies, que son séjour pendant quatre années dans les services importants, où il a travaillé à côté de maîtres qui ont fait leurs preuves, que, en un mot, son expérience de la chirurgie, rend capable de l'exercer de ses propres mains. Car c'est ainsi, malgré l'avis d'une Académie mal informée, c'est ainsi qu'il faudrait conquérir ce droit d'exercer la chirurgie, qui ne devrait pas être accordé à tous, comme il l'est aujourd'hui, en vertu de lois séculaires qui remontent à une époque où la chirurgie n'existait pour ainsi dire pas. Car c'est seulement lorsqu'il est légitimé par des études sérieuses et prolongées que devrait être conféré le droit souverain de vie et de mort sur des hommes, sur des femmes, sur des enfants enfin, sans défense et sans volonté, qui tous, ne sont plus devant nous que de pauvres êtres douloureux, épaves désemparées qu'un de nos gestes peut sauver ou précipiter dans la mort !

Vous me pardonnerez, je l'espère, d'avoir ainsi rappelé devant vous, à la manière des anciens, ce que j'ai vu dans ma jeunesse. Mais l'importance de ce grand mouvement qui a permis l'organisation dans toute la France d'une chirurgie bienfaisante, ne doit pas nous faire oublier qu'il s'est produit en médecine une évolution parallèle. Nous voyons à peu près partout, pour le plus grand bien de tous, des médecins auxquels le titre d'ancien interne des hôpitaux confère une garantie certaine de travail assidu, de science acquise par l'observation prolongée des malades, d'indiscutable compétence.

Je sais aussi que, pour être en apparence moins éclatant que celui du chirurgien, le rôle du médecin, n'est, en réalité, ni moins grand, ni moins salutaire. S'il est peut-être plus brillant de sauver un enfant mourant par une opération qui remplit d'émotion tous ceux qui en sont témoins, il n'est ni moins beau, ni moins émouvant de voir un médecin, après un examen difficile, venir seul, quelquefois dans le silence de la nuit, au fond des campagnes lointaines,

sauver un pauvre enfant par ce miracle quotidien de quelque médicament héroïque, ou de quelque sérum plus puissant que la mort !

Et ne savons-nous pas que si le chirurgien peut être quelquefois vicitime de son art, plus fréquemment que lui, le médecin, penché sur ses malades, emporte, en s'en allant, le germe empoisonné qui causera sa mort.

Et puisque ce soir, grâce à ce miracle des temps nouveaux, qui surpasse tous les prodiges, je puis être entendu de tous ceux qui, dans la France entière, peuvent à chaque instant voir pénétrer à leur foyer le spectre de la mort, qu'ils sachent bien que partout autour d'eux, il y a maintenant des hommes d'élite, médecins et chirurgiens, dignes de leur confiance et capables de les sauver.

Ah ! jeunes camarades, écoutez un homme qui a longuement médité sur tous ces problèmes, que nul n'a le droit de traiter légèrement, qui m'ont passionné et parfois même obsédé pendant toute ma vie, et qui, cependant, sont quelquefois brutalement tranchés, et tranchés contre nous, par des hommes dont je n'incrimine pas la bonne foi, mais dont j'ai le droit de dénoncer l'incompétence, dans des jugements sans appel, dont vous connaissez tous l'inacceptable iniquité !... Croyez-moi ! Ecoutez-moi ! Vous connaîtrez souvent des heures angoissantes. Alors, descendez en vous-mêmes, interrogez votre âme, votre cœur et votre raison, et chaque fois que vous aurez, seuls, face à face avec votre conscience, à prononcer, sur l'heure, le mot qui peut être une parole de vie, mais qui peut être aussi un arrêt de mort, écoutez la voix souveraine qui monte du fond de votre âme !...

C'est à vous tous que je m'adresse ! C'est aux jeunes surtout, à ceux qui ne connaissent encore de la vie que les espoirs qu'elle ouvre à l'horizon ! c'est à vous, médecins et chirurgiens, qui montez après nous l'âpre et rude colline, au sommet de laquelle tous n'arriveront pas, — et qui vivrez des jours que vous cachent

encore les ténèbres de l'avenir ! C'est à vous que je dis, comme un vieux camarade :

Que la destinée vous soit favorable. Puissiez-vous ne pas voir ce que nous avons vu, ce drame effrayant de l'Histoire, qui s'enfonce dans le passé. Conservez, conservez toujours cette fraternité des cœurs que nous avons connue dans la vie d'hôpital et qui, ce soir, nous réunit dans cette émouvante commémoration. Travaillez ! travaillez avec conscience, avec dévouement, avec loyauté. Souvenez-vous que, dans le métier passionnant que vous avez choisi, à coté du bien que vous pouvez faire par l'étendue de votre science et par la fermeté de votre main, il y a celui que vous pouvez répandre par votre cœur, par votre bonté, fleur merveilleuse qui s'épanouit dans l'âme de ceux qui connaissent la douleur humaine ! Mais souvenez-vous aussi que, dans l'exercice de notre art difficile, il est une haute vertu qui l'emporte sur la bonté même. Cette haute vertu, se nomme le Devoir !

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux !

30 avril 1932.

DISCOURS PRONONCÉ

A L'ASSOCIATION DES ETUDIANTS YOUGOSLAVES

En haut de la colline qui domine Belgrade et d'où l'on aperçoit, de l'autre côté de la Save, les hauteurs d'où partit le premier coup de canon qui fut le signal du plus grand drame de l'Histoire, — j'ai vu deux monuments, symboles émouvants du devoir et du sacrifice ! Au pied d'une blanche colonne, les tombes des soldats français morts sur la terre de Serbie sont là, parmi les fleurs et les couronnes, pour attester que le sang de la France a ruisselé dans les batailles livrées pour la Justice sous le ciel de l'Orient ! Tout près de là, sur un haut piédestal fait de blocs de granit, l'image magnifique d'un soldat victorieux serrant sur sa poitrine les plis de son drapeau, promène son regard par delà le Danube, sur la plaine sans fin qui, hier encore, était la plaine de Hongrie !

Et les soldats de la Yougoslavie, qui dorment pour toujours au pied du monument, reposent là, couchés près des soldats de France, leurs camarades dans la mort, comme ils le furent dans la vie !

Ceux d'entre nous qui firent, au jour anniversaire de la grande victoire, ce pèlerinage sacré, ne sauraient oublier l'émotion qui

planait sur tous, lorsque s'éleva vers le ciel, chanté par cent voix enfantines, l'hymne éclatant du poète immortel :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie !
Parmi les plus beaux noms, leur nom est le plus beau !
Toute gloire, auprès d'eux, passe et tombe éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

Ce furent des minutes poignantes et qui restent gravées dans le cœur, quand on les a vécues !

Et puis, le lendemain, à l'heure même de ce 11 Novembre où cessa de tonner, douze ans auparavant, le canon de la grande guerre, qui avait ici même grondé pour la première fois, ce n'était plus devant le monument des morts, mais devant celui des vivants, que nous nous retrouvions, parmi les drapeaux et les fleurs et le spectacle éblouissant des costumes venus de tous les coins de la Yougoslavie.

Nous étions là pour voir tomber le voile recouvrant l'œuvre puissante et tourmentée, due au génie d'un grand artiste, de Mestrovitch, qui doit perpétuer parmi nos enfants et les enfants de nos enfants, la reconnaissance de la jeune Yougoslavie pour cette France maternelle, vieillie en même temps dans la gloire et dans la douleur, — et qui commençait sa jeunesse à l'heure où l'on sentait naître un monde nouveau sur les débris de l'Empire Romain !

Cette manifestation magnifique de la reconnaissance de toute une nation fut vraiment éclatante, et ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur d'assister aux fêtes de Belgrade, savent la profondeur des sentiments d'un peuple qui communie dans la mémoire des souffrances passées, et qui élève ses enfants dans le culte des grands souvenirs qui fleuriront un jour sur le berceau de la Patrie.

C'est la première fois dans l'histoire du monde qu'un peuple vient ainsi, devant un autre peuple, ouvrir les trésors de son

cœur. Mais cela n'est possible que si l'on trouve chez ces nations, si loin par la distance et si près par les sentiments, des vertus identiques, une secrète communion de pensée, et cette âme brûlante qui, aux heures tragiques, fait surgir les mêmes héros !

Aux jours maudits, mais à jamais glorieux de 1914, quand le torrent des armées criminelles préparées pour le meurtre et la dévastation, roulait ses flots sur les terres ensanglantées de la France et de la Serbie, nous avons vu jaillir dans l'âme populaire le même sentiment du devoir, le même esprit de sacrifice, le même enthousiasme sacré. Nous avons vu tirer les épées vengeresses forgées par le Destin pour le salut du monde et votre vieux Putnik était digne de notre Joffre qui vient d'entrer dans la gloire éternelle !

Ainsi qu'aux temps anciens, perdus dans les profondeurs de l'Histoire, nous avons vu pour la deuxième fois, sur les lieux légendaires des champs catalauniques, briser les hordes d'Attila.

Et vous, vous qui veniez à peine, sous les murs d'Andrinople, d'effacer de l'Histoire les sombres jours de Kossovo, vous avez tenu tête, dans la gloire de cent combats, aux armées des envahisseurs.

Comme nous, vous avez connu les extrémités du malheur, et nous avons tous vu, sur son char traîné par des bœufs, l'image glorieuse de votre souverain, brisé par l'âge et la fatigue, mais gardant son âme indomptable : Pierre le Libérateur. Il fut jadis, il y a soixante années, un des soldats de la France vaincue, et nous avons été là-bas, sur la colline où le grand Karageorge appela ses frères aux armes, nous incliner pieusement, au nom de la France victorieuse, sur le marbre de son tombeau.

Pierre le Libérateur repose maintenant dans sa gloire, mais son exemple est là, parmi vous, et son sang revit dans son fils, l'héroïque soldat de la Grande Guerre : Alexandre, premier souverain de la Grande Yougoslavie !

Oui, mes amis, ce sont là de beaux souvenirs ! Nous avons vécu de grands jours, et qui resteront dans l'histoire comme une épopée légendaire !

Mais ces grands jours, que le destin nous épargne de les revivre ! Il ne faut pas que nos enfants revoient ce que nous avons vu. Il ne faut pas que le sang de l'Humanité vienne encore abreuver la terre. Et celle-ci est assez grande pour que tous y trouvent leur place !

Les péripéties de l'Histoire ont fait de ces Balkans, placés au carrefour du monde, la terre des miracles et des calamités.

C'est là, sous le ciel de l'Attique, que les hommes ont découvert, pour la première fois, la souveraineté de la raison. C'est là, près de cette Acropole, encore intacte il y a sept siècles, édifiée lentement par le génie des hommes et détruite par leur folie, c'est là que quelques héros de l'esprit ont transformé l'humanité, en apportant au monde les règles souveraines de la philosophie, les enchantements de la poésie et les divins modèles de l'art le plus parfait qui fut jamais, depuis qu'il y a des hommes.

C'est de là que partit pour un destin sublime, Alexandre le Macédonien, dont le passage sur la terre a changé la face du monde. C'est encore là que Byzance, sur les débris du monde antique, a édifié une civilisation nouvelle, à laquelle ont travaillé vos pères, venus des plaines infinies, en suivant le cours du soleil, au temps des grandes migrations.

C'est là, enfin, que les soldats de Mahomet II, après avoir fait brèche à la vieille muraille, toujours debout près des cyprès d'Eyoub, sont entrés à Sainte-Sophie, en apportant pour quatre siècles la dévastation, la stérilité et la mort.

Vous avez, depuis cinq cents ans, servi de rempart à l'Europe, et vous avez souffert la dure servitude, — jusqu'aux jours à la fois bienheureux et terribles de la douleur et de la mort, de la délivrance et de la résurrection !

Oui, mes amis, je le répète, oui, depuis trois mille ans, les Balkans ont connu toutes les grandeurs et toutes les calamités. C'en est assez ! Il ne faut plus que de leur sol jaillisse de nouveau l'étincelle qui risque d'embraser le monde. Vous avez effacé les injustices de l'histoire, vous avez vaincu par la force l'armée de la violence et celle de la trahison, vous avez bien droit au repos. Il faut que la paix bienfaisante s'étende maintenant sur ces terres désormais libres, qui ont déjà bu trop de sang !

Mais la paix ne connaît que ceux qui sont dignes de l'imposer. Vous avez l'énergie, vous avez le courage, vous avez l'enthousiasme, l'amour de la terre natale que vous avez sauvée ! Gardez au fond du cœur ces vertus éternelles, qui font la force des nations. Gardez la discipline, — la discipline du cœur et celle de l'esprit. Vous avez la force morale. Ayez aussi la force matérielle. C'est le seul rempart salutaire aux jours où nous vivons, car nous vivons dans la réalité, et non pas dans le rêve. C'est le seul bouclier contre la félonie, contre l'ambition, contre la folie même, qui par moments, nous l'avons vu, s'empare de l'esprit d'un peuple, comme elle s'empare de l'esprit d'un homme ! Gardez votre cœur ferme, gardez votre esprit libre, car un esprit de justice et de paix ne peut fleurir que dans une âme libre !

Mais conservez aussi votre épée et votre cuirasse, votre épée toujours prête, et votre cuirasse d'acier. Et vous serez alors de ceux que l'on respecte, parce qu'on respecte les forts ; mais vous serez aussi de ceux que l'on aime, parce qu'on aime ceux qui sont pour la justice, et qu'un peuple doit être fort s'il veut garder le pouvoir d'être juste !

Soyez donc forts et soyez justes. Et vous mériterez le grand Destin qui commence pour vous. Et puis aussi, ô compagnons des jours d'épreuve, réfléchissez ! Songez à la France lointaine, à cette grande sœur qui, aux heures tragiques, vous a tendu la main. Et si, dans des jours difficiles, vous hésitez sur le devoir...

Eh bien ! levez les yeux sur l'image sublime qui se dresse au Kalimegdan et qui vous parlera toujours de la France libératrice.

Songez qu'elle a souffert, comme vous, qu'elle a souffert pour vous, qu'elle a failli mourir, et qu'elle doit de vivre encore, avec vous, mes amis, aux flots de sang versés aux champs immortels de la Marne ! Non ! non ! il ne faut pas revoir ce que nous avons vu !

Les responsables d'un nouveau cataclysme pleureront des larmes de sang. C'est à vous, c'est à nous de consacrer toutes nos forces, à empêcher un tel cyclone de venir à nouveau ébranler l'univers, en entraînant l'humanité aux abîmes d'un désastre matériel et d'une régression morale qui nous ramèneraient pour des siècles aux plus mauvais jours de l'histoire !

Telles sont les quelques paroles qu'un vieux Français de la vieille France, profondément ému par ce qu'il a pu voir aux jours inoubliables des fêtes de Belgrade, vient, avec tout son cœur, dire, ce soir, aux jeunes hommes qui portent en eux l'avenir de cette Yougoslavie généreuse, qui partage avec la Pologne ressuscitée et cette Roumanie nouvelle, sortie, elle aussi, du creuset bouillonnant de la Grande Guerre, l'honneur insigne et redoutable de tenir, aux portes de l'Orient, le drapeau de la Vieille Europe !

Et vous, ô mes jeunes amis, grandis dans la douleur, si vous voulez rester dignes des exploits de vos pères, qui marchaient d'un cœur intrépide sur le grand chemin des batailles, sachez que les vertus militaires, le courage, l'abnégation, la discipline, sont plus belles peut-être encore quand elles travaillent pour la paix du monde, et conservez comme un trésor sacré dans le fond de vos cœurs, l'amour de la noble patrie dont vous êtes les fils, et que nous avons vu naître dans la détresse, dans le sang et dans la douleur !

17 janvier 1932.

LA MEDAILLE DE RECAMIER

C'est au nom de l'amitié que je suis ici, car je n'ai d'autre titre à prendre la parole que celui qu'a bien voulu m'attribuer lui-même celui dont nous consacrons aujourd'hui la belle et noble carrière.

Certes, je connaissais déjà Récamier, il y a quelque quarante ans. Car il avait son nom! Un de ces noms qui, pour s'en montrer digne, obligent celui qui le porte à s'imposer par quelque éclatante supériorité, ou quelque vertu singulière. Nous étions de bons amis, et même de bons camarades, pour employer ce mot qui renferme en lui tant de choses, bien que les hasards de l'Internat, où il était mon ancien de deux ans, ne nous eussent jamais conduits dans le même hôpital. Mais nous étions tous deux de ceux qui gravitaient autour de Farabeuf, dans cette Ecole Pratique qui sortait à peine de terre, et où ceux d'entre nous qui survivent à tant de deuils, et qui, de temps en temps, s'aventurent à la nuit tombante, dans la clarté crépusculaire de son cloître silencieux, voient se dresser comme un fantôme l'ombre blanche du grand disparu !

Et puis nous avions commencé à nous mieux connaître, quelques années plus tard, ici même, dans cet hôpital Saint-Michel, qui ne renfermait pas encore les splendeurs d'aujourd'hui. A deux ou trois reprises, il m'avait demandé de venir opérer avec lui des malades gravement atteints. D'ailleurs, dès cette époque, on ne le

rencontrait qu'à de longs intervalles. La confiance justifiée et l'amitié clairvoyante d'un homme auquel il a consacré une partie de son existence et qu'il a fidèlement servi, jusque par delà la mort, avait fait de lui, comme je l'ai dit quelque part, un de ces pèlerins du vaste monde, qui, des glaces du Pôle aux magnificences des forêts équatoriales, ont promené partout, sur la Terre éternelle, les aspirations de leur âme et la curiosité de leur pensée. Et de temps en temps je le rencontrais, revenant de quelque expédition nouvelle, dont il me racontait, non sans éveiller dans mon cœur une secrète envie, certains épisodes que j'ai retrouvés dans le beau livre qu'il nous a donné, si plein de couleur et de vie, et dont le titre seul est un acte de foi touchante et généreuse (1).

Je savais aussi qu'il n'employait pas seulement les ressources de son talent à guérir ceux qui peuvent être guéris, mais encore à soulager, à consoler ceux qui ne le peuvent pas ! Car si son esprit connaissait la noble et pure joie de rendre la vie à ceux qui sentent déjà flotter autour d'eux les ombres de la mort, son cœur connaissait aussi cette joie profonde de la charité, qui travaille, sans espérance, à rendre l'espérance à ceux qui sont déjà marqués par le destin.

Mais c'est plus tard qu'il m'a été donné de le connaître tout entier et de pénétrer dans son cœur.

C'était pendant la guerre ! Le hasard des événements nous avait conduits tous les deux à Châlons. Malgré son âge, il avait voulu servir à l'avant. Le deuil cruel d'un fils, tombé dans les batailles, n'avait fait qu'exalter son énergie et sa ferme résolution de travailler à son rang, au salut de la Patrie. Il dirigeait là-bas un de ces hôpitaux improvisés, où son talent chirurgical et son dévouement lui ont permis de sauver un grand nombre de blessés.

---

(1) L'âme de l'exilé.

Pour moi, j'avais été chargé de fonctions qui restent à mes yeux le plus grand honneur de ma vie, — comme le plus grand souvenir! J'allais à l'armée de Gouraud voir ce qui se passait au point de vue chirurgical. J'allais soutenir mes confrères, les chirurgiens des champs de bataille, comme ceux des ambulances du front ou des hôpitaux de l'arrière, de mes conseils et de mon expérience, — et c'est ainsi que tous les mois, je séjournais quatre à cinq jours au front, dans le pays de la douleur, du sacrifice et de la mort, — mais qui était aussi le pays de l'énergie, du courage, de l'héroïsme et de l'exaltation des plus hautes vertus humaines !

C'est là qu'il m'a été donné de connaître le vrai Récamier, celui que je retrouve aujourd'hui devant nous.

Je l'amenais souvent avec moi, dans les tournées que j'allais faire aux ambulances de l'avant et dans ces admirables hôpitaux du front, qui ont vu tant de morts et tant de souffrances, mais qui aussi ont apporté à des blessés sans nombre, la guérison, le salut, et parfois la résurrection !

Que d'heures nous avons ainsi passées ensemble, le long des routes de Champagne, sur ces routes où l'on entendait sans cesse le bruit du canon, et de temps en temps le sifflement de quelque obus, l'esprit obsédé par les événements grandioses et terribles au milieu desquels nous plongeaient les hasards de la destinée !

Et nous philosophions tous les deux sur les conséquences des événements qui se déroulaient sous nos yeux, sur ce théâtre immense où le grand acteur s'appelait « La Mort ».

Ah ! sans doute, nous n'étions pas souvent du même avis sur la cause première de toutes choses, et sur les forces inconnues qui précipitaient cette poussière humaine dans l'ouragan qui menaçait d'ébranler l'univers. Mais les hommes de bonne foi, et qui connaissent la fragilité de l'esprit humain, savent respecter les convictions qui ne sont pas les leurs.

C'est là que j'ai compris ce qu'était Récamier. C'est là que j'ai

pu voir jusqu'au fond, sa sincérité parfaite, sa tolérance pour des idées qui pouvaient heurter les siennes, et la générosité de son cœur, et cette indulgente et magnifique bonté qui semble sortir de son âme, comme l'eau d'une source pure qui murmure sous le soleil !

Oui, c'est là, c'est bien là que j'ai connu Récamier. Comme ces jours nous paraissent lointains ! Mais le Temps marche sans repos. Ces grands événements s'éloignent dans l'ombre du passé, et c'est l'ombre de l'avenir que cherchent maintenant à percer nos angoisses et nos espérances !

Mais les heures que nous avons vécues là-bas, et dont ceux qui vivaient plus près que nous de la fournaise cherchent à effacer le cruel souvenir, les heures que nous avons passées tous les deux dans la méditation et dans la discussion des plus hauts problèmes qui puissent se poser devant l'esprit des hommes, ces heures en même temps si courtes et si pleines, étaient faites pour créer entre nous les liens d'une amitié que seule brisera la Mort !

Depuis lors nous nous rencontrons très souvent, d'abord à la Société de Chirurgie, qui l'a appelé dans son sein, et choisi avant tous les autres, parmi tant de chirurgiens distingués qui se sont tenus en dehors des grands concours hospitaliers, et où nous avons tous pour lui la plus haute estime, et cette cordialité mêlée de respect dont nous entourons ceux d'entre nous qui en sont dignes! Et puis deux fois, dans mes courses errantes, je l'ai rencontré par hasard. Un jour sur un trottoir de Rome. Une autre fois dans le grand hall d'un hôtel magnifique, qui domine cette merveille de la nature qu'est la baie de Rio de Janeiro. Je le vis entrer tout à coup et son apparition n'eut pas le don de m'étonner. Car les vagabonds que nous sommes, pèlerins de la terre immense, finissent par ne plus s'étonner de rien. Mais ces heures passées ensemble sur des terres lointaines, où l'on retrouve ainsi quelque

chose de la patrie, rapprochent encore les cœurs et cimentent les affections.

Voilà pourquoi je suis ici. Voilà pourquoi je viens dire de lui ce que je pense, voilà pourquoi je ne crains ni de blesser sa modestie, ni de faire violence à son humilité.

Car il est de ceux qui peuvent dire qu'ils ont marché droit sur le grand chemin de la vie, en songeant à leur prochain plus qu'à eux-mêmes, sans autre guide que le devoir, sans autres règles que la bonté, que la charité, que la vertu, sans autre loi que la loi de la conscience !

Hôpital Saint-Michel, 28 juin 1931.

LA MEDAILLE DE MAURICE AUVRAY

Mon cher Ami,

Je suis heureux d'avoir été choisi pour prendre aujourd'hui la parole au nom de tes amis. C'est un grand plaisir pour moi, et qui me touche d'autant plus qu'il n'a pas d'autre cause que notre vieille amitié. Je ne veux pas savoir à quelle époque elle remonte! Ce n'est certainement pas à nos premières années d'études, puisque j'étais déjà sorti de l'internat depuis deux ans au moins, quand tu y es entré, et que, malgré que tu aies eu la faiblesse de sacrifier au dieu dévorant de la mode ta belle barbe blonde, et qui t'allait si bien, tu es toujours une espèce de jeune homme, à côté de moi, qui ne rougis pas de ma barbe blanche et qui la conserverai jusqu'au bout !

Comment donc se fait-il que tu me sois plus cher peut-être qu'aucun des vieux amis que j'ai connus dans les salles de garde, au temps de ma jeunesse ? Il y a là, vois-tu, une sorte de miracle. Or, depuis qu'il n'y a plus de miracles, les femmes seules sont capables d'en faire. Et je crois bien que c'est par nos femmes, qui sont dignes l'une de l'autre, que nous sommes entrés peu à peu dans une affectueuse intimité, qui ne s'est jamais démentie, et qui durera autant que nous. Et c'est ainsi qu'elle nous a entraînés les uns chez les autres, même loin de Paris, que j'ai été me chauffer les pieds devant ta vieille et magnifique cheminée de

Colomby, et que toi, tu es monté dans ma grande tour de Mercuès. Et je crois bien aussi que, si nous nous sommes trouvés l'autre jour tous les deux à Belgrade, le plaisir de faire ensemble ce beau voyage a été pour quelque chose dans notre résolution.

Voilà certainement pourquoi je suis ici, aujourd'hui, pour te dire ce que nous pensons tous : que tu as donné, pendant toute ta vie, un bel exemple de travail, de dévoûment à tes malades, de générosité, de désintéressement, ce qui est très beau, par le temps qui court. Et c'est ainsi que peu à peu, simplement, sans compromissions et sans platitudes, et par la seule vertu de ta valeur scientifique, de ton talent chirurgical et de cette sympathie que tu as su inspirer à tous, tu es monté doucement sur le grand chemin de la vie, jusqu'à occuper, aux acclamations générales, cette présidence de notre Congrès de Chirurgie, qui est comme le couronnement de notre carrière, et qui reste le plus beau titre que puisse conquérir un chirurgien. Car le reste ne compte pas, auprès de cette royauté d'un jour, témoignage éclatant de l'estime et de l'affection de tous les chirurgiens de France. C'est notre élévation suprême, et rien ne vaut à côté d'elle !

Tu es de l'Académie, je le sais bien, puisque j'ai voté pour toi, et même sans me faire prier. Mais nous sommes beaucoup à l'Académie, et combien, sous notre demi-coupole, ont été présidents du Congrès Français de Chirurgie ?

Il est vrai que les Académiciens ont un bel habit, et notre vieux maître Le Dentu, qui t'aimait bien, comme nous l'aimions tous les deux, savait ce qu'il faisait en te laissant le sien. Il t'a permis l'autre jour, dans les rues de Belgrade, avec ta belle épée et ton magnifique bicorne, de soulever l'enthousiasme des foules et d'attirer les regards des belles Yougo-Slaves, alors que nous autres, qui n'avions que nos robes rouges, et notre toque antédiluvienne, nous ne pouvions inspirer aux mêmes jeunes femmes que les sentiments de respect qu'on a pour les prêtres incorruptibles

d'une des confessions innombrables, qui vivent côte à côte aux portes de l'Orient !

Oui, mon cher Ami, si je te dis ainsi ce que je pense sur le mode plaisant, c'est parce que je suis convaincu que, quand arrive un jour comme celui-ci, il ne faut ressentir aucune amertume ! Tu as bien travaillé, tu as admirablement rempli une belle et noble carrière, tu as répandu le bien autour de toi, tu as sauvé d'innombrables malades. Tu viens de nous donner encore un livre magnifique, un véritable monument sur les maladies du crâne et de l'encéphale, fruit de ton expérience et de ton labeur. Tu as enseigné les secrets de notre art à des élèves sans nombre, dans lesquels tu revivras, et par lesquels tu travailleras encore au soulagement de ceux qui souffrent, même quand tu n'y seras plus, par les mains de ceux que tu as instruits et qui transmettront à d'autres ce qu'ils tiennent de toi ! C'est notre immortalité à nous, chirurgiens, et elle en vaut bien d'autres, plus éclatantes bien souvent, mais qui n'ont pas cette profondeur, obscure mais réelle, modeste mais efficace, qui fait que, dans cent ans, dans mille ans peut-être, en quelque coin du monde, un homme vivra, une femme retrouvera la force et la santé, parce que, d'élève en élève, de chirurgien en chirurgien, nous aurons transmis le geste sauveur à celui qui l'accomplira !

Voilà pourquoi, comme tant de nos maîtres, comme tant de nos camarades, et comme moi-même bientôt, tu peux, sans tristesse et sans amertume, jouir de ce doux repos que tu as bien gagné. Voilà pourquoi, pendant bien des années encore, nous avons le droit de l'espérer, tu pourras revenir aux rives enchantées de la mer de Provence, où nous nous sommes si souvent rencontrés, et dans ta douce Normandie, où tu pourras encore, à défaut du sang de tes opérés, verser celui des malheureux perdreaux que, malgré ta bonté, malgré ta douceur et cette générosité que je célébrais tout

à l'heure, tu poursuis sans relâche, avec cette instinctive férocité du chasseur, qui ne connaît ni lassitude ni pitié.

Et puis, la Société de Chirurgie sera toujours là, et cette Académie que je plaisantais tout à l'heure, mais où il est si doux de rencontrer de vieux amis. Nous nous y retrouverons et je te connais assez pour être certain que le repos de l'Hôpital ne sera pour toi qu'une occasion nouvelle de travailler encore.

Et s'il m'est permis de te donner, en terminant, un bon conseil de vieil ami, écoute-moi. Ton œuvre est dès maintenant assez belle! Ne travaille pas trop et laisse couler doucement la vie, à côté de la compagne admirable qu'une bonne fée t'a donnée, qui a partagé tes peines et tes joies, et qui mérite de passer encore à côté de toi, pour son bonheur et pour le tien, dans la sérénité des douleurs apaisées et la joie des beaux souvenirs, les années mystérieuses qui sont encore inscrites au livre du destin.

Hôpital Laennec, 22 décembre 1930.

AU BANQUET DE NIAGARA FALLS

Il y a 26 ans j'étais ici, et j'admirais pour la première fois ces cataractes qui avaient fait rêver mon enfance. Et j'arrivais en cet endroit, un des plus célèbres de la Terre, après avoir accompli, autour de ce pays immense, un voyage qu'ont fait bien peu d'Américains. J'étais parti de New-York, qui n'était pas encore la Babylone fantastique qu'elle est devenue depuis lors, mais où déjà le Flat Iron s'élevait vers le ciel ! A Philadelphie j'avais vu celui qui, pour nous tous, était déjà le vieux Keen, et qui reste toujours debout, comme le grand chêne de la forêt, entouré du respect et de l'admiration des chirurgiens du monde entier !

A Baltimore, Howard A. Kelly, mon vieil ami Kelly, m'avait reçu dans sa maison, en me donnant pour compagnon, dans la salle de bains, un jeune alligator dont j'aimais le silence et la tranquillité. Puisqu'il prend maintenant, dans les forêts du Canada, un repos qu'il a bien gagné, et que je n'ai pu le revoir, qu'il me soit permis de saluer en lui un des plus grands Maîtres de la Gynécologie contemporaine, et l'un des hommes qui ont vu le plus clair et le plus loin dans les secrets de la technique de la grande chirurgie utérine. Il me pardonnera de saisir cette occasion, qui ne se retrouvera plus, pour envoyer à ce vieux frère, comme nous nous appelons dans nos lettres, l'expression d'une amitié qui ne cessera qu'avec nous.

Et puis de Baltimore à la Floride, encore presque sauvage, de

la Floride aux plateaux brûlants du Mexique, et jusqu'à cette merveille du Monde, alors à peu près inconnue, à ce Grand Cañyon du Colorado, j'avais roulé, roulé toujours, de désert en désert, de Pullmann en Pullmann, jusqu'aux rivages enchantés de la Californie, où Los Angeles, plein de fleurs, n'était pas encore Hollywood, et où San-Francisco, deux ans avant le cataclysme, ouvrait sa porte d'or sur l'Océan sans fin, jusqu'à Seattle qui frémissait encore des tourmentes de l'Alaska, et Vancouver, et les Grandes Montagnes, et Winnipeg, et la petite ville perdue dans la campagne immense où commençait à poindre la gloire des Frères Mayo. Je les ai vus alors, j'ai vu leur père vénérable, qui portait déjà dans les yeux l'orgueil d'avoir eu de tels fils... Et maintenant je viens de les revoir. J'ai revu la petite ville, et j'ai vu ce qu'ils en ont fait. Leur œuvre est magnifique. Les fils du vieux Mayo ont élevé un monument sublime à la gloire de la Chirurgie !

Et me voici ici pour la seconde fois. Ah ! certes, je ne pensais pas, il y a vingt-six ans, lorsque je contemplais la chute magnifique et le Wirlpool, plus beau peut-être encore, que j'y reviendrais quelque jour, après bien des années, et que j'y serais à l'honneur, comme je m'y trouve aujourd'hui.

Oui je connaissais l'Amérique, en arrivant ici pour la première fois. Mais je ne connaissais pas les Américains !

Et maintenant je les connais. Je les ai vus venir, aux jours sombres de la Grande Guerre. Je les ai vus venir, comme des chevaliers armés pour la justice ! Je les ai vus dans les batailles; je les ai vus au Bois Belleau et sur cette Marne immortelle où les soldats de Joffre ont sauvé la France et le Monde !

Je les ai vus souffrir. Je les ai vus mourir. Et j'ai vu récemment encore, au pied du roc de Montfaucon, les tombes innombrables où dorment ces héros tombés pour le devoir, sous le ciel noir rempli d'étoiles, comme est rempli d'étoiles le drapeau magnifique

qui symbolise leur patrie et qui veille sur le sommeil de ceux qui ne se réveilleront pas.

Pardonnez-moi, mes chers amis, si j'évoque ces grands souvenirs. Mais que voulez-vous que je dise qui sorte plus profondément de mon cœur ?

Je vous remercie. Je ne puis espérer vous revoir bien nombreux dans ce service de l'Hôpital Broca, où j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer quelques-uns d'entre vous, mais où les jours me sont comptés.

Mais si quelques-uns, cependant, traversent l'Océan pour revenir dans cette France qu'ils ont vue dans des jours terribles, qu'ils viennent jusqu'à moi. Ils trouveront un homme heureux de les accueillir, et qui ne perdra jamais le souvenir des quelques jours qu'il a passés ici, parmi tous ces confrères, parmi tous ces amis, qui sont l'honneur de la Chirurgie de leur pays.

Mes chers amis : A la Gloire de la Chirurgie Américaine .

Niagara Falls, 17 septembre 1930.

AU BANQUET DE MONTREAL

Mesdames, Messieurs,

Je me reconnais quelques titres à prendre la parole aujourd'hui, dans ce banquet charmant et fraternel. Il y a d'abord mon âge, qui n'a pas empêché le vieux pèlerin de la terre que vous voyez en moi, de venir jusqu'ici, en passant d'ailleurs par le Yellowstone. Mais il y en a un autre et que vous ne connaissez certainement pas : c'est que je suis une espèce de vieux Canadien. Non pas seulement parce que je suis passé ici, à Montréal, il y a déjà un quart de siècle, en venant cette fois des bords du Pacifique, depuis le fiord de Vancouver, parmi les paysages sublimes où l'on roule pendant deux jours à travers les montagnes, les forêts et les précipices. Mais surtout parce que, il y a quelque cinquante ans, j'ai connu un grand Canadien, un apôtre de la colonisation de ce pays, et dont beaucoup d'entre vous n'ont certainement pas perdu le souvenir. C'était le curé Labelle. Je l'ai vu chez un de mes oncles, Onésime Reclus, qui, lui aussi, fut un fervent du Canada, et en a parlé dans ses livres en un langage magnifique. J'ai donc vu le curé Labelle, et j'entends encore sa voix chaude et persuasive. Il nous persuada si bien, que je me suis trouvé, il y a un demi-siècle, propriétaire de quelques arpents de terre, moins grands, que ceux dont parla si légèrement l'imprévoyance de Voltaire. Ils se trouvaient au bord du lac Temiscaming, où l'on devait fonder une ville, baptisée en l'honneur du vin généreux qui présidait à ces beaux projets : Saint Emilion du lac Temiscaming!

Le curé Labelle est mort depuis longtemps. Le Gouvernement Canadien a racheté les terres, et j'ignore si le village au nom symbolique existe autrement que dans nos rêves disparus. Mais mes rapports avec le Canada n'en sont pas moins demeurés très étroits. Il y a vingt-six ans, les hasards d'une rencontre dans le train, entre Montréal et Québec, avec le sénateur Honoré Gervais, dont je salue ici la mémoire, fut l'origine d'une nouvelle fortune. Comme je lui parlais avec enthousiasme de l'histoire de la colonisation française, du curé Labelle, et de mes regrets d'avoir vu mes terres rachetées par le Gouvernement, il m'apporta en France, quelque temps après, en guise de consolation, un titre de concession régulière, notariée et enregistrée, de quelques acres situés au bord du lac Tremblant. Et je serais bien heureux si les hasards de notre promenade dans la rouge forêt canadienne, parmi les érables couleur de sang, me conduisaient jusqu'à ces lieux, qui font de moi quelqu'un comme l'Empereur Charles-Quint, en ce sens seulement que le soleil ne se couche pas sur mes terres !

Vous voyez donc que je suis bien un vieil ami du Canada, et c'est pourquoi, j'en suis certain, vous voudrez bien me pardonner de vous avoir si longuement raconté cette histoire !...

Je viens donc ce soir, au nom des Français qui se trouvent ici, saluer en vous ceux qui sont et ceux qui demeurent les Français d'Amérique. Nous ne changerons rien au cours de l'histoire. Mais je viens de remonter l'autre jour, pendant quatre cents milles, cette vallée du Mississipi, magnifique et verdoyante, où l'on rencontre à chaque pas des villes et des villages, dont les noms sont toujours là pour témoigner que des héros de la vieille France ont foulé ces terres lointaines. Et par moments il me semblait entendre la grande voix de Chateaubriand s'élevant dans ces solitudes dans le silence de la nuit !

Quel effort magnifique ! et qui n'a pas été perdu, puisque vous

êtes là, par millions et par millions, vous, Canadiens français, et que, ce soir, nous fêtons avec allégresse, ce Congrès de Langue Française ! Ah ! je le sais, les fatalités de l'histoire vous ont un jour, après des combats héroïques, où la noblesse et la loyauté que symbolisent les noms de Wolfe et de Montcalm, furent égales des deux côtés, conduits à vivre sous les plis d'un autre drapeau que celui de la France.

Mais vous y vivez librement, ainsi que l'Angleterre a coutume de laisser vivre ceux qui peuplent son immense empire. Et vous êtes le rameau vert, détaché du tronc paternel, et qui, planté dans la terre voisine, plus riche encore et plus féconde, renouvelle sa sève et fait éclater au soleil des fruits plus abondants. Et voici que dans ce pays où vinrent vos ancêtres, nous entendons sonner à nos oreilles, comme dans notre France, la douce langue maternelle !

Et puis aussi, aux grands jours de la Grande Guerre, n'êtes-vous pas venus, d'un cœur héroïque, combattre pour la vieille France, sous le rouge drapeau de la vieille Angleterre? Et combien d'entre vous, Canadiens du Canada, — et sans qu'il soit ici question de race, de langue et de religion, car le devoir n'en connaît pas, — combien d'entre vous sont tombés dans les champs de la Somme, aux crêtes de Vimy, qui dorment maintenant dans la terre de France, où leurs cendres se sont mêlées à la poussière des aïeux ?

Pardonnez-moi, mes chers amis, de remuer ici ces glorieux et puissants souvenirs. Le magnifique succès du Congrès où vous nous avez conviés nous réjouit tous profondément. Mais ces grands souvenirs nous remuent jusqu'au fond du cœur. Et c'est sur cette émotion généreuse et vivifiante que je veux terminer, en vous remerciant d'une hospitalité dont nous conserverons la mémoire, et en levant mon verre à la prospérité, à la puissance à la gloire de nos frères du Canada !

Montréal, 19 septembre 1930.

DIVERS

LA MORT DU POISSON BLEU

Il y a peu de spectacles plus charmants que celui de ces aquariums tropicaux, qui commencent à être à la mode, et dans lesquels évoluent, parmi des plantes vertes et des rochers aux formes capricieuses, dans une lumière dorée, d'admirables petits poissons de toutes les couleurs, qui nous viennent des pays chauds.

C'est une joie perpétuelle pour les yeux que de les voir parcourir en tous sens leur prison transparente, avec une rapidité, avec une agilité prodigieuses, promenant de tous les côtés, à travers les rochers et les herbes marines, leurs robes éclatantes, d'une richesse et d'une variété merveilleuses !

Mais c'est aussi parfois une joie pour l'esprit. Et il m'a été donné récemment d'assister à un spectacle extraordinaire, que je n'aurais pas cru possible, si je ne l'avais vu de mes yeux, et qui montre à quel degré d'élévation peuvent atteindre, devant la mort, les facultés affectives et sentimentales de certains de ces admirables joyaux vivants, qui ne semblent créés que pour le plaisir de ceux qui les contemplent. C'est d'ailleurs chez eux une rare exception, car ils voient, au contraire, disparaître avec l'indifférence la plus évidente leurs camarades de captivité, même lorsqu'ils sont de la même espèce. Beaucoup de ces petits poissons sont d'une grande fragilité, et on en voit mourir assez souvent,

avec une rapidité déconcertante. Leurs compagnons n'attendent pas toujours la mort pour se précipiter sur eux. Dès qu'ils sont malades, on voit les autres les mordre aux nageoires, les secouer pour en arracher des lambeaux, et, en somme, les dévorer vivants. Dès qu'ils sont morts le festin continue. Ces petits monstres ont une prédilection pour les yeux, et si on ne s'empresse pas de retirer le cadavre, on assiste à des scènes de cannibalisme assez répugnantes. Tel est le spectacle normal, et c'est parce que je le connais bien que j'ai été profondément surpris d'assister à une scène d'un ordre tout différent, qui m'a véritablement ému, et dont je voudrais essayer de retracer ici les péripéties surprenantes. Peut-être me sera-t-il impossible de rendre toute l'émotion qui s'en dégage. Mais j'affirme, en tout cas, de la façon la plus formelle, la réalité littérale de cette scène de psychologie presque humaine.

J'avais dans mon aquarium un couple d'admirables « combattants » de Sumatra, longs de 6 à 8 centimètres environ, au corps arrondi, effilé aux deux extrémités, comme un sous-marin minuscule, mais d'une admirable souplesse, et capable de s'infléchir dans les courbes les plus gracieuses. La femelle est très élégante, avec sa nageoire caudale arrondie, aux reflets bleutés, et sa petite tête fine que termine un museau pointu. Mais le mâle est splendide. De même forme générale et d'une souplesse identique, il porte une magnifique nageoire dorsale, qui se dresse comme une épée. Mais la nageoire de son ventre est une draperie somptueuse, d'un bleu profond, qu'il aime à déployer sous la lumière en ondulations éclatantes.

Ils ne faisaient pas toujours bon ménage, et j'ai vu, à maintes reprises, le mâle poursuivre assez rudement sa compagne, qui se réfugiait aussitôt dans les herbes et dans les rochers. D'ailleurs, sous l'influence de cette crainte, ou pour toute autre raison, elle se tenait presque toujours cachée parmi les plantes vertes, où il

était souvent assez difficile de l'apercevoir. Mais il faut croire que cette mésentente n'était pas profonde, ou qu'en tout cas elle n'avait éveillé dans le cœur de la femelle que des sentiments passagers, car voici la scène funèbre qu'il m'a été donné de voir :

Le mâle est mort, à la suite d'un accident. Un jour, au moment où on renouvelait l'eau, avec un long tube en caoutchouc formant siphon, il fut aspiré tout à coup, et passa tout le long du tube, à frottement dur. Il sortit assez meurtri de cette aventure, et trois jours plus tard, après quelques alternatives, qui m'avaient permis d'espérer sa guérison, il succomba. Le hasard fit qu'il vint mourir sur le sable, dans un petit espace encerclé de rochers, au milieu même de l'aquarium, derrière la vitre antérieure. J'étais désolé de cette mort, dont l'imminence m'était apparue à la vue de quelques poissons qui, comme à l'ordinaire, s'étaient précipités sur le mourant afin de dévorer ses nageoires, ces nageoires magnifiques dont la belle couleur se ternissait avec l'approche de la mort.

Comme je contemplais le petit cadavre, je vis tout à coup arriver la femelle, qui commença par mettre en fuite quelques-uns des agresseurs, en se précipitant sur eux. Et puis, elle revint vers son mâle immobile, se demandant sans doute pourquoi cette immobilité. Savait-elle ce qu'est la mort ? Elle s'approcha de lui, et de son fin petit museau qu'elle promenait, à son contact même, de la tête à la queue, elle semblait flairer ce corps inerte qui ne répondait pas à son appel. A deux ou trois reprises, je la vis s'éloigner de quelques centimètres et se livrer devant lui, comme l'almée devant son seigneur, à des démonstrations d'une parfaite élégance, à des évolutions d'une souplesse singulière, comme pour le provoquer et le réveiller enfin, en lui faisant admirer la grâce infinie de ses formes. Puis elle revenait flairer d'un bout à l'autre le pauvre corps toujours inerte et, qui sait, le baiser peut-être ! De temps en temps elle s'élançait de nouveau

et mettait en fuite quelque rôdeur en quête de sa proie, puis revenait vers son mâle toujours sans mouvements. Plusieurs fois elle le heurta rudement, avec assez de force pour le déplacer, comme pour le sortir de ce sommeil profond, qu'elle ne comprenait pas. Au bout de trois ou quatre minutes de ce manège merveilleux, elle s'éloigna pour aller se perdre dans les plantes et dans les rochers. Et puis, elle revint auprès de celui qui demeurait toujours insensible à ses appels et aux évidentes manifestations de sa tendresse. Je l'observai ainsi pendant une demi-heure environ, au cours de laquelle la même scène se renouvela quatre ou cinq fois dans des conditions identiques.

J'enlevai alors le petit cadavre, au moment où sa femelle venait de s'éloigner.

Elle revint bientôt, tournant longtemps à la place maintenant vide, cherchant celui qui n'y était plus, et pendant les heures, et même les jours qui suivirent, la pauvre femelle éplorée, qui restait autrefois obstinément cachée dans les herbes et les rochers, venait sans cesse en pleine lumière, au point le plus central et le plus visible, attirée par le souvenir de celui qu'elle avait perdu.

Un autre mâle a pris la place du premier. Il a été fort mal reçu. Il y a eu des batailles, toujours provoquées, au début, par la femelle, fidèle au souvenir du disparu. Les belles nageoires du nouveau venu ont été fort endommagées, mais tout a une fin, et le mâle, outré de cet accueil malveillant, et sans doute conscient de sa force, a passé à la contre-attaque. Il a à son tour fortement maltraité les nageoires de sa compagne. Mais, aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre, et la paix semble revenue dans le ménage, sur lequel plane encore peut-être, en s'effaçant de plus en plus, l'ombre chère du disparu.

Telles sont les observations qu'il m'a été donné de faire. Je n'ai dit que ce que j'ai vu.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'interpréter ces faits autrement que comme la manifestation de sentiments affectifs d'un ordre très élevé, véritablement émouvants, et qui ne paraissent pas toujours aussi profonds, ni aussi sincères, chez cet animal cependant bien plus haut dans l'échelle des êtres que le beau petit poisson bleu de Sumatra, et qui s'appelle l'Homme !

La Nature, 15 novembre 1931.

LE SERPENT SECOURABLE

Me promenant un jour au jardin zoologique de Francfort, le hasard me conduisit devant une cage en verre, fermée en haut par un grillage, et qui contenait deux serpents. Et ce hasard me servit bien, car il me permit d'assister à une scène, d'ailleurs très courte, mais qui me montra jusqu'à l'évidence qu'il peut entrer parfois, dans ces petites têtes plates, des sentiments d'un caractère élevé, qui n'ont rien d'instinctif, qui sont voulus, qui sont pour ainsi dire médités, et qui ne peuvent trouver leur source que dans la raison.

Ces deux serpents étaient de la grosseur du pouce et de cette nuance brun clair qui semble être la couleur la plus commune chez ces animaux.

Un gardien avait mis dans la cage un malheureux moineau. Au moment où j'arrivai, un des deux serpents, qui se tenait vers le milieu, avait saisi le moineau par la tête et s'efforçait de l'avaler. La tête avait complètement disparu, jusqu'aux épaules, mais le pauvre moineau battait désespérément des ailes, et faisait des efforts violents pour échapper à l'étreinte des mâchoires qui l'étouffaient.

Le deuxième serpent était resté dans un coin de la cage, immobile, soulevant sa petite tête et regardant de son œil fixe le drame qui se jouait devant lui.

Le moineau continuait à battre des ailes, mais d'une façon convulsive et de plus en plus irrégulière.

Tout à coup le second serpent se détendit brusquement. Il saisit le moineau au niveau de l'épaule, au point d'implantation de l'aile et, pendant une minute environ, le maintint solidement jusqu'à ce que la malheureuse bête, dont les battements d'ailes devenaient de plus en plus faibles, fût tombée dans l'immobilité de la mort.

Quand tout fut fini et que rien ne vint plus s'opposer au tranquille engloutissement de la victime, le serpent, secourable à son compagnon, alla, dans le coin de sa cage, reprendre son immobilité première.

Voilà ce que j'ai vu. En venant au secours de son camarade, notre serpent n'était poussé ni par la faim, ni par le désir de prendre sa part du festin. Son action s'est bornée à venir prêter assistance à un ami dans l'embarras, sans autre but que de lui rendre service et de faciliter sa besogne. Il l'a fait d'une façon désintéressée, poussé par un sentiment d'altruisme, qui ne peut prendre sa source que dans les profondeurs d'une conscience obscure, — mais, cependant, d'une conscience ! !

La Nature, 15 juin 1933.

PAIX SUR LA TERRE

Il y a quelques années, j'étais à la campagne, accoudé à la fenêtre de mon cabinet de travail, contemplant devant moi les platanes splendides qui dressent leurs plus hautes branches à 40 mètres du sol, et, par-dessus les bois, les collines lointaines qui ferment l'horizon.

J'aperçus tout à coup, rangés les uns à côté des autres, dans la rainure de la fenêtre, quatre ou cinq de ces nids arrondis, qui semblent faits de terre gâchée, de la grosseur d'une petite olive, et dans lesquels sont enfermés les cocons de certains insectes.

Curieux de voir leur contenu, je fis sauter la petite carapace de terre et j'ouvris le cocon qui y était renfermé. Il contenait plusieurs petits vers blancs, semblables à des larves de mouches et quelques débris méconnaissables. Je pensai que ces larves venaient des œufs déposés par quelque insecte et qu'elles avaient dévoré, en se développant, l'hôte régulier du cocon.

Passant au nid voisin, j'y trouvai également quelques larves semblables, mais cette fois les débris évidents d'un insecte, et en particulier des fragments d'ailes transparentes. Mon hypothèse se vérifiait donc complètement. Les larves n'étaient que des parasites nourris aux dépens du cadavre de l'insecte, assassiné dans son cocon.

Très intrigué par ces observations, j'ouvris avec les plus

grandes précautions un troisième cocon. A ma grande surprise, j'y trouvai un insecte vivant, un diptère, de la taille d'une petite abeille, au corps rayé de noir et de jaune. Aussi surpris que moi, sans aucun doute, de cette naissance prématurée, mais évidemment presque à terme, il se mit immédiatement à marcher sur l'entablement de la fenêtre, où je l'avais délicatement déposé. Il lissa sa tête et ses antennes avec ses pattes de devant, comme nous le voyons faire aux mouches avec tant de vivacité, secoua ses ailes, et alla, sans aucune hésitation, s'installer sur un brin de paille, où il resta immobile, se chauffant au soleil, contemplant sans étonnement apparent la nature qu'il regardait pour la première fois.

Quelles que soient les merveilles auxquelles nous ont accoutumés les insectes, j'étais quelque peu étonné de voir cette prise de possession immédiate, instantanée du monde extérieur par un animal qui, une minute auparavant, attendait dans le silence, l'obscurité et l'inconscience de sa vie larvaire, dans la somnolence évidente de son ganglion cérébral, que sonnât l'heure de sa naissance.

Après avoir brisé sa fragile enveloppe de terre, j'ouvris avec les mêmes précautions un dernier cocon, et j'en retirai, dans les mêmes conditions, un animal identique au premier, un frère évidemment, ou une sœur, né sans doute de la même mère.

Sorti du cocon, l'insecte vint, comme son frère, s'ébrouer au soleil sur la pierre chaude de la fenêtre. Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut, à vingt centimètres environ, toujours perché sur son brin de paille, l'insecte fait à son image, son compagnon, son frère.

Et c'est ici que l'histoire devient tragique et passionnante. Car à peine eut-il aperçu cet animal semblable à lui, le premier qu'il eût jamais vu, ce frère, cet être de sa forme, de son essence et même de son sang, que l'insecte, plongé subitement dans un

monde inconnu, et qui, dix secondes auparavant, était dans son cocon, avec ses membres repliés sous son corps, dans l'immobilité spectrale de la chrysalide, brusquement, se précipita sur lui, — et la bataille commença ! Le premier, sur son brin de paille branlante, se défendait comme il pouvait ; l'autre, solide sur la pierre, attaquait de toutes ses forces. De leurs mandibules ouvertes, qu'ils maniaient comme des cisailles, ils s'efforçaient de se couper les pattes, ils se mordaient les ailes. Au bout d'une demi-minute de cette bataille acharnée, tous deux roulèrent sur la pierre et le combat se termina sans blessures trop apparentes.

Mais quel spectacle, et quel enseignement ! Ainsi voilà deux êtres, et sans doute deux frères, nés des mêmes parents, et qui, mis en présence avant même qu'ait encore sonné l'heure de leur naissance, sans être poussés par la faim, ni par aucune nécessité naturelle, obéissant à quelque instinct obscur légué par l'atavisme, se précipitent l'un sur l'autre avec acharnement, en essayant de se détruire. Ils ne savent ni ce qu'est la vie, ni ce qu'est la mort, ni ce qu'est la faim, mais ils ont dans le sang une sourde passion, une férocité native qui les pousse invinciblement au meurtre, à la bataille, à l'inutile destruction.

L'instinct de l'extermination est dans l'âme des hommes, comme il est dans celle des bêtes, ou tout au moins de certaines d'entre elles, car il en est d'inoffensives ! Nous le voyons par la dévastation des mers, par le massacre délibéré des animaux qui en font la parure et la vie, par le dépeuplement des grands espaces de l'Afrique, où, dans un siècle, nos petits enfants ne verront plus la faune magnifique que connaissent encore les hommes d'aujourd'hui, qui travaillent à la détruire. Elle ne restera quelque jour que dans les images miraculeuses que les cinémas d'aujourd'hui légueront aux siècles futurs.

Et puis, hélas ! il y a la destruction des hommes ! L'humanité se dévore elle-même.

Quelques jours après avoir observé la scène que je viens de décrire, je la racontai au Président Léon Bourgeois. « Monsieur « le Président, lui dis-je, vous qui êtes un pacifiste, écoutez cette « histoire et vous verrez comment le goût du meurtre et du « hante tout ce qui vit. »

« Pacifiste ! », me dit-il, avec un accent que je n'oublierai pas, « ne dites pas cela ! Je suis un pacifique. Je veux la paix. Mais je veux au besoin être assez fort pour l'imposer ! »

La guerre est la loi de la nature. Mais l'homme a souvent montré qu'il était le maître du monde. Il a vaincu la nuit, et le temps et l'espace ! Il triomphe chaque jour de la maladie et de la mort !

Sera-t-il quelque jour, le maître de la guerre ?

La Nature, 1933.

DEUX MOIS AU BRESIL

J'ai voulu, cette année, aller revoir encore mes amis brésiliens. Et le cycle des saisons terrestres nous est vraiment propice, qui met l'hiver austral au moment même où nous avons coutume de prendre nos vacances. Je ne comprendrai donc jamais qu'un si grand nombre d'entre nous, parmi ceux qui pourraient le faire, se privent d'un plaisir immense, en allant passer leurs étés pour la vingtième fois, dans la montagne accoutumée ou la plage avec casino, alors qu'il est aujourd'hui si facile de s'en aller là-bas, sur les rivages enchantés de la plus belle baie du monde, chez des amis hospitaliers, goûter un repos délicieux que prolonge encore le calme d'une navigation presque toujours clémente sur les flots apaisés de la mer des tropiques.

Ce n'est pas sans quelque tristesse que j'ai renoncé, cette fois, à pousser jusqu'en Uruguay, et jusqu'en Argentine, et même jusqu'au delà des Andes pour revoir des amis lointains dont j'ai gardé un si bon souvenir.

Mais il faut savoir se borner, et j'ai préféré contempler de plus près ce Brésil magnifique, que, dans ma course trop rapide, je n'avais pas pu voir, il y a quelques années, comme il mérite d'être vu. Car, il mérite d'être vu, non seulement pour le spectacle sans égal de sa capitale splendide, pour les beautés grandioses de ses fleuves immenses, de ses forêts sans fin, de ses horizons sans limites, mais pour l'activité de ses habitants, pour les progrès sans cesse grandissants qui l'élèvent chaque jour davantage parmi les nations délivrées des angoisses et des convulsions de la vieille Europe, et qui marchent maintenant à

la tête de cette jeune humanité qui renouvellera le monde ! Car tout concourt là-bas vers un progrès sans cesse grandissant. Les chutes d'eau sans nombre des rivières et des grands fleuves constituent des sources d'énergie, de force et de lumière pratiquement illimitées, et les villes nouvelles entrent chaque jour de plain-pied dans cette vie moderne où s'engagent si lentement nos cités de la vieille France, prisonnières de leur routine et de leurs traditions.

Il n'y a qu'une chose qui ne change pas, dans cette ville des merveilles, c'est l'hospitalité charmante d'amis toujours attentifs à satisfaire le plus léger de nos désirs, et qui ne nous laisse que le regret de ne pouvoir leur rendre ici, quand ils passent chez nous, qu'un très pâle reflet de ce qu'ils font pour nous, quand nous allons chez eux.

Les faubourgs de la grande ville s'étendent chaque jour plus loin sur les terrains immenses qui longent la baie sans pareille. Et la vieille cité, prise entre l'Océan, la montagne et la baie, au pied de ces rochers grandioses que tapisse jusqu'aux maisons mêmes la sombre verdure de la forêt vierge, se transforme peu à peu et s'embellit de tous côtés. Mais voici qu'apparaissent les hideux gratte-ciel, qui, s'ils ont leur grandeur parmi les brumes de New-York, déshonorent ici, près des rochers qui les dominent, les nobles perspectives de la ville de la beauté.

Celle-ci, il faut bien le dire, est encore en retard, au point de vue hospitalier. La vieille Santa Casa est toujours là, comme un témoin des temps passés. Elle est très belle encore avec ses hautes salles et ses grands escaliers. Elle ne répond plus aux conceptions nouvelles des hôpitaux modernes. Mais elle est condamnée, et les projet grandioses d'un hôpital immense ont paru dans *La Presse Médicale.* En attendant, on voit de toutes parts s'élever des cliniques, des établissements, de petits hôpitaux, qui possèdent les derniers raffinements, les plus élégantes conceptions de la

technique hospitalière moderne, et qui permettent de prévoir ce que seront, avant longtemps, les ressources sanitaires de cette ville qui se transforme et s'agrandit de jour en jour.

Le siège officiel de la Croix-Rouge, où se donnent chaque jour d'innombrables consultations, est peut-être ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Tout n'est point terminé encore. Mais le rez-de-chaussée, où défilent chaque matin de nombreux malades de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les couleurs, est resplendissant de blancheur. Tout est tapissé de faïences immaculées, tout, jusqu'aux bancs sur lesquels viennent s'asseoir des malades et des loqueteux qui ne parviennent pas à les salir. Et il en est ainsi partout, au moins dans les cliniques et les établissements privés qui, comme il arrive souvent, et dans tous les pays, devancent généralement les organisations officielles. Je n'en citerai aucun, ne pouvant les citer tous. Mais il est une œuvre grandiose que je ne peux passer sous silence et qui peut servir de modèle à ce qui se fait ou se fera de mieux dans le monde entier. C'est la fondation Gafrée et Guinle, qui va être achevée.

Une famille généreuse, qui occupe dans la société de Rio une haute situation morale, et qui, j'ai quelque joie à le constater, porte dans ses veines du sang français, a conçu le projet, déjà en partie réalisé, de lutter pied à pied contre les fléaux de la syphilis, de la lèpre et du cancer. C'est par la syphilis qu'on a commencé, et déjà s'élève, presque terminé, un hôpital magnifique, qui doit avoir 350 lits, avec des services spécialisés pour le traitement des affections spécifiques de la gorge, du nez, des yeux, etc., avec une maternité et une crèche, avec toutes les installations de radiothérapie, d'électrothérapie, de mécanothérapie, avec des laboratoires admirables, où rien n'est oublié, où rien n'est négligé, où les animaux eux-mêmes, des cobayes et des lapins aux moutons et aux chevaux, seront nourris et soignés dans des étables tapissées de faïence.

On voit donc les services que rend et que rendra de plus en plus cette fondation magnifique, qui a coûté jusqu'ici 60 millions de francs, et qui nous donnent une idée de ce que peut faire, dans ces pays du Nouveau Monde, l'initiative personnelle, mise au service d'une inépuisable générosité.

Il y a également à Rio, comme d'ailleurs dans d'autres villes de l'Amérique du Sud, et en particulier à Santiago du Chili, où je l'ai étudiée il y a cinq ans, toute une organisation de secours publics et d'assistance immédiate, sur laquelle nous ferions bien de prendre modèle.

Le centre de secours, et je crois bien qu'il y en a deux, constitue une sorte d'hôpital, avec un assez grand nombre de lits. Il y a là en permanence, de jour et de nuit, un chirurgien de garde, assisté d'aides en nombre suffisant. Huit voitures automobiles sont sans cesse prêtes à partir. Au moindre appel téléphonique, qu'il s'agisse d'un malade à domicile ou d'un accident de la rue, une voiture part immédiatement, avec un médecin, un infirmier et tout ce qu'il faut pour des secours d'urgence.

S'il s'agit d'un malade peu grave et qu'on puisse traiter à son domicile, après les premiers secours, la voiture et le chirurgien rentrent au centre d'assistance. Si l'état est jugé assez grave, s'il s'agit d'un accident de la rue, si le médecin pense que le malade ou le blessé doit être transporté au centre de secours, il l'est immédiatement, et là mis en observation ou traité sur-le-champ. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des ulcères de l'estomac opérés très peu de temps, quelquefois moins d'une demi-heure après le premier appel, qui, très souvent, grâce à des téléphones qui marchent mieux qu'à Paris, ne suit que de quelques minutes le début des accidents.

Ces centres d'assistance constituent donc une organisation excellente, et donnent certainement des résultats supérieurs à ceux

que peut donner notre service de garde des hôpitaux de Paris. Une organisation semblable est d'ailleurs à peu près impossible à établir ici.

En attendant qu'il y ait là-bas de beaux hôpitaux, — ce qui, sans doute, ne tardera pas, — les chirurgiens dignes de les occuper y sont. J'ai été les voir dans leurs services à la Santa Casa, à Gamboa, à Saint-François d'Assise. J'ai même eu l'honneur d'opérer avec l'assistance de certains d'entre eux. Mon vieil ami le Professeur Augusto Brandâo, qui m'avait si bien reçu il y a cinq ans, commence à se reposer. Mais son fils le Professeur Brandaô filho, dont il a le droit d'être fier, est un chirurgien excellent. Je lui avais vu exécuter, autrefois, de très belles laparotomies. Il est resté le même avec plus d'expérience et plus d'autorité. J'en dirai autant de Maurity Santos, auquel j'ai vu faire, dans son service de Gamboa, de fort belles opérations et des plus variées: hystérectomies, kyste du mésentère, prostatectomie. Il était à Paris, dans mon service, pendant la guerre, et j'ai eu la satisfaction de constater en lui un élève qui me fait le plus grand honneur. Mascarenhas, Carvalho, tous deux anciens internes de nos hôpitaux parisiens, maintiennent également là-bas les belles traditions françaises, et j'ai vu faire à ce dernier, avec une technique excellente, la réduction par voie abdominale d'une inversion utérine, que nous n'avons pour ainsi dire jamais l'occasion d'observer en France.

Les enfants pullulent à Rio, mais les maternités sont presque inexistantes, et la maison Pro Madre, où travaille le professeur Magalhaes, est indigne de ce Maître, accoucheur et gynécologue de très haute valeur.

J'allais là-bas pour ne rien faire, que me reposer au soleil. Il a bien fallu, cependant, céder aux demandes de quelques-uns de mes amis. Quelques opérations dans les Hôpitaux et quelques conférences à l'Académie, à la Faculté, à la Société médico-chirurgicale, sur le cancer du col utérin, avec projections d'un

très beau film opératoire qui est en ma possession, — et aussi sur le drainage du péritoine, sujet que l'on m'a demandé expressément, à Rio et à Juiz-de-Fora, au cours d'une expédition à l'intérieur, dans l'Etat de Minas.

Mais je ne suis pas borné à faire des conférences. Je me suis offert le plaisir d'aller en écouter. Et comme le Professeur Alexandre Moret, l'éminent égyptologue du Collège de France, était là-bas, qui travaillait, comme il a coutume de le faire presque chaque année en quelque pays de l'Amérique, pour le bon renom de la Science française, je me suis arrangé pour ne pas manquer une seule de ses admirables leçons sur l'histoire des institutions et de la civilisation égyptiennes.

Je n'aurai garde d'oublier l'accueil charmant de notre ambassadeur, M. Conty, ni celui de M. Grandmasson, vieux Français du Brésil, dont l'hospitalité pour ses compatriotes qui séjournent à Rio est devenu proverbiale.

Que dire de l'accueil de tous nos amis de Rio, médecins et chirurgiens ? En premier lieu, l'illustre professeur Miguel Cauto qui, depuis treize ans, est réélu chaque année par acclamations président de l'Académie, et que sa haute situation scientifique et morale n'empêche pas d'être l'homme le plus simple et le plus accueillant ; Aloyso de Castro, doux et charmant poète autant que grand médecin et qui connaît l'art d'envelopper dans le rayonnement d'un sourire les obligations que lui imposent ses hautes fonctions administratives; Carlos Chagas, le Maître illustre qui dirige l'Institut Pasteur de Rio, cette admirable maison encore tout imprégnée de la gloire d'Oswaldo Cruz, — Carlos Chagas, qui, si je l'avais voulu, eût trouvé tout naturel de m'accompagner dans les forêts du Matto Grosso pour chasser le jaguar. Comme si, lorsqu'il vient en France, je me mettais à sa disposition pour aller chasser l'ours dans les steppes de la Sibérie ! Voilà qui donne la mesure de l'accueil que savent là-bas nous faire nos

amis et qu'il n'est pas ici en notre pouvoir de leur rendre ! Et tant d'autres qui nous ont reçus à bras ouverts, Abreu Filho, doyen de la Faculté, A. Brandâo, Magalhaes, Peixoto, Maecarenhas, Carvalho, et Maurity Santos surtout, qui sous prétexte que pendant son séjour en France, au cours de la guerre, je lui ai appris, à l'entendre, les principes de la chirurgie, en profite pour reculer en ma faveur les bornes de la complaisance et de l'amabilité.

Et mon élève, mon ami Pavaô Martins, qui est accouru de Livramento et a fait cinq jours de chemin de fer pour venir me serrer la main. Qu'il sache donc, si cet article lui tombe sous les yeux, combien j'ai été touché de son fidèle souvenir.

Il est cependant un confrère que j'ai rencontré à Rio avec une joie particulière, c'est mon vieil ami Récamier, que j'ai vu apparaître un jour dans le grand salon de l'hôtel, tout naturellement, comme je l'avais rencontré, il y a deux ou trois ans, en descendant du train, sur le trottoir de la gare de Rome. Il débarquait ici, du yacht *La Résolue*, sur lequel il avait accompagné M. Pierre Lebaudy. Rien ne m'étonne plus de ce vieux pèlerin de la vaste terre, qui vient de nous donner, dans un livre admirable, *L'Ame de l'exilé,* l'histoire de ses expéditions magnifiques à travers le monde, des fiords glacés du Groenland aux solitudes brûlantes de la brousse centre-africaine. Ah ! j'aurais bien voulu le suivre aux cataractes de l'Iguazzu et revoir la chute sublime que j'avais admirée à mon premier voyage.

J'ai été d'un autre côté. Au nord de Rio, à 700 kil. environ, peu de choses dans ce grand pays, est la ville de Bel-Horizonte. Construite de toutes pièces, il y a trente ans à peine, comme une capitale dont elle a les palais, les grandes perspectives, les larges avenues encore trop désertes, mais qui, avant longtemps sans doute, quand une population assez dense le peuplera comme elle le mérite, sera digne de sa destinée.

Là aussi, réception charmante, hospitalité brésilienne à laquelle présidaient, avant tout et avant tous, le Professeur Hugo Vernecke et le Professeur Borges da Costa. Le premier, Professeur de gynécologie et le second de chirurgie. Ils ont à l'Hôtel-Dieu des services convenables où ils font tous les deux de bonne besogne. Le Professeur Hugo Vernecke est un gynécologue excellent. Mais le Professeur da Costa possède à l'Institut du radium, un service nouveau, qui est un des plus parfaits que j'aie vus, tout éclatant de blancheur, avec des salles charmantes, des installations parfaites, deux salles d'opérations irréprochables, dont une avec cette lampe scyalitique qui, depuis que j'en ai révélé la perfection, pénètre aujourd'hui partout. Da Costa fait, surtout, dans ce beau service, et avec le plus grand succès, de la chirurgie gastrique. La grande chirurgie n'a plus de patrie !

J'ai également visité un charmant hôpital d'enfants, l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, l'hôpital San Géraldo, spécialisé pour l'ophtalmologie et l'oto-rhino-laryngologie. A la Faculté de Médecine, conférence avec projections sur le cancer de l'utérus, à laquelle m'avait fait l'honneur d'assister le Président de l'Etat de Minas, M. Antonio Carlos, qui a bien voulu nous recevoir de la façon la plus charmante et qui, pour faciliter notre voyage jusqu'à Pirapora, à 300 km. au nord, au bord du rio San Francisco, a fait mettre à notre disposition un wagon-lit particulier.

Et là, sur le bord de ce fleuve immense, qui, à 3.000 km. de son embouchure, a déjà 500 m. de large, le commandant Chagas Moura, chargé de l'organisation de la navigation, nous a tout simplement abandonné sa maison, et reçu avec une cordialité dont nous ne perdrons pas le souvenir. Nous avons passé là, grâce à lui, deux journées délicieuses, avec excursion sur le fleuve, aux bords désolés et déserts, où je n'ai pas trouvé l'occasion de tirer un coup de fusil, mais où mon ami Maurity Santos, qui était du voyage et s'égayait de ma déconvenue de chasseur, a vainement

essayé, pendant deux bonnes heures, de pêcher à la ligne des poissons magnifiques que des nègres, à côté de lui, tiraient de l'eau à chaque instant.

Au retour, arrêt à Juiz de Fora, ville charmante, dans un site délicieux, au pied d'une colline abrupte, où l'on retrouve la forêt. Conférence avec projections, visite d'un charmant petit hôpital, où le Dr Villaça, chirurgien consommé, et qui s'est tenu au courant de tous les progrès, remplit avec un dévouement sans défaillance une sorte d'apostolat chirurgical et travaille du matin au soir. Réception touchante du Dr Juan de Penido, qui a abandonné la chirurgie pour la politique, et qui a été à Paris l'élève de Ricard. Nous avons évoqué ensemble beaucoup de souvenirs de cet ami commun, de ce sage qui fut, et qui serait resté, s'il l'avait voulu, un des premiers chirurgiens de son temps, et qui a préféré se retirer paisiblement devant l'éternel horizon de la mer.

Et voilà comment, dans les montagnes de la Sierra del Mar, parmi les « ypes » aux fleurs rouges, dans des jardins où j'ai, pour la première fois, contemplé le merveilleux spectacle d'un colibri butinant une fleur, on trouve des amis nouveaux avec lesquels on peut parler d'un vieil ami qui fut notre maître commun.

A Saint-Paul, j'ai retrouvé le Professeur Alvez de Lima, qui m'a reçu comme autrefois, comme on reçoit un ami véritable. Et je l'ai vu, dans son service, exécuter avec une rapidité, une virtuosité, et une simplicité extraordinaires, une opération sur l'estomac. Il a été autrefois mon élève à Clamart. Je l'ai vu souvent à Paris. Il veut bien me dire, lui aussi, comme Maurity Santos, que c'est moi qui lui ai enseigné les règles de la chirurgie. S'il en est ainsi, il me fait beaucoup d'honneur, mais ce que je puis lui dire, moi, c'est qu'en tout cas, pour ce qui est de la chirurgie gastrique, l'élève a depuis longtemps dépassé son maître. Réception cordiale dans le service du Dr Netto et du Dr Carvalho, qui m'ont vivement

intéressé au cours d'opérations gynécologiques. Leçons et conférences à l'hôpital et à la Faculté. Celle-ci est en construction. La ville de Saint-Paul, qui s'étend de plus en plus, que j'ai trouvée grandie depuis mon dernier voyage, et qui approche du million d'habitants, aura bientôt sa Faculté nouvelle. Mais l'Amérique du Nord y fait sentir son influence, et l'on va voir sortir de terre un hôpital de onze étages, où l'architecture des gratte-ciel de New-York viendra témoigner de l'emprise des hommes du Nord sur ces peuples latins qui semblent oublier la grâce de leurs origines.

Il y avait à Saint-Paul beaucoup de Français ; Marchoux, Brésilien de la première heure, Guy-Laroche, Fauconnet, venus pour faire toute une série de leçons et porter la bonne parole. C'est une vieille tradition qui se perpétue depuis longtemps, qui entretient dans toute sa force et développe de plus en plus l'influence française.

De Saint-Paul j'ai été dans l'Ouest, à 500 kilomètres, visiter sur les bords du Paranapanema, qui roule ses eaux limoneuses parmi les forêts vierges, une exploitation de café, qui m'a montré tout ce qu'il faut de courage, d'énergie, d'intelligence et de travail pour défricher la forêt séculaire et la transformer en une de ces « fazendas » magnifiques, où se récolte et se prépare ce café qui, depuis Saint-Paul, se répand dans le monde entier. J'ai passé là trois journées admirables, grâce à l'hospitalité cordiale de M. Barboza, qui a transformé la forêt en d'immenses étendues de ces verts caféiers tout couverts de fleurs blanches. Je n'oublierai jamais la demeure charmante où mon hôte m'a accueilli parmi tous ses enfants, qui sont dignes de lui, au milieu de fleurs éclatantes et d'oiseaux de toutes couleurs. C'est là, dans la forêt voisine, où rôde le jaguar, que j'ai pour la première fois, dans le silence et le ravissement, contemplé les ébats d'une bande de singes sautant de branche en branche avec une agilité merveilleuse!

Que mes amis les Drs Gordinhao et Bueno, auxquels je dois ces quelques jours de vie si nouvelle pour moi, sachent bien que leur souvenir se confondra toujours dans mon cœur avec celui que je garderai de ces journées délicieuses.

Nos derniers jours à Rio ont été bien rapides, car on ne se lasse pas du spectacle que l'on a toujours sous les yeux. Je voulais revoir une fois encore ces paysages enchantés et que, sans doute, je ne reverrai plus, je voulais revoir, à Rio même, la forêt silencieuse, la forêt magnifique. Je voulais entraîner mes amis de là-bas, qui presque tous l'ignorent, dans le ravin sauvage qui descend du Corcovado jusqu'à ce jardin botanique, le plus beau peut-être du monde, dont le directeur, le professeur Léon Pacheco, nous a dévoilé les merveilles cachées avec une complaisance sans bornes, et dont mes amis Couvelaire et Ombrédanne, qui étaient là, venant de Buenos-Aires, se souviendront comme moi-même. Mais, pour explorer le ravin, Brandâo, mon collègue fidèle, est venu seul!... Tous deux nous avons descendu lentement, dans l'émerveillement de cette végétation tropicale, dont on ne se rend compte que lorsqu'on l'a bien pénétrée, le sentier solitaire qui serpente dans la forêt et nous avons admiré ce jour-là, éclos sous le soleil d'un beau jour de printemps, quelques-uns de ces papillons magnifiques, aux ailes d'un bleu flamboyant, et dont la vue vaut le voyage !

Et puis il a fallu quitter la ville merveilleuse. Et le retour s'est fait à travers l'Atlantique, toujours calme et toujours clément, Sans doute on est heureux de revoir son pays, aux paysages si doux à contempler pour ceux qui viennent de quitter les horizons du Nouveau-Monde. Mais un peu de notre cœur reste toujours là-bas, près des amis lointains qui nous ont accueillis.

P. M., 22 février 1928.

LA CHIRURGIE A MOSCOU

Les lecteurs de *La Presse Médicale* savent déjà dans quelle atmosphère de charme, de bon accueil, de fraternelle sympathie, et aussi de travail utile, s'est déroulé ce beau congrès de Varsovie, si magistralement présidé par mon ami H. Hartmann. Je n'y reviendrai pas. Mais je crois utile de résumer brièvement ici, à cette grande tribune qui ne connaît pas de frontières, parce qu'elle les franchit toutes, les impressions chirurgicales que j'ai recueillies à Moscou. Car j'ai profité du congrès de Varsovie pour aller voir la grande ville qu'enveloppe toujours une atmosphère un peu mystérieuse. Je suis donc allé à Moscou, où je suis resté quatre jours. On ne voit pas grand'chose en quatre jours ! Cela m'a suffi cependant pour jouir pleinement de l'admirable accueil de mes confrères russes et pour travailler avec eux à cette œuvre commune qu'est le bien de la chirurgie, car je demeure convaincu que la visite que j'ai faite, quelque courte qu'elle ait été, ne restera pas inutile.

Je m'étais ouvert de mon désir à un ami que j'ai là-bas, qui a travaillé dans mon service, — qui a traduit un de mes livres, — et qui m'a reçu comme un frère. Son intervention m'a facilité bien des choses. La Société d'Obstétrique et de Gynécologie, informée de mes intentions, m'a invité officiellement à une séance solennelle, organisée malgré les vacances, et pour laquelle quelques-uns de ses membres n'ont pas hésité à les interrompre. Elle m'a demandé de

faire une conférence sur le traitement du cancer du col utérin, de projeter le film que je possède sur ce sujet, et qui a été conservé par l'Université de Moscou pour l'enseignement des chirurgiens. Elle m'a demandé enfin de bien vouloir joindre la pratique à la théorie, l'exemple à la parole, et de faire quelques opérations.

Je ne saurais trop remercier les membres de cette société scientifique d'un accueil dont j'ai été profondément touché. Une automobile a été, par leurs soins, mise à ma disposition, grâce à laquelle j'ai pu parcourir en tous sens cette ville immense, et tout a fort bien marché : séance solennelle, conférence, projection et séances opératoires.

J'ai le sentiment que ces dernières démonstrations, auxquelles ont assisté de nombreux collègues, dont un, que je remercie tout particulièrement, était venu de Leningrad, les ont vivement intéressés, d'autant plus que j'ai pu me rendre compte que mes collègues de là-bas n'ont pas grand'chose à faire pour s'adapter à nos méthodes.

C'est qu'en effet il m'a suffi de voir opérer quelques-uns d'entre eux pour constater que la plupart possèdent cette qualité suprême de la simplicité, si commune parmi nous, chirurgiens français, qui s'épanouit tout naturellement chez les chirurgiens latins, et chez tous ceux, à quelque pays qu'ils appartiennent, que n'a pas déformés l'éducation germanique, plus lourde, plus lente, plus compliquée et qui ne conçoit une opération qu'en entourant le chirurgien d'aides innombrables, dont la plupart deviennent nuisibles par leur inutilité même.

Car, en dehors de l'aide inévitable destiné à préparer et à enfiler les aiguilles, comme il s'en trouve nécessairement partout où n'a pas pénétré cette merveilleuse aiguille de Reverdin et ses dérivés, que nous avons en France depuis 50 ans, qui est un des éléments de la simplicité de la technique française, et qui s'obstine à ne pas franchir nos frontières, sauf en Amérique latine où

quelques-uns d'entre nous ont contribué à l'introduire ; en dehors, dis-je, de l'aide indispensable à la préparation des aiguilles, — et j'en ai vu jusqu'à trois en Allemagne, avant la guerre, il est vrai, — la plupart des chirurgiens se contentent là-bas d'un seul aide, sauf peut-être pour quelques opérations compliquées. Cela fait plaisir à voir.

Dans une salle d'opérations, où un de mes collègues enlevait un rein avec élégance et rapidité, j'ai même vu, sur une autre table, une femme pratiquer une cholécystectomie, dans des conditions irréprochables, assistée d'une aide unique et du même sexe. Car les femmes travaillent beaucoup dans les hôpitaux moscovites.

Je ne puis ni ne veux ici prononcer de noms. J'en oublierais trop qui y auraient droit. Mais je ne puis pas ne pas dire qu'il y a à Moscou de beaux services, de belles salles d'opérations, dans l'une desquelles j'ai même vu une lampe scialytique, comme j'en ai vues à Varsovie, à Cracovie, comme il y en a dans le monde entier, depuis qu'il y a quelques années, à la Société de Chirurgie, où tout ce qui se dit fait le tour du monde, j'ai exposé publiquement ce que je pensais de ce merveilleux appareil.

J'ai admiré là-bas une des plus belles installations radiologiques et radiothérapiques qu'il m'ait été donné de voir. J'ai vu une maternité, où viennent au monde de 30 à 40 enfants chaque jour, et qui m'a paru parfaitement organisée.

J'ai vu d'admirables affiches de propagande, extrêmement nombreuses et variées, quelques-unes fort belles, spirituelles ou comiques, sur l'allaitement maternel, les soins à donner aux tout petits et sur l'hygiène de l'enfance.

Et j'ai vu beaucoup d'autres choses, mais je ne puis résister au besoin de dire celle qui, parmi tant d'autres, m'a le plus frappé. C'est le service de chirurgie d'urgence, dirigé par un jeune chirurgien de grande valeur, et qui tient sous sa dépendance la ville entière de Moscou.

J'ai déjà vu des services analogues, qui n'existent pas à Paris. J'en ai vu à Santiago du Chili, j'en ai vu à Rio de Janeiro, où ils fonctionnent admirablement. Mais je n'ai jamais rien vu d'aussi bien organisé que le Service de Moscou. Il est d'ailleurs mal installé, dans des locaux médiocres, — bien que d'aspect monumental, — dans un vieil édifice dont fait encore partie la maison où logeait, paraît-il, le maréchal Davoust, lors de la terrible épopée de la Grande Armée ! Les locaux, les services, les salles d'opérations doivent être transformés sous peu. Ils en ont besoin, et ils le méritent. Mais l'organisation fondamentale ne peut pas l'être, parce qu'on ne peut faire mieux ! Qu'on en juge :

Dans une salle misérable, qui fait partie d'un bâtiment qui ne l'est pas moins, mais dans laquelle on voit un grand luxe d'appareils téléphoniques, — car le téléphone marche admirablement à Moscou, aussi bien qu'il marche mal à Paris, — dans une salle misérable, le médecin de service est au téléphone. A côté de lui, une jeune femme, un autre récepteur à l'oreille, écoute en même temps. Tous deux prennent en note, pour éviter des erreurs, les renseignements qui leur sont transmis.

A l'annonce de l'accident, ou de la maladie, le médecin apprécie le cas, et s'il juge nécessaire le transport du malade dans le service, d'un coup de téléphone il prévient le chauffeur, le médecin et l'infirmier qui doivent tous les trois se transporter immédiatement sur les lieux. Devant lui est un tableau où apparaissent trois signaux, un pour le chauffeur, un pour le médecin, un pour l'infirmier, au moment où ceux-ci se présentent pour le départ. Enfin, une sonnerie du concierge annonce le moment où la voiture franchit le seuil de l'hôpital. Au moment de l'appel au chauffeur, une aiguille se met en marche sur un cadran spécial, dont elle fait le tour en quelques minutes.

J'ai vu fonctionner sous mes yeux cette organisation merveilleuse. A l'instant même où on m'en expliquait le mécanisme,

l'appel d'alarme a retenti. En quelques secondes, le médecin a pris les renseignements. Jugeant le secours nécessaire, il a transmis l'ordre de départ et, à ce moment même, l'aiguille a commencé sa course sur le cadran. A quelques secondes d'intervalle, j'ai vu tomber le signal du chauffeur, celui de l'infirmier et comme l'aiguille marquait une minute et demie, la sonnerie du concierge annonçait que l'auto avait franchi la porte de l'hôpital.

On discute beaucoup à Paris sur les secours d'urgence. Nous n'en sommes pas là. Y serons-nous jamais ?

Il y a chaque jour, dans ce service, une quinzaine d'opérations d'urgence, de quoi occuper nuit et jour l'activité du chirurgien qui le dirige et de ses assistants. Et c'est ainsi qu'ils ont opéré avec des résultats excellents, si j'en juge par les malades guéris que j'ai vus de mes yeux, des appendicites par milliers, des ulcères gastriques perforés par centaines et quelque chose comme 500 grossesses tubaires rompues !

Voilà ce que j'ai vu. Mais j'ai vu aussi que là-bas nos livres sont presque inconnus, et tous ces hommes qui travaillent à la française n'ont que des livres allemands. Comment cela peut-il se faire ? Je sais de source certaine que nos grands éditeurs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire pénétrer là-bas nos livres et nos journaux. Ils se sont heurtés à des difficultés invincibles.

Et cependant nos confrères russes ne demandent qu'à s'instruire. En veut-on un exemple ? Le petit livre que j'ai écrit sur le cancer de l'utérus, et qui a été traduit en russe et tiré à 3.000 exemplaires, est presque complètement épuisé. Mais le traité que j'ai fait en collaboration avec Siredey est à peu près inconnu là-bas. Pendant ce temps, beaucoup de Russes achètent une sorte d'Encyclopédie gynécologique, de Halban, en 16 volumes, dont chacun coûte à lui seul plus que notre traité ! En sorte que cet immense ouvrage coûte environ *trente fois plus que le nôtre.* Or, dans ce livre destiné à enseigner la gynécologie, dans ce dictionnaire monstrueux où il

y a un demi-volume sur la morphologie féminine, et je ne sais combien de pages sur la forme et le volume des fesses chez les femmes préhistoriques, on ne trouve pas, au chapitre interminable sur les fibromes, la façon dont il faut s'y prendre pour les enlever convenablement !

Nous nous trouvons donc dans cette situation paradoxale que les chirurgiens russes, qui ont les mêmes qualités que nous, chirurgiens français, sont, — en vertu d'habitudes ou de circonstances qui contituent une erreur, qui leur sont nuisibles et qu'il faut réformer, — contraints de chercher à s'instruire et à se perfectionner dans des ouvrages allemands, opposés à leur esprit, contraires à leurs méthodes, qui leur sont, en somme plus nuisibles qu'utiles, parce qu'ils tendent à étouffer leurs qualités naturelles, — et qui, par surcroît, ont, par rapport aux nôtres, la grave infériorité de coûter infiniment plus.

Il est de l'intérêt de tous de faire cesser cet état de choses.

Il faudrait aussi, pour que les chirurgiens russes puissent s'adapter parfaitement à notre technique, qu'il leur soit possible de venir en France plus facilement qu'aujourd'hui. Il est de l'intérêt du peuple russe tout entier que des hommes qui, par leur action personnelle, par leur enseignement, par l'exemple qu'ils donnent tous les jours, par l'éducation première qu'ils inculquent aux générations nouvelles et aux chirurgiens de demain, tiennent dans leurs mains la vie et la mort de milliers et de milliers de leurs compatriotes, puissent atteindre dans leur art à ce degré de perfection qui est l'honneur de tout un pays et dont ils ne sont pas éloignés. Or, les chirurgiens ne peuvent se perfectionner qu'en allant voir ce qui se passe dans les autres pays, y prendre ce qu'il peut y avoir de bon et l'incorporer ensuite dans leur technique et dans leur enseignement.

Le matériel opératoire, l'instrumentation chirurgicale est un des facteurs principaux d'une bonne technique. Or, pour les instru-

ments chirurgicaux proprement dits, l'outillage français est le premier du monde. Que toutes facilités soient donc données à nos collègues de s'approvisionner chez nous. Ce sont encore leurs compatriotes qui en bénéficieront.

Il est enfin un dernier point sur lequel je voudrais insister. Cette terrible écriture russe, où se retrouvent, avec quelques signes particuliers, la plupart des lettres grecques et latines, avec des acceptions différentes de celles que nous connaissons depuis notre enfance, met nécessairement ceux qui s'en servent un peu en dehors de la grande famille scientifique. Tout ce qu'ils publient nous échappe, le nom de l'auteur, aussi bien que le sujet qu'il traite. On ne peut pas leur demander de supprimer leur alphabet et de le remplacer par des caractères latins. C'est une question très grave et qui dépasse mon opinion personnelle. Mais on peut les prier, dans l'intérêt de leur nom, de leur science, de leur influence et de leur pays, de mettre toujours en sous-titre, en caractères latins, leur nom suivi de l'énoncé de leur travail.

Tant qu'ils ne prendront pas une résolution aussi simple, la littérature médicale russe restera ignorée de la plupart d'entre nous. — *La Presse Médicale,* j'ai le droit et le devoir de le dire dans un article comme celui-ci, a fait les sacrifices nécessaires pour s'adjoindre un collaborateur possédant la langue russe, et, dans une mesure peut-être limitée, mais efficace, elle publie régulièrement des comptes rendus de ce qui paraît d'intéressant en Russie. Il n'en est pas moins vrai que ces indications bibliographiques et ces renseignements, ainsi que ceux qu'on peut trouver dans les périodiques étrangers, sont forcément très incomplets et que nos confrères se tiennent ainsi, volontairement pour ainsi dire, en marge de la science universelle. Qu'ils y réfléchissent sérieusement. La chose en vaut la peine.

Pour moi, je me félicite d'avoir été rendre visite à nos

collègues russes. Mais je ne voudrais pas que cette visite fût inutile, et qu'il n'en sortît pas autre chose que l'agrément personnel que j'en ai pu retirer.

Je sais que nos collègues ont été extrêmement frappés par la simplicité de la technique gynécologique française. Ils sont hommes à la pratiquer aussi bien que nous.

Et puisqu'ils en manifestent le désir, c'est à nous à leur en donner les moyens. Je m'y emploierai de toutes mes forces. Mais j'adjure nos grands éditeurs, tous ceux qui travaillent avec nous pour la diffusion de la pensée française, de prendre à cœur cette grave question et de continuer leurs efforts pour reconquérir dans ce grand pays la place à laquelle ils ont droit. Nul ne sait ce qui s'élabore dans l'immense creuset où bouillonne aujourd'hui l'âme de la Russie ! Qui donc pourrait savoir de quel côté grondera quelque jour le vent de l'avenir ? Mieux vaut pour nous, pour le monde peut-être, que cette âme encore hésitante se sente caressée par des souffles venus de France.

P. M., 18 Septembre 1929.

LES FETES DE BELGRADE

Que dire de la réception que nous avons eue à Belgrade, à l'occasion de l'inauguration du Monument de la Reconnaissance à la France libératrice ?

Cet accueil, qui a pris des proportions grandioses et a soulevé tout un peuple, est d'autant plus significatif que la manifestation du 11 Novembre n'avait eu, au début, d'autre caractère que celui d'une affirmation de fraternité intellectuelle ! C'est un Comité présidé par le professeur Milianitch, ancien élève de nos hôpitaux, et composé presque exclusivement de médecins et d'avocats, qui a lancé, il y a cinq ans, cette idée qui devait trouver dans le peuple entier un écho si profond. La fraternité intellectuelle, qui verse souvent trop facilement dans un pacifisme aveugle, n'a pas fait oublier dans ce pays la fraternité des champs de bataille, où le sang de tant de Français a contribué à faire de la pauvre Serbie d'autrefois, la Yougoslavie triomphante et qui dresse aujourd'hui sur sa haute colonne, devant la plaine immense qui s'étend jusqu'à l'infini sur l'autre rive du Danube, la noble statue du vainqueur. C'est de là, ne l'oublions pas, c'est de cette rive opposée que sont partis, il y a seize ans, les premiers obus criminels qui devaient embraser le monde, et coucher dans la tombe des millions et des millions d'hommes ! Le sang des soldats, des martyrs et des héros fume encore sur la terre en deuil, mais une page s'est tournée dans l'Histoire de l'Humanité !

Puissent les milliers et les milliers d'enfants enthousiastes que nous venons de voir, sous un ciel magnifique, agiter des drapeaux, jeter des fleurs et pousser sur notre passage des acclamations passionnées, ne pas revoir tout ce qu'ont vu leurs pères, et que nous avons vu ! Puisse la folie des hommes ne pas déchaîner de nouveau les fureurs de la guerre. Il y a place pour tous sur cette terre immense. Travaillons tous à l'œuvre de salut. Mais que les loups qui rôdent autour de la maison commencent par savoir qu'elle est bien défendue !

Quelle émotion profonde dans cette foule recueillie, dans le cimetière où reposent des soldats français, devant cette blanche colonne qui rappelle leur sacrifice ! Quelle émotion surtout lorsque, dans le silence, nous avons entendu de pures voix de jeunes filles élever vers le ciel les paroles sublimes :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie !
Parmi les plus beaux noms, leur nom est le plus beau !
Toute gloire, auprès d'eux, passe et tombe éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

Et puis encore, quelle émotion poignante devant le monument élevé à la mémoire des soldats serbes, qui sert de piédestal à la puissante image du héros symbolique de tant de sanglantes batailles ! Et quel recueillement quand le représentant de la France, debout sur le socle du monument et portant lui-même, dans sa main mutilée, la marque glorieuse de son courage, a dit, en quelques mots, d'une fière et grave simplicité, ce que nous pensions tous :... « Souvenons-nous que les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne sait pas mourir ».

D'ailleurs, pendant toutes ces fêtes, le ministre délégué par la France, M. Champetier de Ribes, est apparu à tous comme un de ces hommes auxquels la légitime fierté du devoir accompli jusqu'au sacrifice n'enlève ni sa simplicité naturelle, ni sa bienveillance, ni

le sens profond de ses hautes fonctions. Il a su partout et toujours, aussi bien dans le champ des morts ou quelque humble école enfantine qu'à la table du Roi, dire les mots qu'il fallait dire. Qu'il me permette de le féliciter publiquement ici et de le remercier au nom de nous tous, pour la joie qu'il a donnée aux Français présents à Belgrade, en s'acquittant avec autant de tact, de bonheur et de simplicité de son rôle de représentant de la France.

notre gratitude pour l'accueil si cordial que nous avons reçu.

Quant au Ministre de France, M. Dard, il a droit lui aussi à

Tout, dans ces fêtes, a été à la fois touchant et magnifique. Mais rien ne peut donner une idée de la ferveur, de l'enthousiasme et de la beauté de la cérémonie de l'inauguration du monument, symbole de la reconnaissance du peuple yougoslave pour cette France qui a soutenu ses soldats dans le feu des batailles, secouru ses blessés, recueilli ses enfants et fait de la Serbie mourante la nation magnifique qu'elle est aujourd'hui devenue.

Ah ! ceux qui n'ont pas cru devoir se déranger, pour aller apporter à nos amis fidèles le témoignage de la part que la France prend à leur joie, se sont privés d'un spectacle splendide et qu'ils ne reverront jamais. Splendide par l'émotion qui gagnait tous les cœurs, splendide aussi par l'incomparable décor dans lequel il s'est déroulé !

Près de la citadelle qui dresse au-dessus du Danube, devant la plaine immense qui fut la plaine de Hongrie, ses vieux murs crénelés couverts d'une foule immobile, au plus bel endroit de Belgrade, s'élève le haut monument recouvert de son voile blanc. Tout autour de son piédestal et se prolongeant sur deux rangs jusque vers l'entrée du jardin, en encadrant l'allée dans laquelle s'avance notre cortège de drapeaux, d'uniformes et de robes rouges, sont rangés immobiles deux ou trois cents paysans et

paysannes, venus de tous les coins du royaume et qui sont là, vêtus d'habits brodés, de robes éclatantes, d'une richesse de couleurs, d'une variété éblouissante. C'est un spectacle incomparable.

Et que dire de l'enthousiasme à l'arrivée du Roi, de ce Roi simple et grave, dont la jeunesse s'est passée dans le tumulte des batailles, auprès de ses soldats dont il a partagé les fatigues et les dangers, comme il en partage aujourd'hui la gloire impérissable, et qui s'est retrouvé, après les quatres années terribles, souverain d'un grand peuple auquel il s'est montré digne de commander !

C'est dans ce cadre magnifique qu'à l'heure même où, douze années plus tôt, le canon cessait de tonner, notre ami Milianitch, avant de prendre la parole, a demandé cette minute de silence, hommage des vivants au souvenir des morts !

Et lorsque le voile est tombé, montrant à tous les yeux l'image tourmentée d'une France puissante volant vers la victoire, lorsque s'est élevée l'ardente *Marseillaise,* qui remue jusqu'au fond du cœur ceux qui l'entendent loin de France, lorsque ont retenti de partout des acclamations à la France, à la « Grande Nation », comme on disait au temps de l'Empereur, — alors nous avons vécu, nous tous qui étions là, debout sous le ciel de Belgrade, une des minutes les plus profondément émouvantes qu'il soit possible de connaître !

Oui nos amis de là-bas ont bien rempli la tâche qu'ils s'étaient imposée. Qu'ils en soient remerciés, tous ces jeunes amis, qui ont rapporté de leurs études parmi nous l'amour de cette France, de cette douce et belle France, dont ils parlent avec tant d'amour.

Et quelle joie pour nous de retrouver tant d'amis, tant d'élèves, les médecins du Comité : Milianitch, Yovtchitch, Bogdanovitch, Spiridonovitch qui, ayant été à la peine, ont bien le droit d'être à l'honneur. Mais combien d'autres, dont nous avions l'habitude de voir dans nos services les figures amies, qui connaissent notre

chirurgie, qui en apportent là-bas les principes d'élégance et de simplicité, et qui transmettent à leurs élèves ce qu'ils ont appris près de nous !

Nous n'avons pas eu le temps de visiter en détail les organisations hospitalières de Belgrade, qui s'est magnifiquement relevée de ses ruines, et qui prend dès aujourd'hui les allures d'une grande ville, de la capitale d'un grand pays. Mais nous en avons assez vu pour pouvoir dire qu'elle possède déjà des hôpitaux dignes d'elle! La plupart des services, hôpital militaire, hôpitaux civils, groupés à côté les uns des autres, constituent une véritable cité hospitalière. On vient de terminer le grand service de chirurgie du Professeur Kojen, vaste, aéré, splendide, avec une installation opératoire absolument magnifique et qui n'a rien à envier aux plus belles que je connaisse. Elle fait honneur à la fois à celui qui l'a conçue et à ceux qui lui ont donné les moyens de la réaliser.

Services de clinique médicale, Hôpital Elsie Inglis, destiné aux femmes et aux enfants, et dont les médecins sont des femmes, mais où cependant les grandes opérations sont encore confiées à des hommes. Nous n'avons rien de pareil chez nous à l'Institut de Physiologie, avec ses nombreux laboratoires où peuvent travailler ensemble une centaine d'élèves, avec son magnifique amphithéâtre, où l'appareillage électrique destiné à mouvoir les rideaux des fenêtres, les tableaux de démonstrations et les écrans à projections est le plus parfait que j'aie vu. Rien de pareil non plus chez nous à l'Institut d'anatomie pathologique. Et si jamais la France parvient à construire, grâce à l'humiliante générosité des Américains, la nouvelle Faculté de Paris, nous pourrons aller chercher quelques idées parmi nos amis de Belgrade.

Que ceux-ci persévèrent donc dans la voie qu'ils ont si bien tracée, et où, après les terribles et grandioses événements auxquels ils ont participé, et qui ont fait de leur patrie un des éléments les

plus solides de cette paix européenne, à laquelle il faut croire, tout en faisant ce qu'il faut pour la conserver, ils marchent dans l'allégresse de la jeunesse retrouvée. Qu'ils regardent donc l'avenir avec l'invincible espérance de ceux que leur constance dans l'adversité, leur héroïsme dans la guerre, et leur travail obstiné, quand est venue la paix réparatrice, ont fait dignes d'un grand destin !

P. M., 29 novembre 1930.

QUELQUES MOTS SUR LA CHIRURGIE AMERICAINE ET L'ŒUVRE DES FRERES MAYO

J'ai voulu, comme un pèlerin solitaire, aller encore errer, pour la dernière fois sans doute, parmi cette Amérique immense, que j'avais parcourue jadis dans tous les sens, du Saint-Laurent à Mexico, de la Floride à Vancouver, à travers les forêts, les monts et les déserts, et les terres fertiles et les plaines sans fin. La nature est toujours la même, monotone et grandiose, magnifique et désolée. Mais l'œuvre des hommes a changé, sur cette terre des prodiges, la face éternelle des choses !

Est-ce New-York qui surgit dans la brume, à la surface de la mer, ou quelque Babylone irréelle, annonciatrice des temps nouveaux ? Et dans la campagne infinie, où l'on n'apercevait autrefois que quelques chemins défoncés, s'allongent maintenant des routes magnifiques, des pistes de ciment, où roulent innombrables, dans le silence des campagnes et jusque dans les solitudes lointaines du Yellowstone, plus d'automobiles rapides que dans tout le reste du monde.

Mes collègues de l'Association des Gynécologues américains m'avaient fait le très grand honneur de m'inviter au Congrès de Niagara-Falls, qui s'est tenu du 15 au 18 septembre 1930, sous la présidence du Prof. J.-S. Davis, de l'Université d'Ann-Arbor, Michigan. C'est même cette invitation qui a été l'occasion de mon

voyage. J'ai rencontré là-bas l'accueil le plus touchant et j'espère que la communication que j'ai faite, dans une salle où j'apercevais de ma place la blanche cataracte, communication sur le cancer de l'utérus, avec projections du beau film opératoire que je possède, aura laissé parmi mes collègues un souvenir intéressant.

Presque en même temps, du 16 au 19 septembre, se tenait à Montreal un Congrès de langue française, dont mon ami Desfosses, qui y assistait, a donné ici même le compte rendu. Je ne répéterai pas, après lui, et aussi après G. Roussy, l'accueil charmant que nous avons reçu de tous, dans ce pays où nous retrouvons, fécond et magnifique, le sang fraternel des enfants de la vieille France.

A Montreal, grâce à l'hospitalité du Professeur Harwood de Lotbinière et du Professeur Rheaume, qui m'ont généreusement ouvert leurs beaux services, j'ai pu, avec l'aide du Dr Robin, mon assistant à Broca, pratiquer quelques opérations et donner ainsi à mes collègues canadiens une idée de la technique gynécologique française.

Que mes collègues, que mes nouveaux amis de Martigny, Lesage, Dubé, Saint-Jacques, sachent bien que je ne les oublie pas. Que mon ami Bourgeois, qui m'a conduit aux bords du lac Tremblant, et Parizeau, et Mercier et Bousquet, aux vieux noms de la vieille France, auxquels j'ai dû de passer deux jours merveilleux, au bord d'un lac de cette forêt canadienne aux érables couleur de sang, sachent bien tous que je leur garde un cœur reconnaissant.

Je voulais voir, au cours de mon voyage, si la technique chirurgicale, ou plutôt celle de la grande gynécologie, — car je ne me permettrais pas de porter un jugement sur les autres parties de la chirurgie, comme celle du cerveau, de l'estomac ou du foie, qui ont en Amérique de si illustres représentants, — je voulais voir, dis-je, si la technique de la grande gynécologie s'était perfectionnée là-bas depuis un quart de siècle, depuis que j'avais vu, en 1904, mon vieil ami H.-A. Kelly, qui a tant fait pour le

progrès de cette branche magnifique de l'art chirurgical, exécuter, à Baltimore, en grand chirurgien qu'il était, des opérations impeccables.

Je dirai, à la fin de cet article, mes impressions à ce sujet. Mais, auparavant, qu'il me soit permis de remercier ici, pour l'accueil qu'ils m'ont fait, mon ancien interne Pol Coryllos, qui occupe actuellement à New-York une place éminente, et mon ami L. Phaneuf, de Boston, qui s'est donné la tâche d'introduire en Amérique l'instrumentation et la technique françaises, qui facilitent et simplifient dans de si grandes proportions l'exécution des grandes opérations gynécologiques.

J'ai donc voulu revoir, après un quart de siècle, l'empire des Frères Mayo ! De tous les Français qui l'ont vu, et ils commencent à être nombreux, je suis sans doute celui qui possède les souvenirs les plus lointains. J'étais alors, en 1904, dans ce pays où l'on accourt maintenant de tous les coins du monde, un des premiers pèlerins venus de cette France, vivant sur son prestige. Et je vois toujours Charles Mayo, ce bon et grand Charles d'aujourd'hui, venant me chercher à la gare et s'obstinant à porter ma valise. Je l'ai revu souvent depuis, avec son frère William, qui, lui aussi, est le grand William ! Je les ai vus tous les deux à Paris, et je suis de ceux qui s'honorent de l'amitié de ces deux hommes dont le nom glorieux ne connaît plus de frontières. Ils ont reçu d'un cœur fraternel le vieil ami qui revenait pour admirer leur œuvre et applaudir à leur triomphe, et l'hommage que je tiens à leur rendre n'est qu'une forme de la justice que méritent ces deux créateurs, qui ont élevé un monument prodigieux à la gloire de la chirurgie !

Je n'ai pas reconnu Rochester, la petite ville où commençait, il y a vingt-cinq ans, leur extraordinaire fortune, et dont ils ont fait aujourd'hui une cité charmante, comme ces villes délicieuses des campagnes américaines, pleines de maisons pittoresques, que

n'entoure aucune clôture, au milieu des gazons, des arbres et des fleurs, où l'on rencontre à chaque pas des oiseaux admirables et des écureuils bondissants.

Ah ! pauvres villages de France, toujours pareils depuis le moyen âge. Pour un clocher charmant, pleins de vieux souvenirs, que de hameaux lépreux, que de maisons sordides ! Car nous payons bien cher la gloire de notre vieillesse. Où est donc l'architecte, où donc est le législateur qui transformera nos villages ?

Dans un parc magnifique s'élève la statue du père des Mayo, mort en 1911, à 92 ans, que j'ai vu autrefois, avec son visage énergique et ses yeux où semblait briller la fierté d'avoir de tels fils. Et quelque jour, sans doute, l'image de ces fils s'élèvera près de celle du père, comme le symbole éclatant de l'œuvre que put accomplir la noble tradition transmise par un homme à des enfants dignes de lui !

Plusieurs hôpitaux, dont l'hôpital Sainte-Marie, que j'admirais déjà quand il n'avait encore que 100 lits, et qui aujourd'hui en compte 600, sont dispersés vers les limites de la ville, au milieu des jardins, des arbres et de la verdure.

Mais le monument principal, qui dresse au centre de Rochester sa haute silhouette, est cette Clinique Mayo, magnifique édifice qui réunit de la façon la plus heureuse l'architecture des vieux palais de la Renaissance Italienne à celle des monuments gigantesques de l'Amérique nouvelle.

On entre dans ce temple par une magnifique porte de bronze. A l'intérieur, tout est en marbre et bronze ciselé de la plus élégante sobriété. Mais on ne tarde pas à voir qu'on est en Amérique, et non dans un palais de la vieille Italie. Partout des signaux lumineux, des téléphones et ces ascenseurs merveilleux, qui vous enlèvent à l'allure d'un étage par demi-seconde.

A chaque étage est toute une organisation de salles d'examen,

salles d'attente, laboratoires, salles de radiologie, où des médecins qualifiés examinent, avec toutes les ressources des méthodes scientifiques modernes, les malades venus de tous les points de l'Amérique.

Examens médicaux, chirurgicaux, urinaires, neurologiques, pour l'étude du sang, du cœur, des humeurs, et du fameux métabolisme! Tout est là. Et c'est de ce centre que les malades sont dirigés, lorsqu'il y a lieu, sur l'hôpital qui concerne leur cas, pour y être opérés ou traités médicalement.

C'est également dans ce bâtiment que se trouvent des amphithéâtres, des salles de cours, une magnifique bibliothèque, un musée, et les salles d'honneur où les Frères Mayo conservent pieusement les souvenirs de leur père, les diplômes innombrables et les robes multicolores qui leur ont été décernés par les Facultés du monde entier.

Dans le sous-sol, d'immenses galeries conduisent aux deux gares de Rochester, ainsi qu'aux principaux hôtels. Il fait froid, en hiver, dans les plaines du Minnesota, ouvert aux vents qui soufflent des régions polaires, et les malades se trouvent bien de ces trajets souterrains, où la température est toujours égale.

C'est aussi dans le sous-sol que siège le central téléphonique, avec ses milliers de fiches, et tout un service d'observations, qui est tout simplement prodigieux, et que mon vieil ami Charles Mayo m'a fait visiter avec une fierté légitime.

Il y a actuellement, chaque année, environ 80.000 consultants et de 25 à 30.000 opérations. On voit quelle organisation parfaite doit procéder au classement de ces observations innombrables, qu'on peut retrouver instantanément. Je ne sais combien de secrétaires en sont chargés. Il y a d'ailleurs 1.300 personnes employées dans la clinique. Des monte-charges à mouvement continu apportent incessamment les observations qui viennent des étages supérieurs. Et des tubes pneumatiques, copiés sur ceux

de notre réseau parisien, les conduisent en quelques instants des hôpitaux éloignés de 2 ou 3 kilomètres.

J'ai été, je l'avoue, stupéfait de cette organisation merveilleuse, et j'écoutais mon vieil ami m'expliquant à voix presque basse, et en toute simplicité, ce mécanisme extraordinaire. Et je me disais à moi-même que j'avais le devoir de faire connaître à ceux qui l'ignorent, et parfois même la dénigrent, l'œuvre véritablement grandiose que ces deux hommes ont édifiée, par la seule force de leur travail et de leur génie organisateur, dans ce pays perdu au cœur de l'Amérique, véritable Mecque scientifique, où se dirigent de partout ceux qui désirent se rendre compte de ce que l'on peut faire dans la plus belle organisation chirurgicale qui soit au monde.

On conçoit donc que ceux qui veulent s'initier aux techniques chirurgicales et voir beaucoup de choses en peu de temps, puissent trouver à Rochester d'incomparables éléments d'instruction. C'est à l'hôpital Sainte-Marie que se trouve le principal centre opératoire. Il y a là dix salles d'opérations, situées pour la plupart à l'étage supérieur, salles bien comprises, où le public pénètre par un escalier spécial, disposé de façon à ce qu'on puisse facilement passer d'une salle à l'autre. En sorte que, dans une même matinée, le même visiteur peut assister à une quinzaine d'opérations différentes.

Le même chirurgien dirige en général deux salles contiguës et passe de l'une dans l'autre, pendant qu'on termine l'opération qu'il vient de faire ou qu'on prépare la suivante.

Au même étage est le laboratoire du Dr Mac Carty, anatomo-pathologiste de premier ordre, qui reçoit les pièces toutes fraîches, les prépare et les coupe instantanément, et chez lequel d'admirables préparations paraissaient lumineuses à mon incompétence.

Il y a aussi, à proximité, une salle où plusieurs dessinateurs reproduisent les pièces les plus intéressantes.

Il est facile de comprendre, sans qu'il y ait besoin de m'étendre davantage, qu'il y a là, pour un chirurgien étranger, qui veut voir, et qui sait voir, un incomparable terrain d'études.

Et ce n'est pas tout : à 3 km. de Rochester, sur une des charmantes collines boisées qui s'étendent autour de la ville, est un véritable Institut de Pathologie expérimentale, où des hommes compétents et laborieux, qui ne connaissent pas les soucis de la vie matérielle, travaillent dans la paix des champs.

Tout près de là, Charles Mayo, qui se délasse de ses travaux dans l'amour de la nature, possède une maison charmante, avec des fermes qu'il exploite, un lac au pied de la colline, et des bois peuplés de grands cerfs. William, lui, préfère, sur la colline qui domine la ville dont il est le père, une maison délicieuse dans un beau jardin plein d'oiseaux. Et tous les deux, dans le cadre charmant de la plus délicate intimité familiale, savent montrer à leurs amis lointains ce que c'est que l'hospitalité américaine. J'ai eu la joie d'y rencontrer mon cher et grand ami Lord Moynihan, de Leeds, que je devais quelques jours plus tard retrouver à Montréal, et qui ne craint pas, lui non plus, de se déplacer pour s'instruire, bien qu'il n'en ait guère besoin !

Je suis resté trois jours à Rochester, guidé par le Dr H. R. Loughery, assistant à la Clinique, et qui a droit à toute ma gratitude pour sa complaisance infinie. Trois jours, bien peu, si je n'avais compté que mon agrément personnel, assez pour admirer ce qu'il y a d'admirable, assez, aussi, pour me rendre compte de ce qui manque encore, et que je dirai ici, très simplement, comme je l'ai dit à mes confrères américains, dans ma conférence au Congrès de Niagara-Falls, comme je l'ai dit à celle que j'ai faite à la Clinique Mayo, — parce qu'un vieux chirurgien comme moi, qui a beaucoup vu et beaucoup travaillé, a le devoir de dire ce qu'il pense, surtout quand ce qu'il dit peut entraîner quelques progrès et servir au perfectionnement de la chirurgie universelle.

Et d'abord, j'ai vu des anesthésies admirables, je pourrais même dire que je n'ai vu que des anesthésies admirables, très supérieures à celles que nous avons coutume de rencontrer chez nous.

Ce sont des jeunes femmes qui sont chargées là-bas de ce rôle difficile et elles s'en acquittent merveilleusement. Elles prennent beaucoup de notes et noircissent bien du papier, au cours de l'anesthésie la plus normale, mais cette obligation d'en préciser tous les détails les contraint à une attention de tous les instants, qui se traduit par la perfection de la narcose. Et c'est ainsi que pendant des opérations quelquefois fort longues, les malades restent roses, dorment paisiblement, sans tousser, sans vomir, sans réagir d'aucune sorte. C'est à l'éthylène que les malades sont endormis, avec un grand appareil de la maison Heidbrink, de Minnéapolis, appareil monté sur roues, avec de grands obus d'oxygène et d'éthylène, et des réservoirs plus petits, d'éthylène, d'oxygène, d'acide carbonique et de protoxyde d'azote. Un système de robinets, beaucoup moins compliqué qu'il n'en a l'air, permet à l'anesthésiste de donner, suivant les besoins, l'un ou l'autre de ces divers gaz. Tant et si bien, je le répète, que je n'ai vu là-bas que des anesthésies absolument parfaites. Nous n'en sommes pas là.

En revanche, l'éclairage est mauvais. Je n'ai pas vu, chez les Mayo, l'admirable lampe scialytique, très commune aux Etats-Unis et au Canada, et pour laquelle, depuis des années, je m'évertue à faire une propagande qui a porté ses fruits, puisque j'en ai rencontré au Brésil et au Chili, à Montevideo et à Buenos-Aires, à Moscou, à Belgrade, à Bucarest, à Athènes, en Espagne, en Italie et jusqu'en Islande. Il y a, au-dessus de la table d'opérations, un grand appareil circulaire portant une couronne de lampes convergentes. L'éclairage, je le répète, est mauvais. Que mes amis Mayo fassent mettre chez eux des lampes scialytiques. Ils ne le regretteront pas.

Le grand nombre des opérations rend nécessaire une pratique que je n'aime pas, parce que je pense que le chirurgien doit garder

d'un bout à l'autre la responsabilité d'une opération, mais qui est imposée par les circonstances. Pendant que le chirurgien pratique une opération, on prépare un autre malade dans la salle adjacente, si bien que, trop souvent, le chirurgien, obligé d'aller opérer le malade endormi, abandonne à ses aides la fin de son opération, la fermeture de la paroi, par exemple, dans une laparatomie. Je conviens qu'il est difficile de faire autrement. Mais je pense aussi qu'il y aurait moyen de gagner du temps d'une autre façon. Je veux dire en l'économisant au cours de l'opération. Et j'en viens au reproche principal que l'on peut faire, que *l'on doit faire,* aux chirurgiens américains, reproche que leur font la plupart de ceux qui ont été les voir opérer et qui tient, non pas à leurs dipositions personnelles, mais à l'éducation qu'ils ont reçue de leurs maîtres.

Je le leur ai dit là-bas et je le répète ici. Les Américains, qui ont partout, dans toutes les circonstances de la vie, le respect du temps, le culte de la vitesse et qui ont reculé au delà des limites qu'on peut concevoir le génie de la mécanique, semblent ne plus se soucier de ces qualités essentielles dans les circonstances où elles sont le plus nécessaires, c'est-à-dire dans l'exercice de la chirurgie. Ils perdent un temps précieux au cours des opérations, et ils sont outillés d'une façon défectueuse, — pour ne pas dire déplorable. Et les choses sous ce rapport n'ont pas changé depuis mon premier voyage, il y a vingt-six ans, — au moins pour ce qui est de la gynécologie, et surtout de l'hystérectomie, que je connais bien, car je ne me permettrais pas de juger de ce que je connais mal.

J'ai vu faire en Amérique de très belles opérations sur le rein, sur la vésicule, sur le corps thyroïde. J'ai vu faire par le Dr Masson, gynécologue, une des plus belles dissections du cou qu'il m'ait été donné de voir. Et cependant, combien en ai-je fait moi-même ! Je n'ai pas vu une seule hystérectomie faite avec méthode et

rapidité, et cependant nous sommes au pays de H. A. Kelly un des hommes qui ont vu le plus clair dans la technique de cette opération, et qui nous a donné cet admirable procédé de l'incision continue transverse, qui porte son nom et qui est d'une si élégante simplicité. Peut-être d'ailleurs est-ce parce que son créateur est Américain que le procédé de Kelly, courant en France, semble si rarement appliqué aux Etats-Unis. La, comme partout, nul n'est prophète en son pays.

J'ai dit assez souvent que, pour pratiquer facilement et rapidement une hystérectomie, la première condition est d'avoir à sa disposition de bons instruments. L'écarteur de Doyen, qui est peut-être le plus bel outil qu'ait inventé ce grand créateur, est à peu près inconnu. Les divers instruments dont je me sers moi-même depuis trente-cinq ans ne le sont pas moins. Quant aux aiguilles courbes, à pédale, je n'en parle pas, d'autant plus que l'aiguille de Reverdin ordinaire est elle-même inexistante. Si j'en ai vu au Canada, elle est inconnue aux Etats-Unis, comme elle est inconnue en Russie, comme elle est inconnue en Allemagne. Si j'insiste sur ce point, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître, c'est parce que c'est à l'absence de cet instrument, d'une si merveilleuse simplicité, qu'est due ce que je considère comme le plus grand défaut de la chirurgie américaine, comme de la chirurgie germanique, je veux dire la multiplicité des aides. Cinq, six, sept, huit aides, assistants directs ou infirmières, participent en général à une opération, et entrent en contact avec la plaie, les instruments, les compresses ou les catguts. Et nous qui considérons, avec raison, que toute opération doit se faire avec un seul aide, ou au maximum avec deux, — parce qu'il est de toute évidence qu'une des premières conditions de l'asepsie moderne est le petit nombre de ceux qui concourent à une opération, — nous pouvons difficilement accepter cette multiplication exagérée des aides, qui est en même temps inutile, inélégante et dangereuse.

Il n'est pas douteux que l'ignorance où ils sont de l'aiguille de Reverdin soit à l'origine de l'absence de toute préoccupation de cette nature chez nos collègues d'Amérique, ainsi que chez ceux d'Allemagne. Comme il faut deux ou trois infirmières pour enfiler les aiguilles, — infirmières que nous supprimons radicalement, — comme il est impossible, dans ces conditions, d'opérer sans 4 ou 5 aides — eh bien! nos collègues chassent complètement cette préoccupation de leur esprit, et compliquent leurs opérations, quand il ne les aggravent pas, du fait de tous ces assistants, dont la plupart ne servent à rien, et qui tous, cependant, veulent faire quelque chose. Aussi, assistons-nous à des manœuvres incessantes que nous ne tolérerions pas. Les nurses vont et viennent, prennent, sur une table chargée d'instruments innombrables, ceux qui leur conviennent pour aller remplacer des instruments salis, apportent des compresses, en emportent d'autres, changent de leur propre autorité des champs plus ou moins maculés, bref interviennent dans la plupart des temps de l'opération, à tout propos et hors de propos, dans des conditions inacceptables.

Presque tous les instruments de chirurgie courante, pinces à pression et à disséquer, pinces de Museux, ciseaux, clamps de toute nature, sont médiocres. Il n'y a pas là-bas la tradition conservée ici par de vieux ouvriers et par des contremaîtres dressés par notre grand Collin. Tous ces instruments sont grossiers à côté des nôtres. Ils sont fabriqués en série, et quand nous apercevons, au milieu de beaucoup d'autres, quelque instrument parfait, nous constatons avec quelque satisfaction que, presque toujours, il vient de France.

Voilà, je le répète, avec le nombre excessif des aides, la perte d'un temps qu'on ne retrouve pas, et, avant tout, l'absence invraisemblable de l'aiguille de Reverdin, que nous avons tous ici depuis cinquante ans, — voilà le grand défaut de la gynécologie

américaine, aussi bien à la Clinique Mayo, que partout où il m'a été donné de l'étudier.

Mais ces quelques critiques que j'ai cru de mon devoir d'exprimer n'enlèvent rien à mon enthousiasme pour l'œuvre des Frères Mayo, pour cette œuvre vraiment prodigieuse et pour laquelle je désire que cet article leur apporte, par delà l'Océan et les horizons infinis de la grande Amérique, l'hommage affectueux de l'admiration qu'ils méritent.

P. M., 28 février 1931.

QUELQUES JOURNEES DE CHIRURGIE A PARME, A BELGRADE ET EN ROUMANIE

A Parme

Mon humeur vagabonde vient de me faire faire un des voyages les plus instructifs de ma vie.

J'ai commencé par Parme, auprès de mon ami le Professeur R. Paolucci, pur et magnifique héros de la Grande Guerre. Car c'est lui qui, avec un camarade intrépide, a réalisé le prodige d'aller faire sauter dans le port de Pola le *Viribus Unitis,* vaisseau amiral de la flotte autrichienne. C'est là, pour un chirurgien, une opération peu commune.

Il m'avait fait l'honneur de venir me voir à Paris, dans mon service de Broca. Je lui avais promis de lui rendre sa visite dans le sien. J'ai tenu ma promesse. Je voulais voir, chez lui, ce jeune chirurgien qu'environne, dans sa patrie, l'auréole d'une juste gloire.

Et je l'ai vu, dans son service, dans son beau service, exécuter à la perfection, avec cette technique élégante et simple que je devais, pendant tout mon voyage, rencontrer à peu près partout, quelques opérations viscérales. De même aidé par lui, et merveilleusement aidé, j'ai fait, de mon côté, dans ce même service,

quelques opérations de grande gynécologie. Nous nous sommes ainsi mutuellement instruits, et de mon passage chez lui, je rapporte un grand souvenir.

J'ai vu, en même temps, dans le service de radiologie du Professeur A. Rossi, d'admirables épreuves, qui sont parmi les plus belles qu'il m'ait jamais été donné de voir; et dans le service d'obstétrique et de gynécologie du Professeur Cesare Decio, la salle réservée aux Mikulicz. L'idée marche et l'exemple porte ses fruits.

Paolucci m'a reçu à son foyer, qu'éclaire la présence d'une femme digne de lui, et qui a été pour la mienne, qui m'accompagnait dans ce beau voyage, la plus précieuse des compagnes. Mais c'est une rude impression que de voir, dans cette maison simple et hospitalière, tapissant le mur à la tête du lit, l'immense pavillon avec l'aigle à deux têtes qui flottait, aux grands jours, au mât du vaisseau amiral. Et c'est plus encore peut-être, que de contempler sur le mur du petit salon, modeste et glorieux, où nous nous réunissions après le déjeuner, le pavillon de l'Empereur Guillaume, grand-amiral de la flotte autrichienne !

Où donc est-il, l'homme de bon sens, de patriotisme et d'énergie, qui saura réparer la folie des politiciens, et nous remettre coude à coude, pour les dures années qui viennent, avec nos vieux amis de Magenta et de Solférino, avec nos frères d'armes de la Grande Guerre?

A BELGRADE

Les fêtes du 11 Novembre, en même temps touchantes et magnifiques m'avaient donné l'irrésistible envie de revenir à Belgrade. Et d'ailleurs Belgrade est sur la route qui mène à Bucarest, où je voulais aller, pour la première fois, visiter mes amis Roumains.

J'ai retrouvé là-bas le monument de la Reconnaissance, maintenant entouré de fleurs, et la vue magnifique sur la plaine infinie,

qui ne connaît plus l'esclavage. J'ai retrouvé surtout les amis que j'avais laissés, et qui m'ont reçu comme un frère.

En premier lieu, le professeur Yoannovitch, l'éminent directeur de l'Institut d'Anatomie Pathologique, que, malgré ses protestations, j'appelais « mon cher Président », parce que c'est lui qui présidait la plupart de mes conférences, et en particulier celle que j'ai faite sur la lutte contre le cancer, et à laquelle S. M. la Reine, qui s'intéresse à cette grande question, comme à toutes celles qui touchent à la santé physique et morale de son peuple, m'avait fait l'honneur d'assister. Et puis le professeur Milianitch, ancien élève des Hôpitaux de Paris, qui s'est dévoué avec passion à l'organisation des études anatomiques, — ce qui ne l'empêche pas de diriger un beau service de clinique chirurgicale, où j'ai eu l'honneur d'opérer, et dans lequel il a introduit la stricte discipline de l'Ecole de Terrier. C'est chez lui que j'ai vu, pour la première fois, en dehors de mon propre service, mes films sur l'hystérectomie, qu'il est, je crois, le seul à posséder... avec l'Université de Moscou!

Et puis le Dr Kojen, mon ami Kojen, qui possède un des plus beaux services de chirurgie du monde. Car je ne vois rien de pareil ici, dans ce beau pays de la vieille France! Nous gardons encore notre prestige, mais nous finirons par le perdre, si nous ne réagissons pas.

Il y a, en effet, dans cette ville, magnifiquement relevée des ruines de la guerre, un effort remarquable pour donner à la capitale moderne de la Grande Serbie des institutions scientifiques dignes de ce pays et de l'avenir qu'il mérite, et auprès duquel nos propres efforts apparaissent comme misérables et indignes de la France.

Il y a donc à Belgrade une immense Cité Médicale qui, à côté d'un vaste hôpital militaire, comprend une dizaine de grands édifices d'aspect monumental, séparés par des terrains encore en désordre, mais qui, avant longtemps, seront devenus des jardins :

Instituts de physiologie, d'anatomie pathologique ; instituts d'anatomie, d'hygiène ; grands services de chirurgie, celui de Kojen, de Kostchitch, — le successeur de Soubbotitch, que nous connaissions bien en France, et qui a été le promoteur de cette organisation magnifique ; grand pavillon d'obstétrique et de gynécologie ; clinique médicale ; tuberculeux ; ophtalmologie ; autre grand service de chirurgie : celui de Milianitch, auquel est accolée une organisation de stomatologie, comme nous n'en avons pas à Paris.

Tout cela fait plaisir à voir, mais nous éprouvons quelque confusion, nous Français, nous Parisiens, qui avons les hommes et qui ne savons où les mettre. Nous, auxquels la générosité des Mécènes américains offre une Faculté de Médecine, — et qui en sommes à nous demander où nous pourrons bien la construire !

J'ai pu faire quelques opérations dans les service de Kojen et de Milianitch, aidé par d'anciens élèves de Paris, et parfois de moi-même, les Drs Yovanovitch, Popovitch, Stefanovitch, que je remercie de tout mon cœur.

J'ai fait aussi quelques conférences techniques, illustrées de projections cinématographiques, et les six jours que j'ai passés là-bas, près de mes amis du 11 Novembre, n'auront pas été perdus, je l'espère, pour l'enseignement de la gynécologie française.

Quant à l'accueil que nous avons reçu de nos amis anciens et nouveaux, et en particulier de Kojen, de Milianitch, de Yovtchitch, de tous enfin, maîtres et élèves, il a été tel que celui de nos amis Roumains, quelque merveilleux qu'il ait été, n'a pu suffire à en atténuer l'impression.

EN ROUMANIE

Dans la descente du Danube, vers la fin des gorges splendides qui finissent aux Portes de Fer, on voit encore, comme taillés

d'hier dans le roc éternel, les restes émouvants de cette route de Trajan qui, il y a dix-huit siècles, par la seule volonté d'un homme, conduisit aux plaines immenses de la Dacie, les légions invincibles. C'est par là que passèrent les soldats de Trajan, qui devaient engendrer, aux frontières du pays des Scythes, cette nation à laquelle cinquante générations ont conservé le sang et jusqu'aux traits intacts des Romains de la vieille Rome ! Avec le sang, le nom, et la langue à peine altérée, et cet esprit latin qui a charge de conserver, dans ce bastion de l'Occident, devant les souffles mystérieux qu'apporte jusqu'à nous le vent des steppes asiatiques, la souveraine clarté de la raison.

La Grande Roumanie, née dans le sang et la douleur du cataclysme universel qui a marqué la fin d'un monde, est là, debout, devant l'horizon chargé de nuées. Elle est la sentinelle et le soldat de la frontière. Elle attend, l'arme au pied, l'énigme de demain. Que sortira-t-il des nuées amoncelées de toutes parts ? La foudre, — ou le grand soleil de la vie ?

Que dire de l'accueil de nos amis Roumains ? C'est l'hospitalité la plus touchante, c'est la fraternité du cœur ! Est-ce parce que, depuis les jours tragiques de la guerre où quelques-uns d'entre nous allèrent partager leurs souffrances, je suis le premier chirurgien français officiellement reçu par nos collègues de là bas ? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est que je reste confondu.

Au débarquement en Terre roumaine, au sortir des Portes de Fer, un jeune chirurgien, le Dr Mircea Jonesco était là pour nous recevoir. Pendant notre séjour à Bucarest et à Cluj, il a été pour nous d'une inépuisable complaisance. Après lui, depuis Odoara jusqu'à la frontière hongroise, un jeune médecin militaire, qui, par une coïncidence étrange, s'appelait, lui aussi, Mircea Jonesco nous a fait les honneurs du sol de sa patrie.

Mais avant tout et avant tous, je dois remercier le doyen de la Faculté de Médecine de Bucarest, le Professeur Minovici, qu'ont

illustré d'admirables travaux de médecine légale, et la création du magnifique Institut qui porte son nom. Il est impossible de trouver un homme qui mette dans ses fonctions officielles plus de simplicité charmante, plus de cordialité, plus de réelle et parfaite amabilité, plus d'attentions discrètes, de sollicitude cachée, plus de souriante bonne grâce. Il peut être sans inquiétude sur les sentiments qu'il inspire à ceux qui l'ont connu comme moi. Qu'il sache bien, s'il nous a vus partir, qu'un peu de notre cœur demeure auprès de lui.

La Faculté de Bucarest est une sorte de prolongement de celle de Paris. Nous nous y sentons chez nous. C'est le portrait de Brouardel, et des grands médecins légistes français, que l'on trouve chez Minovici. Marinesco, dont l'accueil si amical m'a particulièrement touché, et qui est une des gloires de la neurologie universelle, vit dans le culte de Charcot.

Il y a eu là-bas, il y a encore un grand nombre d'anciens internes de nos hôpitaux, et leur doyen, le Professeur Stoïcesco, de la promotion de 1871, est toujours là. Mon vieux camarade Thomas Jonesco, n'y est plus, mais il a laissé un grand nom, et le souvenir du chef incontesté de l'Ecole Chirurgicale roumaine. J'ai retrouvé là-bas le Professeur Angelesco, externe chez Le Fort quand j'y étais interne. Et Bacaloglu, et Gheorgiu, et Theoari, et Léonté et Turnesco, qui a été mon interne, et enfin le Professeur C. Daniel, qui l'a été également, et qui a pris chez moi, je le pense, cette passion de la gynécologie, qui l'a conduit là où il est. Je lui dois des remerciements tout spéciaux, non seulement pour tout ce qu'il a fait pour moi, et pendant la préparation de mon voyage, qui lui est dû en grande partie, et pendant mon séjour, mais surtout parce que c'est lui qui, grâce à l'autorité que lui donne cette chaire de gynécologie, qu'il occupe si brillamment, a pris à tâche de faire pénétrer là-bas, par la parole et par l'exemple, les grands principes de simplicité de la Gynécologie Française. Il est

le fondateur et l'animateur de la Société de Gynécologie de Bucarest, dont j'ai eu le grand honneur de présider une séance, au cours de laquelle toutes les communications, faites dans le français le plus pur, par les élèves de Daniel, m'ont montré toute la valeur de la jeune Ecole roumaine. Mais quelle merveille que de voir là-bas, si loin de nous, une séance faite entièrement en français, devant 200 étudiants et médecins qui n'en perdaient pas un seul mot!

Cela me rappelait une séance semblable que j'ai présidée à Santiago du Chili, il va y avoir bientôt dix ans, et où l'esprit français brûlait aussi au cœur des jeunes gens.

Plus je cours à travers le monde et plus je me rends compte que, si la tradition demeure, et si la flamme de l'esprit jette encore ses ardents reflets dans notre pauvre vieille France, tous ces jeunes pays, qui naissent à la vie nationale, n'ont plus grand chose à nous envier.

Je n'ai pas pu tout voir à Bucarest, où il y a à voir tant de choses. D'abord la Faculté, au seuil de laquelle se dresse la statue du Français Davila, dont on vient de célébrer le centenaire, et qui fut là-bas le grand organisateur des études médicales, la Faculté avec ses salles magnifiques, son grand amphithéâtre, — où ma première conférence a été honorée de la présence du grand historien Jorga, que nous connaissons tous à Paris, aujourd'hui président du Conseil, et qui met sa haute conscience au service de son pays. Il y a aussi les hôpitaux : l'hôpital Coltzea, où j'ai pu visiter les services du Professeur Angelesco et du Professeur Daniel, — qui m'a offert l'hospitalité dans son amphithéâtre, qui fut celui de Jonesco, — et l'hôpital Brancovan avec le magnifique service du Professeur Juvara et sa belle salle d'opérations, où tout est bleu, depuis les murs et le parquet jusqu'aux champs opératoires, à la blouse et à la calotte du chirurgien !

Il y a, à Bucarest, un service d'assurances sociales, dont nos

collègues de là-bas disent autant de bien que nous pensons de mal du nôtre, d'ailleurs encore inexistant. J'ai visité sous la conduite du Dr Georghiu et du Dr Natza un magnifique petit hôpital de 80 lits, modèle d'organisation.

J'ai été trop occupé, pour aller, comme je l'aurais voulu, voir opérer beaucoup de mes collègues. Rien n'est plus instructif, ni plus intéressant. Je n'ai pu, à mon grand regret, voir opérer que trois d'entre eux. Mais j'ai trouvé chez eux, la simplicité, la sobriété, la rapidité latines. Un ou deux aides et pas de temps perdu. Au professeur Angelesco, que sa haute situation politique n'empêche pas d'aimer son art, j'ai vu faire une gastro-entérostomie, avec une technique parfaite. Il fait toujours trois plans de sutures, et c'est à cela qu'il attribue, m'a-t-il dit, une longue série de plus de mille opérations sans un seul décès. Peut-être a-t-il raison. Mais il me permettra de penser que son talent opératoire y est aussi pour quelque chose.

Chez mon cher ami C. Daniel, j'ai vu faire, avec une rapidité et une simplicité remarquables, deux hystérectomies abdominales. Il m'a fait la surprise d'opérer ses malades par des procédés que nous étudiions ensemble, lorsqu'il était mon interne, il y a vingt-cinq ans. Car il a été le premier, par sa thèse « sur les différents procédés d'hystérectomie dans les annexites », à entrer dans la voie, où dès cette époque lointaine, je m'étais définitivement engagé. Ç'a été pour moi une grande joie que de voir ressusciter ainsi sous mes yeux, par un de ceux qui sont parmi les premiers à avoir participé à mes travaux, les souvenirs de ma jeunesse ! Qu'il en soit remercié, comme de tout ce qu'il a fait pour moi pendant cette semaine si bien remplie.

Avant d'être professeur, Juvara a été étudiant. Il était déjà célèbre chez nous par son talent de dessinateur, et je le vois encore, vers 1890, dans le pavillon où j'étais aide d'anatomie, couvrant l'immense ardoise qui courait tout le long du mur de

dessins magnifiques rappelant ceux de Farabeuf. Il est resté l'artiste qu'il était. Il a exécuté d'admirables dessins d'anatomie, et publié un très beau livre dont j'ai eu l'honneur d'écrire la préface. Il est devenu un chirurgien de haute valeur, et je lui ai vu faire, dans des conditions de perfection absolue, l'opération difficile que constitue une greffe d'Albee.

Mais si je n'ai pas vu d'autres opérations, j'ai vu des opérés remarquables dans le service de Jianu, qui se plaît, comme moi-même quand j'avais encore le feu sacré de la jeunesse, à cette terrible chirurgie des grandes tumeurs de la face et du cou. J'ai vu également de beaux résultats de chirurgie osseuse et gynécologique chez le professeur Léonté, dans l'hôpital encore un peu primitif, mais bien intéressant, qu'il organise dans un ancien palais de la banlieue de Bucarest, au milieu des prairies où paissent de noirs buffles d'Orient, et parmi de grands arbres où nichent des cigognes et des corbeaux sans nombre.

Nous voyons souvent à Paris le professeur Danielopoulo. Il faut le voir là-bas, dans sa belle clinique, dans son laboratoire, où il poursuit avec une sagacité merveilleuse, d'admirables recherches sur la physiologie du cœur et des viscères.

Que dire encore ? Mais je me reprocherais d'oublier le célèbre Institut de bactériologie et de sérothérapie du professeur J. Cantacuzène, ce Parisien de Roumanie ! J'ai visité avec émotion ce lieu tout imprégné de l'esprit de Pasteur, sous la conduite de cet homme, chez lequel je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de sa bonne humeur, de son esprit étincelant, de son talent d'organisateur, mis au service d'une science profonde. Les moments trop courts que j'ai passés auprès de lui, dans cette maison de la science et du travail, où l'on entre en passant devant deux bronzes magnifiques, symboles émouvants pour nos cœurs de Français, ceux de Pasteur et de Claude Bernard, sont de ceux que l'on n'oublie pas.

L'acceuil de Bucarest, quelque touchant qu'il ait été, ne saurait effacer celui de Cluj, que le cadre plus modeste et l'allure plus intime ont rendu à nos yeux particulièrement agréable.

La capitale intellectuelle de la Transylvanie, vieille terre roumaine que la Grande Guerre a rendue à sa patrie maternelle, est une ville charmante, couchée dans la vallée et que dominent à mi-côte les magnifiques constructions de ses cliniques, et plus haut encore, près d'un beau jardin botanique, un admirable institut, l'Institut Pasteur, où sont concentrés les laboratoires de bactériologie, d'histologie, de chimie biologique, ce dernier dirigé par un Français, le professeur Thomas, dont la présence constitue un lien actif et permanent et exerce la plus heureuse influence sur l'esprit des étudiants et des étudiantes, qui sortent d'un milieu, qui hier encore était sous la domination hongroise, et soumis, par la force des choses, à l'influence germanique.

Les professeurs roumains, qui sont venus après la guerre remplacer leurs collègues hongrois, travaillent depuis lors avec un zèle et un succès admirables à la latinisation des esprits et des cœurs et sont reconnaissants à ceux d'entre nous qui viennent, par leur présence et l'affirmation de leur solidarité intellectuelle, les aider dans leur œuvre patriotique.

Aussi mettent-ils dans leur accueil une ferveur particulière, dont j'ai été profondément ému. Le recteur actuel de l'Université, qui est professeur de clinique médicale, le Professeur Hafiegan, qui a été appelé dans les conseils du gouvernement, grâce à sa connaissance approfondie des questions qui intéressent la Transylvanie; le doyen actuel de la Faculté, le Professeur V. Papilian, avec lequel j'ai eu, à propos de mon article sur le Transformisme, publié dans *La Presse Médicale*, des conversations de philosophie scientifique pleines d'intérêt ; le professeur Jacobovici, que nous voyons souvent à Paris et qui dirige avec la plus grande autorité un magnifique service de clinique chirurgicale ; et enfin un de mes

élèves, ancien assistant étranger de mon service, le Dr Fodor, m'ont reçu dans l'amphithéâtre de chirurgie, — auquel le professeur Jacobovici a donné le nom de Thomas Jonesco, — au milieu d'une foule d'étudiants, par des paroles qui m'ont profondément ému. Et puis, en dehors de réceptions familiales intimes et charmantes, nous avons eu, au Foyer des étudiants, une fête délicieuse. A Bucarest, déjà, où il y a aussi, pour les étudiants en médecine, un foyer remarquable, j'avais été reçu avec une chaleur, un jeune et charmant enthousiasme qui m'avaient été au cœur. Ici, ce fut autre chose, que nous n'attendions pas : *La Marseillaise* émeut toujours, quand on l'entend debout, sur des terres lointaines ! Orchestre, chants nationaux, danses en costumes de Transylvanie, par des étudiants pittoresques et de charmantes étudiantes, car il y a beaucoup d'étudiantes en médecine, en droit, en lettres et en sciences, à Cluj, comme à Bucarest. Enfin souper, plein d'entrain et plein de gaîté, parmi ces jeunes gens. Voilà de quoi faire oublier bien des dîners protocolaires !

Le temps m'était trop mesuré à Cluj ; aussi n'ai-je pu voir tout ce que j'aurais désiré. A l'Institut Pasteur, le laboratoire de mon compatriote le Professeur Thomas, plein d'étudiants qui s'exerçaient aux travaux pratiques ; le laboratoire d'histologie du Professeur I. Dragoiu, merveilleusement compris pour l'instruction des élèves, et qui m'a instruit moi-même en projetant devant moi d'admirables préparations.

J'ai eu également la bonne fortune de rencontrer le Professeur Racovitza, vice-recteur de l'Université, naturaliste illustre, à moitié Français comme Cantacuzène, dont il a la bonne humeur et l'esprit, et une cordiale jovialité qu'il met sans cesse au service d'une philosophie souriante.

Enfin j'ai vu, et bien vu, les beaux services du Professeur Jacobovici et du Professeur Grigoriu, qui dirige la clinique d'Obstétrique et de Gynécologie. J'ai eu la bonne fortune de les

voir opérer tous les deux. Pour plus de commodité, ils s'étaient entendus pour opérer dans le même amphithéâtre, — cet amphithéâtre Thomas Jonesco, où j'avais été reçu la veille d'une façon si touchante. Et j'ai vu ce matin-là deux interventions magnifiques. Une hystérectomie large par le Professeur Grigoriu et une résection gasitrique par Jacobovici, et je tiens à dire ici, parce que c'est la vérité, que j'ai rarement vu deux opérations pratiquées avec autant d'aisance, de rapidité, de précision et de perfection technique.

Plus je voyage, plus je vais voir ce qui se passe dans les pays lointains, plus je constate que, — au moins dans les pays latins ou d'éducation latine ou française, — la technique des chirurgiens se simplifie et se rapproche. Il n'en est pas de même partout. Je n'ai pas vu l'Allemagne depuis la guerre, ni l'Angleterre, et je n'en puis rien dire. Mais j'ai vu l'Amérique, et là, c'est autre chose.

Partout, en Roumanie, j'ai vu employer l'anesthésie rachidienne. L'influence de Jonesco a été, sous ce rapport, prépondérante. Tous s'en louent grandement, et ne voient pas, ou ne voient que très rarement, les accidents dont nous entendons assez souvent parler ici. Les malades que j'ai moi-même opérées ont été anesthésiées d'une façon irréprochable. Je ne discute, ni ne critique. Mais comme nous parlions de cette question à la fin d'un dîner charmant chez le Professeur Juvara, et comme je demandais aux quelques chirurgiens présents ce qu'ils choisiraient s'ils avaient à être opérés eux-mêmes, il y eut une touchante et sincère unanimité pour convenir qu'ils préféreraient se faire endormir. Et voilà qui n'est pas fait pour modifier mes idées. Telle qu'elle est, avec ses qualités et ses défauts, j'admire profondément l'anesthésie rachidienne. Mais j'aime mieux opérer des malades endormis, — comme je demanderais à l'être moi-même.

Partout là-bas, dans toutes les mains, des livres français. C'est un plaisir pour nous et une fierté, et c'est aussi une joie que de

louer nos grands éditeurs des efforts qu'ils font pour répandre là-bas la science et la pensée françaises.

Voici donc terminé ce beau voyage, qui, parmi tant d'autres, est un de ceux qui me laissent les plus doux souvenirs. En allant là-bas, je n'ai fait que mon devoir. Je me suis efforcé par des opérations, par des conférences, illustrées des beaux films que je possède depuis dix-sept ans, de travailler au bon renon de la Chirurgie Française. J'espère avoir bien rempli cette tâche, comme je continuerai à le faire tant qu'il m'en restera la force.

P. M., 6 juin 1931.

A L'OCCASION DES FÊTES DE SAINT-EMILION

SONNET

Saint-Emilion ! Sang pur des vignes généreuses,
Divin fils du soleil, magnifique et loyal,
Qui jaillis, bouillonnant, des terres bienheureuses,
Va, dans le monde entier, porter ton nom royal !

Toi, qui rends l'espérance aux âmes douloureuses ;
Toi qui, comme les fleurs aux champs de prairial,
Fais monter le désir aux flancs des amoureuses,
Aux jours étincelants du rêve nuptial !

Va, dans le monde entier, dire aux peuples qui grondent
Que le vieux sol français, de ses sources profondes,
Ferait jaillir encor, comme un fleuve puissant,

Ainsi qu'aux jours sacrés de douleur et de gloire,
Le philtre souverain des soldats triomphants,
Le Vin couleur de sang, — le Vin de la Victoire !

Saint-Emilion, 9 septembre 1934.

ANALYSES ET CRITIQUES

LA VICTOIRE DE PROMETHEE

par JEAN PÉLISSIER

Oui, c'est bien la Victoire de Prométhée que ce beau livre, déjà vieux de deux ans ! C'est un hymne magnifique à la science, et en particulier à la science française. C'est en même temps une éloquente et terrible réprobation de la misère de nos laboratoires et de l'incroyable indifférence des pouvoirs publics pour les conditions dans lesquelles ont travaillé, pendant si longtemps, la plupart des savants français, et travaillent encore un trop grand nombre d'entre eux.

Il y a là des pages poignantes sur le calvaire de Lavoisier. Il y a des paroles vengeresses sur les conditions sordides qui élevaient chaque jour des obstacles aux travaux de Claude Bernard, de Pasteur, de Curie, — quand tant d'argent va chaque année se perdre au gouffre insatiable des fonds électoraux !

Il faut lire ces pages pleines de feu, d'éloquence, et, ce qui vaut mieux encore, d'inexorable vérité. Tel est le fonds de cet ouvrage. Mais à côté, que de descriptions admirables de ce beau pays de Béarn, pittoresque et verdoyant, véritable joyau de la France, et que de pages remplies de la plus haute poésie sur ces Pyrénées lumineuses, et sur ce sublime Pic du Midi, sentinelle avancée dans la plaine, d'où l'on peut voir parfois le Canigou dorer sa cime

blanche aux rayons du soleil levant, et le soleil couchant rougir les flots de l'Océan !

Il faut lire ce beau livre, qui nous console de bien des pauvretés. Il faut saluer cette œuvre puissante, qui est, en même temps qu'un réquisitoire enflammé contre l'indifférence coupable de la misère de nos laboratoires, un hymne courageux et magnifique à la puissance de l'esprit humain.

Et cette victoire de Prométhée, qui mérite son titre, pourrait inscrire au front de sa première page, la strophe que j'ai vue quelque part :

Nous sommes les héros qui les avons domptées !
Les fils régénérés du sang de Prométhée
Qui fume encor ! — Nous sommes
Les vainqueurs de la nuit, du temps et de l'espace !
Ceux qui font reculer la mort même qui passe !
Les demi-dieux ! — Les Hommes !

P. M. 23 septembre 1931.

LE PROBLEME DE L'EVOLUTION

Par MAURICE CAULLERY

Voici un très beau livre et qui vient à point, à cette heure où l'on parle encore de la Crise du transformisme et même de son procès ! Mais nous sommes loin, avec cet ouvrage, de cette « illusion transformiste » que dénonçait Vialleton, et qui a provoqué de ma part, ici même, une réponse dont les lecteurs de la *Presse Médicale* n'ont peut-être pas encore perdu tout souvenir.

L'épigraphe de ce volume suffit à montrer l'esprit qui l'anime : « Le fait de l'Evolution s'impose ; seul son mécanisme demeure incertain ».

Et c'est bien ainsi, en effet, que surgit le grand problème, de plus en plus difficile, à mesure que s'étendent nos connaissances.

Lamarck conserve la gloire impérissable de s'être libéré des chaînes millénaires d'un passé qui ne pouvait être que ce qu'il fut, parce qu'il ne faut pas demander à l'esprit des hommes plus qu'il ne peut donner. Chaque chose vient en son temps.

La notion de l'évolution, de la transformation des espèces, du transformisme ,— pour employer ce mot autour duquel se livrent des batailles, — fait aujourd'hui partie des vérités certaines, — je serais presque tenté de dire évidentes. Elle est en tout cas comme le dit M. Caullery « hors de toute contestation pour la quasi-unanimité des zoologistes et des botanistes ». Elle est entrée dans le patrimoine de l'humanité pensante et rien ne l'en arrachera.

Ce qui est discutable, ce qui est incertain, ce qui peut-être même restera toujours plongé dans un insondable mystère, c'est le mécanisme de cette Evolution, et c'est là le problème que M. Caullery étudie avec une richesse de documentation, un esprit critique et une indépendance de pensée auxquels je suis heureux de rendre un hommage éclatant.

Sans aucun doute, les explications de Lamarck : l'adaptation au milieu et l'hérédité des caractères acquis ; celles de Darwin: la sélection naturelle et la lutte pour la vie, contiennent une grande part de vérité. Mais elles sont absolument insuffisantes pour nous faire comprendre les merveilleuses transformations que nous permet de constater le moindre coup d'œil jeté sur le monde vivant. Il y a des causes plus profondes. Il y a peut-être, il y a eu sans doute, dans le mystère des temps passés, des conditions que nous ne pouvons ni connaître, ni même soupçonner, et qui ont présidé, à travers l'infini des âges, à l'évolution relativement rapide des espèces végétales et animales, déjà profondément différencées dans les terrains les plus anciens que la paléontologie nous ait permis d'observer. Mais des découvertes nouvelles, inconnues de Lamarck et de Darwin, nous ont permis de lever un coin du voile, et d'entrevoir quelques données du grand problème.

Les recherches de de Vries sur les Mutations, et cette science nouvelle de la Génétique, en grande partie fondée sur les découvertes de Mendel, relatives au mécanisme intime de l'hérédité, ouvrent tout un champ de nouvelles études à la sagacité des savants. M. Caullery s'étend sur ces récents problèmes dans des chapitres remplis du plus puissant intérêt, et qu'il est impossible de résumer. Il faut les lire. Ils en valent la peine.

Sans aucun doute, beaucoup de transformations sont dues à des causes internes, attachées aux éléments mêmes qui, de génération en génération, transmettent non seulement la vie, mais encore tout ce qui, dans la chaîne infinie des êtres, constitue

l'espèce, la race, et tout enfin, depuis la tache d'or qui vient marbrer l'aile du papillon, jusqu'aux replis les plus secrets de la personnalité humaine.

Sans aucun doute, des transformations incessantes, mais que les limites fugitives de notre observation ne nous permettent pas de saisir, tiennent simplement à ce que les cellules sexuelles, les « gametes » qui renferment en elles, par un inconcevable prodige, toutes les virtualités de l'être futur, et peut-être de sa descendance. ne sont jamais identiques. Elles ne sont jamais superposables molécule à molécule. Il y a là, comme je l'ai dit dans mon article, une « dissemblance originelle » qui suffit à expliquer comment, de dissemblance en dissemblance, les descendants successifs s'écartent de plus en plus de l'organisation ancestrale, au moins dans les variations peu importantes, comme celles d'espèce à espèce. Elle n'explique pas, en revanche, comment, par exemple, certains mammifères ont évolué vers l'organisation qui en a fait des cétacés. Pour de telles métamorphoses, il faut faire intervenir d'autres causes, comme l'adaptation au milieu, qui nous montre en tout cas que si le génie de Lamarck n'a pas tout éclairci, il a entrevu cependant de grands lambeaux de vérité.

La connaîtrons-nous jamais tout entière, nous qui sommes venus un siècle après le grand visionnaire ? Et ceux qui viendront après nous ? C'est fort douteux. Et dans le magnifique ouvrage qu'il vient de nous donner, il est facile de voir que l'auteur ne l'espère pas. Nous ne saurons jamais, sans doute, ce qui s'est passé sur la Terre, parmi le monde des vivants, dans les abîmes du passé.

Presse Médicale, 1931.

NAISSANCE, VIE ET MORT

DES MALADIES INFECTIEUSES

par Charles Nicolle

Ce petite livre est l'œuvre d'un grand esprit. Il est impossible de l'analyser. Il faut le lire, et on le lira d'un bout à l'autre avec un intérêt passionné, car il est passionnant. Il a même ceci d'admirable qu'il peut être lu par tous, compris par tous, et cette sorte d'étude biologique de l'évolution des maladies infectieuses est écrite dans une langue simple et claire, qui fuit les termes barbares dont les sciences nouvelles aiment à s'enrichir. Il y a même quelque part une page charmante sur la nécessité de conserver aux maladies leurs vieux noms populaires !

Un peu partout, dans ces pages lumineuses sur la vie, la naissance et la mort des maladies infectieuses, sur leur adaptation scientifique à certaines espèces animales, sur leur transmission par des parasites ou des insectes déterminés, des éclairs de divination qui n'appartiennent pas à tous. Car cette intuition, cette imagination, dont l'auteur montre la nécessité pour celui qui veut s'aventurer dans la recherche de l'inconnu — comme Claude Bernard lorsqu'il parlait des « hypothèses pour voir » — il s'en est lui-même magnifiquement servi dans cette découverte qui a fait sa gloire et qui perpétuera son nom dans la mémoire reconnaissante des hommes !

Et quelle joie silencieuse il a dû ressentir, en écrivant, dans ce chapitre captivant sur la « Guerre Microbienne », les quelques lignes consacrées aux calamités évitées dans le dernière Guerre par la connaissance du mode de transmission du typhus exanthématique, qui est son œuvre impérissable.

Quel plaisir pour celui qui veut bien réfléchir, de voir un homme comme lui, évaluer à sa juste mesure ce que les finalistes se plaisent à nommer l'Intelligence de la Nature, dont il nous montre à chaque instant l'incohérence et l'absurdité, quand ce n'est pas la malfaisance. Oui, il y a quelque satisfaction pour ceux qui, comme moi, ont bataillé dans le même sens, à voir qu'ils ont à côté d'eux un homme auquel une inspiration que, si je ne craignais de blesser sa modestie, j'appellerais volontiers d'un autre nom, a permis de réaliser une de ces découvertes qui élèvent leur créateur au-dessus du niveau commun, parmi les hommes dont, à une heure de leur vie, l'âme a senti jaillir cette inspiration supérieure qui marquera leur nom d'un trait qui ne s'efface plus.

De tout ce livre se dégage la sereine philosophie d'un homme auquel il suffit, pour trouver cette paix de l'âme et ce repos de la conscience que nous désirons tous, de descendre en lui-même en méditant dans le silence sur la grandeur de son œuvre et le bien qu'il a fait.

Presse Médicale, 1930.

LE PROCES DU TRANSFORMISME

Il y a quelque temps paraissait dans *La Presse Médicale* l'analyse du dernier ouvrage du professeur Vialleton (2). Ei voici que, depuis cette époque pourtant bien rapprochée, ce maître de l'embryologie et des sciences naturelles vient de disparaître, emportant dans la mort l'estime de ceux qui l'ont connu, pour sa science, pour son travail et pour la sincérité de sa pensée.

Ce livre a fait beaucoup de bruit. Il est sorti des librairies purement scientifiques pour apparaître un peu partout. Beaucoup d'éditions se sont succédées, et un grand nombre de lecteurs, qui ne sont pas de ceux qui, d'ordinaire, s'attachent aux publications de cette nature, ont parcouru ce livre austère, parce qu'ils espéraient y trouver, dans quelque réfutation éclatante de l' « illusion transformiste », la confirmation de leurs sentiments intimes.

Mais voici que, quelque peu ému sans doute par l'apparition de ce livre, le professeur Max Aron, de Strasbourg, dont tout le monde connaît la grande autorité en tout ce qui touche aux problèmes si délicats de la vie cellulaire, vient de nous donner successivement, ici même, deux articles de la plus haute inspiration

---

(1) *Presse Médicale,* 9 juillet 1930.

(2) Vialleton. — « L'origine des êtres vivants; l'illusion transformiste ». Plon, 6, rue Garancière, Paris. *La Presse Médicale,* 25 décembre 1929, p. 1681.

scientifique, dans lesquels il expose, avec la plus parfaite impartialité et la plus grande indépendance d'esprit, ces questions d'une si haute portée philosophique [1]. Et si je me croyais le droit de lui faire un reproche, ce serait seulement celui de n'avoir pas poussé jusqu'au bout, et formulé plus énergiquement, des conclusions qui me paraissent cependant bien claires, et de s'être refusé, comme il le dit, à échanger la blouse du chercheur contre l'habit du philosophe. L'habit du philosophe appartient à tout le monde, et il est de taille à le revêtir !

Et moi aussi, j'ai lu l'ouvrage de Vialleton. L'analyse de ce livre, parue ici même, avait réveillé en moi les enthousiasmes de ma jeunesse. Quand j'ai vu parler de l' « Illusion transformiste », j'ai voulu connaître les raisons permettant de formuler un jugement de cette gravité, afin de les discuter. Lorsque j'ai su que mon collègue Max Aron devait nous donner dans ce journal une opinion singulièrement plus autorisée que la mienne, j'ai attendu, et je viens aujourd'hui, avec plus de confiance encore, dire la façon de penser d'un homme que toute une vie d'études, d'observations et de réflexions n'a fait qu'enraciner davantage dans ses convictions d'autrefois. Et c'est parce que je crois ces convictions conformes à la vérité scientifique, que je considère comme mon devoir de défendre cette vérité dans un journal comme celui-ci, qui ne peut se désintéresser de ces grands problèmes, les plus hauts qui puissent s'imposer aux méditations des hommes.

Il y a dans cet ouvrage une grande vérité, et la voici : « Les contradictions des auteurs au sujet des classifications tiennent bien plus à la nature de l'esprit des classificateurs et aux mille

---

(1) « La conception physico-chimique de la vie et ses limites actuelles ». *La Presse Médicale,* 1930, p. 529 et « Le procès du transformisme ». *Ibid.,* p. 867.

conditions préalables qui déterminent leur équation personnelle qu'à la nature même des chose » (p. 147).

Il n'en est pas seulement ainsi pour les classifications. Il en est de même pour les grands problèmes qui sont abordés dans ce livre, et les conclusions de notre auteur, lorsqu'il parle des « ruines amoncelées du Lamarckisme et du Darwinisme », sont précisément et avant tout une évidente manifestation de son équation personnelle.

En réalité, soit par son éducation première, soit par la formation de son esprit, soit par l'influence dominatrice d'une invincible hérédité, soit par conviction personnelle, Vialleton croit à la création. Il ne manque dans son livre que le mot de Dieu, qui a au moins le mérite d'être compris de tous ! Il enveloppe cette croyance de périphrases et de raisonnements qui, je l'avoue humblement, m'ont pour la plupart paru d'une impénétrable obscurité, mais elle est, à n'en pas douter, profondément enracinée dans son esprit et dans son cœur.

Ecrirait-il ceci, s'il en était autrement : « Comment cette évolution » (évolution du monde vivant, qu'il admet dans certaines limites) « s'est-elle opérée ? Nous avons vu qu'elle n'est ni régulière, ni continue, que les rameaux actuels ne sont pas les rameaux plus jeunes de branches plus anciennes. Faut-il imaginer qu'il y ait eu, à différentes époques, création de toutes pièces de formes nouvelles ? Nous n'en savons rien ? Voudrait-on que la création des êtres vivants ait été faite en une seule fois, les sources de toutes les formes ayant apparu au même moment, sous des aspects qui nous sont inconnus et s'étant différenciées par la suite ? Il est impossible de le dire. Mais ce qui est bien certain, c'est que cette différenciation ne s'est pas faite conformément au transformisme classique, que tout ce développement, au lieu d'être le résultat de forces aveugles et du hasard, témoigne au contraire d'une activité intelligente, utilisant de la manière la

plus rationnelle les choses existantes pour construire le monde à partir d'un certain nombre de plans initiaux ».

Et enfin, la dernière phrase de son livre : « Soixante-dix ans après le livre retentissant de Darwin, les recherches et les réflexions qu'il a suscitées, bien loin de confirmer les espoirs du maître et de combler les lacunes de sa doctrine, n'ont fait que montrer l'irrecevabilité des preuves dont celle-ci s'était contentée tout d'abord, et son impuissance à *expliquer à l'aide des seules forces naturelles la formation du monde vivant* ».

Nous voici donc dans les forces surnaturelles, dans la création et presque dans la Bible (p. 378). En vérité, où donc éclate la raison dans la constitution du monde ? Où donc l'activité intelligente ? Et quelle singulière façon pour elle de se manifester, dans la création volontaire et préméditée de tant d'êtres vivants qui ne font que se dévorer entre eux, et dans une organisation réfléchie du carnage universel ! Arrêtons-nous sur cette pente qui nous conduirait tout droit aux discussions théologiques sur la nécessité du libre arbitre et les dogmes du péché originel et de la rédemption...

C'est un titre lourd à porter que celui-ci : *L'Origine des êtres vivants.* Plus lourd peut-être encore, ce sous-titre : *L'illusion transformiste.* Quand on engage la bataille contre une doctrine aussi puissante et aussi bien établie que celle du transformisme, il faut avoir à son service des armes redoutables et il faudrait avoir aussi quelque chose à mettre à sa place, et qui ne soit pas tout simplement ce que le transformisme a précisément remplacé et qui croule de toutes parts.

Or, de l'*Origine des êtres vivants,* il n'est pour ainsi dire pas question. Quelques lignes à peine, aucune discussion, aucune explication, aucun regard profond vers ce problème fondamental et d'un intérêt passionnant.

Quant au transformisme lui-même, il me paraît sortir de cette

longue critique, non pas comme une « illusion » prête à s'évanouir, mais plus réel, plus puissant, plus définitif que jamais. Ce livre, destiné à le combattre, ne fait que le renforcer. L'auteur admet l'évolution, il la constate à chaque instant, et sa science profonde, à propos de faits innombrables, en discute les modalités. Alors ? Quelle différence y a-t-il donc entre le transformisme et l'évolution ? Nous ne sommes pas ici pour jouer sur les mots, ni pour accepter des définitions arbitraires. Malgré les efforts de Vialleton pour nous l'expliquer, je n'en vois aucune, car il n'y en a aucune. Le transformisme, c'est la possibilité pour les êtres vivants d'évoluer d'une forme vers une autre forme, et l'évolution n'est pas autre chose !

Vialleton s'est cependant donné beaucoup de mal pour écrire un chapitre destiné à mettre en opposition le transformisme et l'évolution, et pour essayer de démontrer que ces deux mots ont une signification contraire. Il n'a réussi qu'à obscurcir de la façon la plus déplorable une question fort simple (p. 360-365). J'ai lu et relu ce chapitre avec la plus grande attention. Je n'ai pu parvenir à en extraire une idée claire et je ne peux me l'expliquer que par l'irrésistible tendance d'un esprit sincère à adapter, pour les besoins de la cause, les théories scientifiques à ses convictions personnelles.

« Le mot *transformisme,* dit-il, désigne une doctrine mécaniste, qui explique la formation des êtres vivants par la seule action de forces naturelles agissant sans direction et sans but. Le mot *évolution* est beaucoup plus ambigu. Etymologiquement, il signifie le déroulement de phénomènes consécutifs liés entre eux et aboutissant à un résultat. Mais ces phénomènes peuvent être dirigés ou non, le mot évolution ne le décide pas par lui-même. Il peut donc y avoir une évolution mécaniste aussi bien qu'une évolution dirigée » (p. 361).

Si j'ai bien compris, l'évolution agirait dans un sens déterminé

par la réalisation d'*idées créatrices,* tandis que le transformisme agirait au hasard, suivant le mode « mécaniste », c'est-à-dire en vertu de causes purement mécaniques, et, en tout cas, naturelles. En sorte que, en réalité, l'évolution ne serait qu'un transformisme agissant dans un sens déterminé, disons *intelligent,* tandis que le transformisme ne serait qu'une évolution abandonnée au hasard.

C'est le raisonnement qui consiste à trouver une raison intelligente à ce qu'une étoile de mer ait cinq branches, ou le scorpion son venin au bout de la queue, alors qu'on célébrerait la même intelligence si l'astérie avait six branches et si le scorpion arborait en plein front son arme empoisonnée.

Cette terrible logomachie n'a en réalité, qu'un but, dont je ne conteste pas la sincérité, mais dont je dénie à la conclusion toute valeur : « introduire dans le langage biologique le mot *création,* qui en avait été banni » (p. 365).

C'est là, je le répète, une adaptation des faits à des convictions personnelles. On ne peut pas admettre l'évolution, constater à chaque pas sa criante évidence avec, à l'appui, d'innombrables exemples témoignant d'une science profonde, discuter sur ses causes et sur ses lois, connues ou inconnues, ses moyens et ses résultats, et soutenir en même temps que le transformisme n'est qu'une illusion, sous ce prétexte qu'il est purement « mécaniste » au lieu d'être « dirigé », comme est dirigée l'évolution ! Dirigé par quoi ? Il ne peut l'être que par des causes « mécanistes » ou naturelles ; sinon, il n'y a plus qu'une hypothèse : « le recours à des causes surnaturelles ». Ici nous quittons le domaine de la science et de l'observation pour nous noyer sans recours dans la métaphysique !

Revenons donc sur la terre et tâchons de nous reconnaître. Les sciences biologiques ont singulièrement progressé depuis un siècle, et les notions apportées par le transformisme doivent être élargies, sans toucher pour cela à la notion fondamentale de la transfor-

mation des formes vivantes, qui en constitue la base inébranlable, et sans renier ce grand mot de transformisme qui a eu une si haute fortune et qui a, qu'on le veuille ou non, lancé dans des voies nouvelles toute la philosophie moderne. Lamarck était de son temps et nous sommes du nôtre ! Les découvertes modernes de la chimie organique, de la physique moléculaire et de la biologie cellulaire nous ont permis d'avoir, sur l'origine possible des êtres vivants, des clartés inconnues de nos devanciers. Sans doute le transformisme de Lamarck et de Darwin n'explique pas tout, il ne peut pas tout expliquer. Il explique cependant bien des choses ; il donne des lois générales, et c'est beaucoup. C'est à nous d'adapter ces conceptions anciennes aux découvertes modernes et aux faits qui, dans un passé récent, se sont invinciblement imposés à notre esprit.

Il paraît évident, par exemple, que le monde vivant n'est pas issu d'une seule cellule, et que, au contraire, des formes multiples ont apparu dans le cours des âges, suivant un processus que nous ne pouvons encore soupçonner, pour se transformer ensuite suivant les lois de l'évolution. Mais le fait de l'origine polygénique des êtres vivants, telle qu'on peut la concevoir, ainsi que nous le verrons plus loin, n'enlève rien aux réalités du transformisme et de l'évolution.

Ne touchons donc pas à ce mot victorieux ! Je n'accepte pas, pour ma part, et j'ai dit pourquoi, ces distinctions subtiles et parfaitement arbitraires entre des termes qui jusqu'ici nous paraissaient identiques. Je le répète, ne jouons pas sur les mots. Il n'y en a que deux : transformisme ou création. Vialleton les a prononcés et c'est sur eux qu'il faut combattre !

Evolution, transformisme, doctrine de Lamarck, doctrine de Darwin, il n'y a que des différences de détail, ou plutôt, il n'y a aucune différence. C'est la doctrine de l'origine et du changement des espèces, du passage des formes vivantes de l'une à l'autre par

transformations insensibles : et tout cela, en vérité, n'est qu'une seule et même chose, c'est la doctrine de Lamarck ! Et l'homme qui a donné au monde cette révélation, qui n'a peut-être d'égale que celle de Pasteur et qui, si elle lui est inférieure par son influence matérielle, lui est très supérieure par sa portée spirituelle, cet homme a été, au cours de sa longue vie, assez combattu, assez bafoué, assez malheureux, (bien qu'il ait eu, vers la fin de sa vie, le pressentiment de la place qu'il tiendrait un jour dans l'histoire de la pensée), pour que nous, ses compatriotes, nous qui sommes du même sang, nous nous refusions à commettre l'injustice de donner à cette découverte prodigieuse un autre nom que le sien. Certes, Darwin, par l'admirable accumulation de ses travaux et de ses recherches, par les explications qu'il a données des faits, a bien mérité de prendre place parmi les hommes qui ont le mieux travaillé pour la science et pour la vérité. Mais c'est Lamarck qui, le premier, a fait jaillir de l'obscurité millénaire l'étincelle qui devait embraser le monde.

La justice et la vérité exigent que la doctrine qui nous a, une fois pour toutes, affranchis des idées anciennes, qui a ruiné toutes les vieilles philosophies et nous a permis d'élever nos regards et nos pensées vers l'impénétrable avenir, ne porte pas d'autre nom que le sien ! Il est assez grand pour supporter sa gloire !

Lamarck a fait faire à l'esprit de l'homme un pas de géant sur la voie de la vérité. Il nous a mis dans le droit chemin. Il nous a détournés de la route obscure que l'humanité suivait et qu'elle ne pouvait pas ne pas suivre, depuis qu'elle a pris conscience d'elle-même jusqu'au jour où l'éclair a traversé la nuit. « Un démiurge, il y a cent ans, a chanté sur des ruines »[1] : Lamarck a allumé dans les ténèbres une lumière qui ne s'éteindra plus.

---

(1) Elie Faure. — *Les constructeurs,* Lamarck, p. 48.

Voilà pourquoi je viens ici prendre la défense de cette œuvre immense. Voilà pourquoi je viens ici, puisqu'il en a été médit, montrer qu'il est encore parmi nous des hommes qui tiennent à s'élever contre ceux qui l'attaquent et qui la méconnaissent. Ne détruisons pas de nos propres mains nos gloires les plus pures.

L'esprit évolue comme les êtres vivants.

Au seuil de ce xx[e] siècle, déjà plein de prodiges et de calamités, les émotions tragiques du plus grand cataclysme de l'histoire ont conduit beaucoup de ceux qui en ont ressenti l'ébranlement profond vers une sorte de néomysticisme nuageux qui se manifeste de toutes parts.

Un peuple anxieux du lendemain, encore épouvanté de tout ce qu'il a vu et de tout ce qu'il a souffert, s'achemine plus nombreux et plus recueilli vers le silence des églises et l'ombre consolatrice des sanctuaires. Quelles que soient nos convictions, réjouissons-nous de cette évolution, car la discipline morale de toutes les Eglises, quelles qu'elles soient, est un frein salutaire contre les ferments de dissolution qui menacent de toutes parts notre organisation sociale.

Mais cet encouragement aux disciplines séculaires ne saurait nous contraindre à accepter tout ce qui les accompagne et à abdiquer la liberté de notre esprit !

C'est donc à nous, qui avons vécu dans notre jeunesse les temps héroïques de ces discussions passionnées, c'est donc à nous, à défaut d'autres plus qualifiés peut-être, qu'il appartient de monter sur la brèche et de repousser les assauts que l'on tente à nouveau de livrer contre ce que nous croyons être la vérité.

Laissons la multitude à ses convictions millénaires ! Respectons la foi de nos pères. Mais quand nous voyons des savants, de vrais savants, invoquer les puissances surnaturelles et nous ramener au miracle, au miracle auquel on revient, auquel nous avons vu la foule, ébranlée par les émotions de la Grande Guerre, attribuer

la victoire et le salut de la France, alors, je me lève et je crie : Non ! Il n'y a plus de miracles ! Laissons au César dégradé son vieux dieu allemand ! Jéhovah, dieu des armées, ne tient pas dans une chapelle, ni même dans l'infini des cieux. Nous l'avons vu, sans avoir eu besoin de nous prosterner devant lui, et nous avons senti passer son souffle sur nos têtes ! C'est le « dieu intérieur » c'est l'enthousiasme, c'est la flamme sacrée brûlant au cœur de nos soldats, c'est leur courage, leur héroïsme et leur sacrifice, avec l'ordre immortel de Joffre, la solidarité magnifique des armées et des chefs et le canon de 75 ! C'est le dieu intérieur qui nous a donné la Victoire ! cette Victoire de la Marne, que nous avons vue de nos yeux et que nous semblons avoir oubliée. Le vrai miracle, le voilà, et voilà le dieu des armées ! Ne volons pas leur gloire magnifique aux nobles enfants de la France, qu'ils soient morts ou qu'ils soient vivants !

Voilà pourquoi, sans me lasser, je recommence la bataille !

Voici donc un livre moderne, livre d'un savant véritable, d'un embryologiste éminent, d'une autorité que nul ne songe à discuter et qui ne voit qu' « illusion » dans la doctrine de Lamarck et dans les documents innombrables que Lamarck lui-même et surtout Darwin et cent autres savants, convertis au transformisme depuis qu'il a été sérieusement étudié, ont accumulés pour démontrer la transformation des espèces et les changements survenus dans la morphologie des êtres vivants.

Vialleton cependant admet l'évolution tout le long de son livre. Il en constate l'évidence. Il ne reste en réalité réfractaire que lorsqu'il s'agit de faire dériver d'un seul type primitif les grands types naturels très différents les uns des autres, et qu'on trouve déjà parfaitement constitués dans des couches géologiques extrêmement anciennes et au delà desquelles on ne retrouve à peu près rien.

C'est d'ailleurs là son grand argument contre le transformisme. J'y reviendrai plus loin en le discutant à mon tour.

Il admet donc l'évolution, ou plutôt il la constate. Comment d'ailleurs ne pas l'admettre et ne pas la constater ? Est-ce qu'elle n'est pas évidente ? Il suffit même d'y réfléchir un instant pour être invinciblement conduit à se rendre compte qu'elle est nécessaire. Sans même invoquer les lois de Lamarck et de Darwin, sans compter des lois inconnues, il est bien facile de comprendre qu'un organisme, quel qu'il soit, ne peut pas ne pas se modifier lentement, au fur et à mesure des générations successives. Les admirables études modernes sur la cellule, qui ont été rendues possibles par les progrès continus de la technique histologique et le perfectionnement des appareils d'optique, nous ont donné des clartés nouvelles sur le mécanisme autrefois si obscur et si plein d'inconnues de la fécondation, de l'hérédité [1], nous ont permis de pénétrer très loin dans la connaissance intime de ces actes mystérieux, et nous donnent la démonstration de ce que j'avance avec une évidente clarté. Il suffit de voir les figures que la microphotographie nous permet de représenter aujourd'hui avec une fidélité absolue pour constater qu'il n'y en a pas deux absolument semblables. Elles diffèrent toutes plus ou moins les unes des autres dans la disposition de leurs diverses parties constituantes, cytoplasmes, granulations protoplasmiques, chromosomes, noyaux et nucléoles, figures radiées, etc. Leur variété est infinie et leurs différences souvent considérables. Leur développement et leurs combinaisons ne peuvent donc donner que des êtres dissemblables en quelques parties, et entre la dissemblance et l'évolution où donc est la limite, si l'on n'est pas arrêté par le nombre des générations ?

---

(1) Max Aron. — *Vie et reproduction.* Masson et Cie, Paris, 1929.

Si des êtres monocellulaires ou des ovules des êtres supérieurs, on passe à ces êtres eux-mêmes, le problème reste identique. Nous savons tous, qu'il n'y a pas, dans le monde, deux êtres absolument pareils. La structure générale est semblable, ou le paraît dans les grandes lignes; mais il n'y a pas deux êtres identiques, dans aucune de leurs parties. Il n'y a pas, dans tout l'univers, deux femmes semblables, deux biceps semblables, il n'y a pas deux dents rigoureusement superposables, ni deux feuilles d'arbre, ni même sans aucun doute deux cellules élémentaires. Les descendants de ces êtres dissemblables ne pourront nécessairement qu'accentuer leurs dissemblances, qui si elles peuvent quelquefois, par certaines rencontres fortuites, tendre à se corriger et à s'atténuer, ne pourront presque toujours que s'accroître avec le temps. Tous les êtres vivants sont donc, sans même invoquer de lois particulières, mais par la seule force des choses, obligés de se modifier et de se transformer peu à peu. Ils le feront en même temps malgré l'hérédité, qui conserve le plan général, et à cause même de cette hérédité, qui par le fait du développement d'organismes dissemblables consacre et accentue peu à peu ces dissemblances. Mais, pour que celles-ci deviennent appréciables, il faut le temps.

Il n'est pas douteux que les quelques lois de Lamarck et de Darwin sont très insuffisantes pour nous expliquer les mille et mille particularités de l'évolution. Il y a d'autres lois, ne fût-ce que celle que je viens d'ébaucher, et qu'on pourrait appeler, si l'on voulait, loi de la *dissemblance originelle,* ou de tout autre nom permettant de la définir.

Il y a donc d'autres lois, mais nous ne les connaissons pas ; celles qui ont été formulées par Lamarck et Darwin, loi de l'adaptation au milieu, loi du développement des organes sous l'influence de l'exercice, ou de leur atrophie par le mécanisme inverse, sélection naturelle, lutte pour la vie, contiennent certainement une grande part de vérité, mais sont loin de tout expliquer. Il y a donc

nécessairement des lois encore inconnues. Mais de ce qu'on ne les a pas découvertes, est-ce qu'il s'ensuit que le transformisme ne soit qu'une illusion? Est-ce que nous savons pourquoi la terre tourne ? Et pourtant elle tourne ! Et puisqu'on exige des lois, quelles lois a-t-on donc trouvées dans le dogme de la création ? On n'a pas besoin d'en chercher ! *Fiat lux* ! C'est évidemment beaucoup plus simple.

Est-ce que d'ailleurs Vialleton lui-même, dans un fort beau passage de son livre, ne nous en laisse pas entrevoir quelques-unes, inconnues de Lamarck, inconnues de Darwin, et auxquelles il ne paraît pas attacher l'importance qu'elles ont en réalité. Je résume brièvement, renvoyant au livre lui-même (p. 253-55). Il y a des lois pour les corps inorganiques, il y a des arrangements atomiques, et rien ne dit que les combinaisons et les édifications organiques ne soient pas obligées de se construire suivant des règles analogues. Cela est bien évident, car la matière, après tout, organique ou inorganique, est toujours la matière.

Est-ce qu'il n'y a pas une frappante identité de formes entre certaines feuilles de fougère et les admirables arborescences que dessine le givre sur les vitres de nos maisons, pendant les longues nuits d'hiver ?

Cela est plus qu'évident, cela est certain. Il suffit pour en être convaincu d'avoir vu les merveilleuses expériences de Leduc, et je les ai vues de mes yeux. Je m'étonne encore une fois de ne les voir citer nulle part, car elles sont capitales. Elles sont une révélation magnifique, car elles démontrent l'existence de certaines lois qui régissent à la fois les mouvements moléculaires et la morphologie des substances inorganiques et des corps vivants. Il suffit, je le répète, pour le constater avec évidence, de connaître ces expériences, qui aboutissent, par simple agglomération et précipitation de substances minérales, comme le ferrocyanure de cuivre, obtenu en jetant un cristal de chlorure de cuivre dans une

solution de ferrocyanure de potassium à 4 ou 6 pour 100, à produire des édifices absolument semblables à des formes vivantes déjà très évoluées, comme des plantes arborescentes, des algues, des champignons, des feuilles de nénuphars, des coquilles de bivalves. Certaines photographies obtenues par Leduc représentent de véritables paysages sous-marins [1]. Ces lois de morphogenèse existent certainement. Elles sont inconnues dans leur essence, et il est très probable que l'évolution des êtres vivants est morphologiquement dirigée suivant certains plans, plus ou moins analogues à ceux que l'on rencontre dans les grandes divisions naturelles. Et Vialleton nous fournit ici des arguments d'une grande puissance en faveur du transformisme et contre la thèse qu'il défend. Tout ce passage est à lire et à méditer car il contient, je le répète, un des arguments les plus puissants que l'on puisse donner en faveur de la doctrine de Lamarck. Il n'y manque, et c'est un regret que j'exprime encore, que la discussion des expériences de Leduc sur lesquelles il serait juste que l'on cessât de faire, comme on le fait depuis trente ans, la conspiration du silence [2].

---

(1) S. Leduc. — *Biologie synthétique* et *Théorie physico-chimique de la vie.* A. Poinat, Paris, 1910-1912.

(2) S. Costantin, dans son livre si intéressant (*Origine de la vie sur le globe*, E. Flammarion, Paris, 1926), fait cependant allusion aux travaux de S. Leduc, et il explique dans une note les raisons qui permettent de comprendre pourquoi le silence s'est fait presque officiellement sur ces expériences magnifiques, et qui paraissent oubliées : cela est dû, tout simplement, aux exagérations ridicules de certains journaux politiques qui, à la suite d'une conférence faite par S. Leduc dans la salle de la Société de Chirurgie, ont, suivant leur habitude, déformé le sens de cette belle conférence et ont crié au miracle (Miracle ! Comment un savant crée de la vie ! *Matin,* 21 décembre 1908). Ces absurdités ont immédiatement provoqué des protestations véhémentes. Bonnier, en particulier, a rappelé que des expériences analogues avaient déjà été faites par Traube, par Pfeffer, qui n'avaient d'ailleurs obtenu que des formes rudimentaires et presque insignifiantes à côté des merveilleuses productions obtenues par Leduc.

Cette réaction, qui a été poussée presque jusqu'à l'oubli, a été elle-même aussi excessive et aussi absurde que les exagérations de la Presse !

Mais j'ai assisté, moi, à la conférence de Leduc, j'ai vu ses expériences

Vialleton répond ainsi lui-même au grand reproche qu'il fait au transformisme, celui qui, dans son livre, me paraît le plus important, pour ne pas dire le seul important, et qui revient à chaque instant sous sa plume, à savoir que les découvertes géologiques des fossiles les plus anciens nous ont conduits à la constitution de plusieurs genres déjà très évolués existant en même temps : vers, échinodermes, mollusques, arthropodes. Dans ces conditions, il lui paraît inadmissibles que des êtres aussi différenciés, et déjà avancés dans l'échelle animale, aient pu dériver d'un tronc commun dont on ne trouve pas de traces dans les terrains plus anciens. Alors, comment admettre que ces types divers ne soient pas nés chacun de son côté, suivant un plan préconçu ?

Et il y voit l'existence d'une *création intelligente et ordonnée* — disons une pensée créatrice — quand il lui suffirait précisément d'y voir une de ces lois de morphogenèse organique dont il nous parle lui-même, dont Leduc a mis sous nos yeux l'indiscutable

---

de mes yeux, aussi bien les expériences sur la division cellulaire que sur les plantes artificielles. J'en ai été profondément frappé. J'ai entendu le conférencier expliquant les phénomènes merveilleux qu'il déroulait sous nos yeux, et dont tous ceux qui les ont vus se souviennent certainement encore, comme d'un spectacle extraordinaire. J'entends encore ses dernières paroles dans lesquelles il nous expliquait, très simplement, que les expériences que nous venions de voir démontraient que les phénomènes de la vie, aussi bien de la division cellulaire que de la croissance de certains organismes végétaux, étaient des phénomènes de même ordre que ceux auxquels nous venions d'assister et que les lois purement physico-chimiques de la précipitation des sels dans certains liquides, de la diffusion et de la tension osmotique, y prenaient une grande part.

Voilà tout ce qu'il a dit, avec modestie, avec simplicité et dans les conditions de la plus parfaite probité scientifique.

« Tout cela, dit Costantin, a la plus haute importance pour l'explication de la vie ».

Il a ainsi rendu à S. Leduc une justice à laquelle celui-ci a droit ; qu'il me permette de le féliciter de cette appréciation loyale, et qui, à une époque récente et peut-être encore aujourd'hui, ne va pas sans constituer un acte de courage scientifique.

Mais moi, qui ai vu ce qu'a fait Leduc, et qui sais ce qu'il a dit, je viens ici, parce que c'est justice, dire la vérité.

J.-L. Faure. — *Claude Bernard*, p. 155 et suivantes.

réalité, que j'appellerais volontiers, par un juste hommage à un savant méconnu, la *loi de Leduc,* et qui permet de comprendre qu'il y ait eu, dès l'origine de la vie sur la terre, plusieurs types bien définis.

Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'il en ait été ainsi, et je me demande même s'il est possible qu'il en ait été autrement, et s'il n'est pas fatal et pour ainsi dire nécessaire qu'il y ait eu, dès l'origine, plusieurs types primitifs ayant fourni des branches divergentes, évoluant suivant des lois de morphogenèse différentes, et dont l'individualité inquiète à ce point Vialleton qu'il ne peut y voir autre chose que des *créations* particulières ! Quelle que soit la façon dont se sont formées ou agglutinées les premières substances chlorophylliennes, colloïdales ou protoplasmiques, il n'est nullement nécessaire que ces premiers rudiments de la vie organisée aient été tous parfaitement semblables. Non seulement cela n'est pas nécessaire, mais cela n'est pas possible. Si toute la vie du globe ne dérive pas d'un organisme unique, s'il y a eu, soit en même temps ou à des époques diverses, et s'il y a même peut-être encore aujourd'hui formation d'organismes élémentaires, il n'est pas possible que les hasards qui président à leur formation, et qui conduisent au contact les unes des autres les substances nécessaires dans un milieu approprié, se répètent identiquement. Les organismes naissants doivent donc être dissemblables dans une certaine mesure, et les organismes plus élevés, qui en dérivent par évolution, doivent donc être, eux aussi, non seulement différents, mais même de plus en plus divergents.

On peut donc ainsi concevoir qu'il y ait eu déjà, aux plus anciennes époques de la vie dont nous puissions nous rendre compte, des organismes de formes très diverses, évoluant parallèlement vers des troncs zoologiques très fortement différenciés.

Il n'en faudrait pas davantage pour détruire complètement cet argument que Vialleton nous donne comme capital, et qui m'a

paru constituer son arme principale contre l' « illusion transformiste ».

Vialleton anéantit donc lui-même, de ses propres mains, son argumentation dominante, et s'il ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il est sans doute victime de son « équation personnelle », et plongé dans cet état d'esprit qui rend aveugles ceux qui ne veulent pas voir.

D'ailleurs, l'existence, dès leur origine, de ces divers types d'êtres vivants profondément différenciés et que suffisent à expliquer les lois inconnues ou mal connues, mais évidentes, de la morphogenèse organique, n'a même pas besoin de cette explication. Et c'est ici que je ne comprends plus ! Car, après tout, Vialleton n'a peut-être pas connu les expériences de Leduc. Dans la prodigieuse abondance de l'universelle production scientifique actuelle, on est bien excusable de ne pas tout connaître, et même de n'en connaître qu'une faible partie. Mais, s'il les a connues, pourquoi n'en a-t-il pas parlé ? En tout cas, il ne les a pas vues, comme je les ai vues, moi, se dérouler sous mes yeux. Il est donc fort possible que l'importance de ces lois, qui régissent les combinaisons des corps organisés, comme celles des corps bruts, et auxquelles il fait allusion, lui ait échappé, alors qu'elle m'a profondément frappé, parce que je suis de ceux qui ont vu, alors que je serais peut-être parmi les incrédules, si je n'avais pas vu !

Et cependant, il n'est même pas besoin d'invoquer ces lois évidentes, car le temps, l'invincible argument du temps, reste là, qui explique tout. Comment se peut-il donc qu'un savant de haute valeur, qui sait ce que peut le temps, n'en tienne pas compte ? C'est ici, je le répète, que je ne comprends plus ! Car Vialleton connaît bien la valeur du temps dans l'évolution des êtres vivants, du temps qui ne compte pas ! Il ne fait pas d'objections à l'évaluation de 100, 400 et même de 1.500 millions d'années, pour les périodes géologiques qui se sont écoulées depuis l'apparition de la

vie sur la terre ! Comment donc, comment ne voit-il pas que les périodes antérieures à ces grands types primitifs, dont l'inexplicable différenciation hante son esprit inquiet, s'étendent peut-être sur 100, 200, 500 millions d'années, en tout cas sur des périodes d'une durée prodigieuse, pendant lesquelles toutes les évolutions, toutes les transformations sont possibles ! On n'a rien trouvé. Qu'y a-t-il donc de surprenant ? Il s'agit d'invertébrés qui n'ont pas de squelette. Ils peuvent avoir été anéantis par cent causes de destruction, depuis la décomposition naturelle et tous les cataclysmes imaginables, jusqu'au métamorphisme des terrains et aux formidables pressions géologiques.

Ah ! je le sais, des centaines de millions d'années ! on peut discuter sur ces chiffres, auxquels conduisent des méthodes de calcul qui ne sont évidemment qu'approximatives : épaisseur des terrains stratifiés, salure de la mer, étude de la radioactivité. Ces chiffres nous écrasent. Et cependant ils sont moins étonnants peut-être que ceux qui comptent les battements du cœur dans la poitrine ! Car ce pauvre cœur périssable, ce pauvre cœur fragile et qu'un rien suffit à briser, a battu plus de 1.500 millions de fois chez un homme de 50 ans ! Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc, pour qui réfléchit un instant, que 1.500 millions d'années ! Les pulsations de notre terre, poussée par les forces cosmiques dans sa course autour du soleil ! Et si les forces de la vie suffisent à lancer notre cœur palpitant dans le cycle mouvant de ses contractions innombrables, qui pourrait s'étonner de voir la terre qui nous porte, comme le cœur dans la poitrine, jetée sur les routes du ciel pour des durées illimitées, et qui, cependant, ne sont rien auprès des heures éternelles !

Si l'on s'en tenait à certaines pages de ce livre qui est celui d'un savant, d'un homme profondément et parfaitement documenté, en particulier celles qui traitent de l'évolution paléontologique des êtres vivants (p. 338), il ne faudrait pas plus que l'exposition très

claire de cette évolution, au fur et à mesure des périodes géologiques, pour convaincre les esprits les plus prévenus de la réalité du transformisme et de la vérité profonde de la doctrine de Lamarck. Et véritablement, après y avoir mûrement réfléchi, je ne parviens pas à comprendre comment, en dehors des raisons de sentiment intime sur lesquelles j'ai déjà insisté, et qui, elles, expliquent tout, je ne comprends pas comment, admettant l'évolution comme un fait indiscutable, au moins dans certaines limites, l'auteur ne va pas jusqu'au bout.

Car enfin, l'observation de cette immense et prodigieuse série d'êtres organisés, s'élevant de plus en plus haut dans l'échelle des êtres au fur et à mesure de la succession des temps géologiques, leur constitution en quelques types principaux, passant des uns aux autres par des différences insensibles, remontant à des troncs communs, qui peuvent bifurquer à leur tour pour se différencier de plus en plus, tout cela montre avec évidence à qui veut bien conserver l'esprit libre, et se servir de ses yeux pour voir les analogies, sans s'obstiner à ne rechercher que les différences, que la série presque infinie des êtres qui vivent et qui ont vécu se rapprochent de plus en plus à mesure qu'on remonte à travers les âges, et finissent par plonger leurs racines dans une commune origine.

Il est un point sur lequel insiste Vialleton et que reprend M. Aron. Il semble bien que l'évolution ne s'accomplisse pas, dans la suite des temps d'une manière désordonnée, mais qu'elle se poursuive dans le sens d'une complexité croissante des organismes. Les mutations brusques de de Vries, si bien expliquées par les lois de l'hérédité de Mendel, que de très nombreuses expériences permettent de considérer comme démontrées, et qui tiennent à la rencontre, au hasard des fécondations, d'éléments génétiques ancestraux, loin d'être un argument contre l'évolution, expliquent au contraire qu'elle puisse se faire avec une rapidité relative.

Il n'en est pas moins vrai que cette évolution vers une complexité de plus en plus grande reste mal expliquée. Encore qu'elle puisse correspondre à quelque loi de Leduc ! Mais est-ce que notre ignorance sur ce point doit nous faire oublier ce que nous savons, et détruire les faits inébranlables qui n'ont d'autre explication raisonnable que la doctrine transformiste ?

Ah ! sans doute, il manque des chaînons dans l'arbre immense des êtres vivants, aux ramifications innombrables !

Faut-il s'en étonner ? Et que vaut donc cet argument ?

La seule chose qui puisse nous surprendre, c'est qu'on en ait découvert un aussi grand nombre dans le peu de terre qu'on a remuée, quelques carrières, quelques tranchées de routes ou de chemins de fer, quelques galeries de mines, et quelquefois aussi, dans certains endroits favorables, des fouilles méthodiques. Mais qu'est-ce que cela à côté de la terre vierge ? Peut-être pas la cent milliardième partie des masses géologiques pouvant contenir des fossiles.

Ce qui m'étonne, moi, c'est que, dans l'infime partie des couches explorées, on ait trouvé autant de ces chaînons intermédiaires qui montrent avec une évidence éclatante la réalité de cette magnifique révélation lamarckienne.

Non, tout n'est pas connu, tout n'est pas expliqué dans les causes de cette évolution prodigieuse qui, depuis l'origine des temps, si elle a précipité des espèces sans nombre à la décadence et à la disparition, a, par contre, transporté certains êtres vivants vers des formes et des destinées toujours plus élevées, jusqu'à cet homme dont la chair et les muscles, le cœur et les entrailles sont ceux de tous ses frères inférieurs, qu'il ne domine que par les qualités souveraines et prodigieuses d'un cerveau façonné par les siècles et les millénaires, mais qui n'est lui aussi qu'un être périssable, et qui ne sort un instant des ombres de la nuit que pour y retomber à jamais !

Non, tout n'est pas connu, et nous ne connaîtrons jamais tout ! Mais dans le monde où nous vivons, qui serait un monde enchanté s'il n'était ravagé par les passions humaines et les luttes impies qui jettent dans l'arène les hommes et les nations, nous n'avons pas le droit de prêcher la doctrine stérilisante du scepticisme scientifique ! Il y a des vérités dont nous sommes certains, aussi certains que des vérités mathématiques ou de la réalité du monde extérieur, dont peuvent seuls douter ceux qui aiment à s'exercer aux jongleries métaphysiques. Le transformisme est une de ces vérités souveraines. Il n'est point une illusion. Il est toujours là, solide et vivant, et toutes les attaques qu'on a pu faire contre lui ne sont que des égratignures au mur cyclopéen, taillé dans le granit, que Lamarck a dressé entre la philosophie des temps révolus et celle des temps à venir !

Mais ici se pose un autre problème !

Le transformisme n'explique pas tout ! Il permet de comprendre la diversité des êtres, et l'incroyable variété des manifestations de la vie sur la terre. Il n'apprend rien sur l'origine des êtres vivants. Il permet de concevoir comment les êtres les plus élevés, et l'homme lui-même, peuvent dériver, à travers d'innombrables modifications, de l'être le plus inférieur, l'organisme unicellulaire, le protoplasma, et même le plus rudimentaire amas colloïdal. Il ne nous dit pas comment cet être lui-même, cette poussière à peine organisée a fait son apparition dans un monde encore désert.

Nous voici donc devant le grand mystère de l'origine de la vie, auquel nous nous heurtons invinciblement. Dans le livre de Vialleton, qui porte pour titre : *L'Origine des êtres vivants,* — *l'illusion transformiste* n'étant que le sous-titre, — il n'y a rien sur cette question fondamentale : quelques pages à peine ! (232-238). Et cependant tout le problème est là.

Il expose en quelques lignes la théorie de ceux qui pensent que

« le simple jeu des forces physico-chimiques a donné naissance, à un moment donné, à des composés organiques qui sont devenus peu à peu le protoplasme vivant. Celui-ci a formé d'abord une cellule simple dont les descendants se sont différenciés graduellement en des formes innombrables et variées se continuant depuis l'organisme unicellulaire primitif, jusqu'à l'homme » (p. 335).

C'est, dit-il, la théorie transformiste, généralement confondue avec la théorie de l'évolution.

En réalité, je le répète, cette théorie explique, et pour moi avec évidence, la chaîne des êtres vivants existant encore aujourd'hui ou disparus à jamais dans les abîmes du passé. *Elle n'explique pas l'origine de la vie.*

Et voici la deuxième théorie : « Pour d'autres, nous dit Vialleton, auxquels je me rattache, les êtres vivants sont quelque chose de nouveau, de disconstinu d'avec le reste, au moins dans leur spécificité, sinon dans la matière qui leur sert de support, et ils ne peuvent avoir apparu que par une formation immédiate, suffisante d'emblée, *bien que diversifiable secondairement par la suite* » (p. 331).

C'est moi qui souligne, et nous voici, pour qui connaît les idées de l'auteur, éparses partout dans son livre, à cheval à la fois sur la *création* et sur l'*évolution.*

Et c'est tout ce qu'il y a sur l'origine de la vie ! Autant dire rien.

Et c'est là cependant, je le répète, c'est là l'énigme indéchiffrable. L'origine de la vie ! Je m'étonne que dans un livre si rempli de faits et qui porte le titre qu'il porte, cette immense question ait été, pour ainsi dire, passée sous silence ! En réalité, ce n'est pas, malgré son titre, un livre sur l'*Origine des êtres vivants* qu'il nous a donné, c'est un livre sur l'*Evolution des êtres vivants,* évolution qu'il admet, mais à laquelle il donne une signification différente des conceptions lamarckiennes, et que d'ailleurs j'avoue ne pas parvenir à comprendre clairement.

Mais c'est précisément parce que cette origine est jusqu'ici restée indéchiffrable, ou plutôt indéchiffrée, que, dans un ouvrage qui porte ce titre, il faudrait la discuter. Il est inadmissible que, dans un problème aussi grave, lorsqu'on croit utile de le soulever, car ce n'est pas nous qui l'avons de nouveau posé, on n'exprime aucune opinion. L'idée d'une création ou même de plusieurs créations successives ne peut nous satisfaire. Comme le fait très justement remarquer Aron [1], elle implique pour des esprits religieux, l'idée singulière d'une « Providence appliquée, durant des milliers de siècles, à des tâtonnements successifs », et puisqu'on vient nous l'opposer, sans nous en apporter les preuves, nous sommes bien obligés, nous, de donner les arguments qui nous paraissent témoigner victorieusement en faveur des théories opposées.

Non, le dernier mot n'est pas dit sur l'origine de la vie ! Mais les premiers mots le sont, et ce ne sont pas seulement des balbutiements sans écho, c'est un ensemble de travaux souvent admirables, qui nous ont fait pénétrer de plus en plus profondément dans le mécanisme intime de la vie cellulaire, de la fécondation et même de l'hérédité.

Max Aron, qui a fait lui-même de très importantes recherches sur ces questions difficiles, vient de nous donner, dans ce journal même, une étude qui met au point l'état de nos connaissances actuelles sur les conditions de la vie élémentaire [2].

Dans cette étude remarquable, et à laquelle je ne reprocherai que des conclusions trop prudentes, il montre, dans une passionnante analyse des récentes découvertes de toute une pléiade de biologistes sur les propriétés de la cellule, sur la fécondation, sur l'hérédité, — il montre que les méthodes modernes ont permis de

(1) Aron. — « Les conceptions physico-chimiques de la vie et ses limites actuelles ». *La Presse Médicale*, 1930, p. 529.

(2) *La Presse Médicale*, 1930, p. 529.

pénétrer peu à peu dans une connaissance de plus en plus parfaite de ces actes mystérieux, et de les réduire de plus en plus à la réalité d'actes physico-chimiques déterminés. « Les méthodes modernes, dit-il, arrivent à détacher un à un les ressorts des phénomènes vitaux pour les réduire à des phénomènes physico-chimiques représentés dans la nature ». Il va même plus loin et il ne juge pas inacceptable l'idée de « la création par artifice de substances vivantes... et qu'on puisse, en soumettant à certaines conditions de milieu des amas complexes de protides, de glucides, de lipides et de sels de qualités particulières, rendre ce mélange capable de quelque manifestations de vie, par exemple du pouvoir d'assimilation ».

Voici donc un biologiste éminent qui considère comme rationnelle la création de la vie par des méthodes de laboratoire. Je n'en demande pas davantage.

Et dans son article sur le procès du transformisme, — paru il y a quelques jours, — auquel je renvoie, car il faudrait tout citer, il nous montre à chaque instant que les objections qui ont été faites au transformisme, et qu'il discute avec une grande clarté, ne suffisent pas à ruiner cette théorie, et il conclut en disant que « si les vieilles doctrines apparaissent insuffisantes, du moins faut-il avouer que c'est sur leurs bases, restées solides, que l'on cherche aujourd'hui à construire un édifice neuf ».

Pourquoi donc se refuse-t-il, comme je l'ai dit au début, à « revêtir l'habit du philosophe » ? Qu'est-ce donc qui l'arrête ? Il sait bien, cependant, qu'il faut choisir entre le vrai et le faux, entre le possible et l'impossible ! Il sait bien, comme moi et comme tant d'autres, que si nous constatons la foi, si nous la comprenons, si nous comprenons même qu'elle ne puisse pas ne pas façonner l'esprit et vivifier le cœur de l'humanité presque tout entière, elle n'explique rien, et se refuse même aux explications nécessaires! Il sait bien que la « création mécaniste », qu'il

considère comme réalisable par des procédés de laboratoire que nous ne connaissons pas, et que nous ne connaîtrons peut-être jamais, qui s'élabore sans doute chaque jour dans la nature, en dehors de toute possibilité d'observation, répond aux exigences de notre raison. Il sait que le mystère n'est fait que de ce que nous ne connaissons pas, et que la création des combinaisons matérielles qui constituent la vie, ou tout au moins qui lui servent de support, entre dans l'irrationnel, si on les considère comme apparaissant tout à coup, en dehors des combinaisons de la matière, en vertu d'une volonté supérieure, indépendante des forces de la nature et qui se dérobe à notre raison.

Un homme comme lui doit choisir.

Pour en revenir au livre de Vialleton, je m'étonne que celui-ci ne nous conduise pas plus loin vers l'*Origine de la vie.* Et je m'étonne encore à ce propos, comme je m'en étonnais tout à l'heure, de ne pas voir prononcer ici le nom de Leduc dont les expériences, pour tout homme qui les a vues et qui a gardé l'esprit libre, montrent avec évidence que les actes mystérieux de la fécondation et de la division cellulaire sont de même ordre que certains phénomènes de diffusion et de tension osmotique, qu'on reproduit facilement dans des liquides inorganiques, où l'on voit les forces moléculaires, qui agissent sur des particules d'encre de Chine en suspension dans un liquide isotonique, reproduire exactement, devant les yeux émerveillés, les figures de la kariokinèse et de la segmentation cellulaire, montrant ainsi que ces phénomènes prodigieux, qui sont à l'origine de la vie organique, sont du même ordre que ceux qui se manifestent dans la matière inorganique, en vertu des lois d'ordre physico-chimique.

Je m'étonne plus encore peut-être de n'avoir pas vu discuter, dans un livre sur l'origine des êtres vivants, cette grande question de la *génération spontanée,* qui a provoqué de si vives controverses dont on a voulu tirer tant de conséquences philosophiques,

auxquelles le grand nom de Pasteur donnait une autorité formidable.

Les expériences de Pasteur, a-t-on dit partout, et répète-t-on toujours et sans cesse, prouvent d'une manière irréfutable que la génération spontanée n'existe pas, et qu'il ne saurait y avoir de développement d'être vivant sans l'existence d'un germe préexistant. Oui, cela est vrai, cela est indubitable, mais seulement dans les conditions où s'est placé Pasteur. La vie n'apparaît pas spontanément dans un ballon stérilisé et dans les conditions expérimentales de nos laboratoires, où l'on fait précisément tout ce qu'il faut pour l'empêcher d'apparaître, en créant artificiellement des conditions de milieu où elle ne peut pas se manifester.

Cela est vrai, et dans la lutte qu'il soutenait, Pasteur a remporté, ce jour-là, une victoire d'une prodigieuse importance.

Mais cela ne prouve pas du tout que la vie ne puisse apparaître spontanément dans d'autres conditions, où on ne l'a d'ailleurs jamais observée, ni même sans doute jamais recherchée. Mais que se passe-t-il, peut-être chaque jour, dans les marécages des tropiques, qu'il faut avoir traversés pour se rendre compte de l'intensité de vie qui s'y manifeste partout ? Qui nous dit que, sous certaines conditions de chaleur, d'humidité, de tension électrique, de dissolution de matières organiques, de cent autres causes encore, il ne se produit pas, à chaque instant, des agglomérations colloïdales, ou des organisations protoplasmiques, ou peut-être même des formations plus évoluées, apparaissant sous l'influence de ces lois de morphogénèse que Leduc nous a démontrées? Et qui donc sait ce qui se passe dans l'abîme des Océans [1] ?

Mais nous pouvons aujourd'hui émettre sur les conditions du développement de la matière vivante des hypothèses moins

(1) Je ne puis discuter ici, dans cet article déjà trop long, cette grande question. Voir mon livre sur *Cl. Bernard*, Crès et Cie, Paris, 1900, p. 155 et suivantes.

nuageuses. Et je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes qui nous font entrevoir des possibilités insoupçonnées, et nous ouvrent des horizons sans limites. Je les donne ici telles qu'elles m'ont été écrites, au courant de la plume, par l'homme qui, — non par des rêveries métaphysiques, mais par des expériences multipliées, contrôlées, publiques, que j'ai vues de mes yeux, dont il reste des témoignages durables dans des pièces conservées dans son laboratoire, et des photographies merveilleuses, — est sans doute celui qui a pénétré le plus profondément dans l'étude des phénomènes qui permettent de comprendre les origines de la vie : « Ce que m'ont révélé mes recherches expérimentales, ce sont les facultés morphogéniques et organisatrices insoupçonnées de l'osmose. Or si l'on considère les enseignements de la géogénie, on voit qu'au moment où la température de la terre est tombée au-dessous de 100°, l'eau de l'atmosphère s'est condensée et précipitée à la surface, formant des solutions salines saturées, en particulier des sels alcalins : carbonates, phosphates, etc., solutions qui, venant au contact des sels de calcium desséchés et solubles, réalisaient à la perfection les conditions du développement osmotique. Les décharges électriques formidables dans cette atmosphère chaude remplie de gaz carbonique, de vapeur d'eau et d'autres vapeurs, produisirent par synthèse des solutions et des noyaux osmotiques organiques, et pendant cette immense période entre 100° et 50°, ce fut sur la terre une débauche de productions osmotiques dont les êtres vivants actuels sont les restes, qui continuent d'ailleurs à se perpétuer et à se développer par la mise en jeu des forces et des lois de l'osmose. La terre entre 100° et 50° fut l'immense incubateur où s'élaborèrent la vie et les êtres vivants. En dehors des satisfactions sans précédent que donne à l'esprit cette conception de l'origine de la vie et des êtres vivants, à laquelle ne s'oppose aucun fait, et qui est la plus scientifique

et la plus acceptable, cette manière de voir a l'immense avantage d'ouvrir un champ sans limites à la recherche expérimentale. Les facultés morphogéniques et organisatrices de l'osmose sont considérables ; les expériences à constituer pour connaître les productions osmotiques et leurs curieux attributs se présentent à l'esprit par millions. La violente et inconcevable hostilité qu'a rencontrée l'étude des effets de l'osmose a épouvanté les chercheurs et paralysé la recherche. Espérons que se trouveront des hommes de jugement assez indépendant et de caractère assez courageux pour reprendre des recherches dont les perspectives étendent si considérablement le domaine de l'intelligence humaine [1] ».

Ces hautes et sereines considérations d'un homme qui, après avoir été abreuvé d'amertume et de calomnies, sera quelque jour à la gloire, parce que son œuvre est là, vivante et indestructible, ne sont d'ailleurs nullement en contradiction avec l'hypothèse émise plus haut sur la possibilité de formations organiques vivantes à l'heure actuelle, dans des conditions inconnues, ou tout au moins mal définies.

Et voici le moment venu de mettre un terme, et peut-être une conclusion, à cet article, où je m'excuse de m'être laissé entraîner à de si longs développements.

La génération spontanée, c'est-à-dire la production d'organismes vivants, sans germes préalables et par la seule activité des combinaisons et des forces physico-chimiques, n'a jamais été observée, et elle est d'ailleurs peut-être impossible à observer dans les conditions où elle peut se produire. Et cependant elle existe ! Nous ne savons pas si elle ne se manifeste pas, peut-être chaque jour, peut-être à chaque instant dans le bouillonnement des eaux

---

(1) Stéphane Leduc. — Lettre personnelle.

impures chargées de dissolutions organiques. Elle s'est, en tout cas, manifestée, sans doute dans des circonstances innombrables, mais au moins une fois dans le recul des temps passés ! Car aujourd'hui la vie peuple la terre. Et il fut un temps où la terre n'était qu'un globe incandescent tournoyant dans l'espace!

Mais nous sommes au bord de l'abîme, — et c'est ici qu'il faut choisir ! Ou les forces de la nature et ses ressources infinies, qui nous sont encore inconnues, — et sans doute le seront toujours, — ou les forces surnaturelles, vers lesquelles aspirent tant d'âmes qui n'ont pu dépouiller encore les grandes illusions de la foi ! Il n'y a ni compromis, ni transactions possibles ! Il faut choisir entre les conceptions magnifiques auxquelles nous ont conduits les travaux de savants innombrables et les illuminations du génie, ou les légendes merveilleuses qui obsèdent l'esprit des hommes depuis que l'esprit des hommes est sorti des ténèbres, et depuis les temps abolis où, sur le seuil des cavernes de la préhistoire, nos ancêtres épouvantés élevaient leurs mains suppliantes vers les dieux inconnus perdus dans les étoiles.

Presse Médicale, 9 juillet 1930.

Cet article avait provoqué plusieurs réponses. La Presse Médicale publia la plus importante, émanant de l'éminent biologiste L. Cuénot, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy. Dans cette lettre, très intéressante, il exprimait sa conviction de la nécessité « d'un agent directeur d'ordre métaphysique, guidant les variations vers une fin utile ».

A cette lettre, publiée dans la *Presse Médicale* du 8 novembre 1930, je répondis par les quelques lignes suivantes, que je crois devoir reproduire et qui figurent dans le même numéro.

Réponse au Professeur L. Cuénot

Qu'il me soit permis de répondre brièvement aux quelques objections de mon éminent collègue M. Cuénot.

Il me serait facile de le renvoyer à ce qu'il dit lui-même dans son livre sur *La genèse des espèces animales* (1921), si nourri de faits, et qui d'ailleurs, comme le livre de Vialleton, suffirait à rallier au transformisme quelqu'un qui ne le serait pas.

« Il n'est peut-être pas inutile de dire, une fois de plus, que la « créance au transformisme est absolument indépendante de « l'acceptation des théories explicatives que l'on a proposées « depuis Lamarck jusqu'à nos jours; quand même nous n'aurions « aucune lumière sur le processus de l'évolution (ce qui n'est « pas) *la doctrine ne s'imposerait pas moins.*

« Il n'est pas possible non plus d'accepter un transformisme « limité, admettant une création surnaturelle des têtes de groupes « et une déviation à partir de celles-ci, à la manière de Geoffroy « Saint-Hilaire » (j'ajoute et de Vialleton), « ou bien un transfor- « misme généralisé, mais dont l'homme serait seul exclu. Sa « structure, absolument conforme à cette des autres mammifères, « ses organes rudimentaires, son ontogénie, qui présente tant « d'empreintes des étages antérieurs, sa paléontologie, tout

« démontre que le corps de l'homme est issu d'une longue série « d'ancêtres animaux... » (p. 373).

Peut-être ses idées se sont-elles modifiées depuis quelques années, ce qui est tout naturel, l'évolution des idées étant la première condition du progrès. Mais il vient nous dire aujourd'hui, comme Vialleton, que les facteurs de l'évolution, connus ou connaissables, sont seulement des *causes efficientes* ou *secondes*. Cette évolution est *dirigée* dans une ascension vers le plus et vers le mieux...

Il voit dans deux phénomènes incontestables, qui du reste ne font qu'un, la *préordination biologique* et la *finalité*, une « raison irrésistible » de quitter le terrain solide du mécanisme pur pour se perdre dans le nuage métaphysique.

Dans une fort belle page sur les efforts de la nature pour la perpétuation de la vie et l'accroissement de son emprise sur la terre, et dans une page non moins belle sur la finalité de l'outil biologique, il voit la « nécessité d'une direction ».

C'est ici que, comme pour l'argumentation de Vialleton, je ne comprends plus !

Sans doute l'outil biologique est merveilleux. Mais cette adaptation extraordinaire n'implique nullement l'évolution vers une fin intentionnelle. Car si celle-ci existait, pourquoi donc y aurait-il tant d'organes imparfaits, et pourquoi donc l'absence d'un grand nombre d'organes qui pourraient exister, et qui n'existent pas ? Oui, le homard a une pince, — qui serait d'ailleurs supérieure à ce qu'elle est, si elle était une main, — et une main qui repousse lorsqu'elle a été arrachée ! Propriété véritablement merveilleuse et dont l'Idée créatrice aurait bien dû doter la pauvre humanité, très inférieure sous ce rapport aux êtres primitifs que sont les crustacés. Et si le homard a une pince, qui lui a été donnée dans un but déterminé, pourquoi la langouste n'en a-t-elle pas ? et de quel droit la nature l'en a-t-elle privée ? Non ! descendons de la

métaphysique et de la rêverie ! La force qui commande la fin intentionnelle n'est rien si elle n'est toute-puissante. Si c'est la Nature inconsciente qui conduit dans la nuit l'évolution des êtres, elle a le droit de se tromper. Si c'est la Puissance Divine, volontaire, consciente et réfléchie, elle n'a pas le droit de laisser son œuvre imparfaite.

Et puis, si la puissance, si le triomphe éclatant de la vie est une preuve de la Volonté Créatrice, si celle-ci travaille pour cette magnifique perpétuation de la vie, « en marche vers un but inconnu », alors, je le demande à l'homme de haute valeur scientifique qu'est mon collègue Cuénot, qui cherche la raison des choses, alors pourquoi la vie ? puisque le but vers lequel elle marche n'est pas le but inconnu dont il parle. Car il sait bien qu'un jour la Terre qui nous porte ne sera plus qu'un bloc glacé tournoyant dans l'espace autour du soleil expirant: Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc que cet hymne à la vie, qui dans l'avenir inconnu et dans un temps sans doute prodigieusement lointain, *mais qui viendra,* s'anéantira dans la mort ?

J'ai fini. Je ne puis, ni ne veux, recommencer ici cette discussion passionnante. Aussi bien, qu'ai-je dit ? J'ai dit : Il faut choisir ! j'ai donné, bonnes ou mauvaises, les raisons de mon choix. Que les autres choisissent. Ils sont libres, comme je suis libre. Qu'ils suivent dans leur choix les injonctions de leur raison, ou les impulsions de leur cœur, ou les sentiments de leur âme. Tout est bien ! Qu'ils aillent du côté où ils trouveront l'apaisement de leur esprit et le repos de leur conscience.

QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

LA QUESTION DES DETTES DE GUERRE ET LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ALLEMAND [1]

Voici plus de trois ans que je mûris les quelques idées que je crois utile et même nécessaire de développer aujourd'hui. Je m'en étais alors ouvert à quelques hommes auxquels leur situation dans le journalisme ou la politique active permettait de juger de l'effet que leur publication pourrait avoir sur l'esprit public. Leur avis fut nettement défavorable, et, personnellement, je n'étais pas loin de le partager. Ils pensaient que ces idées ne seraient pas comprises, qu'elles révolteraient la plupart de ceux qui en prendraient connaissance et, en premier lieu, cette masse des anciens combattants qui ont vécu dans la fournaise, et auxquels dix années de paix n'ont pu faire oublier leurs angoisses et leurs souffrances. En sorte que la réaction provoquée par cette publication eût risqué d'être, en somme, plus nuisible qu'utile.

---

(1) Ces quelques pages ont été écrites il y a six ans. Les événements se sont chargés de démontrer l'exactitude de mes prévisions.

Rien n'a été fait dans le sens des initiatives que je demandais, malgré mes efforts auprès de ceux qui pouvaient agir. J'ai été approuvé par les uns, critiqué par les autres sur le mode sévère ou plaisant. Mais la vérité est la vérité ! On sait ce que vaut aujourd'hui la dette allemande : Exactement zéro, comme je l'ai prédit.

Quant à l'esprit de l'Allemagne, il a suivi son évolution naturelle, mais avec une vigueur qui a dépassé toute attente. Grâce à notre incompréhension de l'état d'esprit d'un grand peuple, tombé de si haut, nous n'avons pas su

Mais si ces quelques idées pouvaient prêter à discussion quant à l'opportunité de leur divulgation, je n'ai vu s'élever contre leur valeur même aucune objection sérieuse, aucune de ces raisons qui frappent et qui montrent à tous les yeux qu'elles portent en elles quelque vice caché et que, sous leur apparence de raison, elles dissimulent quelque tare irrémédiable d'illusion ou d'absurdité.

Cependant, depuis cette époque, les choses ont marché dans le sens que je prévoyais et qu'il était d'ailleurs bien facile de prévoir. Nous glissons de plus en plus vite vers la liquidation de la guerre à notre détriment. Et je ne parle pas ici des pertes matérielles, de peu de valeur à mes yeux, mais surtout de notre puissance morale, de ce prestige de la victoire, qui semblait, au 11 Novembre 1918, nous élever au-dessus de nous-mêmes, et qui faisait de la France de la Marne et de Verdun le symbole de l'héroïsme et du sacrifice. Nous étions pour le monde entier les soldats magnifiques de la justice et du droit ! Où sont donc aujourd'hui le droit et la justice ? Tous ceux qui ont souffert, — et tous les peuples ont souffert, — gémissent maintenant sur leurs

---

lui parler. Frappons-nous la poitrine. L'Allemagne s'est réveillée. Elle a suivi la voix d'un tribun populaire qui lui apportait l'espérance. Et maintenant Hitler est là ! Y serait-il si nous étions entrés, il y a six ans, dans la voie que je demandais ?...

Le plébiscite de la Sarre, à propos de laquelle je conseillais de négocier, a été un triomphe pour l'Allemagne.

Le réarmement terrestre, aérien, naval, est un fait accompli ou le sera sous peu. Il est officiel. Le Traité de Versailles est en miettes. Nous allons voir, sous peu, se poser la question du retour des colonies à l'Allemagne. Qu'en faisons-nous ? Au lieu de saisir cette occasion — que nous aurions dû faire naître — pour entamer avec Hitler une conversation d'où sortirait peut-être un véritable esprit de paix, nous ne ferons rien, et nous nous laisserons arracher le Cameroun et le Togo, de mauvais gré et de mauvais cœur...

Pendant ce temps, qu'avons-nous fait pour « forger notre épée et notre cuirasse » ? (voir p. 386). Le Parlement de la France s'enfonce de plus en plus dans la servitude électorale, et le mépris public...

Espérons tout de même, et travaillons !

(Juillet 1935).

propres souffrances ; l'association devant le danger commun, le coude à coude du champ de bataille ne sont plus qu'un vain souvenir ! Nos anciens alliés, — ou du moins ceux qui les représentent, — car je ne puis croire encore à l'indifférence de ces grands soldats de l'Angleterre et de l'Amérique, qui ont mêlé leur sang sur la terre de France au sang de nos soldats, — nos anciens alliés nous deviennent hostiles. Les Américains gorgés d'or, nous en demandent davantage, et les ministres de la vieille Angleterre, qui connaît à son tour les calamités du suffrage universel, — plus universel encore et par conséquent plus calamiteux que le nôtre, — ne cherchent même pas à dissimuler leur hostilité. Et nous paraissons accepter avec sérénité leurs attaques les plus directes ! Les Allemands, moins agressifs, se montrent chaque jour plus exigeants, à mesure que s'accentue notre faiblesse, empoisonnés que nous sommes par le communisme, qu'encourageait jusqu'à ces derniers temps une tolérance inqualifiable.

C'est pourquoi, devant cette course à l'abîme, j'ai cru nécessaire de reprendre des idées qui me semblent justes et qui, si elles étaint appliquées comme elles devraient l'être, — je dirais volontiers comme elles « pourraient » l'être, — seraient de nature à transformer radicalement et presque instantanément notre situation morale, et à réaliser dans l'esprit des nations et dans les conditions de notre autorité dans le monde, un redressement magnifique, comparable à ce que fut, au point de vue militaire, ce rétablissement prodigieux, cette résurrection, ce miracle, cette Victoire de la Marne, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons gagnée avec notre sang, avec le sang de nos enfants, et que nous paraissons presque avoir oubliée !

J'ai donc soumis de nouveau à un certain nombre de journalistes et d'hommes politiques qui me paraissaient capables de les comprendre, — et dont quelques-uns sont mes amis, — la substance de ces idées. J'ai pu constater que la réprobation

première, que j'avais connue il y a trois ans, s'était fortement atténuée. Quelques-uns ne les trouvent ni folles ni absurdes, et l'hésitation de la plupart à les soutenir tient surtout à la difficulté qu'il y aurait, — et elle n'est douteuse, — à les faire accepter par cette puissance aveugle et sourde, mais cependant presque omnipotente, qu'on appelle l'opinion publique.

Cependant le temps presse ! Il n'y a pas une minute à perdre pour préparer cette opinion publique à comprendre ces quelques idées, dont la réalisation nous apporterait le salut. Les discussions sur les dettes américaines devant le Parlement, l'émotion générale devant les incidents de la Conférence de La Haye, indiquent avec évidence que l'esprit public s'éveille et s'intéresse à ces questions. Les impulsions de M. Snowden, suivies et approuvées froidement par la presque unanimité de la presse anglaise, montrent que l'esprit de la vieille Angleterre a repris le dessus. Elle aussi, à n'en pas douter, souffre cruellement des suites de la guerre, qui l'a sauvée. Mais les grands événements auxquels elle a glorieusement participé n'ont pas changé le fond de son âme. Une sympathie instinctive survivra jusqu'au dernier jour entre les combattants de la Grande Guerre. Mais la brisure est faite ! Elle s'élargira.

L'histoire prodigieuse des temps que nous avons vécus ne se reproduira jamais. Nous ne pouvons plus compter que sur nous. Il faut vivre ou il faut mourir.

Eh bien, nous pouvons vivre ! Nous pouvons, si nous le voulons, reprendre à la tête des nations la place à laquelle nous donnent droit notre part et nos sacrifices dans la victoire commune : — la première !

C'est ce que je voudrais faire comprendre dans ces quelques pages, qui s'adressent à tous. Car il faut que tous le comprennent. Et si ces quelques idées, très simples, sont justes, il n'y a pas de Français, il n'y a pas d'Européen, il n'y a pas d'homme au monde, qui ne soit intéressé à leur réalisation. Car celle-ci nous conduirait

à cette Paix bienfaisante où nous aspirons tous, — à cette Paix magnifique qu'attendent dans l'angoisse les hommes d'aujourd'hui, qui ont pu mesurer les calamités de la guerre !

Car dans ce monde où bouillonnent et se heurtent toutes les passions, il n'y a qu'un moyen de conquérir la paix : *Etre assez généreux pour désarmer la haine. Mais demeurer assez puissants pour imposer le respect !*

*
* *

Qui ne se rend compte, aujourd'hui, de l'incertitude de l'avenir ? Immédiatement après la guerre, après le grand soupir de l'armistice, alors que tous les hôpitaux de l'Europe étaient encore pleins des blessés des batailles, une immense espérance s'empara de tous les esprits, et il parut évident à tous que les hommes ne seraient pas assez fous pour se lancer de nouveau dans la formidable hécatombe où venaient de disparaître des millions d'hommes et de succomber tout ce qu'il y avait de meilleur dans une génération sacrifiée. Le traité de paix porte la marque de cet état d'esprit. Loin de moi la pensée de soulever ici d'accusations contre personne. Et quand on songe aux luttes que dût soutenir Clemenceau contre les funestes erreurs de l'idéologie wilsonnienne et l'égoïsme fanatique d'un Lloyd George, je ne pense pas que personne, puisqu'on avait choisi comme le meilleur moyen de mener à bien le traité de paix, cette invraisemblable méthode de discussion à quatre, puis à trois, — je ne pense pas, dis-je, que personne ait pu faire mieux que n'a fait ce héros d'énergie civique que l'émotion de tout un peuple vient d'accompagner dans la mort. Mais dans la joie de la paix reconquise, il n'est pas douteux qu'une vague d'optimisme, ou plutôt de lassitude, ne se soit abattue sur le monde, et sur les hommes qui travaillaient au statut

de l'Humanité comme sur tous les autres. On n'a pas prévu, on n'a pas pensé qu'après le calme des premières années, quand viendrait, parmi ceux qui n'ont pas vu de près les horreurs des batailles et les boucheries du front, l'oubli des souffrances subies et des terribles péripéties du grand drame, l'état d'esprit des générations d'avant-guerre se réveillerait de nouveau. On n'a pas pensé que les déceptions de la défaite, l'humiliation qui remplit nécessairement d'amertume l'âme des citoyens d'un grand peuple vaincu, feraient naître dans leur cœur l'invincible besoin d'en appeler encore à la décision du destin. L'esprit de revanche est fatal, et ceux d'entre nous qui se souviennent de la guerre de 1870, savent parfaitement, que pendant vingt années au moins, les jeunes hommes de cette époque, qui paraît si lointaine, vivaient dans la conviction, — sinon dans l'espérance, — de batailles prochaines. Comment donc concevoir, en dehors de cet optimisme aveugle des premiers temps de l'après-guerre, que ceux qui ont partagé le monde aient adopté des solutions aussi folles que celle du couloir de Dantzig, qui demeure comme un brûlot attaché au flanc de l'Europe ? Mais ce qui est fait est fait. Il n'est que trop évident que le souvenir des luttes communes s'efface peu à peu, au moins dans le cœur de ceux qui n'ont pas combattu; — et combien ont connu les affres des vagues d'assaut et les angoisses des tirs d'écrasement parmi les hommes qui sont aujourd'hui à la tête des nations ? Les jeunes générations ne gardent qu'un souvenir vague des souffrances de l'arrière, qui n'étaient rien auprès de l'enfer des tranchées, que n'oublieront jamais ceux qui les ont connues. Les liens resserrés par la confraternité des armes se relâchent de jour en jour, parmi les anciens alliés, en même temps que chez ceux qui n'ont connu de la guerre que l'amertume de la défaite, l'espérance renaît de la voir se dissiper un jour au vent de la victoire, — et la résolution s'affermit de travailler à l'obtenir.

Hélas ! rien n'est changé dans les passions humaines. De tous côtés on ne parle plus que de guerre, et, depuis les années tragiques, le sang de l'Humanité coule toujours sur quelque point du monde !

La grande faute de l'après-guerre a été commise par les alliés. Ils auraient dû se montrer inflexibles sur la mise en jugement des coupables de la guerre. Qui se souvient encore de cette dérision, de cette parodie de justice, qui confiait le jugement des coupables à un tribunal allemand ? Qui donc est responsable de la liste stupide qui mettait côte à côte parmi les coupables de la guerre, l'empereur d'Allemagne et un sous-officier convaincu d'avoir achevé un blessé sur le champ de bataille, — ou un homme comme Hindenburg, qui a fait jusqu'au bout son devoir de soldat? Comme si la liste des coupables de la guerre, c'est-à-dire des hommes responsables du déchaînement de la catastrophe, devait contenir plus d'une demi-douzaine de noms. Mais alors, ceux-là, il fallait les poursuivre, il fallait les atteindre, il fallait au besoin envoyer trois corps d'armée les chercher en Hollande ! Il fallait les juger, il fallait donner quelque jour aux peuples de tout l'Univers, la satisfaction salutaire de voir la hache du bourreau s'abattre sur les coupables du plus grand forfait qui ait jamais été accompli contre l'Humanité. Voilà quel eût été le grand exemple, voilà qui eût montré au monde le sort réservé aux criminels de lèse Humanité. Voilà qui eût été plus efficace pour empêcher la guerre que la Société des Nations, dans laquelle nous ne nous refusons pas cependant à mettre quelque espérance. Car pour ceux qui, assis autour d'un tapis vert, décident de la vie et de la mort des autres, le fait de savoir qu'ils décident en même temps de la leur, serait sans doute de nature à leur inspirer de salutaires réflexions et à les retenir au bord de l'abîme !

Mais la faute a été commise. La guerre continue à être un fléau cent fois plus douloureux pour ceux qui la font que pour ceux qui

la provoquent, et la génération nouvelle, comme celles qui l'ont précédée, écoutera ses passions, ses ressentiments et ses espérances avant ses intérêts et avant la raison, que personne n'écoute. Elle est prête à faire la guerre, à se lancer dans l'inconnu, au risque d'y périr. Notre devoir est de nous débarrasser des illusions généreuses que nous avons pu nous faire en ces jours d'allégresse, où nous avons cessé d'entendre le canon tonnant depuis quatre ans. Non, la guerre n'est pas rayée de l'Histoire future, et le devoir d'un peuple qui ne veut pas mourir est en tout cas d'agir comme s'il était destiné à la revoir encore !

Ne nous laissons donc pas entraîner par de mortelles illusions. A mesure que vieillissent les hommes qui ont directement souffert des horreurs de la guerre et ne veulent pas la revoir, une génération nouvelle fait place à la génération fauchée par l'hécatombe. D'ici quelques années, les hommes de vingt ans ne conserveront même plus le souvenir du cataclysme. L'expérience des autres n'a jamais convaincu personne, et rien ne retiendra les jeunes hommes de demain, invinciblement entraînés au vertige de la revanche, — qu'une seule chose peut-être : la puissance de l'adversaire et la crainte de la défaite.

La guerre est donc possible, et le premier devoir de ceux qui se souviennent, c'est d'unir leurs efforts et de tout mettre en œuvre pour lutter contre ce fléau et pour l'empêcher d'éclater.

Puissé-je me tromper ! Mais il me paraît évident que, dans les conditions où se débat l'Europe, elle éclatera quelque jour. J'en ai la conviction profonde, et quel est celui d'entre nous, si j'en excepte les illuminés qui n'y voulaient pas croire en juillet 1914, et que la catastrophe à laquelle ils ont assisté a été impuissante à guérir de leurs illusions, quel est celui d'entre nous qui n'en a pas la crainte obscure, à défaut de la conviction ? Je n'ai personnellement qu'une conviction absolue. C'est que la France ne la veut pas. C'est qu'elle fera tout ce qui lui sera possible de faire pour l'éviter. Elle

a reconquis ses frontières et n'en ambitionne pas d'autres. Elle a retrouvé les lambeaux de sa chair arrachés il y a soixante ans. Elle n'a plus, après Napoléon, après les prodiges de la Grande Guerre, besoin de gloire militaire, et la Marne et Verdun sont des noms immortels, plus beaux peut-être encore que les plus beaux de notre histoire. Elle s'aperçoit, stupéfaite, que la victoire même est une catastrophe. Il n'est pas un Français, pas un seul, qui ne se révolte à l'idée de voir recommencer ce que nous avons vu. L'amertume de la défaite, qui a empoisonné les hommes de mon âge, s'est évanouie avec la victoire. L'iniquité de 1870 est glorieusesement réparée. Une guerre, même victorieuse, ne servirait à rien qu'à coucher dans la tombe une génération nouvelle, et nous n'en voulons plus !

Il n'en est pas de même en Allemagne. Il ne peut pas en être de même. Sans doute, les soldats d'Allemagne ont connu, comme les nôtres, d'indicibles souffrances, et les non-combattants ont supporté des privations et des misères plus grandes encore que tous ceux qui, en France, ne connaissaient pas les souffrances des régions envahies. Mais l'esprit de revanche est naturel chez un grand peuple, et les jeunes gens qui, demain, auront la charge de diriger les esprits et les cœurs, ne peuvent supporter de voir la carte de l'Europe telle qu'on la voit aujourd'hui. Qu'ils renoncent à reconquérir par les armes les plaines de l'Alsace et la frontière des Vosges, ce n'est pas sûr, — mais c'est possible ! Qu'ils acceptent à tout jamais le couloir de Dantzig, cela n'est pas possible, et ce ne sera pas. Cette coupure en deux tronçons d'un pays comme l'Allemagne, est, il faut en convenir, une erreur du traité de paix. Elle n'a pu être commise que par cette mystique de la paix éternelle qui, au lendemain même où prenaient fin les massacres organisés qui, depuis quatre années, épouvantaient le monde, avait saisi beaucoup d'eprits, et avant tous, peut-être, l'esprit dogmatique du président Wilson. Mais quelle qu'en soit la

raison, la faute a été commise, et si nous n'avons pas le courage de la réparer, elle sera génératrice de catastrophes nouvelles.

Et puis, enfin, il faut voir les choses comme elles sont. Non seulement l'Allemagne n'a pas rejeté, comme nous, toute idée de guerre d'agression, mais elle la prépare. L'organisation de cette armée de cadres qu'est la Reichswehr, les paroles mêmes et les écrits du général von Seeckt, les sommes énormes consacrées au budget de la guerre, aussi fort que le nôtre, sinon davantage, avec une armée six fois moins nombreuse, l'organisation sous nos yeux indifférents, — au moins en apparence, — des moyens de transport dans la Rhénanie occupée, gares et ponts, voies de garage organisées pour des armées, et, ce qui peut-être est plus grave encore, organisation parfaite de routes pour automobiles, dans cette Rhénanie et à proximité du bassin de Briey et de Thionville, tout cela montre jusqu'à l'évidence que les Allemands se préparent, sans même prendre la peine de dissimuler leurs préparatifs. Aveugle qui ne le voit pas ! Criminels, ceux qui ne s'efforceraient pas de porter remède le plus tôt possible à cette situation, qui ne durera pas si nous ne cuirassons pas notre esprit contre toute défaillance et notre frontière contre toute invasion !

Telle est la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui : l'Amérique indifférente, l'Angleterre presque hostile, et l'Allemagne, ou tout au moins cette partie de l'Allemagne qui entraînera l'autre, l'Allemagne pacifique, car celle-ci existe aussi, attendant le moment propice, qui viendra dans quelques années.

Pendant ce temps, nous nous hynoptisons sur le plan Young et nous venons d'assister, à la conférence de La Haye, à un spectacle pitoyable. Dans le désarroi où a mis tout le monde la brutalité d'un délégué de l'Angleterre, qui replace enfin la question sur son véritable terrain, — ce qui vaut mieux, — et qui montre avec la clarté la plus évidente que notre alliée de la guerre, — à laquelle nul d'entre nous ne songe à marchander l'immense reconnaissance

que nous lui devons pour la part héroïque qu'elle a prise à la lutte commune, — songe avant tout à elle-même, à ses intérêts personnels, à ses difficultés économiques, qui sont terribles et menacent de le devenir plus encore, plutôt qu'à la félicité de l'Europe. Nul n'a le droit de la blâmer de ce qu'elle considère comme une nécessité vitale. Mais il faut voir les choses telles qu'elles sont, en prendre notre parti et agir en conséquence. La fêlure est faite, en attendant la cassure, puis le fossé, et peut-être le gouffre. Commencée par les incartades de Loyd George, tant bien que mal réparée par des hommes comme Balfour et Chamberlain, il suffit de voir avec quelle unanimité la presse anglaise, convaincue que ses intérêts ont été bien défendus à La Haye, a suivi et approuvé l'irascible M. Snowden, pour perdre toute illusion, sinon toute espérance, et nous rendre compte qu'il faut maintenant, nous aussi, abandonner la politique sentimentale, pour nous occuper exclusivement des intérêts de la France — et de la Belgique — car les deux pays sont étroitement solidaires, et dans les années qui vont suivre, le sort de la Belgique sera ce que sera le sort de la France.

Nous sommes donc, en ce moment, hynoptisés par le plan Young. On dirait, véritablement, qu'en lui réside le salut du monde ! Comme s'il n'était pas évident que tel qu'il est, et d'ailleurs quel qu'il soit, il ne vivra que ce que les Allemands voudront bien le laisser vivre ! La presse germanique, et ceux-là mêmes qui parlent officiellement au nom de l'Allemagne, le disent déjà ouvertement. Que sera-ce dans deux ou trois ans ? Alors, que vient donc faire, dans les circonstances où nous nous trouvons, ce fétichisme du plan Young ?

Il y aurait trop à dire sur chacun de ces points que nous ne pouvons qu'effleurer. Et cependant, il faut bien parler des « experts », qui tiennent une place de plus en plus grande ! Est-ce que ce n'est pas une folie, ou un scandale, et plutôt l'un et

l'autre, que de faire décider du sort du monde par une douzaine de financiers et de voir les gouvernement abdiquer ainsi, bénévolement, devant une sorte de dictature de la finance internationale, maîtresse de l'univers ! Car enfin, nous avons le droit de le demander, quelles clartés particulières possèdent donc ces messieurs sur les grandes questions politiques, historiques, sociales qui entraînent le monde dans le tourbillon mouvant des événements actuels ? Sans aucun doute, ce sont des hommes éminents dans leur sphère d'action. Ils connaissent merveilleusement et dans ses moindres détails toutes les finesses, toutes les difficultés et tous les secrets du mécanisme bancaire, qui échappent complètement aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Français. Mais que savent-ils de plus que nous sur les sentiments des hommes et des nations, sur leurs divergences, leurs haines ou leurs sympathies ? Et nous allons, sous prétexte qu'il existe un plan Young, ce plan Young, que personne ne connaît exactement, que pas un homme sur mille n'a lu en entier, que fort peu comprennent dans tous ses détails, nous allons engager pour un demi-siècle les peuples de l'Europe ! En vérité, que vient faire dans la nouvelle Europe, parmi les idées qui se heurtent et les intérêts qui s'opposent, au milieu des passions qui se combattent et des amitiés qui se cherchent, que vient faire, par exemple, cette Banque Internationale dont on s'est déjà disputé le siège et dont le résultat le plus clair et le plus rapide sera sans doute de mettre toutes les ressources de la vieille Europe aux mains des financiers de la jeune Amérique ! Car enfin, nous les avons vus et nous pouvons les juger, ces oracles des financiers. Il y a trois ans, au moment de l'agonie financière du cartel, nous avons vu à l'œuvre un autre comité d'experts, qui avait solennellement déclaré que le franc ne se relèverait jamais sans un emprunt à l'étranger. J'ai fait à cette époque, dans l'*Echo de Paris,* qui voulait bien, à l'inverse de beaucoup d'autres journaux, m'ouvrir ses colonnes, j'ai fait un

article intitulé : « Sauvons-nous nous-mêmes », dans lequel je disais que, par une répartition raisonnable des impôts, nous pouvions nous relever nous-mêmes sans aucun recours à l'étranger et sans nous grever pour l'avenir des charges d'un emprunt extérieur.

Et nous avons vu la situation financière se transformer subitement, sans cet emprunt déclaré nécessaire par les augures infaillibles. Il a suffi de la confiance qu'inspirait M. Poincaré, il a suffi qu'il créât onze milliards d'impôts nouveaux, les uns acceptables, les autres mauvais, différents en tout cas de celui que je demandais pour nous procurer des ressources analogues, pour voir se produire instantanément un redressement financier qui paraissait impossible aux experts sans l'emprunt qu'ils recommandaient.

N'en est-il pas de même aujourd'hui, avec la Banque Internationale, qui ne rendrait de grands services que si elle permettait enfin d'introduire cette monnaie internationale, pour laquelle autrefois, j'ai également bataillé, qui serait, elle, le premier pas vers une révolution pacifique, et qu'il serait facile de créer, si les gouvernements voulaient enfin comprendre que le monde nouveau n'est plus le monde ancien et qu'il y a des préjugés, des habitudes et des routines surannées qu'il faut jeter par-dessus bord ! Oui, je le demande, en quoi donc une Banque Internationale, inventée pour faciliter des règlements financiers qui seront caducs dans quelques années, — mais où tout ne sera pas perdu pour tout le monde, — pourra-t-elle éloigner les peuples de l'Europe du cauchemar qui les opprime et apaiser les passions qui fermentent partout et qui ne pourront disparaître que par des mesures où le sens de la psychologie des peuples tiendra plus de place que les questions de gros sous?

Je n'incrimine en aucune façon les experts, qui font, je n'en doute pas un instant, ce qu'ils croient être le meilleur. Mais

personne ne peut faire qu'ils ne considèrent pas les événements sous l'angle financier ! C'est leur métier, c'est leur état d'esprit, comme ce serait celui d'un commerçant de le considérer sous l'angle économique, celui d'un militaire sous l'angle militaire. Mais c'est précisément pour cela qu'il est absurde et qu'il est fou de s'abandonner à cette sorte de mystique et de se livrer pieds et poings liés aux décisions d'experts qui ne peuvent faire autrement que de conseiller des mesures exclusivement financières !

Quant aux sentiments des peuples, à leur psychologie, à leurs intérêts moraux, à leurs rancunes ou à leurs sympathies, à leurs passions enfin, qui emportent tout, il n'en est pas soufflé mot ! Et cependant, ce sont eux qui priment tout, — *et c'est là qu'est la vraie question !*

*

* *

Nous sommes à une heure grave, et les circonstances ont fait que, presque coup sur coup, la France et le monde entier ont été agités par des discussions rendues nécessaires par l'imminence de décisions capitales : réunion à Paris des experts, d'où est sorti le plan Young ; débats parlementaires sur la ratification des accords relatifs aux dettes de guerre envers l'Amérique et l'Angleterre ; conférence de La Haye, dont la rhétorique officielle reste impuissante à dissimuler les résultats désastreux. Et puis, enfin, réunion de Genève, dont je ne médis nullement, mais où on s'est occupé avec éloquence et, je l'espère, avec bonne volonté, du statut de l'Europe au XXI[e] siècle, alors que les difficultés de demain sont à notre porte. Nous avons coup sur coup entendu discuter des questions dont la plupart d'entre nous n'avaient que vaguement entendu parler. Il a fallu prendre des décisions dont l'urgence

apparaissait comme nécessaire, et on s'est aperçu tout à coup qu'on se trouvait en face de questions formidables, puisqu'on ne parlait de rien moins que de la « liquidation définitive de la guerre », comme si un cataclysme de cette envergure pouvait se liquider ainsi « définitivement » !

Des décisions ont été prises, qui, elles, sont définitives, comme l'évacuation de la Rhénanie. D'innombrables discours ont été prononcés, portés aux nues par les uns, violemment critiqués par les autres, car la presse du monde entier s'est fait entendre à ce sujet. Mais ceux qui ont gardé leur sang-froid et leurs facultés de raisonnement sont bien obligés de constater qu'aujourd'hui, comme hier, nul ne sait les événements qui, d'ici dix ans seulement, se dérouleront sur le sol encore fumant de notre vieille et malheureuse Europe. Et la mort inattendue de M. Stressemann complique encore le problème.

Le moment est venu de montrer que, si elle le veut, la France peut encore les diriger. Mais il faut qu'elle le veuille, car demain, sans doute, il sera trop tard.

Il est impossible, dans une étude restreinte, d'examiner toutes les questions qui divisent les peuples et qui, pendant les quelques années qui vont suivre, seront l'objet des préoccupations universelles. Des volumes n'y suffiraient pas ! Evitons de nous perdre dans les nuages, comme on ne le fait que trop dans ces conférences où se prononcent des discours qui remplissent le monde et éveillent de tous côtés des échos contradictoires, et tenons-nous-en à quelques faits concrets, au sujet desquels les prévisions sont plus faciles, à tel point même que certaines d'entre elles peuvent être considérées comme évidentes.

Le premier de ces faits, c'est la *question des dettes de guerre,* aussi bien d'ailleurs les dettes de l'Allemagne vis-à-vis des anciens alliés que celles des anciens alliés entre eux, — et en particulier

les dettes de l'Angleterre vis-à-vis de l'Amérique, celles de la France vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Amérique.

En face de ces dettes formidables, celles des petites nations et même celles de l'Italie peuvent être considérées comme négligeables. Elles suivront le sort commun.

Il est de toute évidence que cette question des dettes de guerre empoisonne le monde. Elle est au premier rang de toutes nos préoccupations, je dirai même de toutes nos occupations. Toutes les autres questions leur sont subordonnées, et c'est à cause d'elles que nous assistons, comme je le disais plus haut, à ce scandale de voir le sort de l'univers remis aux décisions dictatoriales de quelques financiers. Toute la conférence de La Haye, où s'est produite la rupture des alliances, sinon leur renversement, a tourné autour d'une question de quelques millions, amorcée par M. Snowden et menée par lui de la façon la plus répugnante, acceptée par les alliés, sous l'œil complaisant de l'Allemagne, dans les conditions les plus piteuses.

Pendant trois mortelles semaines, au lieu de jeter à M. Snowden, si on ne voulait pas rompre, l'aumône de ces quelques sous, on a misérablement gratté les fonds de tiroir, tourné et retourné l'intangible plan Young, arche sainte du monde nouveau, et qui, d'ici quelques années, au vu et au su de tout le monde, et de l'aveu même de l'Allemagne, sera modifié, déformé, ou, plus probablement, nouveau chiffon de papier, purement et simplement jeté au panier !

En vérité, il faut être sourd et aveugle, ou envahi par un optimisme déconcertant, pour rester convaincu que l'Allemagne, dont les dettes sont infiniment plus fortes que les nôtres, comme il est d'ailleurs de toute justice, s'astreindra bénévolement, et malgré toutes les signatures, à payer pendant soixante ans, pendant plus de deux générations, des sommes dépassant 15 milliards par an, que ce soit en argent ou en nature ! Que sera l'Allemagne, dans

soixante ans, et même dans quarante, si, par hasard, d'ici là, nous ne revoyons pas les calamités et les désastres de la guerre ? Que sera ce grand peuple, avec sa population qui s'accroît chaque jour, avec son génie des affaires, avec sa puissance de travail, avec sa puissance tout court ! Et voit-on à cette époque les fils et les petits-fils des vaincus de 1918, qui ne connaîtront de la Grande Guerre que les récits déformés que leur en donneront leurs livres, continuer à se saigner aux quatre veines pour payer aux vainqueurs, aux petits-fils des vainqueurs, le tribut de la défaite? Non! Il est absurde, sinon criminel, de régler nos actions d'aujourd'hui sur de telles illusions. Car, au fond, nous savons tous, — si nous ne le disons pas, — et il faut avoir le courage de le dire, — nous savons tous que ce ne sont là que des illusions. Nous le savons si bien que, dans toute la discussion parlementaire sur la ratification des accords sur nos dettes, la grande question a été celle de savoir ce qui se passerait au cas où les Allemands viendraient à ne plus payer les leurs.

Il n'y a, en réalité, qu'une chose que nous ignorons. C'est à quelle époque ils jugeront le moment favorable pour déclarer qu'ils sont au regret, étant donné le malheur des temps et les difficultés de la vie, de ne plus pouvoir nous payer. Mais il est fort probable qu'il n'y en aura pas pour très longtemps. Qu'ils soient un peu plus forts, ce qui ne tardera guère — et nous un peu plus faibles, ce qui, si nous continuons sur la voie où nous glissons de jour en jour, ne tardera pas davantage, et l'on verra ! Nous en reparlerons vers 1935 (1), quand les classes des enfants de la guerre

(1) Nous y voici. Plusieurs de mes prédictions se sont réalisées (dettes, Sarre). Nous avons laissé venir les événements que je considérais comme fatals. Nous n'avons rien fait pour les prévenir et Hitler est là.

seront de cent mille hommes, quand nous aurons laissé, si nous ne réagissons pas, l'esprit militaire s'affaiblir, l'armée se décourager, l'aviation demeurer stagnante, — alors que les Allemands sortent dès aujourd'hui des avions de 50 tonnes avec 12 moteurs, — et le communisme impuni gangrener l'âme de nos enfants, derrière une frontière sans défense ! Qui donc, qui donc réagira, s'il en est temps encore ? Quel est le bon Français, quel est le grand Français qui, pour sa gloire et pour notre salut, entreprendra virilement de remonter le courant qui nous mène aux abîmes et de redresser ce peuple français, qui ne demande qu'à suivre avec enthousiasme ceux qui auront l'énergie de lui montrer le bon chemin ?

Il faut avoir le courage de regarder en face les événements qui s'approchent. Que ferons-nous, lorsque les Allemands déclareront qu'ils ne peuvent plus nous payer, — à moins qu'ils ne nous déclarent tout net qu'ils ne le veulent plus ?

Sonnerons-nous de nouveau le tocsin de 1914! Entendrons-nous encore les tambours appeler nos enfants aux armes sur les routes de nos villages ?

Avons-nous au moins travaillé pour accroître notre puissance ? Sans doute l'armée travaille-t-elle et nous avons fait beaucoup pour la protection des frontières ! Mais la grande question de l'aviation est à peine ébauchée !

Malgré mes efforts et ceux de mon fils, Pierre Faure, qui a écrit deux livres : *Vers un nouveau Charleroi* et l'*Avion tuera la guerre*, et qui mène depuis des années une campagne de presse, qui continue toujours, pour faire comprendre à tous la nécessité de la constitution d'une flotte aérienne de représailles, *seule capable d'empêcher la guerre*, rien n'a été fait dans ce sens. c'est à peine si, aujourd'hui, on commence en haut lieu à en comprendre la nécessité — et six ans ont été perdus !...

Que de choses à dire ! (Voir à ce sujet un article que j'ai écrit : *Sur la révision des traités*, « Revue hebdomadaire », 28 oct. 1933).

Ou bien, pour éviter la guerre monstrueuse et les calamités que nous avons connues, baisserons-nous la tête, résignés à subir une humiliation nationale plus déshonorante cent fois qu'une défaite militaire, où, du moins, le sang des martyrs et des héros peut laver les vaincus du reproche de lâcheté ? Et cette lâcheté même ne sera-t-elle pas, aux yeux des ennemis, le plus puissant aiguillon de la revanche ? Alors ! alors ! que ferons-nous ? Ou la guerre, ou l'humiliation, ou l'humiliation suivie de la guerre. Car qui peut espérer qu'à cette époque, qui ne peut être bien éloignée dans les brumes de l'avenir, le bras séculier de la Société des Nations soit assez puissant pour pouvoir assurer sur la terre la paix définitive ? Nous aspirons tous après ce jour béni. Nous pouvons même y croire. Mais, en attendant, nous devons nous conduire comme si ce « bras séculier » n'existait pas, puisque, en réalité, il n'existe pas, — car nous parlons ici non pas pour les siècles, mais pour ce qui se passera demain !

Car c'est de demain qu'il s'agit !

Oui, les dettes de guerre amèneront la guerre. Est-ce que la question des dettes entre les alliés ne trouble pas de la façon la plus grave l'ancienne atmosphère de confiance et de fraternité que nous avons connue aux jours de la grande épreuve ? Je ne veux pas m'étendre indéfiniment sur ce point. Mais, enfin, qui ne sent, qui ne voit que les discussions sur l'accord Mellon-Béranger, où l'âpreté américaine s'est dévoilée dans toute sa brutalité à nos yeux douloureusement surpris, ont singulièrement altéré les sentiments de reconnaissance que nous gardions à « la généreuse et loyale Amérique ». Peut-être avons-nous tort, mais c'est un fait et il en est ainsi. Les questions de gros sous ne comptent pas pour nous. Elles sont très vite oubliées, trop vite oubliées peut-être. Mais après les épreuves, les dévastations et les ruines que nous avons subies, sans compter l'hécatombe humaine, hélas ! irréparable, nous ne pouvons pas comprendre que ceux qui, après tout

ont fait la guerre pour sauvegarder leur puissance et leur situation dans le monde, et que la guerre a enrichis d'une façon fabuleuse, se soient refusés à faire le grand geste de générosité que nous eussions fait à leur place.

Evidemment, nous ne sommes pas près de partir en guerre contre l'Amérique. Elle est encore trop près de notre cœur. Mais la cordialité du champ de bataille, l'enthousiaste sympathie qui a suivi la victoire, déjà quelque peu refroidie par le refus de ratification du traité de Versailles, n'est plus qu'un souvenir du passé, et dans le grand ciel bleu qui, il y a dix années à peine, recouvrait la moitié du monde, de blancs nuages ont passé, trop légers pour porter la foudre, mais qui, peut-être, ont à jamais terni la limpidité de l'azur.

Il n'en est pas moins vrai que si cette malheureuse question a quelque peu troublé la cordialité de nos rapports avec nos anciens alliés d'Amérique, et aussi d'Angleterre, car, après tout, c'est autour d'une question d'argent que s'est manifestée l'humeur hargneuse de M. Snowden; elle dresse, à plus forte raison, entre nous et l'Allemagne, une barrière presque infranchissable et constitue un obstacle invincible à tout rapprochement sérieux et durable.

Les horreurs du champ de bataille s'atténuent peu à peu aux yeux de ceux qui les ont vues et qui en ont souffert jusqu'au martyre, et le sang s'est séché sur cette terre d'épouvante !... La figure des morts eux-mêmes, ombres errantes parmi la fumée des batailles et les brumes du souvenir, s'efface peu à peu dans les ténèbres du passé, et si les mères en deuil en conservent encore l'image indélébile, le temps fait malgré tout son œuvre !

Mais les dettes sont toujours là, comme le symbole de la défaite, qui viennent rappeler sans cesse que la guerre n'est pas finie, car si le sang a cessé de couler, la plaie reste toujours brûlante au flanc de l'Allemagne, plus encore qu'au flanc des autres nations,

et les neuf dixièmes de ceux qu'enferment aujourd'hui ses frontières n'en verront pas la fin.

Ils le savent aussi bien que nous ! Et dans ces conditions, est-il possible d'espérer, est-il possible même de concevoir que ce pays, condamné pour soixante ans au « hard labour » de tous les jours, ne fera pas tout ce qui sera en son pouvoir pour échapper à cette obligation, qui, dans l'état actuel du monde, n'a d'autre garant que sa bonne foi, et nous savons qu'il ne faut pas mettre à une trop rude épreuve la bonne foi de l'Allemagne.

Et quand viendra le jour où l'Allemagne nous déclarera qu'elle ne peut plus, ou qu'elle ne veut plus nous payer, que ferons-nous? La guerre ? Qui le croira ? Qui le voudrait ? Et nous serons, par la force des choses, par l'implacable enchaînement des événements, condamnés à subir une humiliation déshonorante, et qui sera suivie peut-être de la guerre ! l'Allemagne voulant profiter de notre faiblesse matérielle et de notre détresse morale pour achever une victoire qu'elle ne laisserait pas s'effacer comme nous l'avons fait, et qui changerait de nouveau, — mais cette fois pour longtemps sans doute, — la face du monde !

Est-il possible d'avoir foi en une issue moins désolante et de voir avant bien longtemps surgir à l'horizon les signes d'un apaisement général ? Oui, sans aucun doute, si la question des dettes prend une autre tournure. Non, si elle demeure ce qu'elle est aujourd'hui. Mais il faut, pour que cet apaisement se réalise, que des événements nouveaux viennent décharger l'Allemagne et nous-mêmes du fardeau qui, pendant plus d'un demi-siècle, menace de nous écraser ! Rien n'empêche de supposer qu'une nouvelle conférence, comme nous en avons déjà vu plusieurs, vienne modifier ou détruire l'intangible plan Young, comme a été modifié le plan Dawes, et alléger le fardeau de l'Allemagne d'une façon suffisante pour la dissuader de courir les chances d'un refus brusque ou déguisé. Mais il faudra, pour y parvenir, de

longues hésitations, de longues négociations, et une entente des puissances qui se terminerait sans doute, en plusieurs étapes, par l'extinction progressive de toutes les dettes de guerre.

Il y a encore une autre solution possible et bien plus probable à mes yeux. Un jour ou l'autre, l'Amérique, sous l'influence des amis de l'Allemagne, si nombreux chez elle, — où tant de fils de la Germanie n'ont pu oublier les liens du sang, et aussi sans doute dans l'espoir d'acquérir une haute situation morale, s'apercevra peut-être que l'or n'est pas tout dans le monde — et qu'elle en possède assez. Elle pourrait alors se mettre à la tête d'un mouvement tendant à l'abolition des dettes de guerre, en renonçant à ses créances sur les alliés, à condition que ceux-ci renoncent eux-mêmes à leurs créances sur l'Allemagne.

Mais quelles que soient les éventualités que nous réserve l'avenir, l'apaisement ne se fera, la réconciliation des anciens ennemis, le rapprochement franco-allemand avant tout, pierre angulaire de la paix du monde, ne pourront se faire que quand la question des dettes de guerre n'existera plus [1].

Alors, qu'attendons-nous ?

Qu'attendons-nous, puisque nous pouvons, nous, Français, faire la même chose, accomplir le même geste, et mériter de nouveau la reconnaisance et l'admiration du monde, comme nous les avons déjà méritées après le miracle de la Marne, après le calvaire de Verdun ?

Car, je l'affirme de nouveau, comme je le fais depuis trois ans, nous pourrions, nous, Français, si nous le voulions, nous pourrions conjurer l'orage qui monte à l'horizon. Nous pourrions rétablir

(1) Tout ceci s'est réalisé, mais par un mécanisme inverse. L'Amérique, par le Moratoire Hoover, et dans son propre intérêt, a proposé l'abolition des dettes de l'Allemagne, et malgré sa volonté de conserver ses créances personnelles, celles-ci sont devenues caduques. Pratiquement la question des dettes de guerre n'existe plus... et nous avons perdu le bénéfice moral de notre initiative (Note de fin 1934).

d'un seul coup notre situation diplomatique de plus en plus compromise, et que ne suffisent pas à relever les discours généreux prononcés à Genève, mais qui ne sont que des discours, alors qu'il faut des actes. Nous pourrions lancer le tonnerre et reprendre en vingt-quatre heures, à la tête des nations, la place que nous occupions au lendemain de la victoire. Car enfin, je le demande ici, que dirait l'Europe, que dirait l'univers, le lendemain du jour où le gouvernement français aurait lancé sur tous les télégraphes du monde et les câbles des océans une note conçue en ces termes :

Dans l'intérêt de la paix du monde, le gouvernement français, convaincu que les dettes de guerre, par les sourdes hostilités qu'elles entretiennent entre les peuples, finiront par conduire à des catastrophes, et résolu à faire tout ce qui est en son pouvoir pour mettre un terme à cette menace, abandonne purement et simplement sa créance sur l'Allemagne.

N'est-il pas évident que cet acte généreux, que peut faire un peuple vainqueur, éclatant comme un coup de foudre, produirait dans tout l'univers une secousse morale telle que, quelques mois après, par la force des choses, les dettes de guerre n'existeraient plus, et nous aurions, nous, Français, le bénéfice moral de ce grand acte de libération.

Nous sommes maîtres de nous, maîtres de nos actes, maîtres de notre créance, et personne au monde ne peut nous empêcher d'accomplir ce grand geste, si tel est notre bon plaisir.

Que se passerait-il, alors ? Nous rentrons, ici, dans le champ des hypothèses. Mais elles ne sont pas si nombreuses que nous ne puissions les envisager.

Du côté de l'Allemagne, d'abord. Peut-être considérerait-elle cet acte de générosité, ce sacrifice de nos intérêts immédiats à la paix du monde, comme un acte de faiblesse, comme une défaillance dans notre volonté, comme une tentative de réconciliation imposée non pas par le désir de la paix, mais par la peur de la guerre.

C'est pour cela qu'il serait indispensable, dans la même note, d'affirmer notre volonté d'être forts, notre conviction que la force militaire est encore la meilleure sauvegarde contre l'invasion et notre résolution de faire tout ce qu'il faut pour rester puissants, de réveiller chez nous l'esprit militaire défaillant, de redonner à l'armée victorieuse la place à laquelle elle a droit, de rendre notre frontière inviolable et de créer une aviation capable de répondre immédiatement, et avec usure, à tout ce que l'aviation allemande pourrait tenter contre nous, car c'est là, pour le moment, la grande menace.

Car cette affirmation de notre volonté de puissance doit être la condition première de notre générosité, si nous ne voulons pas que tout ce que nous ferons pour la paix du monde soit taxé de faiblesse et même de lâcheté.

Dans ces conditions, nous nous imposerions d'abord au respect de l'Allemagne, et je ne puis pas croire qu'un tel acte ne produirait pas dans ce pays un formidable mouvement d'opinion en faveur de la France.

Les Allemands sont, malgré tout, accessibles aux sentiments généreux. On l'a bien vu, il y a quelque temps, dans toute la presse d'Outre-Rhin, à propos du secours que nous avons apporté à leur dirigeable en détresse et qui, depuis lors, a fait de si belles choses.

Je ne puis pas croire, je le répète, qu'un acte de cette nature ne serait pas très rapidement suivi d'un rapprochement avec l'Allemagne. Surtout si, comme je le montrerai plus loin. nous le complétions par d'autres mesures de la plus haute importance.

Et si l'Allemagne demeurait méfiante et hostile, eh bien ! tout comme aujourd'hui, nous attendrions, l'arme au pied !

Que se passerait-il, d'autre part, m'a-t-on objecté de plusieurs côtés, que se passerait-il en Angleterre et en Amérique ? Nul ne le sait et nous en sommes également réduits aux hypothèses. Il n'y

en a d'ailleurs que deux. Ou dans ces deux pays, ou dans l'un d'eux seulement, une campagne généreuse, car il y a en Angleterre et en Amérique beaucoup d'esprit généreux et qui, — je parle surtout pour l'Amérique, — ne sont pas extrêmement fiers de l'attitude de leur pays vis-à-vis de la France, une campagne généreuse se manifesterait, qui pousserait les gouvernements à suivre l'exemple de la France et à supprimer leurs créances vis-à-vis de cette dernière, comme vis-à-vis de l'Allemagne. Un irrésistible mouvement de l'opinion publique entraînerait tout. Le coup d'éponge général et définitif serait enfin donné et ce cauchemar des dettes de guerre disparaîtrait à tout jamais. Je suis convaincu que c'est à ce spectacle que nous assisterions.

Ou bien les gouvernements de l'Angleterre et de l'Amérique continueraient à réclamer ce qui leur est dû, à l'Allemagne d'abord, ce qui renforcerait immédiatement le rapprochement franco-allemand ; à la France ensuite, — et nous aurions alors le droit absolu de leur dire, — droit que nous n'avons pas aujourd'hui, — qu'ayant abandonné, *dans l'intérêt de la paix du monde,* notre créance sur nos anciens ennemis, nous avons le profond regret de ne pouvoir nous acquitter envers nos anciens amis. Et nous verrions, d'un cœur tranquille, venir les événements. Le monde entier serait avec nous !

Notre situation vis-à-vis de l'Allemagne est en réalité bien simple ! Sans être prophète, il est permis de croire, il est même permis de dire que, par la force des choses, *ou il faut nous réconcilier avec les Allemands, ou il faudra quelque jour nous battre avec eux.* Je comprends parfaitement que, comme beaucoup d'excellents Français, on refuse d'oublier et on préfère la manière énergique et la résistance aux prétentions allemandes. C'est une attitude qui se défend et je serai le dernier à jeter la pierre à ceux qui croient devoir l'adopter. Mais j'ai la conviction que, pour l'avenir de la France, mieux vaut cent fois le rapprochement

franco-allemand, — qui ne peut être fondé que sur la réconciliation — à défaut de l'oubli !

L'hypothèse d'une trêve indéfinie dans les conditions actuelles me paraît impossible, pour les raisons multiples, matérielles et psychologiques que j'ai énumérées plus haut. En tout cas, dans l'ignorance de l'avenir, *nous devons raisonner dans l'hypothèse d'une guerre possible,* sinon probable, et par conséquent faire ce qu'il faut pour la prévenir. Or, nous ne pouvons le prévenir d'une façon certaine que par une réconciliation. Et pour ce grand geste de la réconciliation et de l'oubli, pour les peuples comme pour les hommes, c'est au vainqueur qu'incombe le devoir de tendre le premier la main !

Or, *il est impossible de nous réconcilier avec un peuple qui doit nous payer 7 ou 8 milliards chaque année,* et pendant soixante ans ! C'est là une vérité d'évidence. Il faut donc choisir. Ou la réconciliation sans le tribut, ou le tribut avec la guerre probable, à la suite de laquelle c'est le tribut qui, peut-être, changera de côté.

Mon choix est fait. J'opte pour la réconciliation. Il faut donc supprimer le tribut. Il faut renoncer à notre créance, qui d'ailleurs ne vaut pas grand'chose. Car, dans quelques années, si nous n'y renonçons pas aujourd'hui, soit par le fait de l'Allemagne réfractaire, soit par le fait de l'Amérique plus généreuse ou plus habile que nous, nous ne le toucherons pas davantage. Nous perdons la créance et nous aurons la guerre !

Rendons-nous bien compte, une bonne fois, que ce n'est pas un sacrifice que nous faisons en renonçant à notre créance. Que vaut-elle, en réalité ? Nous pensons tous, nous savons tous que, d'ici quelques années, *elle ne vaudra rien.*

La France et l'Allemagne réconciliées deviendraient les maîtres du monde ! Que serait-ce si nous pouvions y joindre l'Italie !...

Quant à l'Angleterre, notre amie de la guerre, hélas ! il n'y faut plus compter. Elle rentre dans sa destinée. Puisse-t-elle n'en pas trop souffrir. C'est le vœu que nous devons faire pour nos anciens compagnons d'armes aux grands jours de la Grande Guerre !

*

* *

Mais ce n'est pas tout !

J'ai la conviction que, dans une entreprise comme celle-ci, qui ne tend à rien moins qu'au renversement de la situation diplomatique et morale de la France, il ne faut pas faire les choses à demi.

L'enjeu en vaut la peine.

Il y a trois ans, déjà, et il y a quelques mois, lorsque, devant les événements qui se précipitent, j'ai cru devoir reprendre cette campagne, je préconisais l'évacuation de la rive gauche du Rhin, convaincu que la garde du Rhin ne nous sera véritablement utile qu'au moment où les risques de guerre deviendront sérieux, c'est-à-dire au moment même où nous devrons l'abandonner, vers 1935. Car aujourd'hui la garde du Rhin est bien peu de chose pour notre sécurité, mais elle est beaucoup pour mettre obstacle à notre rapprochement avec l'Allemagne. C'est une de ces conditions morales, sentimentales si l'on veut, plus fortes que la raison même et que tout le monde comprend sans qu'il y ait besoin d'insister.

Et maintenant, il est trop tard ! Et le Rhin est abandonné, l'engagement en est pris. Dans cette pitoyable conférence de La Haye, nous avons été entraînés à le prendre malgré nous, avec des discussions, des récriminations et des mouvements de mauvaise humeur, à la remorque des Anglais. Nous avons manqué le beau geste, celui qui aurait pu contribuer puissamment à ébranler les préventions allemandes contre la France ! Il est trop tard, je le

répète, il n'y a plus rien à faire, et ce sont les Anglais, au lieu de nous, qui, dans l'esprit des Allemands, bénéficient de cet événement. C'est là, de notre part, une incroyable faute de psychologie, et toutes les fautes se payent. Où il fallait rester sur le Rhin, si on le croit nécessaire à notre sécurité ou à celle de la Pologne, et y rester malgré les Anglais, — ou il fallait nous en aller de notre plein gré, — loyalement, généreusement, au lieu d'en être chassés presque honteusement, quelles que soient les formes dont on enveloppe cet acte d'abandon, par la convergence des manœuvres anglo-allemandes. Et maintenant, le mal est fait! Il est irréparable. Il n'y a plus à y revenir. Mais j'ai le droit de penser et de dire que la solution de l'évacuation spontanée, faite conjointement avec l'abandon de notre créance eût été infiniment préférable et eût fait sur l'esprit des Allemands une impression opposée à celle d'aujourd'hui.

De ce côté, nous avons perdu la bataille. Mais, comme à Marengo, il serait encore temps de la gagner.

Le territoire de la Sarre est là pour remplacer la Rhénanie, Je n'en avais pas parlé, il y a trois ans, ni il y trois mois. Mais déjà la question se pose et les Allemands, par la voix de M. Stresseman, en ont parlé, eux, et officiellement, à Genève. La question est donc posée. Allons-nous louvoyer, ergoter, tergiverser comme pour le Rhin ? Allons-nous manquer encore le geste pacificateur ? Il est bien évident qu'il ne s'agit pas d'abandonner les intérêts miniers, industriels et commerciaux que nous y possédons et que nous conserverons d'autant mieux que nous serons plus généreux sur la question plus brûlante de la souveraineté territoriale. Tout le monde sait que celle-ci, par une des dispositions du traité de paix, doit être soumise en 1935 à un plébiscite. Les Sarrois seront, à cette époque, appelés à décider de leur nationalité. Or, tout le monde sait également que le résultat du plébiscite n'est pas douteux, et que, pour beaucoup de raisons, dont l'analyse ne serait

pas toujours favorable à notre administration, ni à notre sens de la propagande, les Sarrois demanderont à une énorme majorité leur réincorporation à l'Allemagne. Tenons-nous à recevoir, à cette époque, à la face du monde, cet affront, cette humiliation, ce coup de pied qui meurtrira profondément notre orgueil et qui exaltera celui des Allemands. Si nous le voulons, nous n'avons qu'à attendre. Mais si nous voulons à la fois éviter cette heure douloureuse et renforcer notre action pour le rapprochement franco-allemand, eh bien ! puisque nous ne pouvons plus restituer la Rhénanie, restituons la Sarre, — en conservant les avantages industriels et commerciaux que nous pouvons y posséder, — ce qui, en 1935, sera peut-être moins facile.

Il est d'ailleurs bien évident que si, grâce à des informations que nous n'avons pas, le gouvernement a la conviction que le plébiscite de 1935 doit être favorable à la France, l'abandon de la Sarre serait injustifiable [1].

Mais ce n'est pas fini. Nous pouvons plus encore rapprocher de nous l'esprit, — je dirai même le cœur des Allemands. Il faudrait leur restituer le Cameroun et le Togo.

Nous avions tous les droits sur les Allemands au jour de la victoire. Les Anglais ont voulu avoir leurs colonies, comme ils ont eu leur flotte. Il les ont eues, pour la plupart, et nous, nous avons augmenté de la plus grande partie du Cameroun et du Togo notre magnifique empire africain. Qu'en faisons-nous d'ailleurs, en

---

(1) Les événements actuels montrent que, sur ce point, j'avais encore raison. Les paroles d'Hitler, qui a affirmé à plusieurs reprises que la question de la Sarre était le seul litige qui séparait encore l'Allemagne de la France, et l'agitation qui se manifeste actuellement autour du prochain plébiscite montre la gravité de cette question — et si le plébiscite de janvier prochain maintient la Sarre dans le *statu quo*, ce que beaucoup de Français considèreront naturellement comme un triomphe, elle demeurera comme un ferment de guerre entre les deux pays (fin 1934).

ce moment ? Or, les Allemands ont besoin de colonies ! Ils sont venus les derniers, ou à peu près, dans le partage du monde et en particulier de l'Afrique. Mais, avec leur population surabondante, il leur faut des colonies, comme à l'Italie, d'ailleurs, trop oubliée, je ne crains pas de le dire, dans cette répartition des terres allemandes et des mandats d'administration. Et nous, nous en avons plus qu'il ne nous en faut. Nous les avons conquises, je le sais, par le sang de nos soldats, par l'énergie et le courage de nos officiers, de nos administrateurs coloniaux, par cette phalange de héros en tête de laquelle rayonnent les noms de Lyautey, de Galliéni, de Gouraud, de Mangin, d'autres encore qui ont fait, sous l'implacable ciel des tropiques et dans les sables du désert, l'apprentissage magnifique de toutes les vertus guerrières qu'ils ont su déployer plus tard sur tous les champs de bataille de la Grande Guerre ! Mais c'est précisément parce que toutes ces terres africaines sont à nous et bien à nous, que nous avons le droit d'en disposer à notre gré. Quel inconvénient y aurait-il à faire aux Allemands le don généreux du Cameroun, qui leur appartenait jadis ? Sans doute, c'est une colonie magnifique et dont les possibilités d'avenir ne se mesurent pas ! Raison de plus pour que les Allemands éprouvent, à voir revenir dans leur main cet enfant perdu, une immense satisfaction qui ne pourrait pas ne pas se traduire par un sentiment de reconnaissance, bien naturel, qui, ajouté aux autres, suffirait à faire tomber cette hostilité, bien naturelle également, qui fermente encore au fond de leur cœur.

Et puis, encore une fois, qu'y perdrions-nous au point de vue matériel ? Combien y a-t-il de colons français au Cameroun ? Et il est bien évident que cette restitution ne se ferait pas sans des stipulations accordant aux Français tous les avantages reconnus aux citoyens allemands dans les limites de la colonie rentrée en possession de ses premiers maîtres.

Si la cession d'un territoire à mandat rendait nécessaire une

conférence de plusieurs nations, eh bien ! ce serait, pour une fois, une belle occasion pour nous de manifester fermement notre volonté. Nul ne pourrait, je suppose, nous empêcher de renoncer au mandat sur le Cameroun et de le transférer à l'Allemagne, et si le règlement baroque qui dirige ces conférences permettait aux autres membres de refuser notre offre — ce n'est pas nous qui en souffririons dans l'esprit des Allemands, et la cause du rapprochement franco-allemand y gagnerait encore.

J'ajoute que ce serait un bel exemple à donner aux Anglais qui, dans l'attribution des colonies allemandes, se sont, bien entendu, taillé la part du lion. M. Mac Donald aurait alors une belle occasion de mettre en pratique les idées généreuses qu'il a débitées à Genève devant un auditoire débordant d'enthousiasme !

Remise de notre créance, abandon de notre souveraineté territoriale sur la Sarre, restitution du Cameroun et du Togo. Telles sont les mesures qui, j'en ai la conviction, transformeraient radicalement et instantanément la situation diplomatique et morale de la France !

Il faudrait aussi profiter des négociations qui ne manqueraient pas de s'engager entre l'Allemagne et nous sur les modalités d'exécution pour régler définitivement la question brûlante et capitale du couloir de Dantzig. M. Wladimir d'Ormesson, dans un livre admirable, plein d'idées justes, de bon sens, de fermeté et en même temps de haute psychologie : *La confiance en l'Allemagne,* (1) nous dit sur ce point d'excellentes choses, et pense que la stabilisation des frontières polonaises devrait être liée à des tractations au sujet des anciennes colonies allemandes. Mais il songe à un pacte général auquel prendraient part toutes les puissances ayant des territoires à mandat. J'ai bien peur qu'il ne sortirait rien de net et peut-être même rien du tout d'une conférence à ce sujet, où chacun tirerait de son côté.

---

(1) Librairie Gallimard. Paris, 1928.

Ici, nous serions seuls et nous pourrions efficacement travailler en faveur de la Pologne. Avec les Anglais, que se passerait-il ? N'oublions pas qu'en 1920, lorsque l'Armée Rouge était devant Varsovie et que des barricades s'élevaient de l'autre côté de la Vistule, dans ce faubourg de Praga, qui est presque, pourrait-on dire, le dernier bastion de l'Europe contre l'immense continent russo-asiatique, les Anglais, à Dantzig, empêchaient le débarquement des munitions que nous faisions parvenir en toute hâte à nos amis de Pologne ! Que se passerait-il encore avec eux ? Qui donc oserait le dire ? Et sous ce rapport, mieux vaudrait agir, seuls, en tête à tête avec les Allemands, dans les conditions nouvelles de dispositions, de sentiments, de psychologie.

Nous pourrions alors, je l'espère, régler cette question brûlante du couloir polonais, soit en donnant à la Pologne accès à la mer à l'est de la Prusse orientale, du côté de Memel, en leur abandonnant un couloir mesuré sur la terre prussienne et débordant au besoin sur la Lithuanie. Soit, si les Polonais tiennent par-dessus tout à conserver le magnifique port de Gdynia, qui est leur œuvre, en neutralisant le territoire polonais qui l'entoure, entre le territoire de Dantzig et la frontière allemande qui le limite à l'ouest, de façon à ce que les deux tronçons de l'Allemagne ne soient séparés l'un de l'autre que par un territoire neutre, soit plutôt en restituant à l'Allemagne la souveraineté sur le couloir actuel, avec toutes les facilités commerciales possibles pour la Pologne. Mais il ne faudrait pas de solutions bâtardes, génératrices de complications futures, comme le couloir actuel.

Un grand pays comme l'Allemagne ne peut pas accepter d'être coupé en deux, et le premier de nos devoirs, si nous voulons éviter les plus terribles catastrophes, est de convaincre les Polonais, dans leur intérêt même, de la nécessité de revenir sur cette question. Car, pour tout homme de bon sens, il est évident que la situation actuelle entraînera des catastrophes, où pourra sombrer la

Pologne. Mieux vaut les prévenir, même au prix de grands sacrifices, car l'Europe ne peut de nouveau être mise à feu et à sang, pour une question de cet ordre. Que la Pologne y réfléchisse et qu'elle se persuade bien que le couloir de Dantzig ne vaut pas les flots de sang qu'il risque de faire couler.

Mais nous trouverions dans le grand mouvement d'idées, de sentiments et d'actes concrets qui suivrait le grand acte que je propose, une occasion possible de régler à la satisfaction de tous cette erreur du traité de paix.

*

* *

Telles sont les idées que je crois justes. Certains peut-être pourront les trouver folles, ou absurdes, ou même monstrueuses. Pour la question du Rhin, l'événement a déjà montré qu'elles étaient justes! Pour les autres, le temps montrera quelque jour s'il aurait mieux valu les suivre. Elles ne seront pas écoutées. Elles sont cependant bien faciles à comprendre et à discuter. Mais elles demandent un homme d'action! Où est Danton, pour lancer la foudre ? L'action seule permet aux hommes de diriger les événements. Si nous n'agissons pas, les autres agiront et le temps travaillera contre nous. Le temps et la coalition des rancunes et des intérêts ! Nous ne sortirons de l'impasse tragique où nous sommes que par le courage, la fermeté, la décision, l'action enfin, qui permet seule de reprendre l'initiative des événements. Mais où est l'homme qui, comme Joffre sur la Marne, après la retraite diplomatique actuelle, pour ne pas dire la déroute, nous apportera le redressement victorieux ? Où donc, je le répète — où donc est le Danton qui lancera la foudre ? S'il existe, ce que je

souhaite, et même, aujourd'hui, ce que j'espère, eh bien ! comme le vieux Clemenceau dans la Grande Guerre, qu'il se montre ! il sait la gloire qui l'attend !

*
* *

Quelques-uns m'on dit : « Mais votre programme n'est pas autre chose que le projet des socialistes, des rêveurs et des pacifistes de l'extrême-gauche ! Eux aussi, et depuis longtemps, veulent passer l'éponge et ne font pas autre chose que de prêcher l'oubli... » Mais ils prêchent aussi le désarmement, et en attendant, par tous les moyens, ils démolissent l'armée, dans son esprit et dans son corps !

S'il en est ainsi, nous sommes perdus ! Car si nous faisons le geste que je demande, — et si nous désarmons, il sera taxé d'abandon, de faiblesse et de lâcheté. Il ne sera pas compris des Allemands et notre faiblesse ne fera qu'exaspérer leurs ambitions. Ils se diront, avec quelque raison, que si on leur abandonne tout, ils devront se hâter de prendre plus encore. Et nous verrions alors ce qui se passerait du côté des frontières de la Pologne !

La générosité sans la force, ce serait la mort de la France. Avec une armée puissante et une frontière inviolable, cette frontière dont on semble enfin s'occuper d'une façon active, ce serait le salut et peut-être le salut définitif, par le rapprochement et même l'alliance de l'Allemagne et de la France, à laquelle mon souhait le plus ardent serait de voir se joindre l'Italie, la jeune et ardente Italie, l'Italie ressuscitée ! En attendant que soient réalisés ces Etats-Unis d'Europe que tout le monde désire, mais qui ont encore perdus dans les brouillards de l'avenir !

On ne recherche que les forts ! Soyons donc forts en même temps que généreux ! Un mur infranchissable nous sépare des Allemands. C'est à nous, qui pouvons l'abattre, de le jeter à terre ! Mais forgeons en même temps notre épée et notre cuirasse !

Nous tenons dans nos mains la Paix ou la Guerre, la tranquillité de la France et peut-être celle du Monde !

Agissons donc ! Agissons nous-mêmes ! N'attendons pas le salut du Destin, du Hasard. Demandons-le à notre volonté, à notre courage, à notre énergie, à notre force. N'attendons pas, comme nous ne l'avons que trop fait jusqu'ici, que se manifeste la volonté des autres, qui ne valent pas mieux que nous et ne lisent pas mieux dans les secrets de l'Avenir !

Septembre 1929.

LES CONDITIONS NECESSAIRES DU REDRESSEMENT FINANCIER

L'ère des difficultés financières commence. Elle n'est pas près de finir ! Et le fait que la France en souffre moins que d'autres pays rien ne change rien à la situation. Cela montre seulement que, dans la détresse actuelle, il y a une part dont nous ne sommes pas responsables. C'est la crise économique universelle, qui balaye le monde comme un raz de marée. Ce n'est pas ici le lieu d'en énumérer les causes multiples : surproduction due au machinisme industriel ou agricole, sous-consommation, mauvaise répartition des produits, qui fait qu'en certains endroits de la terre les hommes souffrent de la faim, pendant qu'ailleurs le blé s'entasse dans les magasins encombrés, et que nous payons 30 francs le kilogramme le café dont on se sert, au Brésil pour chauffer les locomotives! Comment mesurer l'action des barrières douanières, absurdes en principe et cependant presque partout nécessaires, pour courir au plus pressé et empêcher des catastrophes immédiates.

Ce sont, dit-on trop facilement peut-être, ce sont les suites de la guerre, qui ont produit un déséquilibre économique général — sans compter le déséquilibre mental plus grave peut-être que l'autre.

Et cependant les quelques hommes responsables de la catas-

trophe vieillissent paisiblement, soit en sciant du bois, soit en regardant la fumée de leur cigare monter en spirale vers le ciel, tandis que les ossements de millions de morts tombent en poussière, que les larmes des mères et des enfants continuent à couler, et que des millions et des millions de mutilés souffrent encore dans leur chair, après quinze années de douleurs.

Ah ! la grande faute de l'après-guerre, au-dessus de tant d'autres, a été l'impunité laissée aux criminels ! Et qui dira que si la hache du bourreau s'était abattue sur leur tête, ceux qui pensent à déchaîner de nouvelles hécatombes, n'hésiteraient pas davantage ?

Mais ce qui est fait est fait. Récriminer ne sert à rien. Retenons seulement les leçons du passé.

Il est trop facile de rejeter sur la guerre toutes les calamités qui désolent le monde. Elle n'en a déjà que trop à son actif, — et si nous considérons simplement le chaos financier que je voudrais uniquement envisager ici, en ce qui touche la France, il y a d'autres éléments, qui y ont une part plus grande, et au premier rang, la folie des hommes, incapables d'appliquer aux affaires publiques les règles du simple bon sens, — et cet esprit démagogique qui, sous prétexte de favoriser les humbles et de soulager les malheureux, emporte les parlements vers des solutions de plus en plus néfastes, et de plus en plus contraires à la prospérité commune et au sort de ceux-là même que l'on voudrait soulager.

Si nous voulons porter remède aux calamités que nous déplorons, il faut agir sur les causes qui les provoquent. Or, nous ne pouvons avoir qu'une influence très restreinte sur les causes d'origine mondiale. Sans doute des ententes internationales, des traités de commerce, des unions douanières, ou, au contraire l'abolition des barrières ou de certaines d'entre elles pourront peut-être atténuer dans une certaine mesure le désordre écono-

mique actuel. Mais ce sont là des travaux à longue échéance. Nous ne sommes pas seuls. Bien des peuples peuvent avoir, et ont effectivement, des intérêts opposés à peu près impossibles à concilier. Et puis, il faut bien le dire, des mesures économiques prises souvent en toute loyauté, dans ce qu'on pense devoir être l'intérêt commun, se révèlent à l'usage désastreuses, alors qu'on les espérait salutaires !

Il faut vivre, cependant, dans la communauté des peuples. Mais tant que l'âge d'or ne sera pas descendu sur la terre, et il est vraisemblable que nous l'attendrons longtemps encore, nous devons compter sur des difficultés incessantes, — ne fût-ce par exemple, qu'à la suite d'ne année d'intempéries qui remet en question toute l'économie d'une ou de plusieurs nations, et peut entraîner des modifications nécessaires dans les conditions de leurs échanges.

Si nous voulons atténuer les maux qui nous accablent, il faut donc, avant tout, compter sur nous, sur nous seuls, et sur les mesures intérieures que nous pouvons prendre. De celles-là nous sommes maîtres, — ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'elles soient aisées à mener à bien. Mais ici, comme en toutes choses, le succès final dépendra du point de départ — et pour savoir ce qu'il faut faire, il faut d'abord savoir ce que nous voulons !

Eh bien ! Que voulons-nous ?

Nous voulons sortir du chaos financier actuel, remédier à l'instabilité budgétaire, faire disparaître le déficit qui menace de s'accroître de plus en plus.

Or, pour arriver à ces fins, il n'y a que deux moyens :

1°. — Diminuer les dépenses ;

2°. — Augmenter les recettes.

L'un et l'autre concourent au même but. Il faut avoir recours à l'un et à l'autre — et pour y parvenir, étudier les causes qui,

d'une part, font augmenter nos dépenses d'une façon excessive, et, d'autre part, mettent obstacle à l'accroissement de nos recettes — et provoquent même en ce moment leur diminution progressive.

AUGMENTATION DES DÉPENSES :

Les dépenses augmentent chaque jour, et par des causes différentes, les unes légitimes, naturelles, nécessaires — les autres inutiles, abusives, démoralisantes.

Il n'est pas douteux qu'il y ait en France bien des dépenses qui ne sont pas, et de beaucoup, ce qu'elles devraient être. Ce sont, avant tout, celles qui sont destinées à développer les ressources normales du pays, comme, par exemple, ce fameux outillage national, dont on a beaucoup parlé, et dont grâce aux méfaits de la politique, nous ne voyons guère la réalisation : routes, canaux, ports, aménagement des forces hydrauliques du Plateau Central, des Alpes et des Pyrénées, avec les travaux immenses qui s'y rattachent. Développement de nos magnifiques colonies. Transformation de notre outillage scientifique, indigne de la France. Construction de laboratoires, amélioration de ceux qui qui existent déjà, — mais surtout fait capital, condition vitale pour l'avenir scientifique et industriel de notre pays, — larges dotations pour entretenir dans ces laboratoires de nombreux travailleurs, qui y trouvent, par leur travail même, des ressources leur permettant de vivre largement, sans autre souci que celui de collaborer à la pure recherche scientifique et au développement de notre influence dans le domaine de l'esprit. La vieille France reste la vieille France. Elle s'endort sur ses lauriers qui menacent de se flétrir, et dans ce domaine capital du labeur scientifique nous sommes en retard, sur l'Allemagne d'abord et sur un grand nombre de pays jeunes, qui songent au

développement de leurs élites, au lieu de les ignorer, ou même de s'occuper à les détruire, comme on l'a fait en Russie, et comme il semble qu'on travaille inconsciemment à le faire en France.

Que faisons-nous ? Que donnons-nous pour la propagande à l'étranger ? Ceux qui, comme moi, ont été porter au loin la bonne parole française, savent combien il nous reste à faire dans ce domaine, pour lequel l'Allemagne appauvrie trouve toujours beaucoup d'argent. Mais allez donc parler de propagande française, quand le Sénat de la République, reculant devant une discussion politique, laisse prescrire une loi votée par la Chambre — à son honneur — et permettant le recrutement des religieux qui vont, dans l'Amérique du Sud, enseigner la langue française, et qui meurent les uns après les autres, en attendant que disparaisse, avec le dernier d'entre eux, l'enseignement du français.

Et combien d'autres dépenses, plus nécessaires peut-être encore — et plus urgentes, en ces temps troublés, où seuls ceux qui ont des yeux pour ne point voir n'aperçoivent pas l'orage qui monte à l'horizon. On parle de réduire les crédits militaires, qui ne sont en France, dans la pure acception du mot, que des crédits de défense nationale ! Voulons-nous éviter le retour des calamités que nous avons connues? Voulons-nous que la France vive, ou voulons-nous que la France meure? Est-ce avec des mots ou avec de l'argent que nous créerons la grande flotte aérienne de bombardement à longue distance, qui est la meilleure arme que nous ayions pour éviter, par crainte de représailles terribles, le fléau terrifiant d'une nouvelle guerre ?

Que de choses encore ! Que de dépenses nécessaires pour le bien-être, le développement et le salut du pays. Et les musées, et certains établissements comme la Faculté de Médecine de Paris — pour lesquels nous avons recours, comme pour la cathédrale de Reims, comme pour les grands souvenirs de Versailles, à la générosité des mécènes Américains. Et la vieille France s'abaisse,

pour conserver les témoins de sa gloire, à une sorte de mendicité déshonorante... Que dire encore ? Je n'en finirais pas s'il fallait passer en revue toutes les dépenses nouvelles qui seraient nécessaires, non seulement pour augmenter la grandeur et le rayonnement de notre pays, mais seulement pour ne pas le laisser déchoir, vis-à-vis de ceux qui montent à côté de lui.

Où donc passe l'argent de la France, puisque dans tant de domaines, où il en faudrait beaucoup plus, elle n'en donne pas assez ? Où donc coule ce flot sans cesse accru, qui jusqu'ici semblait intarissable et qui, cependant, se tarit ?

Ah ! sans doute, la dette publique absorbe des sommes énormes. Mais ici nous ne pouvons rien. La France ne fait que remplir le plus étroit de ses devoirs en payant ce qu'elle leur doit à tous ceux qui, aux jours de la grande épreuve, et quand nul ne savait ce que serait le lendemain, lui ont fait confiance, lui ont permis de vivre et de rester dans la bataille, jusqu'à la victoire finale. Et puis qui ne sait que, d'un trait de plume, cette dette sacrée a été réduite des quatre cinquièmes, et qui ne sait aussi combien de souffrances et combien de misères secrètes a provoquées cette mesure de salut public ?

Il y a aussi pour la France d'autres dettes sacrées, plus sacrées encore que les dettes d'argent, ce sont celles que la Patrie, toujours vivante, a contractées vis-à-vis de ceux qui, au prix de leur sang l'ont empêchée de mourir, vis-à-vis des héros et des martyrs, vis-à-vis des femmes et des enfants de ceux qui ont donné leur vie, vis-à-vis de ceux qui, ayant survécu à leurs blessures, sont sortis du grand drame diminués dans leurs facultés de travail, et dont beaucoup souffrent encore et parfois demandent la mort — les grands mutilés, les paralysés, les aveugles qui, depuis quinze ans, et pour combien de temps encore ? ont cessé de connaître la lumière du jour.

Pour ceux-là, pour ces grandes et véritables victimes de la

guerre, on ne fera jamais trop ! Mais tout le monde sait que par la force des choses, et avec la complicité secrète de tout le monde, il y a des abus, il y a trop d'abus. Il semble que le chiffre des pensions des morts et des blessés de la guerre devrait diminuer, ne fût-ce que par l'extinction progressive d'un nombre de plus en plus grand des bénéficiaires. Pas du tout ! Il augmente de dizaines de millions par an ! Où allons-nous ? La guerre est cependant finie. Un jeune soldat est réformé pour tuberculose plus de trois mois après son incorporation. Nul ne sait si la vie au régiment a été la cause de sa maladie. Il est certainement bien des cas, où par une meilleure hygiène et une meilleure alimentation, elle en a retardé l'éclosion, au lieu de la précipiter. De 15 à 20.000 francs de pension en moyenne et dans certains cas jusqu'à 27.000 francs. Et la retraite des combattants qui va bientôt dépasser le milliard ! Mais ici, nous entrons, il faut l'avouer, dans l'ordre des dépenses à caractère électoral...

A côté des pensions militaires, il y a l'immense chapitre des retraites et des pensions civiles. Ici l'argent coule à flots sans raison valable, en dehors de toute justice. Et d'abord pourquoi mettre des hommes à la retraite à 60 ans, à 55 ans, à 50 ans même ? Quel est l'homme exerçant une profession libérale, quel est le commerçant, quel est le paysan penché sur la terre, qui se retire aussi tôt ? Pour un grand nombre d'entre eux, c'est la force de l'âge. Il y a là de terribles abus ! et il semble vraiment que les trois quarts ou la moitié des Français soient créés et mis au monde pour nourrir l'autre quart ou l'autre moitié.

Toutes ces retraites creusent dans le budget des trous formidables. Sans doute, nous savons que grâce à elles, nous pouvons avoir des fonctionnaires souvent bien peu payés. Mais en tout cas, les retraites ne devraient jamais dépasser le coefficient cinq, alors qu'il y en a, paraît-il au coefficient huit, et même davantage, s'il est possible de se retrouver dans le dédale des

lois et des règlements. Et voilà qu'au moment de mourir, et malgré le déficit creusé sous ses derniers pas, la Chambre s'acharne à demander la péréquation des retraites. Si encore c'était la péréquation sur le chiffre inférieur ! Démagogie électorale ! plaie commune à tous les partis.

Et puis aussi, il y a l'immense armée des fonctionnaires. Il y en a trop ! Tout le monde le sait, tout le monde le dit. Cent mille de plus qu'avant la guerre. Que de forces vives arrachées à la nation ! Car je suis de ceux qui pensent qu'un grand nombre de fonctionnaires font partie de cette élite, qui, par ses hautes qualités de culture, d'intelligence, de probité, fait l'honneur et la force de la nation. Ils pourraient sans doute être moins nombreux, tout en étant mieux payés, car nous savons tous que les éminentes qualités dont font preuve un grand nombre d'entre eux, ne sont pas, et de beaucoup, reconnues à leur valeur. Il leur faut vivre cependant, eux aussi, et nous savons tous que beaucoup d'entre eux — et les meilleurs, et les plus hauts placés sont souvent entraînés à aller chercher dans des administrations privées, ou de grandes entreprises industrielles, des situations plus dignes de leur valeur et que l'Etat ne peut leur assurer.

Oui, il y a sans doute trop de fonctionnaires. Et il y aurait de ce côté des économies à faire, au fur et à mesure des extinctions. Mais il en faut beaucoup. Administration proprement dite. Diplomates ou représentants de la France répandus dans le monde entier. Et ces organismes formidables comme celui des Finances, celui des Postes, de la Justice, de l'Agriculture, des Travaux Publics. Et l'Instruction Publique, depuis les professeurs du haut enseignement, de l'enseignement secondaire, jusqu'à l'immense armée des instituteurs, qui sont à eux seuls, si je ne me trompe, près de 120.000. Et combien d'autres !

Que certaines administrations puissent être allégées, cela n'est

pas douteux. Mais combien, au contraire, devraient être développées !

La suppression de beaucoup de fonctionnaires amènerait sans doute la désorganisation de bien des services. Mais il ne faut pas oublier que le nombre des fonctionnaires en activité, s'augmente automatiquement de ceux qui sont à la retraite. On pourrait diminuer les charges de l'Etat en reculant la limite d'âge, qui, pour certains d'entre eux, est véritablement trop faible.

Je ne voudrais pas me laisser entraîner trop loin dans cette revue pourtant bien sommaire, des causes d'hémorragie budgétaire dont nous sommes nous-mêmes responsables, et dont chaque chapitre comporterait, pour être étudié à fond, un article spécial de cette Revue. Je ne puis cependant passer complètement sous silence, deux des causes principales de notre déséquilibre financier, et qui, l'une et l'autre, sont dues aux tendances de ce mysticisme contemporain, de cette sorte d'aspiration larmoyante vers la justice absolue et le bonheur universel. C'est ainsi qu'on enferme tous les citoyens français dans des règlements, des contraintes, des lois et des décrets, dont certains ont d'ailleurs force de loi, dans une grande partie du monde — et qui, en attendant l'apparition de la félicité générale, emprisonnent toute une classe de travailleurs dans des obligations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles contribuent largement à augmenter les difficultés de la vie, le prix de toutes choses, à aggraver les inégalités sociales, et à étouffer cette liberté promise à tous les citoyens, — et que nous ne connaissons guère que pour la voir inscrite sur tous nos murs, et dégénérer en une sorte d'anarchie morale, dans la décadence où nous entraîne la disparition progressive de tout ce qui peut s'opposer au déchaînement des passions humaines.

La première de ces raisons de déséquilibre économique, est

cette fameuse loi de huit heures, votée à l'unanimité d'une Chambre de 600 membres, qui en comptait, paraît-il, une demi-douzaine en séance au moment du scrutin, sous l'empire de sentiments généreux, et de ce besoin de repos qui a suivi par un phénomène naturel, la tension nerveuse des quatre années de guerre. Huit heures ! pourquoi huit heures, si ce n'est pour obéir à cette sorte de refrain des revendications ouvrières, qui paraît d'ailleurs tout à fait équitable et légitime pour les ouvriers mineurs, qui est manifestement absurde pour un mécanicien de train rapide, pour lequel un travail intensif de deux heures est un maximum suffisant, et qui est non moins absurde pour tel employé d'une petite gare de province, qui se tourne les pouces toute la journée, et qui, dès cinq heures du soir, fume sa pipe au cabaret, sous l'œil envieux — et parfois haineux — de l'ouvrier agricole, et même du petit propriétaire, qui ne connaissent pas les huit heures, et songent au moment où ils pourront eux ausi, abandonner la terre pour entrer au chemin de fer ? Et nous nous plaignons, avec ces exemples, de la dépopulation des campagnes !

Que coûte-t-elle aux Compagnies de chemins de fer, cette loi de huit heures ? Que coûte-t-elle aux industriels, aux commerçants, à l'Assistance Publique de Paris, à toutes les Administrations ? Et qui, finalement, paye toutes les dépenses, sinon celui qui paye toujours, c'est-à-dire le contribuable, ou plutôt, la petite partie des contribuables sur lesquels, comme nous le verrons plus loin, s'accumule la moitié des charges de tous ?

La loi de huit heures est écrasante pour la Marine Marchande française, qui, paraît-il, est seule à s'y conformer. Pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici, c'est une des causes de la crise de l'armement.

Alors ? Qu'on la conserve si l'on veut, étant donné la sorte de mystique qui s'attache à son nom, et si sa suppression

devait, comme il est très possible, provoquer une agitation politique et même des troubles sociaux. Mais qu'on accorde toutes les dérogations à ceux qui en feront la demande, et qu'on cesse de persécuter la moitié du peuple français. Sinon, que Messieurs les parlementaires veuillent bien nous dire pourquoi ils n'ont pas étendu les dispositions de la loi de huit heures à leurs valets de chambre ou à leurs cuisinières.

Quand donc pourrons-nous vivre au pays de la Liberté ?... Et que dire du dernier chef-d'œuvre du Parlement, de cette loi des Assurances sociales, à propos de laquelle s'élèvent de toutes parts les protestations publiques. Que coûteront-elles en fin de compte? A quel abîme entraîneront-elles notre budget déjà chancelant ? Encore une loi d'inspiration généreuse, déviée de son but humain par le marchandage électoral.

Sans doute, il n'est pas admissible, au temps où nous vivons, qu'un homme ait à se demander s'il aura dans ses derniers jours, un lit où reposer sa tête, et s'il ne verra pas la misère empoisonner sa vieillesse.

Retraite pour les vieillards ! assurance pour l'invalidité, pour la maternité peut-être, que, dans notre France dépeuplée, on n'entourera jamais de trop de soins.

Mais l'assurance-maladie est une pure folie. Pour un risque incertain et relativement léger, elle grève les caisses de charges formidables et menace de les vider. Comme dans les accidents du travail, elle concourt inévitablement à la prolongation de la maladie. La guérison d'une fracture de jambe, qui, autrefois, demandait trois mois, en demande maintenant six ! Elle développe de la façon la plus déplorable l'esprit de fraude. Elle a complètement bouleversé le corps médical français, composé d'hommes libres, jaloux de leur indépendance, et dont on fait aujourd'hui des fonctionnaires passant leur temps à signer des fiches administratives. Elle a bouleversé davantage encore les

chirurgiens. J'en sais quelque chose, ayant eu l'honneur d'être appelé par la confiance de mes confrères, à la présidence du Syndicat des Chirurgiens français. Depuis plusieurs années la vie syndicale de ces hommes, qui ont la charge et la responsabilité de vie de tous les Français, n'est faite que des discussions sur les assurances sociales.

La colère du peuple français, submergé par les paperasses, commence à se manifester. Il faut remettre sur le chantier « la loi folle », conserver et consolider ce qu'elle a de bon, et nous délivrer de ses absurdités et de ses folies.

Voilà donc brièvement énumérées, voilà quelles sont les principales sources de nos dépenses. Et il y en a d'autres.

Il faut y mettre un frein. Avant de recourir aux économies, ce qui est difficile, il faut commencer par s'interdire d'engager de nouvelles dépenses, et surtout ces crédits d'amorce, qui semblent ne peser que d'un poids léger dans le budget de l'année où on les vote, mais qui s'enflent démesurément par le jeu naturel des choses, dans les budgets successifs.

Il y a un moyen d'y parvenir. Il faut enlever aux parlementaires le droit d'engager de nouvelles dépenses. C'est au Gouvernement à savoir ce dont il a besoin, et à établir son budget. Que le Parlement, comme cela se passe, si je ne me trompe, en Angleterre, ait le droit de réduire les chiffres demandés par le Gouvernement. Rien de mieux. Mais que là se bornent ses pouvoirs financiers, qu'il n'ait en aucun cas le droit d'introduire des dépenses nouvelles, qui sont presque toujours, nous le savons et nous le voyons, des dépenses destinées à satisfaire la masse des électeurs. Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont et les défendre contre eux-mêmes. Tous les partis se rejoignent dans les mesures destinées, d'une façon plus ou moins déguisée, à acheter les électeurs et à corrompre le suffrage universel, qui est ce qu'il

est, et qui sera ainsi tant qu'il existera, ce qui menace de durer longtemps.

Mais tant que, d'une façon ou d'une autre, la situation actuelle n'aura pas été modifiée — et tant que le Parlement conservera le droit d'engager des dépenses nouvelles, il n'y aura aucune amélioration et nous continuerons à assister au pillage du budget par ceux-là même dont le premier devoir serait de le défendre.

Mais il ne suffit pas de ne pas augmenter les dépenses, il faut faire des économies. Et voilà le grand mot lâché. Oui, il faut faire des économies. Il faut en faire pour le principe, au moins, car, dans la réalité, on en fera fort peu. Où les prendre ? On a parlé de diminuer le nombre des fonctionnaires. Sur le papier, c'est fort bien. En pratique cela est à peu près impossible. Il y a les droits acquis ; il y a la faiblesse humaine ! Il y a que lorsqu'on se trouvera en présence de milliers et de milliers de fonctionnaires à briser, on ne le fera pas, on ne pourra pas le faire. Par extinction peut-être, pour un certain nombre. Mais combien ? Cela ne donnera rien, au point de vue du budget, ou peu de chose, et cela ne manquera pas de désorganiser des services qui, déjà, ne marchent pas toujours très bien.

On a parlé de diminuer le traitement des fonctionnaires. Qu'est-ce que cela donnera ? J'ai lu quelque part que le traitement de l'ensemble des fonctionnaires français s'élevait environ à 12 milliards. Qu'on le diminue d'un dixième — en admettant que cela soit possible, pour les petits fonctionnaires, déjà peu payés, et que cette mesure ne mette pas le désordre partout, — que donnera cette mesure ? Un milliard à peine. Un milliard dans un budget de 80 milliards, avec les dépenses des départements et des communes. Les recettes du budget pendant quatre jours ! Rien !

La conversion du 6 % eut donné un milliard. Pour des raisons

que j'ignore, on ne l'a pas faite, et elle paraît aujourd'hui bien compromise.

Que l'on puisse revenir sur le taux des pensions, avec de l'énergie, c'est possible. Que l'on puisse modifier les assurances sociales de façon à les rendre moins lourdes au budget de l'Etat, cela est possible encore, et sans doute plus que tout le reste.

Mais encore une fois combien tout cela donnera-t-il ? Quel sera le chiffre des économies, au risque, je le répète, de la désorganisation de bien des choses, et du mécontentement général de tous ceux qui se sentiront directement lésés et se considéreront comme les victimes expiatoires de ces mesures, d'ailleurs insuffisantes pour apporter un allègement sérieux aux charges des contribuables, et qui, si on parvenait à les appliquer et si elles donnaient à l'Etat des ressources appréciables, devraient en réalité passer intégralement aux dépenses d'intérêt général que j'énumérais en tête de cet article et auxquelles la France ne consacre actuellement que des sommes déshonorantes.

Nous venons d'examiner les causes principales du chaos financier actuel. Nous venons de voir qu'il ne faut pas nous bercer d'illusions et que, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, même avec un Gouvernement énergique, nous ne verrons jamais — tant que nous n'aurons pas adopté un système — *et il y en a* — susceptible de nous donner un Parlement composé d'hommes dégagés de la servitude électorale, on n'arrivera jamais à renverser la situation où nous nous débattons et que, cependant, il faut renverser.

Or, ainsi que je le disais au début de cet article, il n'y a que deux moyens de renverser la situation, c'est-à-dire que nous ayons un budget en excédent au lieu d'avoir un budget en déficit :

1° — diminuer les dépenses,
2° — augmenter les recettes.

Nous venons de voir que le premier moyen se révèle comme

insuffisant. Il faut donc, si nous voulons réellement renverser la situation, il faut avoir recours au seul moyen qui reste à notre disposition : il faut augmenter les recettes, c'est-à-dire *augmenter les impôts,* si nous ne voulons pas être fatalement entraînés à l'inflation monétaire et à ses conséquences catastrophiques !

Oui, il faut augmenter les impôts, car il n'y a pas d'autre moyen (1). Je m'empresse d'ajouter que cela serait facile à faire, pour le plus grand bien de tous, si nous voulions bien renoncer à la fiscalité monstrueuse qui est en train de tuer la France, pour revenir à cette fiscalité de sens commun qui l'a déjà sauvée, ne fût-ce qu'au moment des désastres financiers qui succédèrent à la Révolution, alors que Gaudin, par un juste aménagement des impôts indirects et revenant aux principes mêmes établis par la Révolution naissante et qu'elle avait abandonnés, au moment où elle versa dans le délire démagogique, remplaça dans la plus large mesure possible l'impôt sur les personnes par l'impôt sur les choses, et rétablit presque instantanément la prospérité financière qui, malgré les difficultés du temps se maintint pendant le Consulat et la plus grande partie de l'Empire.

Car je le dis immédiatment, *il n'y a de salut que dans les impôts indirects,* et il est incroyable qu'il soit si difficile de faire comprendre à des hommes de bonne volonté des choses aussi simples et des vérités aussi élémentaires.

Essayons donc encore une fois (2).

---

(1) J'élimine bien entendu les emprunts, ressource momentanée génératrice de dépenses nouvelles, et où l'on recule pour mieux sauter.

(2) Je compte faire dans les quelques pages qui suivent de larges emprunts à divers articles que j'ai publiés au moment de la crise de 1926 et au cours des événements qui l'ont suivie, — articles très développés et auxquels je renvoie ceux que ces questions peuvent intéresser.

1° Réflexions sur les impôts : *Revue de Paris,* 15 février 1926 ;

2° L'impôt sur la dépense et le relèvement de la natalité française : *Revue de Paris,* 1er juin 1926 ;

3° Sur la réforme des impôts : J. Tallandier, éditeur, 75, rue Dareau. Collection des articles publiés dans l'*Echo de Paris* aux dates suivantes : 6, 12, 18, 31 octobre 1928 ; 3, 11, 13, 15, 19, 24 novembre 1928.

Tout le monde parle de la « Justice fiscale ». Mais le difficile est de savoir où est la justice. Et il est bien clair qu'aujourd'hui on l'entend de façon diamétralement opposée suivant les conceptions politiques et sociales que l'on croit vraies, ou plus souvent peut-être suivant le parti politique auquel on appartient.

Pour les hommes d'extrême-gauche, la justice fiscale c'est faire tout payer aux possédants, écraser les « capitalistes », appauvrir les riches, ou ceux qui passent pour tels, niveler les fortunes, tant qu'il en reste encore quelques-unes. C'est faire payer la moitié des impôts de la France, par une petite minorité de Français qui possède la vingtième partie peut-être de la fortune totale répandue dans la masse.

C'est une conception qui se défend, qui se défend même si bien que c'est elle qui est en honneur aujourd'hui. C'est le système démagogique qui nous entraîne de plus en plus à gauche, puisqu'il faut employer ces mots funestes de gauche et de droite, qui incarnent les passions politiques, au lieu de représenter simplement les tendances toutes naturelles d'un peuple de vieille civilisation, et d'évolution sociale millénaire, avec ses habitudes et ses préjugés, ses aspirations et ses craintes, ses tendances invincibles vers un renouvellement des idées, ses résistances instinctives, et non moins invincibles, au bouleversement de tout ce qui fut le passé.

Cette « justice fiscale » c'est celle que symbolise le mot de Renaudel, qui, comme je l'ai dit quelque part, a fait à lui seul plus de mal à la France qu'une armée allemande portant le fer et le feu devant elle : « Prenons l'argent là où il est » et qui consiste à le prendre dans la poche de quelques-uns, qui, dans leur ensemble en possèdent relativement peu, au lieu de le prendre *précisément là où il est,* dans la poche de tous, qui, d'une façon absolue, en ont beaucoup.

Car tout le vice du système est là. C'est le système de la destruction des élites et de la décapitation de la France, qui nous

conduit où nous sommes, à cet état d'inquiétude, de découragement, et même de dégoût, qui s'empare de presque tous les hommes qui, en France, comptent pour quelque chose dans cette élite intellectuelle, industrielle, commerciale et agricole qui entraîne tout derrière elle et est, en somme, le premier animateur de tout ce qui constitue la vie du pays. Et c'est ainsi qu'on tue un grand peuple comme le nôtre. On y met le temps, mais on le tue !

Il y a une autre « justice fiscale ». C'est celle qui consiste à proportionner les sacrifices aux forces de chacun, et à faire contribuer tous les citoyens aux charges de l'Etat, « *en raison de leurs facultés* », comme le dit en propres termes, la Déclaration des Droits de l'Homme, qui ne suffit plus aujourd'hui. Or, cette conception de la justice fiscale paraît bien démodée, parce qu'elle a la prétention de faire payer tout le monde, et d'aller précisément, en donnant à cette parole la signification même de celle que lui donnait son auteur, « prendre l'argent là où il est », c'est-à-dire partout, car il est partout.

C'est cette conception si simple, et qui cependant est pour ainsi dire contraire à la doctrine orthodoxe actuellement en vigueur, dont je voudrais exposer ici les avantages, aussi brièvement que possible, en renvoyant pour beaucoup de détails aux articles que j'ai publiés il y a quelques années (1).

Qu'on me permette avant tout de formuler quelques observations capitales :

Rien n'est plus faux que ce que nous voyons exprimer chaque jour, aussi bien dans les discours parlementaires que dans les articles des journaux de toutes couleurs : Nous avons atteint le plafond des impôts. Le contribuable français est écrasé. Il est impossible de lui demander un sou de plus.

---

(1) Voir note précédente.

Oui, certainement, dans les conditions actuelles et avec le système fiscal qui anéantit toutes les forces vives de la France.

Non, certainement, si ce système fiscal subit des modifications profondes.

Car, en réalité, il n'y a pas de plafond à l'impôt, *si celui-ci est bien réparti.*

Qu'est-ce en réalité que l'impôt ? C'est l'ensemble des sommes qui, sorties de la poche du peuple français, passent dans les caisses de l'Etat, pour retomber dans la poche du peuple français.

Si l'argent sorti de toutes les poches circule, du fait de l'impôt, pour rentrer dans toutes les poches, l'impôt est plutôt un bien, car l'argent n'est pas fait pour rester enfoui dans un coffre ou un bas de laine, il est fait pour circuler, et l'impôt est une façon de l'y contraindre. Si la répartition de l'impôt se fait d'une façon régulière, il n'y a pour ainsi dire aucune limite aux facultés contributives de l'ensemble des citoyens, puisque l'argent qui sort d'une poche retombe dans l'autre.

S'il sort de la poche de tous pour retomber dans la poche de quelques-uns, l'équilibre est rompu. C'est ce qu'on voit, dans une certaine mesure, dans le pillage de l'épargne publique par des sociétés financières qui foisonnent dangereusement et entraînent dans leur chute des catastrophes comme celles que nous avons vues, et qui peuvent engendrer des agitations politiques et des troubles sociaux. Mais l'impôt tel qu'il fonctionne aujourd'hui ne risque pas de nous donner ce spectacle.

Si, au contraire, l'impôt sort de la poche de quelques-uns, qui, dans leur ensemble, ne possèdent qu'une faible partie de la fortune publique, pour rentrer dans la poche de tous, alors, ici aussi, l'équilibre est rompu ; la capacité de paiement des contribuables presque exclusivement rançonnés par le fisc est atteinte et même dépassée, et les finances de l'Etat chancellent, cependant que la

capacité de paiement de l'ensemble des citoyens qui ne paient rien, ou peu de chose, demeure intacte.

Il n'y a donc pas, je le répète, de limite aux possibilités de l'impôt, lorsque celui-ci est bien réparti et ramène l'argent aux sources d'où il est venu.

Et tout le problème consiste à répartir l'impôt de façon à ce qu'il soit payé par tous les citoyens « en raison de leurs facultés ». Seul *l'impôt sur la dépense* permet de le résoudre, puisque c'est précisément par la mesure de ses dépenses qu'on peut juger avec quelque précision de la situation du contribuable.

J'y reviendrai plus loin, mais l'impôt sur la dépense c'est-à-dire la taxe portant sur le prix de tout ce qui s'achète et de tout ce qui se vend, — au moins parmi les objets mobiliers, — car on pourrait parfaitement concevoir une taxe analogue portant sur les immeubles, et même sur les sommes perçues à titre de service rendu, comme il en est, par exemple, dans les professions libérales, — la taxe sur la vente et l'achat des objets mobiliers de toute nature, est le type parfait des impôts indirects *qui portent sur les choses et non sur les personnes*. C'est pourquoi le moment est venu de justifier cet impôt indirect et de montrer comment, la plupart du temps, il charge moins le petit contribuable que les impôts directs qui frappent les gros.

C'est une vérité vieille comme le monde, que l'impôt indirect est celui qui rapporte le plus et qui est le mieux supporté des contribuables, parce qu'il demande peu à celui qui a peu, et beaucoup à celui qui a beaucoup, et aussi parce qu'on le paye, en réalité, sans s'en douter, incorporé qu'il est dans le prix des choses.

Certains pensent qu'on pourrait tout lui demander, en supprimant tous les autres impôts. Cela se soutient. Je pense cependant qu'il vaut mieux, pour le moment, conserver certains d'entre eux, qui rapportent beaucoup et qui d'ailleurs sont pour ainsi dire

entrés dans les mœurs : droits de mutation, timbre, enregistrement. Mais il faut en user le moins possible. Par contre, il en est d'autres qu'il faut absolument supprimer, en particulier ceux qui retombent par une incidence directe sur le consommateur.

Il est incroyable qu'on ne puisse faire comprendre aux démagogues qui les votent, que les impôts directs dont ils usent et dont ils abusent dans l'espoir de soulager la classe la plus nombreuse, les modestes, les pauvres, les nécessiteux, et dont ils frappent sans relâche les classes plus aisées, et en particulier le commerce et l'industrie, retombent précisément, par une incidence directe, sur ceux que l'on voudrait épargner, en déterminant une hausse des prix, souvent double et triple de l'impôt indirect dont on a voulu les exonérer.

L'exemple le plus clair que l'on en puisse donner est celui de la *taxe sur le chiffre d'affaires.*

Voilà un impôt très précieux pour notre budget, par la simple raison qu'il rapporte énormément : huit milliards environ pour 1931. C'est quelque chose ! Il n'en est pas moins fort mal établi, et gagnerait beaucoup à être remplacé par l'*impôt sur la dépense,* qui rapporterait beaucoup plus à l'Etat, sans coûter davantage au consommateur. La façon dont il est actuellement perçu le rend inacceptable aux commerçants, vis-à-vis desquels il nécessite une inquisition odieuse, une insupportable paperasserie, et pour lesquels il constitue une injustice flagrante. Il n'est pas admissible, en effet, qu'un commerçant, uniquement parce qu'il est commerçant, qu'un homme qui a édifié, à ses risques et périls, au prix d'un travail souvent acharné, une maison dans laquelle il vend, par exemple pour un million de marchandises, verse à l'Etat 20.000 francs d'impôts directs, qui devraient être, de toute évidence, payés par l'ensemble de ses clients.

Quand un client achète chez un commerçant, il y a égalité et réciprocité de services. Si la taxe correspond à une sorte de

garantie donnée par l'Etat, sur la validité de la transaction, il n'y a aucune raison pour que le commerçant soit seul taxé. La justice idéale voudrait, au contraire, que la taxe fût distribuée entre tous les acheteurs, qui ne paieraient individuellement que fort peu de chose.

En réalité, l'impôt sur la dépense n'existant pas, on a trouvé commode de charger les commerçants eux-mêmes de faire les frais de la taxe. Ceux-ci, tout naturellement, se retournent sur le consommateur. Ils incorporent la taxe dans leurs frais généraux et, très légitimement, majorent leurs prix de telle façon qu'ils se paient à la fois des sommes qu'ils ont déboursées, des vexations qu'ils ont subies et du travail supplémentaire qui leur a été imposé. Et cette majoration est toujours plus forte que la taxe qu'ils ont payée. En sorte qu'avec une taxe de 2 %, ils majorent leurs prix — et, très légitimement, je le répète, — de 5 %, ou même davantage. Il n'y a évidemment sous ce rapport, et suivant les circonstances, aucune règle ni aucune limite.

En sorte que, — et c'est là qu'éclate la défectuosité, pour ne pas dire la stupidité du système, l'Etat touchant 2 % sur l'impôt direct, le consommateur, le petit industriel qu'on voulait exonérer de l'impôt indirect, paiera 5 % ou davantage.

Tel est le résultat le plus clair obtenu par les protecteurs des pauvres gens et les conservateurs de l'épargne populaire.

Ce sont là des vérités de l'ordre de celles de M. de La Palisse. C'est pourquoi, je le répète, il est inconcevable qu'elles soient si difficiles à faire comprendre à ceux qui ont la charge de promulguer les lois financières, baclées comme la plupart des autres, au hasard de discussions passionnées, quand il y a des discussions, et, avant tout, sous l'influence des positions politiques prises par les partis.

C'est ainsi que les hommes d'extrême-gauche ont pris position contre les « impôts indirects » — et se sont fait de la « justice

fiscale » très sincèrement, j'en suis convaincu, mais en vertu d'une obéissance aveugle à une mystique irraisonnée — une idée diamétralement contraire à la réalité.

C'est ainsi qu'ils nous ont dotés de ce chef-d'œuvre d'incohérence, de malfaisance, de démoralisation, et par-dessus tout d'injustice, qui s'appelle *l'impôt sur le revenu.* C'est une des grandes idées des hommes de gauche, qui, je m'en souviens parfaitement, en parlaient déjà il y a plus d'un demi-siècle, comme d'une mesure idéale et voulaient prendre modèle sur l'Angleterre, qui, par un retour de la justice imminente, commence à en mourir.

Grâce à lui, le fisc procède régulièrement à l'appauvrissement des élites, au nivellement progressif des fortunes, qui seront évidemment au même niveau, lorsque personne n'aura plus rien, et que tous les Français communieront dans la misère universelle.

Ce n'est pas d'ailleurs qu'il soit sans incidences graves. Elles sont moins faciles à préciser et moins brutales que celles qui découlent directement de la taxe sur le chiffre d'affaires, mais la plupart de ceux que le payent s'efforcent, autant qu'ils le peuvent, de le rejeter sur les autres, sans d'ailleurs y pouvoir toujours parvenir, lorsqu'il s'agit par exemple des gros revenus industriels ou commerciaux ; mais l'incidence ne se voit pas ou se voit mal, et la mystique est là, ainsi que le mot qui, sur une affiche électorale, fait bien auprès des masses populaires.

J'ai longuement étudié cette question (1), et je ne puis que rappeler brièvement ici les conditions principales de mon argumentation.

L'impôt sur le revenu, bien qu'établi, comme tant d'autres lois, dans un désir de justice, et qui, d'ailleurs peut parfaitement se

(1) Réflexions sur les impôts : *Revue de Paris,* 15 février 1926, et L'impôt sur la dépense et le relèvement de la natalité française, id. 1er juin 1926 ; Sur la réforme des impôts, *Echo de Paris,* oct-nov. 1928, Tallandier, Paris, 75, rue Dareau.

justifier, tant qu'il s'exerce dans des conditions modérées et ne prend pas les caractères d'une véritable spoliation, est devenu, par ses exagérations, et les mesures d'inquisition qu'il entraîne nécessairement, une des lois les plus funestes de la République. Puisqu'elle existe toujours, et puisque nous en souffrons, nous avons bien le droit de la discuter.

Qu'est-ce que le revenu de chaque Français, ce revenu que l'Etat a la prétention d'imposer : c'est le *salaire de son travail.* Les revenus héréditaires, déjà durement touchés par les droits de succession, ne correspondant pas au travail personnel, pourraient être légitimement frappés d'un impôt spécial. Mais, en règle générale et pour l'immense majorité des Français, le revenu n'est autre chose que le *salaire du travail.* L'impôt sur le revenu est donc, avant tout, *l'impôt sur le travail*, et cet impôt sera d'autant plus lourd que le salaire sera plus important, ou de qualité supérieure. En conséquence, plus un citoyen travaillera, et meilleure sera la qualité de son travail, plus il devra donner au fisc. Cette simple constatation devrait suffire à ruiner le principe de l'impôt, car il est véritablement monstrueux que le travail soit d'autant plus pénalisé qu'il produit davantage.

En réalité, ce n'est pas sur ce que gagne un citoyen qu'il doit payer l'impôt, c'est sur *l'usage qu'il fait de son gain.* On doit payer sur *l'emploi de la richesse — et non sur sa création.* On doit payer *sur la jouissance de son revenu — et non sur le travail nécessaire à son acquisition.*

L'impôt sur la dépense doit remplacer *l'impôt sur le revenu.*

Là est la raison, là est la justice, là est, en outre, la simplicité.

Mais l'impôt sur le revenu ne présente pas seulement cette tare originelle, qui suffirait à elle seule à le faire condamner. Il en a d'autres, dont la plus grave est qu'il est impossible à appliquer dans des conditions de justice même approximative, et qu'il

encourage et développe parmi tous les contribuables le plus détestable esprit de fraude et de dissimulation.

S'il était également appliqué à tous, il n'y aurait encore que demi mal, mais l'exonération de tous ceux dont le revenu n'excède pas, si je ne me trompe, 12.000 francs, avec quelques différences suivant le nombre des enfants, est la source d'abus sans nombre et constitue même une véritable prime à la fraude. Bien plus, elle est bien souvent inapplicable, même pour ceux, — et il vaudrait mieux dire surtout pour ceux —, qui s'efforcent de faire leur déclaration annuelle avec la plus scrupuleuse bonne foi.

Comment veut-on, que dans l'immense majorité des cas, un commerçant modeste, un petit agriculteur, un artisan,, un médecin de campagne, un ouvrier même, sache exactement, lorsqu'il s'est livré au travail, d'ailleurs impossible, de la déduction de ses dépenses professionnelles, si son revenu réel est supérieur ou inférieur à ce chiffre de 12.000 francs, au-dessous duquel il sera exonéré complètement, et au-dessus duquel il devra payer ? Cela est matériellement impossible. Seul le fonctionnaire ou l'employé, qui ont un salaire fixe, peuvent savoir ce qu'ils gagnent d'une façon précise. Les autres, non. Et voilà toute une catégorie de contribuables, — et ils sont très nombreux, — qui malgré leur bonne volonté, et malgré l'inquisition fiscale la plus tracassière, ne peuvent pas répondre exactement aux demandes de la loi. Et c'est là qu'auront beau jeu ceux qui ne demandent qu'à la tourner, ou au besoin à la violer.

Il en sera de même pour les chiffres qui s'éloignent sensiblement de la limite légale d'exonération.

N'est-il pas scandaleux que le boulanger, qui remplit, en faisant du pain, un rôle bienfaisant, soit taxé comme le marchand d'alcool, empoisonneur public, et que le médecin, qui joue sa vie

à soigner des malades, gagne dix fois moins et paye cent fois plus que le tenancier d'un tripot clandestin, ignoré du fisc ?

Un professeur à la Sorbonne se verra impitoyablement amputé d'une partie d'un traitement bien au-dessous de ses mérites; mais le joueur heureux qui gagne à la roulette n'aura rien à craindre du fisc, et l'apache du boulevard peut dormir sur ses deux oreilles.

Eh bien! je dis qu'un impôt qui aboutit à de tels scandales est un mauvais impôt.

Et puis, en dehors de cette tare capitale, qui fait que, pour le très grand nombre de citoyens dont le revenu, déduction faite des charges professionnelles, oscille autour du chiffre d'exonération, que de défauts, que de difficultés, que d'ennuis, que de vexations inquisitoriales pour ceux dont les revenus sont plus élevés ! Que de catastrophes même parfois, pour ceux chez lesquels l'importance du prélèvement par l'impôt prend un véritable caractère de spoliation. Tout le monde sait que pour un revenu de un million par exemple, l'impôt global, ajouté aux impôts cédulaires, peut atteindre des sommes qui avoisinent la moitié du bénéfice annuel. Et voilà un industriel qui, après une année de travail difficile et souvent incertain, voit son revenu amputé de 500.000 francs. Qu'adviendra-t-il l'année suivante si, au lieu d'un bénéfice, comme il arrive trop souvent, l'année se solde par une perte de 500.000 francs ? Le fisc lui rendra-t-il les 500.000 francs qu'il a perçus et qui lui seraient nécessaires? Il y a là des injustices criantes, des mesures iniques et qui suffisent à pousser à la révolte les esprits les plus modérés. Et quelle insupportable inquisition dans un pays qui voit, sur tous ses murs, inscrit le mot Liberté !

Une loi qui soumet les citoyens d'un même pays à un pareil arbitraire, qui protège les uns jusqu'à l'excès, et qui assassine les autres, est une mauvaise loi dans son application, comme elle l'est dans son principe.

Supprimons donc cet impôt funeste. Si, par l'aveugle obstination de nos démagogues, cette solution bienfaisante apparaissait comme impossible, transformons-le complètement. La petite minorité qui en souffre — au point quelquefois d'en mourir — l'accepterait sans murmurer, s'il était amélioré dans des proportions suffisantes pour qu'il donnât à tous cette impression de justice qu'il ne donne actuellement à personne.

L'Etat a besoin d'argent, de beaucoup d'argent, il n'en aura jamais trop. Il serait utile pour lui de conserver une source de recettes, l'impôt étant transformé d'une façon raisonnable qui le ferait accepter de tous.

Il ne faut pas, en telle matière, nous enfermer dans des principes trop rigides, et s'il paraît évident que l'impôt sur la dépense devrait être, en principe, substitué à l'impôt sur le revenu, il n'en est pas moins vrai que celui-ci peut invoquer en sa faveur des raisons qui ne sont pas sans valeur, et il est certain que celui qui possède un gros revenu peut payer plus facilement une contribution progressivement croissante aux dépenses publiques, que celui qui n'a rien, ou qui n'a que peu de chose.

Et puis, il a pour lui d'exister, et c'est beaucoup pour un impôt, que d'avoir pour lui l'existence. Ceux qui le payent y sont habitués et ils accepteraient sa diminution avec une sorte d'allégresse, car ils savent ce qu'il leur coûte. Il est vrai que ceux qui ne le payent pas. — et ils sont l'immense majorité, protesteraient le jour où ils le verraient figurer sur la feuille du percepteur. Mais comme il ne monterait jamais pour eux qu'à des sommes assez faibles, nous avons le droit d'espérer qu'ils comprendraient la nécessité de venir en aide à l'Etat, ne fût-ce que dans leur propre intérêt, et que leurs protestations ne seraient pas de longue durée.

Il y a aujourd'hui une douzaine de millions de contribuables exonérés de l'impôt sur le revenu, et quelques centaines de mille qui payent tout. En sorte que cet impôt, qui est progressif, comme

il est d'ailleurs tout naturel, bien qu'il y ait de bonnes raisons en faveur de l'impôt dégressif, s'applique sur une échelle qui va de zéro, pour 12 millions de contribuables, qui ne payent rien, à 33 % et à près de 50 % avec les impôts cédulaires pour les autres, — victimes expiatoires offertes par les démagogues au fisc dévorateur !

Que tout le monde y soit soumis, avec un barême progressif fixé, par exemple de 1 à 10 %, personne ne dira rien, ou, en tout cas, n'aura rien à dire. Et cet impôt rentrant dans des chiffres raisonnables, aucun des contribuables qui en souffrent actuellement d'une façon cruelle, ne songera à s'y soustraire, et la fraude qui s'exerce aujourd'hui dans des conditions difficiles à évaluer, mais certainement considérables, disparaîtra sans doute d'une façon complète.

Qu'on modifie donc l'impôt actuel, en ne tenant compte que du revenu global, et en supprimant les cédules, artifice grossier qui n'est destiné en réalité, qu'à faire payer deux fois l'impôt à ceux qui, le payant seuls, le payent déjà trop d'une fois.

Que rapporterait cet impôt ? Je n'en sais rien, et je laisse aux calculateurs des grands maîtres du fisc le soin de l'évaluer. Mais il me paraît évident qu'étant donné son extension à tous il rapporterait des sommes au moins équivalentes à celles qui tombent aujourd'hui dans les caisses de l'Etat.

A cet impôt transfiguré viendraient s'ajouter un certain nombre d'autres taxes qui, comme lui, présentent cette grande qualité d'exister, et d'être passées dans les mœurs : droits de mutation, de timbre, d'enregistrement, douanes et d'autres encore.

La patente devrait être supprimée ou atténuée d'une façon très importante. Elle a pris des proportions excessives, au moins dans certaines professions. A Paris elle augmente aujourd'hui de 90 % le loyer d'un médecin, sans préjudice des autres impôts. Ce sont là des chiffres absurdes, et qui pénalisent certaines profes-

sions, ainsi que les familles nombreuses d'une façon contraire à toute justice et à tout bon sens.

L'impôt sur les successions devrait être complètement transformé. Comme beaucoup d'autres impôts, il est dirigé contre la famille, dont toutes les lois fiscales devraient au contraire favoriser l'essor. Les droits de succession en ligne directe devraient être nuls ou réduits à quelque insignifiante taxe d'energistrement. Les successions entre collatéraux sont prohibitives. Les citoyens les plus respectueux de la légalité tendent de plus en plus à les tourner par des donations directes. Et tout le monde connaît l'histoire sans cesse renouvelée de ces héritiers qui sont dans l'obligation de faire couper des bois pour pouvoir payer les droits de succession. Ce sont là des taxes, qui, comme beaucoup d'autres, sont en opposition directe avec l'intérêt du pays.

« Le fisc contre la Patrie », par M. Dovime, tel est le titre d'un livre plein de courage, de raison et de talent.

Mais, encore une fois, mieux vaudrait supprimer radicalement l'impôt sur le revenu.

Je tiens à développer les conditions dans lesquelles devrait être établi cet *impôt sur la dépense,* qui devrait être la cheville ouvrière du nouveau régime fiscal et donner à nos budgets de l'avenir, sans difficultés, et par la seule puissance de l'universelle répartition de l'impôt toutes les ressources dont ils auront besoin.

Je ne puis que résumer ici tout ce que j'ai dit ailleurs sur le mécanisme de cet impôt, en renvoyant à ces articles beaucoup plus étendus les lecteurs qui s'y intéressent.

L'impôt sur la dépense, en dehors du principe sur lequel il repose, et qui a pour lui la justice : « Il faut payer sur l'emploi de la richesse et non sur son acquisition. Il faut payer sur sa jouissance et non sur son travail », — l'impôt sur la dépense présente une évidente et immédiate supériorité sur l'impôt sur le

revenu. C'est qu'il est en réalité *l'impôt idéal sur le revenu.* C'est *l'impôt sur la dépense du revenu.* Car que dépensent donc les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des citoyens, — si ce n'est précisément leur revenu ? Et le chiffre de celui-ci, presque toujours impossible à établir, même au prix d'une armée de fonctionnaires et d'une inquisition intolérable, s'établit automatiquement et de lui-même au moment où on le dépense.

En outre, et c'est ici que cet impôt serait, par le temps qui court, précieux entre tous, l'impôt sur la dépense aurait un rendement formidable — permettant de modifier complètement l'assiette de notre budget, de supprimer la taxe sur le chiffre d'affaires, de supprimer l'impôt sur le revenu, et d'aménager au besoin dans des conditions meilleures, d'autres impôts qu'il serait utile de conserver mais qui compliquent et alourdissent à l'excès notre machine fiscale.

Quel serait donc ce rendement, capable de donner de si grands résultats ? Cela dépendrait évidemment du taux de l'impôt, mais il est facile de s'en rendre compte par l'expérience de la taxe sur le chiffre d'affaires. A 2 % celle-ci rapporte environ 8 milliards. Or elle ne porte guère que sur les transactions commerciales et industrielles. Si on l'étendait aux transactions agricoles, comme il serait juste de le faire, et pour tout dire, en un mot à tous les objets mobiliers qui s'achètent et qui se vendent, — encore qu'on pourrait l'étendre aux transactions immobilières, — le rendement serait beaucoup plus fort, 20 à 25 milliards au minimum.

Si l'impôt sur la dépense était de 5 %, en prenant ainsi cette forme du « *Sou du franc* », sous laquelle je l'ai présenté au moment de la crise de 1926, dans un certain nombre d'articles, forme qui l'a fait immédiatement comprendre de tous et lui a donné une sorte de popularité, il rapporterait donc, dans les conditions

---

(1) *Loco citato.*

actuelles de la taxe sur le chiffre d'affaires, environ 20 milliards, 25 à 30 peut-être, si on y ajoute la taxe sur les transactions agricoles.

Et nous voyons ainsi qu'une augmentation de un centime par franc ferait tomber cinq milliards au moins dans les caisses de l'Etat.

Il est permis d'affirmer que ces sommes énormes, employées pour les besoins de la nation, et retournant en réalité, à ceux qui les auraient versées, ne coûteraient pas au consommateur plus qu'elles ne lui coûtent aujourd'hui — où, lorsque l'Etat touche huit milliards, le consommateur en paie à l'intermédiaire obligé d'augmenter ses frais généraux pour se couvrir de la taxe qu'il paie à l'Etat, — 15, 20 ou peut-être 30 — sous le vocable de *vie chère*. Le négociant est tracassé, le consommateur est surtaxé, sans bénéfice pour l'Etat. Ne vaudrait-il pas mieux que le consommateur payât directement et exactement ce qu'il doit à l'Etat, et que le commerçant, n'ayant avec le fisc d'autres rapports que ceux d'un contrôle général extrêmement simple, n'ait aucun prétexte pour majorer ses prix au-dessus de ceux qui sont commandés par un bénéfice légitime ?

Car c'est toujours, en fin de compte, le consommateur qui paiera. Mais qui donc veut-on qui paye, si ce n'est le consommateur, c'est-à-dire tout le monde ? Le principal est qu'il puisse payer sans en souffrir et que l'aisance de l'Etat et la prospérité générale viennent compenser ces sacrifices.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le mécanisme de cet impôt et sur la façon de le percevoir. Cela nous entraînerait beaucoup trop loin, et je renvoie aux articles que je lui ai consacrés.

Disons seulement que cet impôt doit être perçu par l'apposition de timbres spéciaux. C'est la seule forme qui ne donne aucune prises aux combinaisons diverses qui, sous le nom d'abonnement, de forfait, de compte avec le Trésor, laissent en réalité le commer-

çant, le vendeur, maître de faire payer ce qu'il veut à un acheteur ignorant de ce qui se passe réellement.

J'ai longuement expliqué ailleurs les mesures de contrôle de l'application de la loi : — sanctions sévères — et parmi celles-ci la meilleure serait, sans aucun doute, celle qui consisterait à rendre le vendeur responsable de l'apposition des timbres et à lui faire payer l'amende, — une amende sérieuse, — en cas de délit. Je prétends même qu'on pourrait intéresser l'acquéreur lui-même à l'apposition des timbres qu'il serait chargé de payer. Il suffirait de donner à chaque consommateur en échange de 10 francs de timbres oblitérés, un billet de loterie, valable pendant une année, au cours de laquelle on tirerait chaque semaine une loterie de 10 millions avec quelques gros lots et un grand nombre de petits. L'âme humaine est ce qu'elle est ! L'attrait de la loterie, qui ne fait de mal à personne, quoi qu'en disent les gens qui possèdent des obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier ou du Crédit National, l'attrait de la loterie étant toujours puissant parmi les hommes.

On a fait à l'impôt sur la dépense, aux impôts indirects, aux taxes de consommation, quelques reproches, que je me propose de discuter brièvement ici, renvoyant, comme toujours, aux discussions approfondies que j'en ai faites autrefois (1).

Il n'y a, en réalité, que deux objections sérieuses. La première est de favoriser l'augmentation du prix de la vie. C'est évident. Mais tous les impôts en sont là.

On a cependant reproché à cette taxe, perçue sur tous les achats, de constituer ce fameux impôt en cascade, qui par l'application du « sou du franc » aux divers échelons par lesquels passe tout objet, du fait de ses diverses transformations entre la matière

(1) Voyez toujours : « La réforme des impôts », loc. cit.
L'impôt sur la dépense et le relèvement de la natalité française, *Revue de Paris,* 1er juin 1926.

première et l'objet fabriqué, finit par augmenter considérablement sa valeur. C'est un argument dont un député a très habilement joué à la Chambre au cours des discussions de 1926, pendant lesquelles les impôts indirects ont été encore une fois vaincus et remplacés d'ailleurs par 11 milliards d'impôts divers, qui ont permis à M. Poincaré de rétablir la situation. Avec son fameux exemple du veston : 5 % sur la laine, 5 % sur le fil, 5 % sur le tissu, 5 % sur le veston fabriqué, 5 % sur la vente par le détaillant, cela fera, en fin de compte, une augmentation de 25 % au moment de l'achat par le consommateur, augmentation, disait notre député, véritablement abusive et inacceptable. Cela serait discutable s'il en était ainsi, encore qu'on puisse prétendre que cette augmentation de 25 % n'est que peu de chose, à côté de l'addition des majorations et des bénéfices accumulés par les divers intermédiaires, et qui, en fin de compte, portent le prix du veston singulièrement au-dessus du prix de la laine qui entre dans sa confection.

Mais en réalité ce calcul est tout à fait fait faux, et l'impôt en cascade ne donnerait nullement les majorations dont on l'accuse, comme je prétends le démontrer par les raisons fort simples que je vais exposer, qui doivent être suivies avec attention, et auxquelles je n'ai trouvé encore aucune objection sérieuse (1).

« L'étude de la taxe sur le chiffre d'affaires qui, au taux de « 2 %, rapporte 8 milliards, monte que cet impôt joue sur une « somme totale de 400 milliards. Telle est (2) au taux actuel du « franc, la somme qui circule actuellement en France, dans les « transactions soumises à la taxe sur le chiffre d'affaires. C'est « donc, dans une certaine mesure, ce que nous pouvons considérer « comme *la capacité financière* de la France. C'est ce que l'en-

(1) Sur la réforme des impôts. Loc. cit. p. 26.
(2) Telle était au moins en 1928 — au moment où fut écrite cette étude — mais le raisonnement est également valable dans les conditions actuelles.

« semble des Français — et des étrangers de passage en France,
« — dépensent chaque année pour leurs besoins, en tant qu'ils
« s'appliquent aux transactions commerciales, et à l'exclusion des
« achats agricoles.

« Ceci, je le répète, lorsque l'Etat, grâce à une taxe de 2 %,
« touche directement 8 milliards. Que se passera-t-il lorsque l'Etat
« portera sa taxe à 5 %, comme dans le sou du franc, et par consé-
« quent ses recettes à 20 milliards ? Il se passera simplement que
« les dépenses de l'ensemble des consommateurs seront augmen-
« tées de 12 milliards, c'est-à-dire que le mouvement des tran-
« sactions sera porté à 412 milliards, en augmentation de 3 %
« seulement sur la somme de 400 milliards que nous considérions
« tout à l'heure comme la capacité financière de la France.

« Nous sommes loin de 25 % que devait coûter l'impôt en
« cascade, d'après le raisonnement en apparence irréfutable du
« député au veston! Comment pouvons-nous expliquer ce résultat
« paradoxal ?

« L'explication en est bien simple. L'augmentation de 25 %,
« d'ailleurs trop largement calculée, ne jouera que si la capacité
« financière de 400 milliards est sous-estimée, et peut être portée
« à 500, chiffre que l'on obtiendrait si les consommateurs pou-
« vaient, dans leur ensemble, payer sans protestations et surtout
« sans restrictions le sou du franc appliqué à chaque nouvelle
« taxation de l'objet chez les divers intermédiaires qui s'étagent
« entre le producteur et le consommateur. S'il en est ainsi, et si
« la capacité financière de la France est réellement de 500 mil-
« liards, si les Français peuvent payer sans se restreindre, alors
« il n'y a aucune inconvénient.

« Si au contraire, la capacité financière est bien de 400 milliards
« et si l'ensemble des consommateurs ne peut pas la dépasser,
« alors, ou bien ils restreindront leurs dépenses, ce qui, dans le
« plus grand nombre des circonstances est un bien, — elle n'est

« un mal que lorsqu'il s'agit de la restriction sur la nourriture, « encore que la restriction sur la viande, qui est la première « rendue nécessaire, le pain et le lait, n'étant pas taxés, puisse « aussi être considérée comme un bien, — ou bien les intermé- « diaires, pour conserver leur clientèle, *réduiront leurs bénéfices,* « ce qui sera sans doute le cas le plus commun, car l'impôt n'est « en général que peu de chose, dans l'achat d'un objet, auprès du « bénéfice de l'intermédiaire. Et cela aussi est un bien ».

Il est donc absolument certain que l'impôt en cascade ne jouerait pas intégralement — loin de là — dans l'hypothèse de l'impôt à 5 %, — du sou du franc, — qui, d'après les chiffres qui nous ont servi de base, rapporterait 20 milliards à l'Etat. La surcharge du consommateur serait exactement de 3 % et non pas de 25 %. La différence étant prise sur les bénéfices des intermédiaires — ce qui tendrait à diminuer leur nombre, — conséquence salutaire, — car si les intermédiaires sont indispensables, il n'est pas douteux que leur trop grand nombre est nuisible, et constitue par lui-même une des causes les plus évidentes de l'augmentation du prix de la vie.

Il n'y a, en réalité, qu'un reproche sérieux qu'on ait le droit de faire à l'impôt sur la dépense : c'est le surcroît de charges fiscales auquel il condamne les familles nombreuses. Car il est évident qu'il est absolument inique de voir un citoyen condamné par la loi à payer d'autant plus d'impôts qu'il donne plus d'enfants à son pays, et qu'il travaille davantage pour sa vie, pour sa prospérité, et aussi pour sa défense, si jamais les jours maudits doivent revenir où il faudra que les fils de la France se lèvent tous pour la défendre. C'est ainsi d'ailleurs que les choses se passent aujourd'hui, où les impôts directs ou indirects s'acharnent sur les bons citoyens dont les enfants sont l'espérance de la Patrie.

L'impôt sur la dépense viendrait donc encore aggraver cette iniquité. Cela ne doit pas être et cela ne serait pas, car cet impôt

sur la dépense porterait en lui-même son correctif, et il permettrait de prendre en faveur des familles nombreuses des mesures de justice qu'on n'a jusqu'ici jamais prises, et qui auraient, si on les mettait à exécution, des conséquences d'une incalculable portée.

Je ne puis insister ni allonger démesurément cette étude déjà trop longue. Que ceux que cette question intéresse, et elle est de celles qui devraient intéresser tout le monde, se reportent à l'article que je lui ai consacré (1).

Avec l'argent que donnerait l'impôt sur la dépense, avec les rendements budgétaires qu'il assurerait, car nous savons qu'il suffirait d'augmenter cet impôt de 1 % pour faire tomber automatiquement 5 milliards dans les caisses de l'Etat, on pourrait, suivant le calcul que j'en ai fait, faire une pension de 1.000 francs par enfant jusqu'à 15 ans, à toutes les familles de plus de trois enfants. Et l'on ferait ainsi que tout nouvel enfant, au lieu d'être, dans une nombreuse famille, une source de gêne et de misère soit, au contraire un élément d'aisance et de prospérité. Car il faut bien se rendre compte qu'aujourd'hui, avec la décroissance fatale des idées religieuses, que rien n'arrêtera, c'est la seule mesure qui puisse faire obstacle à cette calamité nationale qu'est l'insuffisance de la natalité. Et d'ailleurs, l'expérience est faite. La démonstration de ce que j'avance a été donnée par les grands industriels que sont les frères Michelin, — et il n'est pas mauvais de le rappeler ici.

Il est alloué aux ouvriers des usines de Clermont-Ferrand une indemnité d'environ 1.000 francs par enfant. Depuis 1916, date à laquelle a été prise cette généreuse initiative, elle a eu le temps de porter ses fruits, et la natalité s'est relevée d'une façon merveilleuse. Elle a atteint 32,5 par mille, alors que la moyenne de la

---

(1) L'impôt sur la dépense et le relèvement de la natalité française, *Revue de Paris*, 1er juin 1926.

natalité française est de 18,5 environ, avec 750.000 naissances pour 40 millions d'habitants. Si la natalité atteignait celle des familles Michelin, il y aurait chaque année près de 1.300.000 naissances pour la France entière, soit 550.000 de plus qu'aujourd'hui. A 30 pour mille seulement, il naîtrait 1.200.000 enfants, et à 25 pour mille, chiffre qui jouerait plus vraisemblablement, il y aurait encore 1 million d'enfants, soit 250.000 de plus qu'aujourd'hui, 100.000 soldats tous les ans, et en 20 ans, 2 millions d'hommes pour les 20 classes combattantes, — puisqu'il faut que le cauchemar de la guerre pèse encore sur l'humanité.

L'injustice fondamentale de l'impôt sur la dépense serait donc ainsi réparée, et l'Etat restituerait aux familles nombreuses beaucoup plus qu'il ne leur prendrait. Et voici, à titre d'exemple ce qui se passerait dans une famille ouvrière de 10 enfants. Un ouvrier gagnant 12.000 francs par an, — dont 8.000 seulement seraient soumis à l'impôt sur la dépense, — le reste : loyer, déplacements, pain, dépenses inférieures à 1 franc, etc., en étant affranchis, ne paierait jamais, au taux du sou du franc, qu'une somme de 400 francs, soit 3,35 % de son revenu.

Avec ses dix enfants, et touchant de l'Etat une allocation de 10.000 francs, c'est dans la proportion de 25 à 1 qu'il serait remboursé de son surcroît d'impôts. Et si dans les familles qui n'ont pas quatre enfants, car, après tout, l'infécondité n'est pas toujours volontaire, on rencontre quelque misère trop criante, eh bien ! qu'une caisse de secours discrète et libérale, vienne à l'aide de ceux qui en auront besoin, sans qu'on s'occupe de savoir si leur chef vote bien pour les puissants du jour, ou si leurs opinions religieuses ou philosophiques sont conformes à celles de leur député.

Voici donc, dans ses grandes lignes, cet impôt sur la dépense, tel que je le conçois. Sans coûter aux petits contri-

buables à la foule des consommateurs, plus cher que les impôts actuels, sans écraser personne, avec des sacrifices proportionnés à la situation de tous, il permettrait de rétablir l'équilibire du budget, et d'attendre d'un cœur tranquille les événements qui s'approchent.

C'est donc, en réalité, un renversement des principes qui régissent actuellement nos finances. C'est le retour dans une large mesure aux impôts indirects, dont les parlementaires de gauche ne veulent pas, parce qu'ils se laissent tromper par les mots, et ne refusent de se rendre compte que, par une incidence fatale et que rien ne corrigera, les impôts directs, dits *démocratiques,* retombent beaucoup plus lourdement sur les petits que les impôts indirects, stupidement qualifiés *d'anti-démocratiques.*

Nous voilà revenus, en réalité, aux discussions de 1926, au moment de la grande crise. A cette époque, devant la situation tragique qui s'aggravait de jour en jour, on avait, bien entendu, comme on l'a toujours fait, depuis la guerre, dans toutes les occasions, réuni une conférence de banquiers, d' « experts financiers » qui, à côté de quelques conseils de sagesse, avaient conclu qu'on ne pourrait sortir de la situation qu'avec le secours d'un emprunt fait à l'étranger! Convaincu de l'absurdité d'une thèse, qui, pour faire face à des dettes intérieures ne voyait d'autres moyen que d'en contracter à l'extérieur, je publiai dans l'*Echo de Paris,* du 19 juillet 1926, un article : « Sauvons-nous nous-mêmes » dans lequel je démontrais que nous devions prendre chez nous l'argent nécessaire au rétablissement de nos finances, que cet argent, on pouvait l'avoir par l'impôt, — par cet impôt sur la dépense, par ce *sou du franc,* que tout le monde avait compris, et qui jouissait alors d'une certaine popularité, et que tout le monde, sous le coup de l'émotion qui avait ébranlé la France, eût accepté sans protester.

Monsieur Raymond Poincaré, dont la seule présence au Gouver-

nement suffit d'ailleurs à rétablir instantanément la confiance, élément indispensable à tout redressement, au lieu d'écouter les banquiers, se rendit compte lui aussi que nous pouvions nous sauver nous-mêmes. Il n'eut point recours à l'impôt sur la dépense, mais il créa immédiatement onze milliards d'impôts nouveaux, les uns acceptables, les autres mauvais, — au moins à mes yeux, — mais qui avaient tous cet avantage de ne pas faire appel à l'argent de l'étranger. Sous l'influence de ces mesures, nous avons connu, pendant plusieurs années une prospérité financière extraordinaire, et sacrifié trop largement au Minotaure électoral par des pensions excessives, des retraites prématurées, des allocations que personne ne demandait, des assurances discutables, des péréquations sans motif — et aussi des dégrèvements de plusieurs milliards, qui nous font défaut aujourd'hui, alors qu'avec la crise universelle, les vaches maigres sont venues (1).

Quoiqu'il en soit, nous nous sommes sauvés nous-mêmes en 1926. Sauvons-nous de même aujourd'hui. Le problème est le même, et la solution n'est pas différente.

Une nouvelle Chambre va se réunir. Elle aura de rudes devoirs à remplir. Elle ne les remplira que par l'énergie, la volonté, le mépris de la servitude électorale. Elle nous sortira de l'ornière,

---

(1) Je suis d'ailleurs convaincu que nous aurions pu, avec de la volonté, de l'esprit de suite, — mais pouvons-nous avoir de l'esprit de suite avec cette plaie mortelle d'une instabilité du pouvoir qui nous donne onze ministères en quatre ans ? — je suis, dis-je, convaincu que nous aurions pu échapper à cette stabilisation, qui a consacré la ruine des petits rentiers, et même de quelques gros, et en réalité constitué une faillite des quatre-cinquièmes. Nous le comprendrons avant bien longtemps quand nous verrons reparaître, baptisées pièces de dix francs, nos pièces de quarante sous d'avant-guerre. Je crois donc que nous aurions pu, en procédant à une déflation progressive — dont nous n'avons pas pris le chemin puisque nous avons aujourd'hui, comptés en valeur-or deux fois plus de billets qu'avant la guerre, — revaloriser notre monnaie. Mais ce qui est fait est fait, et des discussions sur ce point ne nous conduiraient qu'à de vaines récriminations, ou à des conclusions indémontrables, car il est trop facile de dire ce qui se serait passé si... Autre chose est de le prouver.

on nous laissera nous débattre dans une situation sans issue. Souhaitons qu'elle ne nous plonge pas dans la boue et peut-être dans le sang (1).

Elle peut laisser après elle le souvenir déshonorant qui s'attache aux parlements impuissants, méprisés ou maudits. Elle peut au contraire, si elle sait prendre noblement et virilement les résolutions nécessaires, demeurer dans l'histoire parmi les assemblées qui ont travaillé pour le bien public et pour le salut de la France.

Le moment est venu d'agir virilement et d'accomplir enfin les réformes qui seules peuvent rétablir d'une façon durable les finances de notre pays, si grand par son histoire, si privilégié de la nature, qui en a fait « le plus beau royaume sous le ciel », si plein d'inépuisables richesses, de forces laborieuses, de génie naturel, et qui ne demande à ceux qui le conduisent que de le laisser travailler en paix. Si nous voulons y parvenir, il faut porter la torche et la hache dans notre fiscalité monstrueuse. Il faut y établir la justice, la vraie justice.

Revenons donc au monument sublime qui jadis, à l'aube radieuse de la Révolution, éveilla de si magnifiques espérances, pour lequel tant d'hommes ont donné leur vie, et qui semble aujourd'hui tomber en poussière.

Ecoutons la Déclaration des Droits de l'Homme, article 13 :

« Pour l'entretien de la force publique et les dépenses d'adminis-
« tration, une contribution commune est nécessaire. Elle doit être
« répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés ».

Revue Hebdomadaire, Juin-Juillet 1932.

---

(1) Elle nous a plongés dans l'une et dans l'autre, avec l'affaire Stavisky et celle du 6 février 1934 (Note de 1935).

TABLE DES MATIÈRES

ELOGES

NOTICES NECROLOGIQUES

PAROLES AUPRES DES TOMBEAUX

ALLOCUTIONS ET DISCOURS

DIVERS

ANALYSES ET CRITIQUE

QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ, PAR LES
SOINS DE JEAN CRÈS, ÉDITEUR, 158, AVENUE
DE SUFFREN, A PARIS, SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CHASSAING, DE NEVERS